This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

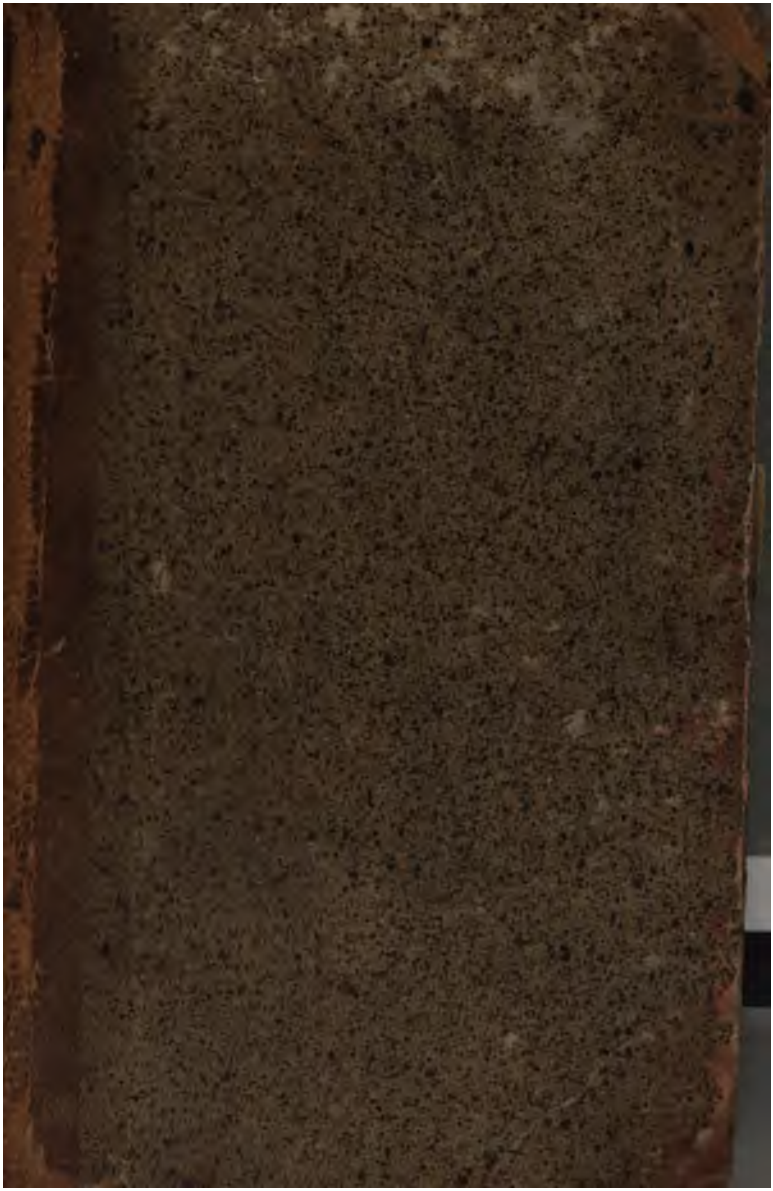
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

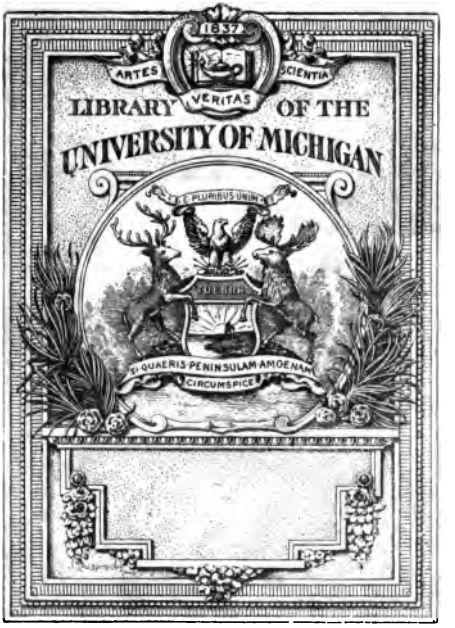
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



3
F17


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ΜΝΗΣΤΗΡΟΦΟΝΙΑ

L'ODYSSE'E D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

Nouvelle Edition revûe & corrigée, où l'on a mis les REMARQUES *sous le Texte.*

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Aux Dépens de la COMPAGNIE.
M. DCCXVII.

PREFACE.

DANS ma Préface ſur l'Iliade je me ſuis particulierement attachée à rendre raiſon des Fables, des Fictions, des Allegories d'Homere, des Mœurs, des Uſages & des Caracteres qu'il a imitez ; de ſes Dogmes, de ſes Idées & de ſon Style, & à montrer la conformité qu'il a dans la plûpart de toutes ces choſes avec nos Livres ſaints. Je n'y ai point parlé de l'art du Poëme Epique, parce que me contentant de développer dans les Remarques les grandes inſtructions qu'il donne, je me reſervois à traiter cette matiere dans un ouvrage particulier, où après avoir raſſemblé les principales regles de ce Poëme, & en avoir découvert les raiſons, je me propoſois de les appliquer à quelqu'un de nos Romans, qu'on a voulu faire paſſer pour des Poëmes Epiques, & de faire voir que toutes ſes regles les plus fondamentales y ont été violées, & que nos Romanciers ne

264755

nos Poëtes n'ont connu ni la pratique d'Homere ni l'art qu'Ariſtote nous a ſi-bien développé.

Quand je fis ce projet, j'eſperois d'avoir du temps devant moi pour l'executer après l'impreſſion de l'Odyſſée, & je me préparois à ne faire dans cette Préface qu'expliquer le but du Poëte, qu'à parler des beautez de ce Poëme, & qu'à rendre compte de mon travail; mais des raiſons, dont je n'informerai point le Public, de peur qu'il ne m'accuſât de vanité, quelque exempte que je ſois naturellement de ce vice, m'ont obligée à changer mon plan. On m'a fait voir que le lieu le plus naturel & le plus propre pour cette Diſſertation étoit la Préface même de l'Odyſſée, afin que ceux qui liront Homere dans ma Traduction, ayent ſous la main tous les ſecours neceſſaires pour le lire avec plus d'intelligence & par conſequent avec plus d'utilité & plus de plaiſir, & que ſans recourir ailleurs ils puiſſent voir la difference qu'il y a entre des Poëmes ſages & utiles, & des Poëmes informes & dangereux. J'ai obéï.

Les bornes trop étroites d'une Préface ne permettent pas de traiter cette matiere dans toute ſon étenduë, mais je me reſtreindrai de maniere que je n'oublierai

de tout ce qu'il y a de principal. Je partagerai cette Préface en quatre Parties.

Dans la premiere, après avoir expliqué la nature du Poëme Epique & ſon origine, j'expliquerai ſes Regles ſelon les principes d'Ariſtote & d'Horace; j'en ferai voir la ſageſſe & l'utilité qui en eſt le but; je les appliquerai enſuite à un de nos Romans & à un de nos Poëmes Epiques, & je démontrerai que ni nos Romanciers ni nos Poëtes ne les ont connuës, qu'ils ſe ſont entierement éloignez de cette conſtitution, en un mot qu'ils ont entierement ignoré l'art du Poëme Epique.

Dans la ſeconde Partie, je ramaſſerai les objections les plus fortes que Platon a formées contre cette imitation; je tâcherai d'y répondre, comme dans ma Préface de l'Iliade j'ai répondu aux objections qu'il a faites en particulier contre certains endroits de ce premier Poëme; je juſtifierai cette imitation contre tous ſes reproches; je ferai voir que bien-loin d'être vicieuſe & nuiſible, elle eſt au contraire très-ſage & très-utile; je l'appuyerai ſur l'exemple de Platon lui-même qui l'a ſuivie, & pour achever de la mettre hors de toute inſulte, je la fonderai ſur des exemples tirez du ſein de la Verité même, & dont aucune Critique ne pourra ébranler les fonde-

mens. Enfin je montrerai que toutes les cenſures de Platon, au lieu de tomber ſur les Poëmes d'Homere, tombent directement & avec toute leur force ſur nos Romans & ſur nos Poëmes Epiques, qui ne ſont que des alterations groſſieres de la verité. Le Lecteur ſera en état de juger par lui-même lequel avoit mieux pénetré la nature & le but du Poëme Epique, d'Ariſtote ou de Platon.

Dans la troiſième Partie, j'examinerai le ſentiment de Longin, qui ſur ce que l'Odyſſée a été faite après l'Iliade, a crû qu'elle portoit des marques certaines de l'affoibliſſement de l'eſprit du Poëte, & que dans ſes narrations incroyables & fabuleuſes la vieilleſſe d'Homere étoit reconnoiſſable.

Ce reproche de Longin a prévenu juſqu'ici tous les eſprits, au moins je n'ai vû perſonne qui l'ait combattu, ni ſes Commentateurs ni ſes Traducteurs n'ont cherché à défendre ſur cela ce grand Poëte. J'ai l'audace d'être d'un ſentiment tout oppoſé à celui de cet habile & ſage Rheteur, & j'eſpere de faire voir au contraire que l'Odyſſée eſt un Poëme auſſi ſoutenu que l'Iliade, & qui marque autant de force & de vigueur d'eſprit.

Enfin dans la quatrième & derniere Partie,

tie, je rapporterai les jugemens que les plus grands Maîtres ont portez de l'Odyſſée, & je ferai voir qu'ils l'ont même préferée à l'Iliade. Je tâcherai de prouver la verité de ce ſentiment d'Ariſtote, que la Poëſie d'Homere eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire, & de celui d'Horace, qui aſſure qu'elle eſt plus Philoſophe que la Philoſophie même; je confirmerai ce que j'aurai dit dans la ſeconde Partie ſur la beauté de cette imitation, & pour prouver que c'eſt la maniere la plus parfaite d'enſeigner la Morale; je parlerai des grandes connoiſſances dont l'eſprit d'Homere étoit orné; j'éclaircirai ſes vûës; je découvrirai les veritables fondemens de ſes Fables par les anciennes Traditions, & je rendrai compte de mon travail.

I. Partie.

QUand on penſe à l'origine de ce Poëme, au tems où il eſt né & à la corruption generale d'où il a été tiré, on ne peut aſſez admirer le genie qui lui a donné la naiſſance, & l'on eſt forcé d'avoüer que c'eſt l'ouvrage d'un eſprit très-ſublime & très-ſage, & d'un Philoſophe né pour la reformation des mœurs.

Les hommes ſont naturellement portez à l'Imitation & à la Muſique. De ce penchant nâquit la Poëſie dans les fêtes ſolemnelles que les premiers hommes celebroient en certains temps de l'année, pour rendre graces à Dieu des biens qu'ils avoient reçus de ſa bonté. Elle eut enſuite chez les Payens la même origine qu'elle avoit eüe chez les Hebreux. Car c'eſt un ſentiment naturel à l'homme de remercier la Divinité des graces qu'il a en a reçues.

Si les hommes euſſent perſeveré dans cette ſageſſe, on n'auroit eu pour toute Poëſie que des Hymnes & des Cantiques, comme parmi les anciens Hebreux; mais il étoit impoſſible que dans des aſſemblées Payennes la ſageſſe & la pieté reſiſtaſſent long-tems à la licence de ces fêtes, où le vin & la joie exceſſive échauffant les eſprits, pouſſoient à toutes ſortes de diſſolutions & de débauches. Au lieu d'Hymnes & de Cantiques à l'honneur des Dieux, on n'eut bien-tôt plus que des chants où la louange des hommes étoit mêlée avec celle de la Divinité, & bien-tôt après, cela dégenera encore en Poëmes très-licencieux de ſorte que la Poëſie fut entierement corrompuë, & l'on n'y remarqua plus aucun trace de Religion.

Que pouvoit faire le plus grand Phil-

ſop

ſophe pour corriger un ſi grand deſordre? donner des préceptes de ſageſſe dans ſes ſentences courtes & vives comme celles qui étoient en uſage dans les premiers temps? Cela auroit été inutile; ni les paſſions ni les habitudes vicieuſes ne cedent aux paroles ni aux ſentences; elles réſiſtent pour l'ordinaire aux raiſonnemens les plus forts. Il n'y avoit d'autre moyen que d'étudier le penchant des hommes pour les ramener à la ſageſſe par les mêmes choſes qui avoient cauſé leur égarement.

C'eſt ce que firent les premiers Poëtes qui vinrent enſuite, car voyant d'un côté que l'homme eſt naturellement enclin à l'imitation, & de l'autre qu'il aime éperduëment le plaiſir, ils profiterent de ce penchant & travaillerent à les amuſer & à les corriger inſenſiblement par des inſtructions cachées ſous un apât agréable. C'eſt ce qui fit inventer les Fables, qui ſont preſque toûjours plus propres à corriger les mœurs que les Traitez de Morale les plus ſuivis. Il eſt aiſé de voir par-là que la Poëſie a été la premiere eſpece de Philoſophie; Strabon l'a démontré dans ſon premier livre, où en reprenant Eratoſthene, qui ſoutenoit que les Poëtes n'avoient point eu en vûë d'inſtruire, mais ſeulement de plaire & de divertir, il fait voir

r que les Anciens ont été d'un ſenti-
nt contraire, & qu'ils ont écrit que la
emiere Philoſophie a été la Poëſie, qui
us l'appât du plaiſir invitoit à la vertu
ès l'enfance, & enſeignoit les mœurs, les
ctions, les paſſions. *Nos Philoſophes même*, ajoute-t-il, c'eſt à dire les Stoïciens, *avancent que le Sage ſeul eſt bon Poëte. Voilà pourquoi dans toutes les villes Grecques on commence l'éducation des enfans par la Poëſie, non pour leur donner ſimplement du plaiſir, mais pour leur enſeigner la ſageſſe.*

Cette Poëſie, dont parle Strabon, conſiſtoit principalement dans les Fables, car les Fables ſont les plus propres pour l'inſtruction des enfans, & quelles qu'elles ſoient, en proſe ou en vers, elles ſont également de la Poëſie.

L'utilité des Fables a été reconnuë dans toute l'Antiquité. Les Poëtes ne ſont pas les ſeuls qui s'en ſont ſervis; long temps avant qu'il y eût des Poëtes, les villes & les Legiſlateurs, comme le même Strabon l'aſſure, les avoient appellées à leur ſecours à cauſe de l'utilité qu'ils y reconnoiſſoient, & en faiſant réflexion au penchant naturel de l'animal raiſonnable: *Car*, dit-il, *tout homme eſt avide d'apprendre quelque choſe, & l'amour des Fables eſt la premiere q marque cette inclination, & c'eſt par-là q*

les enfans commencent à entendre & à s'accoutumer à apprendre. Et la raiſon de cela eſt que la Fable eſt une ſorte de narration toute nouvelle qui ne dit pas ſimplement ce qui eſt, mais une choſe toute differente qui ſert d'enveloppe & de fiction pour faire entendre avec plus de plaiſir ce qui eſt. Or tout ce qui eſt nouveau & inconnu plaît, & c'eſt cela même qui rend curieux & avide, & lorſqu'on mêle à ces Fables le merveilleux & l'extraordinaire, cela augmente infiniment de plaiſir, qui eſt le philtre & l'appât de la Science.

Je me ſuis attachée à rapporter le paſſage de Strabon, parce qu'il marque parfaitement la nature, l'antiquité & l'utilité des Fables. Il eſt impoſſible de ne pas convenir de tout ce qu'il dit. La nature des Fables eſt telle qu'il nous l'enſeigne; leur antiquité ne peut être révoquée en doute, puiſque nous voyons des les premiers temps que Dieu lui-même s'en eſt ſervi, & leur utilité ne peut non plus être conteſtée, puiſque l'Ecriture ſainte nous rapporte des effets merveilleux de ces Fables employées à propos par les plus ſaints perſonnages.

Homere trouva cet uſage des Fables generalement établi, & il s'en ſervit admirablement pour former ſur ce modelle le

plan de ſes deux Poëmes qui ne ſont que des Fables plus étenduës, & auxquelles il a joint ce merveilleux & cet extraordinaire dont Strabon parle, & qui augmentent infiniment le plaiſir.

Quand Ariſtote n'auroit pas démontré que le Poëme Epique n'a été inventé que pour l'utilité des hommes, les deux Poëmes d'Homere ſuffiroient pour nous convaincre de cette verité, car il eſt aiſé de voir qu'il les rapporte l'un & l'autre aux beſoins de ſon païs. De ſon temps les Grecs étoient diviſez en pluſieurs Etats indépendans les uns des autres, & ces Etats étoient ſouvent obligez de ſe réünir contre un ennemi commun. Ce fut ſans doute dans quelqu'une de ces occaſions qu'Homere, pour leur prouver la neceſſité de demeurer unis & de ne pas donner lieu à un interêt particulier de les diviſer, leur remit devant les yeux la perte infaillible des peuples & des Princes mêmes par l'ambition & la diſcorde de ces derniers. Voilà le but du Poëme de l'Iliade.

Il ne ſe contente pas de donner des inſtructions à tous ces Etats differens réünis en un ſeul corps, il leur en donne auſſi à chacun en particulier après leur confederation finie. Il voyoit de ſon temps que les Princes quittoient facilement leurs villes

les pour aller faire des courſes ſur les terres de leurs ennemis, ou pour d'autres ſujets. Il veut les corriger en leur faiſant entendre qu'un Prince ne doit quitter ſes Etats que par des raiſons indiſpenſables, & que quand il les quitte par quelque raiſon legitime, il ne doit pas s'en tenir éloigné volontairement, mais faire tous ſes efforts pour y retourner. Dans ce deſſein il leur repreſente que l'éloignement d'un Prince abſent par neceſſité, cauſe chez lui de grands deſordres, & que ces deſordres ne finiſſent que par ſon retour. Et voilà le but de l'Odyſſée.

On voit la Fable regner également dans ces deux Poëmes. Car qu'eſt-ce que la Fable? C'eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action.

Il y a trois ſortes de Fables. Les *raiſonnables*, où l'on fait parler les bêtes & les plantes mêmes. Et les *mixtes*, qui tiennent des deux.

Le fond du Poëme Epique eſt une Fable comme toutes les autres, c'eſt une Fable de la premiere eſpece, une Fable raiſonnable, mais qui ne laiſſe pas de pouvoir deſcendre dans la ſeconde, car dans l'Iliade Homere a fait parler un cheval d'Achille, non ſeulement pour orner ſon Poëme

d'un

d'un incident miraculeux, mais encore pour mieux marquer par cet incident la nature de la Fable, & pour faire entendre que par le droit qu'elle donne, un Poëte a la liberté de faire parler les brutes mêmes.

Le Poëme Epique eſt donc *un diſcours en vers, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action générale & des plus grands perſonnages.* Cette définition embraſſe ce qu'il a de commun avec la Fable proprement dite, & ce qu'il a de particulier.

C'eſt un diſcours comme la Fable, mais un diſcours en vers. Les Fables étoient ordinairement en proſe comme nous voyons encore celles d'Eſope. Elles auroient pû auſſi être en vers de même que celles de Phedre, comme le Poëme Epique auroit pû être en proſe, car Homere en proſe ne laiſſe pas d'être un Poëme Epique. Ariſtote ne dit-il pas que *le Poëme Epique ſe ſert du diſcours en proſe ou en vers.* Mais l'experience a fait voir que les vers lui conviennent davantage, parce qu'ils donnent plus de majeſté & de grandeur, & qu'ils fourniſſent plus de reſſources que la proſe.

C'eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous

ſous l'allégorie d'une action générale tout comme la Fable; la ſeule difference eſſencielle eſt que la Fable du Poëme Epique eſt l'imitation d'une action, non de gens du commun, mais des plus grands perſonnages. Il n'eſt pas neceſſaire en effet que l'action du Poëme Epique ſoit illuſtre & importante par elle-même, puiſqu'au contraire elle peut être ſimple & commune; mais il faut qu'elle le ſoit par la qualité des perſonnages qu'on fait agir. Auſſi Horace a-t-il dit après Ariſtote, *Res geſtæ Regumque Ducumque.* Cela eſt ſi vrai, que l'action la plus éclatante d'un ſimple bourgeois ne pourra jamais faire le ſujet d'un Poëme Epique, & que l'action la plus ſimple d'un Roi, d'un Général d'armée le ſera toûjours avec ſuccès.

Pour faire voir que la Fable du Poëme Epique eſt la même que toutes les autres Fables. Comparons par exemple la Fable de l'Iliade avec une Fable d'Eſope. Homere veut enſeigner dans l'Iliade cette grande verité que la meſintelligence ruine les affaires d'un parti, & que la bonne intelligence les rétablit. Pour cet effet voici ce qu'il feint: *Deux chefs d'une même armée ſe querellent, l'ennemi profite de leur diſſention & remporte ſur leur parti de grands avantages; les deux chefs ſe rac-*

ma-

modent, & étant réünis, ils chaſſent leur ennemi commun & remportent enfin la victoire. Voila la Fable de l'Iliade. C'eſt une action générale. Le Poëte, après en avoir dreſſé le plan, la met enſuite ſous les noms qu'il lui plaît, non de gens du commun, mais des plus grands perſonnages, d'Achille, d'Agamemnon, &c. c'eſt la même choſe que la Fable d'Eſope: *Deux chiens qui veilloient à la garde d'un troupeau ſe querellent, le loup vient, profite de leur querelle & enleve beaucoup de moutons; les deux chiens ſe reconcilient & ſe réüniſſent contre le loup, ils ſe deffont de cet ennemi.*

Il en eſt de même de la Fable de l'Odyſſée: *Un homme eſt abſent de ſon païs. Son abſence cauſe de grands deſordres dans ſa famille. Enfin après pluſieurs années de travaux & de peines, il arrive chez lui, tue ſes ennemis & rétablit ſes affaires.*

Eſope feindra de même: *Un berger s'étant éloigné de ſon troupeau, les loups y firent de grands ravages. Enfin le berger revient, fait ceſſer ces ravages, & avec le ſecours de ſes chiens il tue les loups.*

C'eſt la même Fable. Voilà pourquoi Ariſtote a dit avec grande raiſon que la Fable eſt ce qu'il y a de principal dans le Poëme, & qu'elle en eſt l'ame, parce qu'elle en fait le ſujet, & que *la Fable eſt*

la

la compoſition des choſes, c'eſt à dire, comme M. Dacier l'a expliqué dans ſes Commentaires ſur la Poëtique d'Ariſtote, que c'eſt la liaiſon que les cauſes & les incidents, qui concourent à former une action, doivent avoir les unes avec les autres pour faire un ſeul & même tout.

Voilà donc le Poëme Epique certainement une Fable comme les Fables d'Eſope. Elle eſt générale & univerſelle, & elle ne preſente qu'une ſeule action qui eſt entiere, qui a un commencement, un milieu & une fin, & une grandeur juſte & raiſonnable.

Elle eſt générale & univerſelle, c'eſt à dire, qu'elle convient à tout le monde, qu'elle inſtruit tout le monde, petits & grands, car les petits ne ſont pas moins ſujets que les grands à voir ruiner leurs maiſons & leurs affaires, ſoit par la colere & par la diviſion, ſoit par leur abſence; ils n'ont pas moins beſoin de ces leçons d'Homere, & ils ſont auſſi capables d'en profiter, utilité qu'on ne ſauroit tirer des actions particulieres. Par exemple, qu'on faſſe un Poëme ſur une action de Ceſar, de Pompée, ou d'Alcibiade, quel bien cela pourra-t-il faire à un particulier? De cent mille à peine y en aura-t-il un ſeul à qui cette action convienne, & qui puiſſe

en

en profiter. Mais quoique cette Fable ſoit générale & univerſelle, il faut la rendre particuliere par l'impoſition des noms & l'attacher à une hiſtoire connuë, de maniere qu'elle en faſſe un incident. C'eſt un des plus grands ſecrets du Poëme Epique, car de ces noms & de cette hiſtoire, on tire des Epiſodes dont on fait les parties de l'action que l'on rend encore par-là plus vraiſemblable, & tout cela eſt au choix du Poëte; par exemple, Homere pouvoit mettre la Fable de l'Iliade ſous les noms de deux des ſept chefs qui marcherent contre Thebes, & l'attacher à cette guerre des deux freres ennemis. Il pouvoit donner de même ſa Fable de l'Odyſſée à d'autres perſonnages, & en faire une ſuite d'une autre hiſtoire connuë, & en ce cas-là il eſt aiſé de voir que ſelon les noms & l'expedition il auroit fallu changer les Epiſodes, & étendre chacune de ces Fables par ſes Epiſodes differens.

Dans le Poëme Epique il faut que la verité marche toûjours avec la fiction. La Fable du Poëme n'eſt qu'un pur menſonge, mais c'eſt un menſonge toûjours uni avec des veritez. Outre la verité morale que la Fable renferme, il y a des veritez hiſtoriques que l'on tire des actions connuës de ceux dont on a emprunté les noms,

noms, & que l'on accommode au fonds de la Fable par le moyen des Epiſodes. Perſonne n'a jamais mieux connu ce ſecret qu'Homere, il fait un mélange admirable de la verité & du menſonge dans tout le plan de ſon Poëme, comme Horace l'a fort bien expliqué :

Atque ita mentitur, ſic veris falſa remiſcet,
Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum.

„ Enfin il dreſſe de maniere le plan de ſon „ ſujet, qui n'eſt qu'un ingenieux menſonge, „ & il y mêle partout enſuite avec tant d'a„ dreſſe la verité, que le milieu répond au „ commencement & la fin au milieu". Car par le moyen de ces Epiſodes tirez des actions veritables de ſes Heros on fait rentrer tout le reſte dans la verité de l'Hiſtoire, & on ajuſte le tout ſi bien enſemble, que la verité paroît regner également par-tout. Bien plus, Homere mêle toûjours des veritez dans ſes menſonges mêmes les plus étranges. Ce qu'il dit des Cyclopes, des Leſtrygons, des Cimmeriens, de Charybde & de Scylla ne ſont que des embelliſſemens & des exagerations de la verité, qui eſt toûjours le fondement de ſes fictions. Auſſi Ariſtote lui donne-t-il cette louange, *Qu'il eſt celui qui a le mieux enſeigné aux autres à faire*

com-

comme il faut ces agréables menſonges. Les faire *comme il faut*, c'eſt les rendre vraiſemblables par le mélange de la verité, & c'eſt ce que Strabon avoit bien compris. *Le Poëte Homere*, dit-il, *rapportant toûjours ſes Fables à l'inſtruction, a eu égard à la verité dans la plûpart des choſes, mais il y a auſſi mêlé le menſonge. Il a embraſſé la verité pour inſtruire, & il a aſſocié le menſonge pour attirer par le plaiſir & manier à ſon gré la multitude. Comme un habile ouvrier mêle avec adreſſe dans ſes chef-d'œuvres l'or avec l'argent, de même Homere ajoute la Fable à des aventures vrayes pour orner ſon diſcours & le rendre plus agréable.* Il a donc pris pour fondement la guerre de Troye, qui eſt un évenement vrai, & il l'a orné par le menſonge des Fables. Il a fait de même des aventures d'Ulyſſe, car ce n'eſt pas la maniere d'Homere de n'attacher ſes Fables les plus prodigieuſes à aucune verité, & c'eſt le mélange de la verité qui rend les menſonges plus vraiſemblables.

Voilà pourquoi Ariſtote a tant recommandé aux Poëtes, ſoit qu'ils travaillent ſur un ſujet déja connu, ou qu'ils en inventent un nouveau, de dreſſer la Fable en general avant qu'ils penſent à l'épiſodier & à l'étendre par ſes circonſtances, & qu'il leur dit que la Fable étant faite, on dou-

donne les noms aux perſonnages & l'on épiſodie l'action, c'eſt à dire, qu'on fait les parties de cette action, des circonſtances & des avantures tirées de l'hiſtoire des Heros: *Mais il faut bien prendre garde*, ajoute-t-il,* *que les Epiſodes ſoient propres, comme dans Oreſte la fureur qui le fait prendre.* C'eſt-à-dire, que les Epiſodes ne doivent faire avec la Fable qu'un ſeul & même tout.

L'action du Poëme Epique doit être *une*, & non pas comme pluſieurs penſent, tirée d'une ſeule perſonne. C'eſt le précepte d'Ariſtote †, qui en donne même une raiſon bien ſenſible, *Car*, ajoute-t-il, *comme on voit tous les jours une infinité d'accidens de la plûpart deſquels on ne peut rien faire qui ſoit un, il arrive de même que les actions d'un homme ſont en ſi grand nombre & ſi differentes, qu'on ne ſauroit jamais les réduire à cette unité & en faire une ſeule & même action.* De ſorte qu'à ſon compte il ne ſeroit pas plus ridicule de vouloir faire une ſeule action de tous les accidens qui arrivent dans le monde, que de vouloir réduire à cette unité toutes les avantures d'un homme ſeul. C'eſt pourquoi il blâme les

* *Dans la Tragedie d'Euripide, intitulée* Iphigenie dans la Tauride.

† *Poëtiq. chap.* 8.

lés Auteurs de l'Heracleïde & de la Theſeïde & de pluſieurs autres Poëmes ſemblables, & il leur reproche d'avoir crû mal-à-propos que parce que Theſée eſt un & qu'Hercule eſt un, toute leur vie ne devoit faire qu'un ſeul ſujet; une ſeule Fable, & que l'unité du Heros faiſoit l'unité d'action. Et il ajoute, *Homere, qui a excellé en tout ſur les autres Poëtes, me paroît avoir parfaitement connu ce défaut, ſoit par les lumieres naturelles d'un heureux genie, ſoit par les regles de ſon Art, car en compoſant ſon Odyſſée il n'y a pas fait entrer toutes les avantures d'Ulyſſe, mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une ſeule & même action, comme eſt celle de l'Odyſſée. Il en a uſé de même dans l'Iliade.* Quoique la Fable Epique ſoit attachée à une hiſtoire connuë dont elle fait un incident, cela n'empêche pas que cet incident ne ſoit un tout par lui-même, & qu'il ne preſente une action entiere qui a un commencement, un milieu & une fin. Le commencement de la Fable de l'Iliade & de celle de l'Odyſſée, comme des Fables d'Eſope, ſont la querelle des deux chefs, & celle des deux chiens. L'abſence d'Ulyſſe & celle du berger; le milieu, c'eſt tous les maux que ces querelles & ces abſences cauſent, & la fin, c'eſt la ceſſation de tous ces

maux.

maux par la reconciliation des deux chefs & des deux chiens, & par le retour d'Ulyſſe & du berger qui ſe vengent de leurs ennemis. Chacune de ces Fables eſt une action ſeule qui fait un tout entier & parfait. Elle a de plus une juſte grandeur, car il faut que ſa grandeur ſoit raiſonnable & proportionnée à l'action qu'elle imite. Ariſtote dit que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes & parmi les autres êtres, doit avoir non ſeulement un ordre, mais encore une grandeur juſte & raiſonnable. Car le beau conſiſte dans l'ordre & dans la grandeur, c'eſt pourquoi rien de trop petit ne peut être beau, parce que la vûë ſe confond dans un objet qu'on voit en un moment preſque inſenſible; rien de trop grand ne peut être beau non plus, parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil, & qu'en voyant ſes parties ſucceſſivement l'une après l'autre, le ſpectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal qui auroit dix mille ſtades de long. Il faut régler la grandeur de cette imitation, non par l'haleine du Poëte, mais par la nature même du Poëme, & il eſt certain que plus un Poëme aura d'étenduë, plus il ſera beau dans ſa grandeur, pourvû qu'il ne croiſſe que juſqu'à ce que le ſujet puiſſe être vû

tout enſemble ſans que la vûë s'égare ni ſe confonde.

Il marque ailleurs plus préciſement les juſtes bornes que l'on doit donner au Poëme Epique. *Il ſuffit*, dit-il *, *qu'on puiſſe voir d'un coup d'œil ſon commencement & ſa fin, & on le fera ſans doute ſi l'on dreſſe des plans plus courts que ceux des Anciens*, (il parle des Poëtes des Cypriaques & de la petite Iliade, qui étoient des Poëmes très-longs) *& ſi l'on fait enſorte que le recit d'un Poëme Epique ne dure pas plus de temps que les repreſentations des differentes Tragédies que l'on jouoit dans un ſeul jour.*

Ariſtote enſeigne par-là qu'il faut qu'on puiſſe parcourir ce Poëme d'un coup d'œil, & que la memoire puiſſe l'embraſſer & le retenir ſans peine, car ſi on a perdu l'idée du commencement quand on arrive à la fin, c'eſt une marque ſûre que ſon étenduë eſt trop grande, & cette grandeur exceſſive ruine toute ſa beauté, & en donnant la régle, il donne le moyen de la pratiquer; il ne ſe contente pas de dire qu'il faut faire les plans plus courts que ceux des Poëmes des Cypriaques & de la petite Iliade, mais il marque très-préciſement les bornes qu'on doit donner à ce Poëme, en diſant qu'il faut qu'un Poëme

* *Poëtique chap. 25.*

me Epique puiſſe être lû tout entier en un ſeul jour. Et il ne faut pas douter que ce précepte n'ait été fait ſur l'Iliade & ſur l'Odyſſée qui ne paſſent pas ces bornes. Ce précepte eſt même ſi eſſenciel, que Virgile n'a pas crû qu'il lui fût permis de s'en écarter.

Ce Philoſophe ne parle ici que de la durée du Poëme, & il n'a garde de vouloir régler celle de l'action, parce qu'il n'y a point ſur cela de regles certaines, & que le Poëme Epique embraſſe plus ou moins de temps ſelon la nature de l'action qu'il repréſente. Si c'eſt une action violente & pleine d'emportement, ſa durée eſt moins grande, car tout ce qui eſt violent ne peut durer long-temps; mais ſi c'eſt une action douce, elle peut durer autant que le Poëte le juge à propos, pourvû que ſon Poëme ne croiſſe que juſqu'à la meſure qui vient d'être marquée. L'action de l'Iliade eſt renfermée en peu de jours, & celle de l'Odyſſée eſt pouſſée juſqu'à huit ans & quelques mois.

De ce qu'Ariſtote a dit que le Poëte dreſſe premierement le plan de ſa Fable, & qu'enſuite il impoſe le nom à ſes perſonnages; il eſt aiſé d'inferer que cette Fable doit être une action feinte, & que le Poëte doit être l'auteur de ſon ſujet. Et ſur cela

on a demandé ſi la Poëſie exclut les actions veritables. Ariſtote répond * fort bien que quand il arrive au Poëte d'étaler des actions veritables, il n'en merite pas moins le nom de Poëte, car rien n'empêche que les incidens, qui ſont arrivez veritablement, n'ayent toute la vraiſemblance & toute la poſſibilité que l'art demande, & qui font qu'il en peut être regardé comme l'auteur. En effet, que demande l'art du Poëte? il demande qu'il donne à ſon ſujet toute la vraiſemblance qu'il eſt poſſible, or cette vraiſemblance n'eſt point du tout incompatible avec la verité, & ce qui eſt arrivé veritablement peut être auſſi vraiſemblable & auſſi poſſible que ce qu'on pourroit feindre, & être tel qu'il ſeroit ſi on l'avoit feint. La verité du fait ne peut détruire la nature de la Fable, l'auteur du Poëme eſt l'auteur de la Fable, il eſt donc Poëte. Il ſe peut faire même que l'Hiſtoire preſente des faits tournez de maniere qu'ils ſont proprement des Fables dans le ſens d'Ariſtote, c'eſt à dire, des paraboles qui renferment un point de Morale dont tout le monde peut profiter. Un Poëte pourroit les étaler ſans ceſſer d'être Poëte. Ce Philoſophe s'eſt contenté de cette raiſon, qui eſt convainquante & qu'il a tirée du

* *Poëtiq. chap. 9.*

du fond de la nature du ſujet. Il auroit pû en ajouter une autre que M. Dacier a fournie dans ſes Commentaires & qui paroît très-ſolide, c'eſt que la verité du point d'Hiſtoire, que le Poëte entreprend de traiter, n'exclud pas l'art du Poëte qui a toûjours à diſpoſer ſon ſujet & à en dreſſer le plan de maniere que la Fable ſoit toûjours l'ame du Poëme. C'eſt cette œconomie & cette juſte liaiſon des choſes qui conſtituë proprement le Poëme Dramatique comme le Poëme Epique, & c'eſt ce qui ne coûte pas moins à faire dans les ſujets veritables que dans ceux qui ſont feints. M. Racine n'eſt pas moins Poëte dans Eſther & dans Athalie que dans Iphigenie & dans Andromaque.

Soit que le Poëte traite des ſujets feints, mais déja reçus, ou des ſujets veritables, il eſt obligé de ne pas changer les Fables reçües. Il faut que Clytemneſtre ſoit tuée par Oreſte, & Eriphyle par Alcmeon. Mais quand il y a des choſes trop atroces dans la maniere, alors il a la liberté d'inventer lui-même en tirant de ſon eſprit quelque nouveau moyen qui ſoit convenable pour les faire réüſſir, & en imaginant une conduite vraiſemblable qui ſoit proportionnée à la nature de l'action, que l'on ne doit pas changer. C'eſt ce qu'Ariſto-

riſtote appelle * *ſe ſervir comme il faut des Fables reçues.*

De cette qualité de la Fable d'être générale & univerſelle, & de ce que le propre du Poëte eſt de dire les choſes, non comme elles ſont arrivées, mais comme elles ont pû ou dû arriver neceſſairement ou vraiſemblablement, Ariſtote tire cette conſéquence très-ſûre, *Que la Poëſie eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire*, parce que l'Hiſtoire ne rapporte que les choſes particulieres qui conviennent à peu de gens, & que la Poëſie rapporte les choſes générales qui conviennent à tout le monde. Et il ne faut pas s'imaginer qu'Ariſtote ait ſeulement en vûë de relever par-là l'excellence de cet Art, il veut en même tems en faire connoître la nature. Mais ce point ſera traité plus au long dans la quatrième Partie de cette Préface.

Comme la partie eſſencielle de la Fable, ce qui lui ſert de fonds & qui la rend proprement Fable, c'eſt la verité morale qu'elle veut enſeigner, & que le fondement de la Morale c'eſt la pieté, il eſt aiſé de comprendre que le Poëte ne peut bien s'acquiter de ſon devoir, s'il n'introduit la Divinité dans ſon Poëme, non ſeulement pour autoriſer & rendre vraiſe

b

* *Poëtiq. chap.* 25.

blables les évenemens miraculeux qu'il eſt obligé d'étaler, mais encore pour enſeigner, à ſes Lecteurs que c'eſt Dieu qui préſide à tout, qui conduit tout par ſa Providence, & qui eſt l'auteur de tout ce que nous pouvons faire de bien; que c'eſt lui qui inſpire les bons deſſeins, qui donne le courage d'entreprendre & la force d'executer, & enfin que c'eſt lui qui punit les méchans & qui récompenſe les bons. *Ainſi le Poëme Epique*, dit excellemment le R. P. le Boſſu, * *n'eſt une école ni d'impieté ni d'atheïſme, ni d'oiſiveté & de negligence, mais on y apprend à honorer Dieu & à le reconnoître même comme le principe unique & neceſſaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & ſans lequel les plus puiſſants Princes & les Heros les plus parfaits ne peuvent achever heureuſement aucun deſſein, &c.* Et voilà pourquoi les premiers Poëtes ont été honorez du nom de Theologiens.

La Fable étant l'imitation d'une action, & toutes les actions venant des mœurs & des ſentimens, car ce ſont les deux ſources d'où viennent toutes les actions de la vie, il s'enſuit de-là neceſſairement que les mœurs & les ſentimens ſont des parties eſſencielles du Poëme Epique: *Les mœurs ſont ce*

* *Livre 5. chap. 6.*

qui découvre l'inclination de celui qui parle, & le parti qu'il prendra dans les accidens où il ne ſeroit pas aiſé de le reconnoître. C'eſt pourquoi tous les diſcours qui ne font pas d'abord ſentir à quoi ſe reſoudra celui qui parle, ſont ſans mœurs. Selon cette définition d'Ariſtote, qui eſt très-vraye, il faut donc que les mœurs des perſonnages d'un Poëme ſoient ſi bien marquées, que le Lecteur puiſſe prévoir ce qu'ils feront dans les occaſions les plus extraordinaires & les plus ſurprenantes avant même qu'on les voye agir.

Cette partie qui concerne les mœurs eſt très-eſſencielle. Il y a quatre choſes à obſerver dans les mœurs.

La premiere & la plus importante, *qu'elles ſoient bonnes*, c'eſt à dire, qu'elles ſoient bien marquées, & qu'elles faſſent connoître l'inclination ou la reſolution des perſonnages telle qu'elle eſt, bonne, ſi elle eſt bonne; & mauvaiſe, ſi elle eſt mauvaiſe. Car cette bonté des mœurs ſe trouve dans toute ſorte de conditions. Et comme le Poëme Epique ne reçoit pas moins les Heros vicieux, comme Achille, Mezence, Turnus, que les vertueux, comme Ulyſſe & Enée, il faut que leurs mœurs ſoient ſi bien marquées, que le Lecteur connoiſſe leurs bonnes ou leurs mauvaiſes inclina-

tions

tions, & le parti qu'elles leur feront prendre.

La ſeconde condition des mœurs, c'eſt qu'elles ſoient convenables. C'eſt à dire, qu'il faut donner à chaque perſonnage ce qui lui convient, le faire agir & parler ſelon ſon âge, ſon état, ſa condition, ſon païs, & le relever, ſoit en augmentant les qualitez brillantes qu'il peut avoir, ſoit en diminuant les mauvaiſes qui s'y trouvent & qui pourroient le deshonorer; mais il faut que cela ne ſe faſſe qu'autant qu'on le peut, en s'aſſujetiſſant toûjours à la qualité principale qu'on lui a donnée & qui fait ſon caractere.

La troiſième condition des mœurs eſt qu'elles ſoient ſemblables, & il eſt aiſé de voir que cette condition n'eſt que pour les caracteres connus, car c'eſt dans l'Hiſtoire ou dans la Fable qu'on va puiſer cette reſſemblance, & il faut les repréſenter tels que nous les y trouvons.

Enfin, la quatrième condition des mœurs eſt qu'elles ſoient égales, c'eſt à dire, qu'il faut que les perſonnages ſoient juſqu'à la fin tels qu'ils ont paru d'abord.

Dans les mœurs, comme dans la diſpoſition du ſujet, il faut toûjours chercher ou le neceſſaire ou le vraiſemblable, de ſorte que les choſes arrivent les unes après

autres ou neceſſairement ou vraiſemblablement. Il eſt évident par-là que le dénoüement du ſujet doit naître du ſujet même En effet, puiſque les mœurs doivent produire les actions, & que les actions doivent naître les unes des autres, il s'enſuit de-là par une conſequence inconteſtable que le dénoüement, qui eſt auſſi une action, doit naître on neceſſairement ou vraiſemblablement de ce qui précede & que les mœurs ont déja produit.

Homere eſt ſur cela, comme ſur tout le reſte, le plus excellent modelle. Les mœurs, qu'il donne à ſes perſonnages, ont ces quatre qualitez au ſouverain degré. Elles ſont *bien marquées*, *convenables*, *ſemblables & égales*. Toutes les actions qu'elles produiſent naiſſent les unes des autres ou neceſſairement ou vraiſemblablement, & par-là le dénoûment de chacun de ſes deux Poëme naît du ſujet même.

C'eſt cette juſte obſervation des mœurs qui fait la bonté des caracteres que le Poëte forme. Et Ariſtote finit ſes précepte ſur les mœurs par un avis très-important c'eſt que comme le Poëme Dramatique & le Poëme Epique imitent les actions de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, les Poëtes doivent imiter les Peintres, qui en donnant à chacun ſa veritable

forme & en les faiſant ſemblables à l'original, les font toûjours plus beaux.

En effet, un grand Peintre, en peignant une perſonne, n'oublie rien de tout ce qui peut augmenter ſa beauté en conſervant la reſſemblance. Les Poëtes doivent faire la même choſe avec d'autant plus de raiſon, qu'ils imitent les perſonnes les plus illuſtres, les Princes & les Rois. Ils peuvent les faire d'autant plus beaux, qu'ils ſont élevez au deſſus des autres hommes, car ces caracteres ſont ſuſceptibles de toute la beauté qu'on veut leur donner, pourvû qu'elle convienne avec les veritables traits, & qu'elle ne détruiſe pas la reſſemblance, & Ariſtote en donnant le précepte, enſeigne le moyen d'y réüſſir, car il dit qu'il faut que le Poëte, qui veut imiter par exemple un homme colere & emporté, ſe remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraiſemblablement, que ce qu'elle fait; c'eſt à dire, qu'il doit plûtôt conſulter la nature, qui eſt le veritable original, que de s'amuſer à copier une perſonne qui n'en eſt qu'une copie imparfaite & confuſe, ou même vicieuſe, ce que le Poëte doit éviter. La nature lui fournira des couleurs qui rendront ſon portrait plus beau ſans corrompre ſes veritables traits qu'il eſt obligé de

conſerver très-fidellement. Elle lui fe
voir que la vaillance répond admirab
ment à ce caractere, & par conſequent
donnera à ſon Heros une valeur d'un tr
grand éclat; c'eſt ainſi qu'Homere a f
Achille. Il a gardé dans ce caractere to
ce que la Fable y mettoit indiſpenſabl
ment, mais en ce qu'elle lui a laiſſé de
bre, il en a uſé tellement à l'avantage
ſon Heros & l'a ſi fort embelli, qu'il a f
preſque diſparoître ſes grands vices p
l'éclat d'une valeur miraculeuſe, qui
trompé une infinité de gens. On pe
voir cette matiere plus profondément tr
tée dans les Commentaires de M. Daci
ſur la Poëtique.

Après les mœurs viennent les ſen
mens. Ariſtote n'appelle point ici *ſen
mens* les conceptions interieures de l'eſpr
mais les diſcours, par leſquels on expliq
ces conceptions, ſoit qu'elles ayent pr
duit quelque action, ou qu'elles la prép
rent. *Les ſentimens*, dit-il, *c'eſt ce
explique ce qui eſt, ou ce qui n'eſt pas,
un mot ce qui fait connoître la penſée de ce
qui parle.* Il ne ſuffit pas de donner d
mœurs à ſes perſonnages, il faut leur do
ner des ſentimens conformes à ces mœur
& les faire parler ſi convenablement à le
caractere, que le Lecteur ou le Spect
te

teur connoiſſe leurs mœurs avant que d'avoir vû leurs actions.

Tout ce qui regarde le diſcours, continuë Ariſtote, *dépend de la Politique ou de la Rhetorique.* Ce précepte eſt important. Ariſtote appelle *Politique* l'uſage commun & le langage ordinaire des Peuples qui parlent ſimplement & ſans art, au lieu que la *Rhetorique* enſeigne à parler avec art & à orner ſes penſées de toutes les graces du diſcours recherché & ſoutenu. Quand une choſe eſt par elle-même telle qu'on veut la faire * paroître, l'uſage commun ſuffit pour l'expoſer telle qu'elle eſt naturellement. L'hiſtoire d'Oedippe, celle d'Ajax, celle d'Hecube, ne demandent aucun art pour nous paroître pitoyables ou terribles, il ne faut que les expoſer ſimplement; mais quand elles ne ſont pas telles qu'on veut, qu'il faut changer leur forme & faire paſſer pour terrible ce qui ne l'eſt point, ou déguiſer ce qui l'eſt, cela dépend de l'art de celui qui parle, & qui par ſes paroles donne aux choſes la forme qu'elles nous paroiſſent avoir; alors il faut avoir recours à la Rhetorique, car c'eſt par ſon moyen qu'on leur donne les couleurs qu'elles n'ont pas. Il n'y a point aujourd'hui de précepte plus violé que celui-

* *Poëtiq. chap.* 20.

lui-là, & il n'y a jamais eu de Poëte qui l'ait mieux pratiqué qu'Homere; jamais il ne cherche à orner une belle nature, il la rend telle qu'elle eſt; mais quand elle eſt foible ou defectueuſe, alors il raſſemble tout ce que l'art peut fournir pour la corriger & pour en cacher les défauts.

Puiſque la diction eſt neceſſaire pour expliquer les ſentimens, il eſt évident qu'elle fait partie du Poëme.

La vertu de la diction conſiſte dans la netteté & la nobleſſe. Elle eſt nette & claire par les mots propres, mais par-là auſſi elle eſt ſouvent fort baſſe. Pour la rendre noble, il faut donc avoir recours aux figures & aux mots empruntez, ſurtout aux métaphores. Mais il ne faut les employer qu'à propos, car les expreſſions figurées ne donnent de la beauté à la diction que lorſqu'elles ſont convenables, bien placées & miſes avec meſure. Et s'il eſt beau de s'en ſervir convenablement & à propos, il eſt auſſi très-difficile; mais il eſt encore plus beau & plus difficile d'employer heureuſement la métaphore, car on ne peut la tirer que de ſon eſprit, & il faut avoir beaucoup d'eſprit & d'imagination pour trouver tout d'un coup une reſſemblance entre des ſujets très-differens, & pour faire heureuſement ce tranſport de

l'un à l'autre, car c'eſt ce qui fait la métaphore. Si Homere eſt un parfait modelle pour la Fable & pour les mœurs, il ne l'eſt pas moins pour les ſentimens & pour la diction, Ariſtote lui a donné cette louange, *Qu'il y a ſurpaſſé tous les autres Poëtes.*

Après avoir expliqué en general les quatre parties du Poëme Epique, qui ſont les mêmes que celles du Poëme Dramatique, il eſt neceſſaire de dire un mot des eſpeces differentes qui en font le ſujet. Elles ſont ſimples ou implexes, morales ou pathetiques. Les ſimples ſont celles qui étant continuës & unies, finiſſent ſans reconnoiſſance & ſans peripetie, c'eſt à dire, ſans changement d'état extraordinaire. Les implexes ſont celles qui ont la peripetie, ou la reconnoiſſance, ou toutes les deux. Les pathetiques, celles où regnent les combats, les bleſſures, la mort. Et les morales, celles où la morale regne particulierement, & dont les Heros ſont des modelles de vertu & de ſageſſe.

La conduite d'Homere eſt admirable dans la conſtitution de ſes deux Poëmes. L'Iliade, où regnent la colere & la fureur, eſt ſimple & pathetique. Et l'Odyſſée, qui eſt un Poëme plus raſſis & plus lent, comme étant fait pour être un modelle de

ſageſſe,

ſageſſe, de moderation & de conſtance, eſt implexe & moral; par tout il y a des reconnoiſſances, & la Morale y regne depuis le commencement juſqu'à la fin, ce qu'elle ne fait pas dans l'Iliade, où elle eſt moins frequente & plus cachée.

Je n'ajouterai plus qu'un ſeul précepte dont Ariſtote n'a point parlé, & dont il ne ſeroit pas même neceſſaire d'avertir après la pratique d'Homere où il eſt très-ſenſible, ſi nous n'avions une infinité d'ouvrages dans leſquels il eſt abſolument negligé, c'eſt que le Poëte doit d'abord faire connoître les perſonnages de ſon Poëme, ou du moins les principaux, & leurs differens interêts. Homere dans ſon premier Livre de l'Iliade introduit ſes perſonnages, & fait connoître l'humeur, les interêts & les deſſeins d'Agamemnon, d'Achille, de Neſtor, d'Ulyſſe & de pluſieurs autres, & même des Dieux; & dans le Livre ſecond il fait le dénombrement des troupes des Grecs & de celles des Troyens, afin que le Lecteur ſoit pleinement inſtruit des interêts de ceux qui entrent dans le Poëme.

Il a obſervé la même choſe dans l'Odyſſée. Dès le commencement il fait connoître Telemaque, Penelope & les amants

de

de cette Princeſſe, & il nous montre Ulyſſe tout entier.

Il y a une infinité d'autres choſes que le Poëte doit obſerver dans la compoſition du Poëme Epique & de la Tragedie, & l'on peut s'en inſtruire dans la Poëtique d'Ariſtote, dans celle d'Horace & dans le *Traité du R. P.* le Boſſu. Mais voilà les principales & les regles fondamentales ſans leſquelles le Poëme ne peut ſubſiſter.

Appliquons preſentement ces regles à un de nos Romans, & voyons ſi on a raiſon de les appeller *des Poëmes Epiques en proſe.* Je choiſirai un de ceux qui ont eu le plus de ſuccès, c'eſt la Caſſandre de M. de la Calprenede. On ne peut pas nier que l'Auteur n'ait beaucoup d'eſprit, une imagination heureuſe & fertile, & une grande facilité d'expreſſion, & je louerois ſes talens avec un grand plaiſir, s'il en avoit fait un meilleur uſage.

La premiere regle du Poëme Epique; c'eſt que le ſujet ſoit une Fable generale qui convienne à tout le monde, & dont tout le monde puiſſe profiter. Examinons donc quel eſt le ſujet de Caſſandre, pour voir ſi nous y trouverons cette Fable, qui eſt l'ame du Poëme. Orondate fils de Mathée, Roi des Scythes, dans une bataille que ſon pere donne contre Darius

Roi

Roi des Perſes, l'ennemi mortel de ſa maiſon, pouſſe ſi loin ſes avantages, qu'il arrive aux tentes où ſont la mere, la femme & les filles de Darius. Il a ces Princeſſes en ſa puiſſance, il peut les faire ſes priſonnieres & les emmener, mais il eſt ſi frappé de la beauté de Statira, que par une generoſité ſans exemple, très-déplacée, & contraire même aux interêts de ſa paſſion, il les laiſſe libres. Un moment après il ſauve la vie au Prince Artaxerxe fils unique de Darius, & au lieu de le faire ſon priſonnier, comme il le pouvoit, il le renvoye de même. L'hyver ſuivant, ſon amour devenu très-violent le porte à quitter la Cour de ſon pere pour aller à celle de ſon ennemi. Il va à Perſepolis ſous un faux nom; il eſt reconnu pour ce guerrier, qui a donné la liberté aux Reines & la vie au Prince, & il devient le favori de Darius. Il voit Statira tout à ſon aiſe, lui fait la cour & lui déclare ſa paſſion. Statira en eſt un peu offenſée, comme la bienſéance le veut, mais Orondate s'étant découvert à Artaxerxe pour le Prince des Scythes, Artaxerxe le ſert auprès de ſa ſœur, qui répond enfin à la paſſion du Prince. Son bonheur eſt traverſé par divers obſtacles, que les faiſeurs de Romans imaginent ſans peine; les

Prin-

Princeſſes deviennent priſonnieres d'Alexandre, qui moins genereux qu'Orondate les retient, devient éperduement amoureux de Statira, & l'épouſe. Alexandre meurt quelque tems après, & de nouveaux obſtacles traverſent encore la paſſion d'Orondate, mais après une infinité d'avantures, toutes incroyables & ſans la moindre vraiſemblance, à la fin du dixième volume, *la veuve d'Alexandre ſe donne à ſon premier amant.*

Quelqu'un pourra-t-il trouver dans ce ſujet la moindre idée de Fable? Oſera-t-on dire que c'eſt un diſcours en proſe, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action? quel eſt donc le point de morale que cette action de Caſſandre veut nous enſeigner? Où eſt cette inſtruction qui eſt l'ame de la Fable? Peut-on regarder cela autrement que comme une Hiſtoire très-fauſſe, ou plûtôt comme une indigne corruption de l'Hiſtoire par des recits ſans Fable, & où la Morale même eſt très-indignement violée?

Ce que je dis de Caſſandre doit s'étendre ſur tous les autres Romans. Le ſujet de Cleopatre, celui de Cyrus, celui de Clelie, ne ſont pas plus des Fables morales que celui de Caſſandre; ils ſe reſſemblent

lier & parfait, parce qu'elle embraſſe cette paſſion depuis le commencement juſqu'à la fin. Ce qui ſeroit très-ridicule.

Non ſeulement ces Romans pechent contre ces regles du Poëme Epique, en raſſemblant pluſieurs incidens de la vie de leur Heros, qui ne ſauroient faire une ſeule & même action, mais ils pechent encore en y mêlant les avantures d'autres Heros entierement étrangeres, indépendantes & auſſi éclatantes. L'amour & les avantures d'Artaxerxe & de Berenice n'ont aucun rapport avec l'amour & les avantures d'Orondate & de Statira, & ne ſont pas moins brillantes. Il y en a pluſieurs autres de même, & cette multiplication d'avantures indépendantes eſt très-vicieuſe, & ruine entierement cette unité d'action qui fait l'eſſence du Poëme Epique, où l'on peut bien faire entrer pluſieurs Fables, pluſieurs avantures differentes, mais il faut qu'elles ſoient toutes des parties, non entieres & non achevées, d'une ſeule & même action, qui eſt l'action principale.

On a vû que la verité doit être mêlée avec le menſonge dans tout le Poëme. C'eſt ce que ceux qui ont fait des Romans ont ſi peu compris qu'on ne trouve jamais dans leurs ouvrages la verité mêlée

avec

avec la fiction. Non ſeulement il n'y a aucune verité morale dans l'action du Roman, comment y en auroit-il, puiſque ce n'eſt pas même une Fable? Mais il n'y en a pas même dans toutes les autres parties dont le Roman eſt compoſé. Ce n'eſt pas qu'on n'y trouve quelquefois des veritez hiſtoriques : l'Auteur de Caſſandre a pris beaucoup de choſes des Hiſtoriens d'Alexandre, mais outre que ce ſont preſque toûjours des veritez qu'il a alterées & corrompuës, ce ne ſont jamais des veritez mêlées avec la fiction pour la rendre plus vraiſemblable & plus croyable, ce ſont des veritez ajoutées à la fiction, & qui ne ſervent qu'à rendre ſon menſonge plus évident, plus plat & plus mépriſable.

Je ſerois bien étonnée ſi quelqu'un oſoit donner au Roman la loüange qu'Ariſtote donne au Poëme Epique d'être plus grave & plus moral que l'Hiſtoire, ou celle qu'Horace lui donne, en encheriſſant ſur celle d'Ariſtote, qu'il eſt plus Philoſophe que la Philoſophie même, & qu'il enſeigne mieux que les Philoſophes à fuir le vice & à pratiquer la vertu.

Homere ſeme dans ſes Poëmes des maximes de pieté, & il introduit par tout les Dieux pour inſtruire ſes Lecteurs, & pour ren-

rendre croyable & vraiſemblable ce qu'il avance de prodigieux. Les faiſeurs de Romans ne s'amuſent pas à ces bagatelles; non ſeulement les maximes de pieté ſont bannies de leurs écrits, mais on y trouve ſouvent les plus grands blaſphemes que proferent ces amans inſenſez. Et pour la Divinité, elle n'entre pour rien dans tout ce qui s'execute. Ils croiroient deshonorer leur Heros s'ils le faiſoient aſſiſter par un Dieu. Ces Heros ſont des choſes les plus prodigieuſes & les plus incroyables par leurs propres forces. Les Hiſtoriens d'Alexandre remarquent qu'on étoit perſuadé que ce Prince n'executoit de ſi grandes choſes que par l'aſſiſtance particuliere des Dieux. Cela eſt bon pour des Payens, mais nos Romanciers n'ont garde de faire jamais entendre cela de leurs Heros. Et peut-être eſt-ce une des plus grandes marques qu'ils ayent données de leur jugement & de leur prudence. Il auroit été fort ridicule de faire intervenir la Divinité pour fortifier des hommes uniquement poſſedez de l'amour, & qui ne penſent, ne parlent & n'agiſſent que pour leur amour; c'eſt un interêt peu propre à toucher la Divinité & à attirer ſon ſecours. En un mot les Romans ne péchent pas

moins

moins du côté de la Theologie, que de la Morale.

Si ces Auteurs ont violé ſi ouvertement toutes les conditions de la Fable, qui eſt pourtant le fondement du Poëme Epique, ils n'ont pas mieux obſervé les conditions des mœurs qui ſont la ſource des actions. Tout ce qu'ils touchent devient méconnoiſſable; il ſemble qu'ils ayent la baguette de Circé, ou une baguette plus puiſſante encore, car ils changent non ſeulement les hommes, mais les peuples entiers, & alterent toute la face de la nature. C'eſt un précepte de l'Art poëtique, d'étudier les mœurs des ſiecles & des païs; les Romanciers les ont fort mal étudiées; ils n'ont eu pour but que de les alterer ou de les changer abſolument. Par exemple, dans Caſſandre l'Auteur nous repreſente les Scythes comme des peuples auſſi polis & auſſi magnifiques que les Perſes, & des uns & des autres il en fait, non des Barbares, mais des François. Cette faute eſt d'autant plus étrange, ſur-tout au ſujet des Scythes, que tout le monde peut voir que cet Auteur renverſe par-là tout ce que les anciens Hiſtoriens, comme Herodote, Strabon, & les autres rapportent de la ſimplicité de vie de ces peuples & de leur frugalité, & qu'il contredit manifeſtement

ce que l'Hiſtorien de la vie d'Alexandre en écrit, & ce que leurs Ambaſſadeurs diſent à Alexandre lui-même, *Que pour toutes richeſſes ils n'ont reçu du ciel qu'un joug de bœuf, une fleche, un javelot & une coupe, mais que leur pauvreté leur eſt utile contre leurs ennemis.* L'Auteur n'a pas crû que des peuples ſi ſauvages & ſi pauvres puſſent orner ſon Roman, c'eſt pourquoi par la vertu de ſa magie, particuliere aux faiſeurs de Romans, il en fait des peuples civiliſez, polis, magnifiques. Quand je penſe au plaiſir que fait dans Quinte Curſe la ſimplicité & la pauvreté des Scythes, oppoſées au luxe & à la pompe des Perſes, je ne comprends pas comment cet Ecrivain n'a pas ſenti la beauté de ce contraſte, & comment il a oſé le changer.

Les mœurs des particuliers n'y ſont pas mieux conſervées. L'Auteur a raſſemblé dans ce Roman tous les plus grands hommes & les plus connus qui ſe trouvent mêlez dans l'Hiſtoire d'Alexandre, il n'y en a preſque pas un qui ne ſoit changé & qui reſſemble au portrait qu'en a fait l'Hiſtoire. Alexandre même avec toute ſa valeur & toutes ſes grandes qualitez, que l'Auteur n'a pû lui ôter, y devient un amoureux tranſi, fort ridicule. Pour le Heros

du

du Poëme, le brave Orondate, c'eſt un Heros feint, qui n'a jamais exiſté, c'eſt pourquoi l'Auteur avoit la liberté de le faire tel qu'il vouloit. Mais après l'avoir fait, il étoit obligé de garder les conditions des mœurs que j'ai expliquées. D'abord il a aſſez bien marqué les mœurs; mais il change bientôt, & elles ne ſont ni convenables, ni ſemblables, ni égales.

Il n'y a que trois moyens de former les mœurs & les caracteres, c'eſt de faire les hommes tels qu'ils ſont, ou tels que la Renommée les publie, ou tels qu'ils doivent être. Ce n'eſt pas l'uſage de ceux qui font des Romans; ils ne repreſentent leurs perſonnages ni tels qu'ils ont été, ni tels que la Renommée les a publiez, au contraire ils les font très-diſſemblables, & on ne peut pas dire qu'ils les ont fait *meilleurs*, c'eſt à dire, plus beaux, en les faiſant tels qu'ils auroient dû être; car ils leur ont attribué tant de foibleſſes, dont ils étoient incapables, & toutes oppoſées à leur veritable caractere, qu'on peut aſſurer qu'ils les ont fait beaucoup plus méchants, c'eſt à dire, plus laids & plus vicieux. Par exemple, le caractere d'Orondate & celui du Prince Artaxerxe ſon ami, tous deux feints, car l'Hiſtoire ne parle point d'un fils du Roi des Scythes, & Darius avoit

bien un fils, mais il étoit encore petit enfant quand ſon pere fut vaincu par Alexandre; ces deux caracteres, dis-je, ſont très-vicieux. Orondate eſt à la Cour de Darius lorſque ſon pere entre en Perſe avec une armée de deux cens mille hommes. Darius envoye contre lui une auſſi puiſſante armée ſous la conduite d'Artabaſe & de ſon propre fils Artaxerxe. Que fait ſur cela Orondate? Retenu par ſon amour, il va avec ſon ami Artaxerxe & combat contre ſon pere & ſon païs, & Artaxerxe imite cette generoſité très-inſenſée & très-dénaturée. Il commande un corps de reſerve de quatre mille chevaux, mais au lieu de combattre, il ne branle point, & retient l'ardeur & l'impatience de ſes troupes; il eſt attaqué avec furie, & il ne peut encore ſe reſoudre à ſe défendre, de peur de tremper ſon épée dans le ſang des troupes de ſon ami; enfin bleſſé de deux coups, il combat pour ſauver ſa vie & pour ne pas abandonner ſon cher Orondate qui fait des prodiges de valeur, ainſi ces deux Princes trahiſſent chacun leur pere & leur patrie, l'un par amitié & l'autre par amour. Peut-on imaginer deux choſes plus inſenſées? Et n'eſt-ce pas pêcher manifeſtement contre le précepte renfermé dans ces vers d'Horace:

Qui

* *Qui didicit patriæ quid debeat, & quid amicis,*
Quo ſit amore parens, quo frater amandus & hoſpes.

En effet n'eſt-ce pas ignorer *ce qu'on doit à ſa patrie & à ſes amis? Quels ſont les differens degrez d'amour que l'on doit avoir pour un pere & pour un frere, & juſqu'où s'étendent les droits de l'hoſpitalité?* Il eſt vrai qu'Horace n'a pas marqué ce qu'on doit à ſa maîtreſſe; il a eu grand tort de ne pas enſeigner qu'il faut étouffer pour elle tous les autres ſentimens les plus naturels & les plus legitimes.

D'ailleurs Orondate eſt un fou, qui ſe paſſe ſon épée au travers du corps à la fauſſe nouvelle de la mort de ſa maîtreſſe, & il tente la même choſe une ſeconde fois lorſque cette Princeſſe, devenuë femme d'Alexandre, veut par bienſéance & par devoir l'éloigner de ſa preſence. Or il n'y a rien de plus ridicule que de faire de ſon Heros un fou, & de lui donner un caractere d'impieté & de foibleſſe, ſelon le ſentiment même des Payens. D'impieté, parce que, comme Socrate le prouve très-fortement, † *De ſe tuer ſoi-même, c'eſt uſurper ſur ſa vie un droit qui n'appartient qu'à Dieu.* Et de foibleſſe, parce que,

*** 3 com-

* *Dans l'Art Poëtique.* † Dans le Phedon.

comme Ariſtote le décide formellement, * *De ſe tuer ſoi-même, vaincu par la pauvreté, par l'amour, ou par quelqu'autre paſſion, c'eſt l'action, non d'un homme vaillant, mais d'un lâche. Car il n'y a que la lâcheté qui porte à céder à ce qui paroît dur & difficile.* Les Poëtes Payens ont été bien plus ſages. Dans l'Iliade quand Achille apprend la mort de Patrocle, une mortelle douleur s'empare de ſon eſprit, il ſe jette à terre, répand ſur ſa tête de la cendre brûlante †. Mais dans cette extrême affliction, tout violent, tout emporté qu'il eſt, il ne fait aucune action qui marque qu'il penſe à ſe tuer, Homere s'eſt contenté de dire que le jeune Antiloque lui tient les mains, de peur que la violence de ſa douleur ne le porte à attenter ſur lui-même. Quand Sophocle a repréſenté ſur le Theatre d'Athenes un Ajax qui ſe tuë lui-même, il a fait entendre auparavant qu'il étoit fou. Didon ſe tuë dans l'Eneïde, mais, outre que ce n'eſt pas l'heroïne du Poëme, c'eſt une femme, & une femme que ſa paſſion a rendu folle, c'eſt un exemple que Virgile donne pour le faire déteſter, & pour enſeigner à quelle fin malheureuſe conduiſent ordinaire-

ment

* *Dans le liv. 3. de ſes Morales.*

† *Dans le 18. liv. de l'Iliade.*

ment ces paſſions criminelles. Les Romains ont eu un homme qui paſſoit pour ſage, qui s'eſt pourtant tué lui-même; c'eſt Caton. Mais un Poëte ne pourroit le prendre pour le Heros d'un Poëme, à moins que de vouloir donner de l'horreur pour ſon action, autrement le Poëme Epique ſeroit vicieux ſelon les regles d'Ariſtote, qui ſont ici les mêmes que celles des mœurs. On voit donc par-là que l'Auteur de Caſſandre eſt bien éloigné d'avoir fait ſon Heros *meilleur* ſelon le précepte d'Ariſtote, & qu'il l'a fait plus mauvais ſans neceſſité. On dira peut-être qu'Orondate étoit Scythe, & qu'un Scythe peut ſe tuer, mais c'eſt une mauvaiſe défaite; les Scythes de ces tems-là étoient encore ſi juſtes & d'une ſimplicité de vie ſi grande, que cet attentat étoit inconnu parmi eux.

C'eſt encore une regle du Poëme Epique que le Heros doit avoir un caractere ſuperieur qui regne ſur tous les autres, c'eſt comme la principale figure d'un Tableau. Cette regle n'eſt nullement obſervée dans Caſſandre, non plus que dans les autres Romans; les caracteres y ſont tous égaux. Il y a là vingt hommes, tous les plus vaillans du monde; Orondate, Artaxerxe, Lyſimachus, Demetrius, Memnon, &c.

ſont tous les mêmes prodiges de valeur, & rien ne les diſtingue que leurs armes & que leur nom. Il n'en eſt pas de même dans Homere : Achille dans l'Iliade, & Ulyſſe dans l'Odyſſée ſont les maîtreſſes figures auxquelles toutes les autres ſont ſubordonnées, ſans qu'aucune autre leur reſſemble, & cela vient de ce que ces caracteres ont chacun une qualité principale qui les diſtingue, qui eſt toûjours la même & qui trouve ſa place par tout. Ce que le caractere d'Orondate n'a pas. Il eſt amoureux ſeulement & il eſt brave, mais les autres le ſont comme lui ; il n'a rien de particulier qui le diſtingue, & tous les autres caracteres ſont auſſi principaux & auſſi dominants que le ſien.

Cette valeur prodigieuſe, que les Romanciers donnent gratuitement à leurs Heros, eſt encore un défaut conſiderable & qui rend tous les caracteres faux, car le faux eſt ce qui n'eſt point dans la nature. Le Poëme Epique eſt l'imitation d'une action ; une action, pour être imitée, doit être poſſible, l'impoſſible ne s'imite donc point ; ainſi par ces excès, qui viennent de peu de jugement & d'ignorance, le Roman ceſſe d'être une imitation, & par conſéquent il n'eſt plus du tout un Poëme Epique. Tout ce qu'Achille execute de pra-

E

Comme les ſentimens ſont l'expreſſion des mœurs, la diction eſt l'expreſſion des ſentimens, car c'eſt ce qui les explique. Le Poëme Epique reçoit la diction la plus noble & la plus figurée, parce que faiſant intervenir tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, les Rois & les Dieux, il ne ſauroit employer un langage trop élevé. Le Roman étant écrit en proſe, & ne faiſant paroître que des Princes & des Rois, devroit ſe tenir dans les bornes d'un langage noble, mais ſimple, ou moderement orné, & c'eſt ce qu'il ne fait pas; pour l'ordinaire ſon ſtyle eſt comme les ſentimens, c'eſt à dire, ou plein d'affectation, ou ridiculement enflé. C'eſt une choſe étonnante qu'Homere & Virgile, qui ont écrit tant de ſiecles avant nous, ſoient encore des modelles à ſuivre pour les ſentimens & pour l'expreſſion, & que tant d'ouvrages écrits de notre temps ne ſoient, s'il eſt permis de parler ainſi, que des modelles à éviter. Il n'y a point d'homme ſage qui ne fût ravi de penſer & d'écrire comme Homere & comme Virgile, & qui ne fût honteux de penſer & d'écrire comme les Auteurs de nos Romans. Si Achille, Ulyſſe & Enée revenoient au monde, ils avoueroient volontiers tout ce qu'Homere & Virgile leur font dire & pen-

penſer. Et ſi les Heros de l'Antiquité, que nos Romanciers introduiſent, revenoient, je doute qu'ils pardonnaſſent à ceux qui les ont ſi fort défigurez. Alexandre, qui avoit défendu qu'aucun autre Peintre qu'Apelle fît ſon portrait, & qu'aucun autre Sculpteur que Lyſippe oſât le faire en bronze, ne ſe ſeroit pas vû ſi barbouillé bien patiemment. Il déchireroit les Lettres qu'on lui fait écrire dans Caſſandre, & il ſeroit le premier à ſe moquer des diſcours qu'on lui fait tenir. Le Roi des Scythes même redemanderoit le caractere dur & ſauvage qu'on lui a ôté, & ſe plaindroit hautement de ce caractere doucereux & galant qu'on lui donne, il regarderoit cela comme un déguiſement trop honteux pour lui. Franchement je ne conſeillerois pas à l'Auteur, quoique Gaſcon, de ſe trouver devant ces grands perſonnages, qu'il a ſi étrangement déguiſez.

Homere a fait deux Poëmes Epiques, & ils ſont tous deux très-differens; mais nous avons grand nombre de Romans, & ils ſont tous ſemblables, ils ſont tous ſur un même ton, toûjours ſur l'amour, & ils ont tous les mêmes peripeties, car après bien des traverſes tous ces amants ſont heureux.

Un défaut encore très-conſiderable, c'eſt que ces peripeties ſont ordinairement communes à pluſieurs. Caſſandre finit par le mariage de ſix Princes avec leurs maîtreſſes. Ce qui fait voir que le Roman n'eſt pas, comme le Poëme Epique, l'imitation de l'action d'un Heros, mais le recit des avantures de pluſieurs, ce qui ruine abſolument l'idée qu'on en a voulu donner. En effet ſi l'on ne peut faire un ſeul & même tout de la vie d'un ſeul homme, comme Ariſtote l'a fait voir, comment ſeroit-il poſſible de réduire à cette unité parfaite tant d'avantures differentes de pluſieurs Heros que l'on conduit au même but?

Si la fin de Caſſandre, & de preſque tous les autres Romans, eſt ſi contraire aux regles du Poëme Epique, le commencement ne leur eſt pas moins oppoſé. Homere & Virgile nous font d'abord connoître, non ſeulement leur Heros, mais encore preſque tous les perſonnages qui ont part à la même action, & c'eſt ce que les Romans ne font point. Il faut lire trois ou quatre volumes de Caſſandre, & des volumes auſſi gros que l'Iliade & l'Odyſſée, avant que de connoître cette Caſſandre & que de ſavoir que c'eſt la Princeſſe Statira. Puis donc que les Romans violent en tout

& par tout les regles du Poëme Epique, qu'ils ne preſentent ni Fable, & par conſequent point de verité morale, ni mœurs ni ſentimens convenables, j'ai eu raiſon de dire dans ma Préface ſur l'Iliade, qu'ils ſont très-differens du Poëme Epique, & par leur but & par leur maniere d'imiter, en un mot par toute leur conſtitution, & que ce ſont des ouvrages frivoles que l'Ignorance & l'Amour ont enfantez, qui ne ſont faits que pour ériger en vertus des foibleſſes, où le Bon Sens & la Raiſon ſont ordinairement negligez & les bienſéances mépriſées; où au lieu d'une fiction ingenieuſe & utile, on ne preſente qu'un menſonge plat qui heurte de front la verité, & la verité connuë; où l'on métamorphoſe en fades amoureux les plus grands perſonnages de l'Antiquité & les plus éloignez de ces ſortes d'extravagances. En verité il faut être dans l'imbecillité de l'enfance pour ſe plaire à la lecture d'ouvrages ſi frivoles & ſi peu ſenſez, qui ne ſont bons qu'à remplir l'eſprit des jeunes perſonnes de choſes vaines, & à les éloigner de toute bonne & ſolide occupation. Le Roman eſt ſi peu un Poëme Epique, que pour bien marquer ſa nature, il faut en faire une définition toute contraire: *Le Roman eſt un diſcours en proſe inventé pour*

gâter les mœurs, ou du-moins pour amuſer inutilement la jeuneſſe, par le recit de pluſieurs avantures fauſſes ſans aucune fiction ni allegorie, où l'on impute à des Heros des foibleſſes & des extravagances oppoſées à toute verité hiſtorique des temps, des lieux, des mœurs & des caracteres.

Je pourrois me diſpenſer d'appliquer ici ces mêmes regles à un de nos Poëmes Epiques, car ce que j'ai dit ſuffit pour convaincre ceux qui voudront prendre la peine de le faire eux-mêmes, que tous ces Poëmes pechent preſque par tous les mêmes endroits que les Romans, & ſur-tout par l'endroit principal qui en eſt le fondement, je veux dire, par la Fable, *Crimine ab uno diſce omnes.* Aucun de nos Poëtes François n'a connu l'art d'Homere. Ils ont tous choiſi dans l'Hiſtoire un point veritable dont ils ont bâti un recit ſans Fable. Ils ont même ſi peu compris ce que c'eſt que la Fable, qui rend l'action generale & univerſelle, que l'Auteur de la Pucelle a écrit * qu'*Afin de réduire l'action à l'univerſel ſuivant les préceptes, & de ne la pas priver du ſens allegorique par lequel la Poëſie eſt faite un des principaux inſtrumens de l'Architectonique, il a diſpoſé toute ſa matiere de telle ſorte, que la France repréſente*

* Dans ſa Préface.

ſente l'ame de l'homme en guerre avec elle-même, & travaillée par les plus violentes de toutes les émotions. Le Roi Charles, la violence maîtreſſe abſoluë, & portée au bien par ſa nature, mais facile à porter au mal. L'Anglois & le Bourguignon, ſujets & ennemis de Charles, les divers tranſports de l'appetit iraſcible qui alterent l'empire legitime de la volonté; Amaury & Agnès, les differens mouvemens de l'appetit concupiſcible; le Comte de Dunois, la vertu qui a ſes racines dans la volonté; Tanegui, chef du conſeil de Charles, l'entendement qui éclaire la volonté aveugle; & la Pucelle qui vient aſſiſter Charles, c'eſt la grace Divine, &c. Voilà de quelle maniere M. Chapelain a entendu la définition d'Ariſtote, que le Poëme Epique eſt un diſcours en vers, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action generale. Je ne croi pas qu'en fait de Poëſie on ait jamais rien avancé de ſi monſtrueux, de ſi oppoſé à ſa nature, & qui marque une ignorance plus profonde de l'Art. Si après cela je prends le Clovis qu'un Poëte moderne trouve plus parfait qu'Homere, quoique pourtant très-ennuyeux à ſon gré, je n'y vois que des extravagances, des enchantemens pueriles entaſſez les uns ſur les autres ſans raiſon, & plus dignes des con-

tes

tes de Fées que du Poëme Epique, des fadeurs inſuportables, des fautes groſſieres contre le Bon Sens, des vers plus durs encore que ceux de la Pucelle, point de Fable, point de mœurs, nuls caracteres, nuls ſentimens raiſonnables, nulle Poëſie, & qu'une diction ridiculement enflée ou plate. Il n'y a perſonne qui ne fût honteux de parler un langage ſi bizarre & ſi inouï. Et pour ce qui eſt de l'intervention de la Divinité, ſi neceſſaire au Poëme Epique, elle y eſt très-malheureuſement diſpenſée. Peut-on ſouffrir un Poëte, qui pour arracher Clotilde aux charmes d'un Enchanteur, fait que la ſainte Vierge, après en avoir obtenu la permiſſion de ſon Fils, deſcend du ciel accompagnée de chœurs d'Anges qui portent les pans de ſa robe,

L'enleve à l'art magique, & quittant les deſerts,
Dans un nuage blanc l'emporte par les airs.

Voilà Homere bien mal imité. Je n'en dirai pas davantage; nos Poëmes Epiques ſont encore plus tombez que nos Romans, & rien ne fait tant d'honneur à la pratique d'Homere & aux regles qu'Ariſtote en a tirées, que tous ces ouvrages qui, quoique faits de nos jours, ont été auſſitôt oubliez que connus, parce que ces regles y ſont violées, & qu'au contraire les Poëmes

mes d'Homere, faits il y a deux mille cinq ou six cens ans, parce que ces regles y ſont admirablement pratiquées, ont vaincu l'effort des ſiecles & paroiſſent toûjours jeunes & toûjours nouveaux, comme s'ils avoient en eux-mêmes un eſprit vivifiant qui les rajeunît & qui leur inſpirât une nouvelle vie. Nos Romans & nos Poëmes Epiques ſont tombez dans ou ſi grand décri, qu'un homme raiſonnable rougiroit de les lire; au lieu que les Poëmes d'Homere font & ont toûjours fait une des occupations ſerieuſes des perſonnes les plus graves & des âges les plus avancez, parce qu'ils donnent des préceptes pour tous les âges, & ils ont cette gloire que par leur moyen l'éducation que l'on donne aux enfans par les Fables s'eſt continuée juſqu'à l'âge le plus parfait; c'eſt Strabon qui nous le dit: * *Les Anciens ont continué juſqu'à l'âge le plus parfait l'éducation qu'ils donnoient aux enfans, car ils étoient perſuadez que tout âge pouvoit être ſuffiſamment inſtruit par la Poëſie.* On vantera après cela tant qu'on voudra la politeſſe de notre ſiecle & les merveilles de nos Poëmes Epiques, il ne

* Οἱ μὲν ἀρχαῖοι τὴν παιδικὴν ἀγωγὴν ἐφύλαξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιῶν, καὶ διὰ ποιητικῆς ἱκανῶς σωφρονίζεσθαι πάσας ἡλικίας ὑπέλαζον.

ne faut débiter ces contes qu'aux enfans ou aux ignorants.

On dira ſans doute que les Poëmes d'Homere n'ont pas vaincu l'effort des ſiecles ſans eſſuyer de grandes contradictions; il n'y avoit pas plus de cent cinquante ans qu'ils étoient connus à Athenes par les ſoins de Piſiſtrate, lorſque Platon s'éleva hautement contre cette imitation, & qu'il chaſſa Homere de ſa Republique, après l'avoir pourtant couronné à cauſe de l'excellente beauté de ſa Poëſie; car il dit en propres termes: * *S'il vient dans notre ville un Poëte aſſez habile pour ſe multiplier ainſi & pour tout imiter, & qui veuille nous étaler ſes Poëmes, nous lui temoignerons notre veneration comme à un homme ſacré, admirable & délicieux, mais nous lui dirons que nous n'avons point parmi nous d'homme qui lui reſſemble, & qu'il n'eſt pas permis d'y en avoir, & nous le renvoyerons dans une autre ville après l'avoir parfumé & couronné.* Il eſt évident qu'Homere eſt compris dans cette proſcription ſi glorieuſe; elle eſt faite pour lui.

La critique qu'un grand Philoſophe, comme Platon, fait des Poëmes d'Homere eſt bien d'un autre poids que celle qu'une

* *Dans le Liv. 3. de la Republ. Tom. 2. pp. 397. 398.*

ne perſonne comme moi fait des Romans & de nos Poëmes Epiques. On aura raiſon ſi on ne juge que les perſonnes, mais ſi l'on juge la choſe même, j'eſpere que l'on trouvera que les reproches que j'ai faits aux Romans & à nos Poëmes Epiques, ſont ſans répliqué, & que ceux que Platon fait aux Poëmes d'Homere ſont vains, qu'ils peuvent être ſolidement combattus, & qu'au lieu de tomber ſur les Poëmes d'Homere, toute leur force tombe ſur nos Romans & ſur nos Poëmes Epiques, qui bien-loin d'imiter la verité, l'alterent & la corrompent, & c'eſt ce qu'on va voir dans cette ſeconde Partie.

II. PARTIE.

PLaton, avant que de combattre Homere & vouloir montrer que ſa Poëſie ne peut que corrompre les eſprits, & qu'il ne faut pas le recevoir dans un Etat bien policé, lui fait une ſorte d'excuſe; *Il faut*, dit-il, * *avoir le courage de le dire, quoique l'inclination & le reſpect que j'ai pour Homere depuis mon enfance, me lient la langue, car il eſt le premier maître & le chef de tous nos Poëtes tragiques, mais il ne faut pas*

* *Dans le* 10. *liv. de la Republ. Tom.* 2. *pag.* 595.

pas que cette inclination & ce reſpect nous le faſſent préferer à la Verité. Je dis la même choſe à Platon, pour lui demander pardon de mon audace: *J'ai pour vous une inclination très-forte & un grand reſpect; je vous honore, je vous admire, & je vous regarde comme le pere de la Philoſophie, & comme celui qui enſeigne le mieux la vertu, & qui peut le mieux inſtruire les Rois & les rendre grands, c'eſt à dire juſtes. Mais j'honore, j'admire & je reſpecte davantage la Verité. C'eſt la Verité ſeule qui me délie la langue & qui m'inſpire le courage de dire & d'écrire que vos vûës politiques vous ont trompé, que vous n'avez pas aſſez approfondi la nature de cette Poëſie que vous avez condamnée, & que votre diſciple Ariſtote en a beaucoup mieux démêlé l'art que vous.*

Le plus fort argument, que ce Philoſophe employe contre Homere, il le tire de la nature même de ſa Poëſie, c'eſt une imitation, or toute imitation n'eſt que la copie de la copie de la Verité, car il n'y a que trois choſes dans la nature. L'idée, qui eſt le veritable original, l'Ouvrier, qui travaille d'après cette idée, & le Peintre qui imite le travail de l'Ouvrier, & qui par-là n'eſt que le troiſième de la Verité, car il ne fait que la copie de la copie. Pourquoi avoir donc recours à cette imitation,

tion, qui n'eſt qu'une copie très-imparfaite? Et pourquoi ne pas remonter tout d'un coup au veritable original? Pourquoi s'arrêter à des imitations qui repréſentant le plus ſouvent des choſes très-vicieuſes en elles-mêmes, affoibliſſent notre Raiſon, & fortifiant notre imagination ſéduite, excitent en nous des mouvemens dont nous rougirions dans des occaſions veritables?

Tout le fort de ce raiſonnement de Platon roule ſur cette diſtinction, Dieu, l'Ouvrier, le Peintre. Le Peintre ne repreſente pas la Verité, mais une image de la Verité, comme un miroir ne repreſente pas un veritable objet, mais une image vaine de l'objet, & tel eſt le Poëte.

Quand on accordera à Platon tout ce qu'il dit, on n'accordera rien qui détruiſe l'utilité de la Poëſie. Ou peut même lui accorder que s'il étoit poſſible d'enſeigner la Morale aux hommes par des veritez pures, qui les élevaſſent tout d'un coup à l'intelligence de ce qui eſt, il n'y auroit rien de ſi excellent. Mais malheureuſement les hommes ſont trop foibles pour pouvoir enviſager les veritez pures, ſans aucun milieu, il faut les leur repréſenter dans des images qui, quoique copies imparfaites

parfaites, ne laiſſent pas d'en donner une idée qu'on peut appeller veritable.

Je ne puis contempler le Soleil dans ſon globe de feu, car il m'éblouït par le grand éclat de ſa lumiere, mais je puis le contempler dans l'eau qui me rend ſon image. Cette eau, non plus que le miroir, ne forme rien de réel, mais elle repréſente l'image de ce qui eſt réel.

Quand le Poëte ne feroit que ce que font cette eau & ce miroir, il feroit une choſe fort utile & qu'on ne ſauroit blâmer, mais il fait davantage; le miroir ne repréſente que les objets qui ſont dans la nature, c'eſt le Peintre de ce qui eſt ſorti des mains de l'Ouvrier. Le Poëte n'en demeure pas là, il remonte juſqu'au veritable original, car il forme ſes caracteres, non ſur les caracteres qu'il voit devant ſes yeux, mais ſur ceux que la Nature elle-même peut produire, ainſi il conſulte la nature bien moins ſur ce qu'elle fait que ſur ce qu'elle eſt capable de faire, & par là il devient copiſte, non de la copie, mais du veritable original; c'eſt de-là qu'il tire ſes traits qui ſont tous très-veritables.

Les caracteres qu'Homere imite ſont des caracteres très-vrais, quoiqu'on n'en voye pas l'original dans les ouvrages de la Nature. Je ne verrai pas dans la Nature un hom-

homme ſi vaillant qu'Achille, ſi prudent qu'Ulyſſe ; mais en conſultant la Nature elle-même, je verrai qu'elle peut produire des hommes tels que ceux qu'Homere a peints, & cela ſuffit pour rendre ces caracteres veritables & cette imitation juſte. Je dis plus encore : s'il falloit bannir les Poëmes d'Homere, parce qu'ils ne ſont que des imitations, il faudroit auſſi par la même raiſon bannir toutes ſortes d'Hiſtoires, ou du moins les regarder comme inutiles pour les mœurs & pour l'inſtruction de la vie. Car l'Hiſtoire n'eſt que l'imitation des actions particulieres d'un homme, d'une ville, d'un Etat, comme la Poëſie n'eſt que l'imitation d'une action generale & univerſelle, & de ce côté-là même tout l'avantage eſt du côté de la Poëſie, que cette difference rend ſans comparaiſon plus utile pour les mœurs que l'Hiſtoire, comme je l'expliquerai dans la quatrième Partie de cette Préface.

Mais, dit Platon *, *un Poëte doit ſavoir tous les Arts ; il doit être inſtruit de tout ce qui regarde la Vertu & le Vice, en un mot il doit ſavoir toutes les choſes divines & humaines. Et ſi on trouvoit un homme qui ſe piquât d'être tel, n'auroit-on pas raiſon de croire qu'il*

* *Liv. 10. de la Republ. Tom. II. pp. 598. 599.*

qu'il ſeroit tombé entre les mains de quelque enchanteur qui lui auroit renverſé l'eſprit & qui lui auroit inſpiré toutes ces folies ? En effet, ajoute-t-il, *ſi un Poëte étoit ſi habile, s'amuſeroit-il à être copiſte, & n'aimeroit-il pas mieux devenir tout d'un coup original, en faiſant lui-même la verité qu'il imite ?*

C'eſt-là le raiſonnement d'un Philoſophe qui ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir l'art de cette imitation. Il y a trois choſes qui rendent l'homme ſage & prudent ; la nature, l'habitude ou l'inſtruction. L'inſtruction n'a pas beaucoup de force ſur ceux qui ſont dans une habitude vicieuſe, ou accoûtumez à ſuivre leurs paſſions, il faut travailler ſur l'habitude. Comment y travailler ? C'eſt en tâchant de nous faire paſſer d'une mauvaiſe habitude à une bonne, & c'eſt par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action qu'on peut y mieux réüſſir, & c'eſt-là le but d'Homere. Voilà pourquoi même le Poëme Epique eſt plus long que le Poëme Dramatique, parce qu'on a beſoin d'un temps conſiderable pour donner le loiſir aux habitudes de s'imprimer dans l'eſprit & dans l'ame des Lecteurs, au lieu que le Poëme Dramatique, n'étant deſti-

né

né qu'à purger les paſſions, ne demande qu'un temps fort court.

Preſſons davantage le raiſonnement de Platon, *Un Peintre*, dit-il *, *peindra une bride & un mords, mais un Ouvrier fera un veritable mords & une veritable bride. Ni l'Ouvrier ni le Peintre ne ſavent pourtant pas comment il faut qu'une bride & un mords ſoient pour être bien, il faut qu'ils l'apprennent de l'Ecuyer même.* Ainſi pour chaque choſe il y a trois arts differents, celui de la faire, celui de l'imiter & celui de s'en ſervir. Le dernier eſt le plus noble des trois, & doit commander aux deux autres, & celui de l'imitateur eſt le dernier, car il ne connoît ce qu'il imite ni par l'uſage qu'il ignore, ni par les avis des maîtres, qu'il n'a pas toûjours ſous la main pour les conſulter. Il n'a donc ni la ſcience ni la ſaine opinion, & par conſequent il ne produit rien de veritable, & ne parle qu'à notre imagination qu'il ſéduit.

Qu'eſt-ce que cela fait au fond pour l'art du Peintre, & pour celui du Poëte qui eſt le même? L'Epronnier fait un mords, mais le Poëte & le Peintre l'imitent & le peignent fort bien & m'en donnent une veritable idée. C'eſt une choſe fort ſinguliere de vouloir combattre la Poë-

* Pag. 601.

ſie par cela même qui fait ſon eſſence & ſon merite. La Poëſie eſt une peinture, & c'eſt par-là qu'elle eſt eſtimable & qu'elle ſe ſoutiendra toûjours. La Peinture muette peut-elle être condamnée? Et la Peinture parlante, ſi ſuperieure à l'autre, & d'une utilité bien plus grande, comment la condamneroit-on?

Mais, continuë Platon *, *la Poëſie peint toûjours des hommes, qui par des actions volontaires ou forcées ſe plongent dans des excès de joye ou de triſteſſe, & comme ces états violens ſont plus aiſez à peindre qu'un état raſſis & tranquille, la Poëſie eſt pleine de ces imitations violentes qui nous précipitent dans les mêmes paſſions.* A cela il eſt aiſé de répondre que le Poëte ne preſente jamais de ces caracteres vicieux qu'il n'en faſſe ſentir le défaut pour porter à l'éviter. Ainſi quand Homere peint la colere implacable d'Achille, il la rend odieuſe par les traits dont il la marque & par les maux qu'elle produit. Quand il imite les excès des Amants de Penelope, il nous fait toûjours entendre combien ils ſont vicieux, & toûjours il nous met en état de profiter de ces caracteres, ſoit pour fuir le vice, ſoit pour embraſſer la vertu.

Pourquoi Platon condamne-t-il ce qu'il pra-

* Pages 603, 604.

pratique lui-même avec tant de succès? Quand il nous peint l'ambition d'Alcibiade, ſi mal ſoutenuë par ſon éducation, ou qu'il nous preſente les égaremens des Sophiſtes, ou la ſageſſe & la conſtance de Socrate, ne ſont-ce pas de veritables imitations tout comme celles d'Homere? Et ces imitations ne ſont-elles pas deſtinées à produire un effet, qui eſt de corriger nos habitudes vicieuſes, & de nous porter à embraſſer la Verité, à haïr ce qui eſt honteux & à aimer ce qui eſt honnête? N'eſt-ce pas même par-là qu'il a merité la préference qu'on lui a donnée ſur tous les Philoſophes, en diſant que les autres reprennent les mœurs, & que lui il les imite, & que par cette imitation il enſeigne beaucoup mieux, & qu'en enſeignant il plaît davantage? N'eſt-ce pas encore parce qu'il a connu qu'un diſcours didactique ne pouvoit qu'être ſans mœurs, & par conſéquent moins agréable, & qu'au contraire l'imitation des mœurs & du naturel des hommes faiſoit toûjours un plaiſir infini, qu'il a renoncé à cette maniere ſéche d'enſeigner, & qu'il a ſi bien animé ſes dialogues par cette imitation Poëtique, qu'Ariſtote même n'a pas fait difficulté de les comprendre ſous le nom très-honorable d'*Epopée*? Que Platon ne vienne donc pas condamner

une imitation qu'il pratique lui-même & qui l'a ſi fort diſtingué.

Les reproches que le Philoſophe fait à cette imitation, qui conſtituë le Poëme Epique, ſont très-mal fondez. Il faut les attribuer au changement qui étoit arrivé de ſon tems. Comme la Philoſophie étoit alors dans ſa plus grande force, Platon croyoit qu'il falloit enſeigner la Morale autrement que par des Fables & par des fictions; mais ſa cenſure des Poëmes d'Homere n'en eſt pas moins injuſte. Nous ſommes pourtant heureux qu'il l'ait faite, puiſqu'elle a donné lieu à Ariſtote de faire l'excellent Traité de la Poëtique, car il ne faut pas douter que ce ne ſoit uniquement pour combattre le ſentiment de Platon qu'il a compoſé cet ouvrage admirable, où il développe ſi ſenſiblement toutes les regles de cet Art & le but que le Poëte s'y propoſe, & où il fait valoir la Poëſie par les mêmes endroits dont Platon s'eſt ſervi pour la rabaiſſer & la condamner, car il fait voir le plaiſir & l'utilité qu'on tire de l'imitation & de la Peinture; il montre l'avantage que la Poëſie a ſur l'Hiſtoire; il fait voir qu'il ne faut pas juger de la Poëſie comme de la Politique, c'eſt à dire, qu'il ne faut pas condamner la Poëſie ſous prétexte qu'elle s'éloigne des regles qui

les bons Politiques donnent pour la conſervation des Etats & pour le bonheur des Peuples, car ce ſont deux Arts très-differens, & qui par differentes voyes ne laiſſent pas de concourir à la même fin, puiſque la Morale eſt neceſſaire à la Politique. Enfin il démontre que les fautes des Poëtes ſont ou propres ou étrangeres, qu'il n'y a que les propres qu'on puiſſe leur reprocher avec raiſon, ce ſont celles qu'ils commettent contre la Poëſie, & les étrangeres ce ſont celles qu'ils commettent contre les autres Arts, & ces dernieres, pourvû qu'elles ne ſoient ni trop groſſieres ni trop viſibles, ſont très-pardonnables. Quand Homere, en parlant des pieces qui compoſent un char, ou en nous repréſentant Ulyſſe bâtiſſant lui-même ſa nacelle, auroit peché contre l'art du charron ou du charpentier, il n'en ſeroit pas moins excellent Poëte. Tous ces differens paſſages que je viens de ramaſſer ici d'Ariſtote, ſont autant de réponſes expreſſes qu'il a faites aux objections de Platon ſans le nommer.

On ne peut pas douter qu'Ariſtote n'ait mieux connu & démêlé l'Art du Poëme Epique, que Platon, & un grand préjugé contre ce dernier, c'eſt qu'Horace, qui avoit tant d'eſtime & de veneration pour

Platon, qu'il regardoit comme le plus grand Maître & le Maître le plus ſûr de la Morale & de la Verité, l'a abandonné ſur le Poëme Epique, & eſt entierement entré dans les vûës d'Ariſtote ſur la nature de cette imitation & ſur l'utilité des Poëmes d'Homere.

Cette imitation eſt donc très-ſage, très-bien imaginée & très-utile. Mais quand nous n'aurions pas l'ouvrage d'Ariſtote, qui le prouve ſi fortement, & le conſentement d'Horace, nous avons des autoritez bien plus fortes & plus reſpectables pour la juſtifier, c'eſt l'exemple de Dieu même. La plûpart des Hiſtoires du vieux Teſtament, quoi-que des faits très-veritables, ſont pourtant de la nature de ces imitations d'Homere, c'eſt à dire, comme l'a fort bien remarqué le R. P. le Boſſu, qu'on en pourroit faire des ſujets de Poëmes, où l'on trouveroit cette Fable generale & univerſelle qui en fait l'ame. L'Hiſtoire de Joſeph, celle de Job, celle de Judith, celle de Tobie, quoi-que la verité même, ſont du même caractere que l'Hiſtoire d'Achille & d'Agamemnon, d'Ulyſſe & de Penelope, on en peut faire des Fables generales & univerſelles, & elles fourniſſent les mêmes inſtructions à tout le monde, aux grands & aux petits. Je dis plus encore,

core, toutes les Paraboles de l'Evangile ne ſont que des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action, ou feinte, ou veritable. Ainſi les Fables ne ſont que de veritables Paraboles. La Fable du Poëme Epique n'eſt nullement differente des autres Fables & n'eſt pas moins utile. Et quand bien l'étenduë du Poëme auroit jetté dans la Fable quelque obſcurité, & l'auroit rendu moins ſenſible que les Fables ordinaires, qui ſont fort courtes, cette obſcurité ne devoit pas être pour Platon. Ce genie ſi ſublime devoit découvrir auſſi bien qu'Ariſtote le ſecret de cette imitation & lui rendre plus de juſtice.

On voit par-là combien la critique de Platon eſt ſans fondement; mais cette cenſure, qui eſt ſans force contre l'art d'Homere, peut facilement tomber toute entiere ſur l'art de nos Romanciers. En effet ſi ce Philoſophe a condamné l'imitation Epique, parce qu'il a crû qu'elle n'étoit que la copie de la copie, & qu'ainſi elle n'étoit que la troiſiéme d'après la Verité, c'eſt à dire, d'après le veritable exemplaire, avec combien plus de raiſon auroit-il condamné ces imitations vicieuſes qui n'ont jamais la Verité pour objet, qui imitent ce qui n'a jamais été, ou plûtôt qui alterent & corrompent ce qui eſt, &

qui attribuent aux plus grands perſonnages des extravagances plus dignes des petites maiſons que propres à être propoſées pour des exemples utiles.

Voilà donc les regles du Poëme Epique expliquées, voilà nos Romans & nos Poëmes Epiques convaincus de ne rien tenir de cette conſtitution ſi raiſonnable & ſi ſage, & voilà l'art d'Homere juſtifié contre la critique de Platon. C'eſt Platon lui-même qui m'a inſpiré l'audace de m'oppoſer à ſon ſentiment, car il fait voir qu'il n'y eſt pas ſi ferme qu'il ne ſoit tout prêt de l'abandonner, ſi on lui montre quelque ſorte d'utilité dans cette imitation. Après avoir parlé d'une ancienne diſſention qu'il prétend être entre la Philoſophie & la Poëſie, il ajoute,* *Diſons cependant que ſi on nous fait voir que cette Poëſie, cette imitation qui s'attache au plaiſir, a quelque ſorte de raiſon & d'utilité, & qu'elle doit être reçue dans une ville bien policée, nous la recevrons de bon cœur, connoiſſant nous-mêmes par notre propre experience combien elle a de force pour calmer & adoucir l'eſprit, car il y a de l'impieté à trahir & à déguiſer la Verité; & vous-même, mon cher Glaucon, n'êtes-vous pas charmé par cette Poëſie, ſur-tout quand vous la voyez dans Homere. Il eſt donc juſte*

* Pag. 607.

juſte de lui permettre de ſe défendre & de ſe juſtifier, ſoit en vers ſoit en proſe. Permettons donc auſſi à ſes partiſans qui ne ſont pas Poëtes, mais qui ſont grands amateurs des Poëtes, d'entreprendre ſa défenſe en proſe, & de faire voir qu'elle eſt non ſeulement agréable, mais utile pour bien regler les Etats & la vie humaine, & nous les entendrons avec grand plaiſir, car nous gagnerons beaucoup s'il ſe trouve qu'avec l'agrément elle a encore l'utile. Quel plus grand gain pourrions-nous faire? Mais s'ils ne peuvent la ſoûtenir, imitons la conduite des amants, qui venant à s'appercevoir que leur amour leur eſt très-préjudiciable, rompent enfin, quoi qu'avec beaucoup de peine leurs liens; nous de même entraînez par cet amour de la Poëſie qui eſt naturel, & que l'éducation que l'on donne dans les plus excellentes Republiques a encore fortifié, écoutons favorablement ceux qui veulent la faire paſſer pour très-excellente & très-vraye. Que ſi elle ne peut ſe défendre & ſe ſoutenir, ne laiſſons pas de l'entendre, mais en rappellant toûjours, comme un excellent préſervatif, ce que nous venons de dire, & en nous munifſant par ces paroles toutes puiſſantes, pour nous empêcher de tomber dans cette amour, qui eſt la paſſion des enfans & du peuple. J'ai profité de la permiſſion que Platon donne; j'ai défendu en proſe la Poëſie, & je croi

avoir démontré qu'elle eſt utile, & qu'elle n'a appellé l'agrément à ſon ſecours que pour rendre l'utilité plus ſûre.

Voyons preſentement ſi je pourrai défendre l'Odyſſée contre les attaques de Longin, qui, bien que rempli d'admiration pour elle, a pourtant crû non ſeulement qu'elle a été faite dans la vieilleſſe d'Homere, mais encore qu'elle porte des marques de l'affoibliſſement ou de la diminution de l'eſprit de ſon Auteur. C'eſt ce que j'ai promis de traiter dans cette troiſiéme Partie.

III. PARTIE.

IL eſt conſtant que l'Odyſſée a été faite après l'Iliade. Quand toute l'Antiquité ne l'auroit pas dit, la lecture ſeule de ces deux Poëmes le prouve ſuffiſamment. En effet, comme Longin l'a fort bien remarqué, il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'Homere a tranſportées dans ce dernier ouvrage comme autant d'épiſodes de la guerre de Troye; & ce Poëte rapporte dans ce Poëme des plaintes & des lamentations comme connuës depuis long-tems à ſes Heros. On n'a qu'à lire le VIII. Liv.

Il

Il eſt conſtant encore que le jugement de l'Antiquité ſur ces deux Poëmes eſt que celui de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celui de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt ſuperieure à celle d'Ulyſſe; c'eſt ce que Platon nous apprend dans le ſecond Hippias, où Socrate dit à Eudicus qu'il avoit ſouvent ouï porter ce jugement à ſon pere Apemantus.

Je ſuis perſuadée que Longin a voulu chercher la preuve de cette derniere verité, que l'Odyſſée eſt moins belle que l'Iliade, dans la premiere, & qu'il a voulu faire voir que le Poëme de l'Odyſſée n'eſt moins beau que parce qu'Homere l'a compoſé dans ſa vieilleſſe.

De-là vient à mon avis, dit-il *, *que comme Homere a compoſé ſon Iliade durant que ſon eſprit étoit dans ſa plus grande vigueur, tout le corps de ſon ouvrage eſt Dramatique & plein d'action, au lieu que la meilleure partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, qui eſt le genie de la vieilleſſe, tellement qu'on peut le comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il ſe couche, qui a toûjours ſa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur & de force. En effet, il ne parle plus du même ton, on n'y voit plus ce ſublime de l'Iliade, qui marche*

* Chap. 7.

par-tout d'un pas égal, ſans que jamais il s'arrête ni ſe repoſe; on n'y remarque point cette foule de mouvemens & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres; il n'a plus cette même force, &, s'il faut ainſi parler, cette volubilité de diſcours ſi propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choſes, &c.

En un mot, il veut prouver que comme les genies naturellement les plus élevez, tombent quelquefois dans la badinerie quand la force de leur eſprit vient à s'éteindre, & que les grands Poëtes & les Ecrivains célèbres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le pathetique, s'amuſent à peindre les mœurs, Homere a fait l'Odyſſée dans ſa vieilleſſe, & que c'eſt par cette raiſon que ce Poëme porte les marques de l'affoibliſſement de ſon eſprit. Mais après tout que cette vieilleſſe eſt la vieilleſſe d'Homere, c'eſt à dire, bien autrement vigoureuſe que la jeuneſſe des autres Poëtes, *Eſt cruda Deo viridiſque ſenectus.*

Je ſuis honteuſe d'oſer oppoſer mes foibles lumieres à celles de ſi grands hommes, qui ont produit de ſi excellentes choſes, mais je ne puis m'empêcher de dire ce que je ſens. Ce ſentiment de Longin me paroît inſoutenable. Ni l'Iliade n'eſt un

Poë-

Poëme pathetique & plein d'action, parce qu'Homere l'a fait dans le feu & dans toute la vigueur de ſon âge, ni l'Odyſſée n'eſt un Poëme plein de mœurs, de Fables & de narrations, parce qu'il l'a fait dans ſa vieilleſſe ; mais ils ſont l'un & l'autre ce qu'ils ſont, parce que chacun d'eux demande ce caractere, qui eſt le ſeul qui lui ſoit propre. L'Iliade repréſente les funeſtes effets de la colere d'Achille au milieu d'une ſanglante guerre. Il faut donc de toute neceſſité que le Poëte y montre toute la force & toute la vigueur de ſon eſprit. L'Odyſſée repréſente les maux que l'abſence d'Ulyſſe cauſe dans ſa maiſon & les remedes que ce Héros de retour y apporte par ſa prudence, il faut donc que ce Poëme ſoit plus paiſible & plus moral. Cela eſt ſi vrai, que ſi Homere avoit fait l'Odyſſée dans ſa jeuneſſe & l'Iliade dans ſa vieilleſſe, il auroit dû les faire l'un & l'autre tels qu'il les a faits, & j'applique à ce ſujet ce précepte d'Horace *,

Deſcriptas ſervare vices, operumque colores
Cur ego ſi nequeo ignoroque, Poëta ſalutor ?

„ Si je ne ſai pas conſerver les differens
„ caracteres & employer à propos les di-

* *Art Poëtique.*

„ verſes couleurs que demandent les Ou-
„ vrages, pourquoi m'honore-t-on du
„ nom de Poëte?

L'Iliade, comme Poëme pathetique, doit avoir un caractere different & d'autres couleurs que l'Odyſſée, qui eſt un Poëme moral, & il n'y a pas moins de force & de vigueur à avoir conſervé à l'Odyſſée ſon veritable caractere, que d'avoir donné à l'Iliade le ſien. La veritable marque de l'affoibliſſement de l'eſprit d'un Poëte, c'eſt quand il traite mal ſon ſujet; or c'eſt ce qu'on ne ſauroit reprocher à Homere, le ſujet de l'Odyſſée n'eſt pas moins bien traité que celui de l'Iliade.

Je dis plus encore, c'eſt que dans la conduite du Poëme de l'Odyſſée, il y paroît d'autant plus de force & de vigueur d'eſprit, que ce Poëme embraſſe plus de matiere & un tems bien plus long que celui de l'Iliade. L'Iliade ne contient que peu de jours, & l'Odyſſée renferme huit années & quelques mois. L'Iliade eſt un Poëme continu ſans reconnoiſſance, ſans peripeties; il commence hiſtoriquement par la colere d'Achille & finit par ſa reconciliation, & l'Odyſſée a des reconnoiſſances & des peripeties; elle commence par la fin des huit années, c'eſt à dire, qu'elle ouvre le plus près qu'il ſe peut de

la

la catastrophe, & le Poëte tire ensuite de son Art le moyen de nous remettre devant les yeux tout ce qui a précedé, de sorte que l'on peut dire que c'est de l'Odyssée, beaucoup plus que de l'Iliade, qu'on doit tirer les regles veritables & fondamentales du Poëme Epique. Or il me semble que plus la matiere d'un ouvrage est vaste & étenduë, plus il faut d'art & de conduite pour la renfermer dans les justes bornes d'un Poëme, & que plus il faut d'art & de conduite, plus il faut aussi de force & de vigueur d'esprit. Cela me paroît inconteſtable.

Si l'on ôtoit de l'Odyssée tous les endroits qui paroissent manifestement des suites de ce que l'on a vû dans l'Iliade, que l'on en substituât d'autres, & que l'on mît ce Poëme sous un autre nom que celui d'Ulysse, il n'y a point d'homme qui osât assurer qu'elle eût été faite après l'Iliade, tant il est vrai qu'elle ne porte aucune marque que l'esprit du Poëte commençât à vieillir & à décliner.

On peut rendre cela sensible par un exemple tiré de la Peinture: Qu'un grand Peintre ait fait deux grands Tableaux; que dans l'un il ait representé tout ce que la colere accompagnée de valeur, peut faire executer à un homme inexorable & injus-

te,

te, & que dans l'autre il ait imité tout ce que la prudence & la diſſimulation peuvent faire attendre d'un homme juſte & vaillant, on trouvera dans le premier une vivacité d'action & un éclat qui lui donneront un très-grand relief & qui ſurprendront l'admiration; & dans ce dernier on trouvera des mœurs, une regularité & une conduite qui ſe feront admirer des ſages. Mais il n'y aura perſonne qui puiſſe tirer de l'execution de ces deux ſujets des argumens que ce dernier n'a été executé que dans la vieilleſſe du Peintre, & lorſque ſon eſprit commençoit déja à baiſſer, car rien n'empêche que le dernier n'ait été fait avant l'autre.

Si les mœurs, les Fables & les narrations de l'Odyſſée ſont une preuve qu'Homere commençoit à s'affoiblir quand il la compoſa, il faudra dire par la même raiſon que Virgile ne fit la premiere partie de ſon Eneïde que dans ſa vieilleſſe, & que la derniere il la fit dans la vigueur de ſon eſprit, car l'Eneïde a deux parties. La premiere, comme le R. P. le Boſſu l'a fort bien remarqué, eſt ſemblable à l'action de l'Odyſſée, qui a pour caractere la froideur, la diſſimulation & la prudence, & elle a comme l'Odyſſée des mœurs, des Fables & des narrations; & la ſeconde

eſt

eſt comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre, qui entraînent naturellement avec elles la colere & la cruauté. Il n'eſt donc pas vrai que les mœurs, les Fables, les narrations & la tranquillité d'un ouvrage ſoient des marques certaines qu'il a été compoſé lorſque ſon Auteur manquant de force pour le pathetique, s'eſt laiſſé aller par la foibleſſe de l'âge à faire des contes & à peindre les mœurs.

Longin s'attache à prouver ce pretendu affoibliſſement de l'eſprit d'Homere par la nature même de ces Fables, qu'il traite de badineries. *On peut mettre*, dit-il, *dans ce rang ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les vents; des Compagnons d'Ulyſſe changez en pourceaux; des colombes qui nourrirent Jupiter comme un pigeon, & de la diſette d'Ulyſſe, qui porté ſur le mât de ſon vaiſſeau briſé par la tempête, fut dix jours ſans manger, & toutes les abſurditez qu'il conte du meurtre des Amants de Penelope.*

Ce grand Critique me paroît avoir mal choiſi ſes preuves; ces Fables, qu'il donne comme des marques ſûres que l'eſprit d'Homere baiſſoit, temoignent au contraire qu'il étoit fort éloigné de ſon déclin, car rien ne marque mieux la force & la vigueur de cet eſprit que le grand ſens

qu'eſt-

qu'elles renferment. Ces vents, qu'Eole enferma dans une peau de cuir, & dont les miſerables Compagnons d'Ulyſſe voulurent ſottement avoir leur part, croyant que ce fût quelque treſor, ſont, comme l'a remarqué le R. P. le Boſſu, pour donner cet excellent avis aux ſujets, de ne point vouloir pénetrer dans les myſteres du gouvernement que le Prince veut tenir ſecrets. Les Compagnons d'Ulyſſe changez en pourceaux par Circé, ſont pour avertir de ne ſe laiſſer pas abrutir par les voluptez comme ces malheureux qui furent changez en bêtes. Voilà les points de morale neceſſaires à toutes ſortes de perſonnes, qui ſont renfermez dans ces fictions. Les colombes, qui nourrirent Jupiter, ne renferment pas un ſens moins utile & moins inſtructif, comme on le peut voir dans mes Remarques ſur le commencement du XIII. Liv.

Ce qu'Homere dit d'Ulyſſe, qui porté ſur le mât de ſon vaiſſeau briſé par la tempête, fût dix jours ſans manger, ne marque pas non plus le déclin de l'eſprit de ce Poëte, car il eſt certain qu'on a vû des hommes qui ont été plus long-temps ſans prendre aucune nourriture, cela eſt arrivé ſouvent dans des naufrages. En voici une preuve tirée de la Verité même: nous li-

ſons

ſons dans les Actes des Apôtres * que le vaiſſeau ſur lequel S. Paul s'étoit embarqué pour aller à Rome, étant parti de Crete, fut battu d'une rude tempête pendant quatorze jours, & que le quatorzième S. Paul dit à tous ceux qui étoient dans le vaiſſeau, *Il y a aujourd'hui quatorze jours que vous êtes à jeun & que vous n'avez rien pris en attendant la fin de la tempête.* Ce n'eſt donc point une marque de radoterie à Homere d'avoir feint qu'Ulyſſe fut dix jours ſans manger.

Il n'y a non plus aucune abſurdité dans le meurtre des Amants de Penelope, car ce qu'il y a d'incroyable devient croyable & poſſible par l'aſſiſtance que Minerve prête à Ulyſſe, & le Poëte veut montrer par-là qu'il n'y avoit d'impoſſible à l'homme quand il plaît à Dieu de l'aſſiſter. Ce qu'Achille execute dans l'Iliade eſt-il moins incroyable que cet exploit d'Ulyſſe, ſi on l'examine ſans aucun rapport à la Divinité?

Je pourrois faire voir encore que les contes les plus incroyables de l'Odyſſée portent des marques de la force de l'eſprit d'Homere, tant par leur beauté que par la verité qui leur ſert de fondement, & par les beaux préceptes qu'ils renferment. Ho-

race

* *Chap. XVII. vers* 3.

race les appelle *des miracles éclatants*, *ſpecioſa miracula*. Et Longin lui-même qui les traite de ſonges, eſt forcé d'avouer *que ce ſont des ſonges de Jupiter*. Or il faut qu'un homme ait bien de la force & de la vigueur d'eſprit pour enfanter des miracles, & pour rêver comme rêveroit Jupiter. Je pourrois encore rapporter pluſieurs endroits de l'Odyſſée où l'imagination du Poëte eſt auſſi vigoureuſe que dans les endroits les plus forts de l'Iliade, & où il y a autant de feu de Poëſie. Mais on pourra les voir dans les Remarques, & cela ſuffit.

Comment donc expliquer ce jugement de l'Antiquité, que j'ai rapporté, que le Poëme de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celui de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt au-deſſus de celle d'Ulyſſe? C'eſt à quoi il ne me paroît pas beaucoup de difficulté. Toute l'Iliade n'eſt que violence & emportement, & toute l'Odyſſée n'eſt que prudence, diſſimulation, adreſſe. La colere d'Achille eſt la colere implacable d'un Prince injuſte & vindicatif, & le caractere d'Ulyſſe eſt la ſage & prudente diſſimulation d'un Roi dont la conſtance ne peut être ébranlée par quoi que ce puiſſe être. Ces deux caracteres ſont embellis & ſoutenus par les qualitez guerrieres. Mais com-

comme la colere & l'emportement demandent plus de valeur que la diſſimulation & la prudence, Homere a rehauſſé le caractere d'Achille par une vaillance miraculeuſe qui cache preſque ſes défauts eſſentiels, & qui a donné lieu à des actions vives & piquantes, & par conſequent à une foule de beautez dont l'Odyſſée n'étoit pas ſuſceptible, parce que c'eſt la prudence & la diſſimulation qui y regnent particulierement & qui conſtituent ſa Fable. Voilà pourquoi les Anciens ont dit que le Poëme de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celui de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt au deſſus de celle d'Ulyſſe. Car Homere, pour faire éclater la valeur d'Achille, a jetté dans ſon Iliade tous les ornemens de la Poëſie, & toutes les plus brillantes couleurs, qu'il n'a pû employer pour la valeur d'Ulyſſe qui ne le demandoit pas.

* D'ailleurs il eſt conſtant que les caracteres violens & emportez, donnent plus d'éclat aux actions qu'ils animent, & aux perſonnes qui les ont, & au contraire que les caracteres les plus doux & les plus moderez ſont ſouvent ſans éclat & ſans gloire, quoi qu'ils ſoient beaucoup plus pro-

* *Le P. le Boſſu, Traité du Poëme Epique, liv. 4. chap. 14.*

propres à la vertu. Ainſi tout contribuë à faire paroître l'Iliade plus belle que l'Odyſſée. Mais en accordant à l'Iliade cette ſuperiorité de beauté, l'Antiquité n'a jamais voulu, à mon avis, faire entendre que l'Odyſſée avoit été faite dans la vieilleſſe d'Homere & lorſque ſon eſprit commençoit à décliner.

Les beautez de l'Odyſſée ſont certainement moins éclatantes que celles de l'Iliade, mais elles n'en ſont ni moins grandes ni moins ſolides pour ceux qui ſavent les eſtimer & leur donner leur veritable prix; voyons donc ce que les grands Maîtres y ont découvert & le jugement qu'ils en ont porté, & c'eſt ce qui ſera la quatrième & derniere Partie de cette Préface.

IV. PARTIE.

ON ne voit point qu'Ariſtote dans ſa Poëtique ait donné aucune preference marquée à l'un ou à l'autre de ces deux Poëmes. Il a parlé en general de la Poëſie: *La Poëſie*, dit-il, *eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire, parce que la Poëſie a les choſes generales, & l'Hiſtoire les choſes particulieres. Une choſe generale, c'eſt ce que tout homme d'un tel ou d'un tel caractere*

caractere a dû dire ou faire vraiſemblablement ou neceſſairement, &c. Et une choſe particuliere, c'eſt ce qu'Alcibiade, par exemple, a fait ou ſouffert. Ce jugement eſt très-certain, & il n'eſt pas poſſible de mieux faire connoître la nature de la Poëſie & l'avantage qu'elle a ſur l'Hiſtoire. En effet, comme cela a été fort bien expliqué dans les Commentaires ſur cette Poëtique, l'Hiſtoire ne peut inſtruire qu'autant que les faits, qu'elle rapporte, lui en donnent l'occaſion, & comme ces faits ſont particuliers, il arrive rarement qu'ils ſoient proportionnez à ceux qui les liſent; il n'y en a pas un entre mille à qui ils puiſſent convenir, & ceux même à qui ils conviendront, ne trouveront pas en toute leur vie deux occaſions où ils puiſſent tirer quelque avantage de ce qu'ils ont lû. Il n'en eſt pas de même de la Poëſie; comme elle s'attache aux choſes generales, & qu'elle fait des fables generales & univerſelles, elle eſt d'autant plus morale & plus inſtructive, que les choſes generales ſurpaſſent les particulieres. Celles-ci ne conviennent qu'à un ſeul, & l'Hiſtorien eſt obligé de les rapporter telles qu'elles ſont; & les autres conviennent à tout le monde, parce que le Poëte les créant lui-même, en eſt le Maître, &

qu'il

qu'il les rend generales & univerſelles, en faiſant agir ſes perſonnages, non pas veritablement comme s'il écrivoit une Hiſtoire, mais neceſſairement ou vraiſemblablement, c'eſt à dire, en leur faiſant faire tout ce que des gens d'un tel caractere doivent faire & dire en cet état, ou par neceſſité, ou du moins ſelon les regles de la vraiſemblance. D'ailleurs ce ne ſont pas proprement les faits qui inſtruiſent, ce ſont les cauſes de ces faits. L'Hiſtorien explique rarement les cauſes des faits qu'il raconte, car c'eſt ce qui eſt preſque toûjours caché, & s'il les explique, c'eſt plûtôt comme des conjectures qu'il donne, que comme des certitudes & des veritez, au lieu que le Poëte étant le Maître de ſa matiere, n'avance rien dont il ne rende raiſon exactement, il n'y a pas le moindre petit incident dont il n'explique les cauſes & les effets, & c'eſt par-là qu'il eſt inſtructif.

Voilà donc un avantage conſiderable & inconteſtable que la Poëſie a ſur l'Hiſtoire. Horace va encore plus loin qu'Ariſtote, car il lui donne l'avantage ſur la Philoſophie même; il aſſure que la Poëſie d'Homere eſt plus philoſophe que la Philoſophie du Portique & que celle de l'Academie: *Homere*, * dit-il, *enſeigne beaucoup mieux & avec plus de ſuite*

* *Dans la 2. Epiſt. du Liv.* 1.

ſuite que Chryſippe & que Crantor ce qui eſt honnête & deshonnête, utile ou pernicieux.

Mais comment la Poëſie peut-elle être plus philoſophe que la Philoſophie même? Cela n'eſt pas mal-aiſé à concevoir. La Poëſie a ſur la Philoſophie les mêmes avantages qu'elle a ſur l'Hiſtoire, & elle a de plus le ſecours de l'action, puiſqu'elle eſt une imitation, & le ſecours des paſſions. Or ce que l'on ne fait qu'entendre touche bien moins que ce que l'on voit de ſes propres yeux; il n'y a point de préceptes qui faſſent tant d'impreſſion ſur l'eſprit que les exemples vivants & animez que la Poëſie étale. Un grand perſonnage qui enſeigne parfaitement la pratique de la perfection chrétienne, a fort bien dit: * *On ſait aſſez combien l'exemple a de force. Celui d'un bon Religieux fait plus de fruit dans une maiſon que tous les ſermons & toutes les exhortations du monde, parce qu'on eſt toûjours beaucoup plus touché de ce qu'on voit que de ce qu'on entend, & que ſe perſuadant aiſément qu'une choſe eſt faiſable; quand on la voit faire à quelqu'un, on eſt par-là beaucoup plus excité à la pratiquer.* Cela eſt également vrai dans la Morale & dans l'imitation poëtique. Il ne faut qu'entendre Horace qui

* Rodriguez.

prouve* ce qu'il vient d'avancer. En effet, qu'eſt ce que l'Iliade? c'eſt un fidelle tableau des mouvemens inſenſez des Rois & des peuples:

Stultorum Regum & populorum continet æſtus.

Paris aveuglé par ſa paſſion, refuſe de rendre Helene; Neſtor travaille inutilement à appaiſer la querelle qui s'émeut entre Achille & Agamemnon; ces deux Generaux ſont maîtriſez par la colere, & Agamemnon eſt encore aveuglé par ſon amour. Ainſi & dans la ville & dans le camp on ne voit que ſedition, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur.

Scelerique, dolis, scelere, atque libidine & ira
Iliacæ intra muros peccatur & extra.

La Philoſophie aura beau dire qu'il faut éviter ces excès, prouver même méthodiquement les malheurs qu'ils cauſent, cela ne touchera jamais ſi vivement que ces exemples vivans qu'on a devant les yeux. Voilà pour l'Iliade, qui nous inſtruit à fuir les vices.

D'un autre côté dans l'Odyſſée, pour nous apprendre ce que peuvent la vertu & la ſageſſe, Homere nous propoſe ſous

utile-

* Dans la 2. Epiſt. du Liv. 1.

utilement l'exemple d'Ulyſſe, qui après avoir ſaccagé Troye, fut porté dans pluſieurs païs & s'inſtruiſit des mœurs de pluſieurs peuples, qui pendant qu'il travailloit à retourner chez lui & à y remener ſes Compagnons ſouffrit ſur la mer des maux ſans nombre, & ne put jamais être ſubmergé par les flots de l'adverſité.

La Philoſophie nous enſeignera bien ce qu'il faut faire pour être ſage & vertueux, mais elle n'enſeignera pas comment il faut le faire, & c'eſt ce que l'exemple enſeigne parfaitement. En un mot tous les préceptes ne feront jamais tant d'impreſſion que cette imitation merveilleuſe d'Homere, qui nous rend les ſpectateurs & les temoins de tout ce qu'Ulyſſe fait pour ſurmonter les obſtacles que les Dieux lui oppoſent, & des reſſources que ſa prudence lui fournit; qui nous repreſente les Sirenes; qui nous fait entendre leurs chants, & qui nous fait paſſer à la vûë de la prairie qu'elles habitent, où l'on ne voit que monceaux d'oſſemens & que cadavres que le ſoleil acheve de ſécher; qui nous montre Circé & ſes breuvages empoiſonnez, & qui nous mene au milieu des Amants de Penelope qui ne penſent qu'à la débauche, &

de cette folle jeuneſſe de la Cour d'Alcinoüs, toûjours occupée de la bonne chere & des plaiſirs, & qui ne trouve rien de plus beau que de dormir juſqu'à midi, & d'aller enſuite calmer ſes ennuis par la danſe & par la Muſique.

Voilà un leger crayon de l'Odyſſée qui nous apprend à pratiquer les vertus. Certainement il n'y a point de Philoſophie qui nous enſeigne tant de grandes choſes, & qui les enſeigne ſi efficacement, que les Poëmes d'Homere où les exemples ſoûtiennent & animent toûjours les inſtructions.

La Poëſie eſt donc certainement plus morale & plus philoſophe que la Philoſophie même, comme Ariſtote & Horace l'ont décidé; mais ne nous en rapportons pas abſolument au ſentiment de ces deux grands hommes, au Philoſophe Peripateticien & au Poëte. Le premier pourroit avoir été ſéduit par l'amour qu'on a naturellement pour ſes découvertes, & l'autre par cette autorité & par ſa profeſſion de Poëte. Cherchons quelqu'autre temoignage qui ne puiſſe être ſuſpect, celui d'un homme ſans interêt & plein de gravité & de ſageſſe. Le voici, c'eſt celui d'un Philoſophe & d'un Philoſophe Stoï-

cien. Strabon, après avoir parlé de la Poëſie, ajoute: * *Dans les derniers tems parurent l'Hiſtoire & la Philoſophie, telle que nous l'avons aujourd'hui. Mais la Philoſophie même n'eſt utile qu'à peu de gens; au lieu que la Poëſie eſt generalement utile à tout le monde. C'eſt elle qui remplit les théatres, & la Poëſie d'Homere l'eſt infiniment davantage & au deſſus de tout.*

Cette maniere d'enſeigner la Morale eſt ſans contredit la plus naturelle & la plus ſûre, & une grande marque des avantages qu'elle a ſur l'Hiſtoire & ſur la Philoſophie, c'eſt que Dieu même a pris cette voye pour nous inſtruire. La plûpart des faits de l'Ecriture, ſainte ſont mêlez de narration & d'imitation, comme le Poëme Epique, c'eſt à dire, que les Ecrivains ſacrez, après avoir peu parlé eux-mêmes, introduiſent, comme Homere, les perſonnages qui parlent, qui agiſſent. C'eſt ainſi que nous ſont preſentées l'Hiſtoire de Noé, celle d'Abraham, celle d'Iſac, celle de Jacob, celle de Joſeph. On n'a qu'à ouvrir le Livre de la Geneſe, on y verra par-

***** 3 tout

* Χρόνοις δ' ὕστερον ἡ τῆς ἱστορίας γραφὴ, καὶ ἡ τῶν φιλοσοφημάτων παρελήλυθεν εἰς μέσον. αὕτη μὲν οὖν σφόδρα ὀλίγους ἔχει· ἡ δὲ ποιητικὴ δημαγωγίαν καθόλου πᾶσιν ἁρμόζουσαν· ἢ δὲ δὴ τοῦ Ὁμήρου ὑπερβαλλόντως. *Liv.* 1.

tout cette imitation dont je parle, elle fait même le caractere de pluſieurs livres entiers du vieux Teſtament.

Par exemple, pour nous faire voir les benedictions qu'attirent la pieté, la charité, le ſoin des pauvres, l'Ecriture ſainte ne ſe contente pas de nous dire hiſtoriquement qu'il y avoit un Tobie, qui ayant obéï à la loi, fut béni de Dieu, & qu'un Ange conduiſit ſon fils à un grand voyage, & le ramena heureuſement; mais elle nous repréſente Tobie lui-même parlant, agiſſant; nous ſuivons le jeune Tobie à ce grand voyage, & nous en revenons avec lui.

Pour nous enſeigner que l'innocence triomphe toûjours de la calomnie par le ſecours de Dieu, elle ne ſe contente pas de dire hiſtoriquement qu'il y avoit une perſonne nommée Suzanne, qui fut calomniée par des vieillards, & que Dieu confondit ces calomniateurs par la ſageſſe de Daniel; elle introduit devant nous tous ces perſonnages, elle les fait parler & agir, nous les voyons, nous les entendons avec un plaiſir inexprimable & une merveilleuſe inſtruction. Ce ſont de veritables Poëmes.

La délivrance du peuple d'Iſraël par Ju-

Judith, lorſque le Roi Nabuchodonoſor envoya Holopherne pour aſſujetir les Roïaumes & les Nations; celle des Juifs, répandus dans les Provinces du Roi Aſſuerus, par Eſther; les malheurs de Job & ſon rétabliſſement dans une fortune plus éclatante que la premiere, ſont de pures imitations comme celles de la Poëſie, mais plus admirables & plus merveilleuſes, comme l'ouvrage de l'eſprit de Dieu. Les Ecrivains ſacrez ne nous rapportent pas hiſtoriquement ces miracles, mais ils font agir les perſonnages eux-mêmes. Bien plus, Salomon dans ſes Proverbes & dans ſon Eccleſiaſte, qui ſont proprement des recueils de préceptes, quitte ſouvent le précepte pour recourir à l'imitation, en faiſant tout d'un coup parler & agir ſes perſonnages. Sur cela je dirai hardiment ſans craindre d'être démentie par les ſages, qu'Homere eſt peut-être beaucoup mieux entendu aujourd'hui qu'il ne l'a été par les Anciens, quoi-que grands Critiques, & que nous pouvons mieux juger de la beauté & de l'art de ſes Poëmes. Pourquoi cela? parce que nous avons en main le veritable original & le parfait modelle de tout bon ouvrage, je veux dire l'Ecriture ſainte, que ces anciens Critiques ne connoiſſoient

pas, ou qu'ils ne connoiſſoient que très-peu. C'eſt le premier original & le ſouverain modelle de toute beauté, comme de toute ſageſſe, & rien ne peut être beau qu'à meſure qu'il en approche, & qu'il emprunte de-là ſes traits.

De tous les Poëtes & de tous les Ecrivains Homere eſt aſſurément celui qui approche le plus de cet original tout parfait, non ſeulement par les mœurs & par les caracteres qu'il peint, par les idées & par les images qu'il donne, mais encore par le fonds de ſes ouvrages qui ſont des imitations & c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. Et en cela j'ai eû en vûë, non d'égaler les beautez d'Homere à celles de nos Livres ſaints, à Dieu ne plaiſe, j'en ſens trop la difference, mais de faire voir ſeulement que comme dans les ouvrages de la Nature tout ce qui eſt beau vient de Dieu, de même dans les ouvrages les plus parfaits de l'eſprit humain, tout ce qui nous paroît le plus beau, le plus ſublime & le plus digne de nôtre admiration, n'eſt tel que parce qu'il eſt tiré ou imité de cet original tout divin, ou des traditions qui s'en étoient répanduës. De ſorte que cette imitation ſert merveilleuſement à confirmer l'Antiquité de cet original

ginal & la verité des faits qu'il rapporte, puiſque ce que nous admirons le plus dans Homere en eſt viſiblement emprunté. Je n'ai rien fait en cela dont les plus grands Critiques modernes ne m'ayent donné l'exemple. On n'a qu'à voir l'uſage que Grotius a fait d'Homere dans ſes Commentaires ſur le vieux Teſtament; le R. P. le Boſſu, ce bon Religieux qui a fait l'excellent Traité du Poëme Epique, n'a pas crû bleſſer la pieté, au contraire il a cru la ſervir, en faiſant voir la conformité d'Homere avec la ſainte Ecriture, & en juſtifiant ce Poëte en beaucoup de choſes par cette grande autorité. Et c'eſt par cette même autorité que l'on peut refuter aujourd'hui d'une maniere très-forte & très-ſolide tous les reproches que Platon a faits contre cette imitation.

Du paſſage d'Horace, que j'ai rapporté, il me ſemble qu'on peut inferer que ce grand Critique décide ce qu'Ariſtote a laiſſé indécis, & que bien loin de croire que l'Odyſſée ait été faite dans le déclin de l'eſprit d'Homere, il lui donne au contraire la préference ſur l'Iliade. Cela paroit par le Tableau magnifique qu'il en fait, car il a pris bien plus de plaiſir à dé-

tailler l'Odyſſée que l'Iliade, & d'ailleurs il eſt très-ſûr que ce qui enſeigne à imiter la vertu, eſt toûjours plus parfait que ce qui enſeigne à fuir le vice; car les originaux vicieux ſont plus aiſez à peindre que ceux qui ſont des modelles de vertu & de ſageſſe. Je veux donc croire que c'eſt le ſentiment d'Horace, pour autoriſer le mien, car j'avoüe que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyſſée, & que la ſolidité, la douceur & la ſageſſe de celle-ci me paroiſſent l'emporter ſur l'éclat, ſur le fracas & ſur les excès de l'autre.

Le Poëme de l'Iliade eſt plus pour les Princes & pour les Rois que pour le peuple, car on voit que le peuple y perit, non par ſa faute, mais par celle des Rois:

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

Ainſi il n'y a preſque point d'inſtruction à donner au peuple. Mais celui de l'Odyſſée eſt pour le peuple comme pour le chef, car Homere nous avertit d'abord lui-même que le peuple y perit par ſa propre faute; ainſi comme il faut des inſtructions pour le chef, afin qu'il conduiſe bien le peuple, il en faut auſſi pour le peuple, afin que ſe laiſſant conduire, il évite les malheurs où la déſobéïſſance précipite ordinai-

dinairement; voilà pourquoi les inſtructions ſont plus marquées & plus frequentes dans l'Odyſſée que dans l'Iliade, & ce Poëme eſt plus moral. Tout eſt inſtruit dans l'Odyſſée; les peres, les enfans, les maris, les femmes, les Rois, les ſujets y trouvent les leçons qui leur ſont neceſſaires pour remplir les principaux devoirs de leur état.

C'eſt ce qui m'a obligée de m'attacher particulierement dans mes Remarques à bien développer & à bien faire ſentir les inſtructions ſi neceſſaires à tout le monde, & de tâcher de découvrir les ſens cachez ſous ces ingenieuſes fictions & de l'Iliade & de l'Odyſſée. C'eſt là-deſſus que doit rouler principalement le travail qu'on fait ſur Homere. Car comme notre ſiecle neglige fort les allegories, les paraboles & toutes les connoiſſances, qui ne ſont pas de notre uſage, cette negligence nous cache les plus grandes beautez de ce Poëte, comme le R. P. le Boſſu l'a très-judicieuſement remarqué, & au lieu de ſon adreſſe, elle ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiere pour nous faire juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa conduite, ce qui l'expoſe à des

cenſures, où il y a ſouvent plus de notre ignorance que de ſa faute.

C'eſt donc cette écorce qu'il faut percer & entr'ouvrir, car pour bien juger d'Homere, & pour bien entendre les préceptes d'Ariſtote & d'Horace qui le loüent d'une perfection, que ſouvent nous n'avons pas l'eſprit d'entrevoir, il faut avoir bien pénetré les allegories & les veritez morales & phyſiques des Fables dont ſes Poëmes ſont remplis.

Si dans l'Iliade Homere a fait voir qu'il avoit une parfaite connoiſſance de tous les lieux de la Grece & de ceux de l'Aſie qui avoient fourni des troupes aux deux partis; dans l'Odyſſée il fait voir qu'il connoiſſoit auſſi parfaitement depuis le bout du Pont Euxin juſqu'aux Colomnes d'Hercule, tout le circuit de la mer mediterrannée & les Iſles, & qu'il étoit inſtruit des navigations des Pheniciens. C'eſt ce que j'ai tâché d'éclaircir, en ſuivant les vûës du ſavant Bochart, qui a fait ſur cela des découvertes très-heureuſes & très-vrayes. Le temoignage, qu'Homere rend à ces anciennes navigations, eſt très-conſiderable, & ſert merveilleuſement à illuſtrer ce qu'il y a de plus caché dans l'Antiquité, & à découvrir le ridicule & le faux des Fables, que les Grecs

Grecs ont imaginées pour expliquer l'origine des peuples. On ne peut s'empêcher d'admirer la vaſte érudition d'Homere ſur la Geographie. Il a non ſeulement connu tout ce que je viens de dire, & l'Océan Occidental, mais il a encore connu l'Océan Oriental, c'eſt à dire la mer pacifique, comme on le verra dans les Remarques ſur le XIX. Livre.

Si ces connoiſſances paroiſſent admirables pour des tems ſi reculez, elles paroiſſent encore plus admirables quand on conſidere la profonde ignorance où l'on tomba après lui; plus de quatre cens ans après le ſiecle d'Homere, Herodote nie qu'il y ait aucun Océan, & il reprend les Geographes de ſon tems, qui, conformément à la tradition d'Homere, ſoutenoient que la Terre étoit environnée de l'Océan. * *Je ne connois point d'Océan*, dit-il, *mais je penſe qu'Homere, ou quelqu'autre Poëte plus ancien, ayant trouvé ce nom, l'a employé dans ſa Poëſie.* † Et ailleurs il dit: *Ces Anciens diſent que l'Océan commençant par le côté Oriental coule tout autour de la terre, mais ils n'en rapportent aucune preuve.* J'eſpere que l'on verra avec quelque plaiſir les vûës d'Homere

***** 7 éclair-

* *Herodot. Liv. II. Sect.* 23.

† *Liv.* 4. *Sect.* 8.

éclaircies, & ſes Fables ramenées à la vérité par les anciennes Traditions.

Dans mes Remarques j'ai ſuivi la même methode que dans celles de l'Iliade, & que j'ai aſſez expliquée dans ma Préface, qui peut ſervir pour ce dernier travail.

Je m'étois flattée que la Traduction de l'Odyſſée me donneroit moins de peine que celle de l'Iliade, mais j'ai été bien détrompée à l'eſſai. Dans l'Iliade j'étois ſoutenuë par la grandeur des choſes & des images ; & quoique je n'aye pû attraper le merveilleux & le ſublime des expreſſions, j'ai conſervé la grandeur qui eſt dans les faits & dans les idées, & cela remplit l'eſprit du Lecteur ; mais dans l'Odyſſée tout eſt ſimple, & cependant le Poëte a trouvé dans ſa Langue des richeſſes qui l'ont mis en état de s'expliquer noblement juſques dans les plus petits ſujets. C'eſt ce que notre Langue n'a pû me fournir, ou du moins ce que je n'y ai pû trouver. Il me paroît qu'il n'y a rien de ſi difficile pour elle que de relever la ſimplicité des choſes par la nobleſſe des expreſſions ; j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour donner aux jeunes gens le moyen de lire & de gouter Homere un peu mieux qu'on ne le lit & qu'on ne le goute ordinairement,

ment, & de réſiſter à la corruption du goût moderne qui cherche depuis quelque tems à ſe gliſſer à la faveur de l'ignorance, & qui menace d'infecter tous les eſprits. Je voudrois avoir pû mieux faire pour ranimer le goût des Lettres, qui s'en va preſque éteint, & pour exciter ceux qui ſe ſentent quelque talent pour la Poëſie à faire de plus heureux efforts, en leur développant les regles, en leur découvrant les veritables fondemens de cet Art, & en leur faiſant voir à quoi elle les oblige & ce qu'elle demande d'eux. Elle a pour but d'inſtruire les hommes, en les corrigeant de leurs mauvaiſes habitudes, & en purgeant leurs paſſions, & c'eſt la dégrader horriblement, ou plûtôt la détruire que de la faire ſervir à les corrompre, comme on fait aujourd'hui, en flattant leurs paſſions & en les confirmant dans leurs habitudes vicieuſes.

Homere a rapporté ſes deux Poëmes à l'utilité de ſon païs; il a cherché à rendre le vice odieux & la vertu aimable; quelle honte pour des Chrétiens de faire tout le contraire & de ne travailler qu'à empoiſonner les eſprits par une morale très-pernicieuſe!

Ce grand Poëte a eſſuyé bien des contradictions dans ces derniers tems, mais

dire que comme le ſoleil ſort plus brillant des nuages qui le cachent, ce Poëte de même eſt ſorti avec un nouvel éclat de toutes ces querelles, & de ces guerres qu'on lui a faites. Je ne releverai donc point ici les critiques fades & inſipides, & les impertinences que de méchants petits Auteurs ont répandues. Elles ne meritent nulle attention. Je ne ſalirai pas mes mains à remüer ces balayures du bas Parnaſſe; la Poëſie d'Homere comme l'onde pure d'une claire fontaine, lavera & diſſipera ſeule toutes ces ordures ſans que je prenne davantage la peine de m'en mêler. Mais pour faire voir l'horrible travers où précipite l'envie aveugle de critiquer les Anciens, j'ai crû devoir profiter de l'exemple que fournit Mr Perrault. C'étoit un homme d'eſprit & d'une converſation agréable, & qui a fait quelques jolis petits ouvrages qui ont plû avec raiſon; il avoit d'ailleurs toutes les qualitez qui forment l'honnête homme & l'homme de bien; il étoit plein de pieté, de probité & de vertu; poli, modeſte, officieux, fidelle à tous les devoirs qu'exigent les liaiſons naturelles & acquiſes, & dans un poſte conſiderable auprès d'un des plus grands Miniſtres que la France ait eus & qui l'honoroit de ſa confiance, il ne s'eſt jamais ſervi de ſa faveur pour ſa fortune

ne particuliere, & il l'a toûjours employée pour ſes amis. Combien de bonnes qualitez effacées ou offuſquées par un ſeul défaut! Cet homme d'eſprit, cet homme ſi eſtimable, n'étoit plus le même dès qu'il s'agiſſoit des Anciens; on ne trouvoit plus en lui qu'un très-méchant & très-ignorant Critique qui condamnoit ce qu'il n'entendoit point & ce que tout le monde a le plus eſtimé. Diſciple de Deſmaretz, il avoit entrepris de décrier Homere; dans cette vûë il fit un volume de Critiques contre ce grand Poëte. Je me ſuis fait un devoir de le ſuivre pied à pied; j'ai rapporté non ſeulement les critiques que M. Deſpreaux & M. Dacier ont refutées, mais auſſi celles dont ils n'ont point parlé, & j'ai fait voir un miracle, que notre ſiecle ſeul a pû enfanter, un gros volume de Critiques où il n'y en a pas une ſeule, je ne dirai pas qui ſoit raiſonnable, mais qui ne ſoit très-fauſſe, & qui ne découvre une parfaite ignorance & un très-mauvais goût. Il eſt à craindre qu'on ne ſe ſouviendra plus de toutes les bonnes qualitez de M. Perrault, & qu'on n'oubliera jamais ce défaut d'eſprit qui l'a pouſſé contre ces Heros de l'Antiquité, que tous les ſiecles ont admirez & conſacrez. Grande leçon pour ceux qu'une pareille demangeaiſon excite encore,

&

& qui ſera toûjours ſuivie du même ſu
cès.

Je ne répondrai point aux deux gros v
lumes que M. l'Abbé Terraſſon a faits co
tre Homere & contre moi. * Avant q
d'avoir vû ſon ouvrage, allarmée d'un
adverſaire, je m'étois écriée, *Quel fle
pour la Poëſie qu'un Geometre!* Mais ap
l'avoir parcouru, j'ai vû que je m'ét
trompée, & que je dois dire au contrair
Quel fleau pour un Geometre que la Poëſi
Car effectivement la Poëſie d'Homere
bien dérangé la Geometrie de M. l'Abl
Terraſſon. C'eſt là tout ce que j'en c
rai. Comme il a de l'eſprit, il faut eſp
rer qu'il renoncera à une étude qui lui
étrangere, & qu'il s'appliquera à celle po
laquelle il a du talent. Je l'avertirai ſe
lement d'être à l'avenir plus circonſpec
& de ne pas ajouter foi ſi facilement à
qu'on lui rapporte.

Dans la derniere partie de ſon ouvrag
après avoir dit que *ma Traduction de l'Il*
de eſt très-exacte pour le fond des penſée
mais qu'à l'égard de la compoſition & du ſty
elle eſt la plus differente de l'original &
plus trompeuſe qui ait jamais été, (c'eſt ai
qu'il ſe connoît en originaux & en copie

* *A la fin du Traité des Cauſes de la Corruption du Goût.*

il ajoute, *Je ſai de plus que Madame Dacier, qui a travaillé à ſon Homere bien des années, en avoit fait d'abord une Traduction ſimple & nuë comme l'original, mais le Poëme de Telemaque ayant paru vers ce tems-là, la grande réputation qu'il s'acquit dès ſa naiſſance, mit Madame Dacier en crainte pour ſon Homere, & l'engagea à refondre ſa traduction pour mettre l'Iliade dans le ſtyle de Telemaque. Quoique je tienne cette anecdote d'un ami de Madame Dacier, je ne me croirois pas autoriſé à la reveler, ſi elle n'étoit à ſon avantage, car ce fait prouve qu'ayant ſenti ſon Auteur incorrigible pour le bon ſens & pour les bonnes mœurs, elle a crû devoir lui donner quelque reſſemblance, du moins par le ſtyle, avec le chef-d'œuvre de la raiſon & de la morale poëtique.* Voilà un bel aſſemblage de fauſſetez & de faux jugemens qui donneroient lieu à beaucoup de reflexions, ſi on vouloit les approfondir.

Qu'y a-t-il de plus riſible que de voir M. l'Abbé Terraſſon trouver Homere incorrigible pour le bon ſens & pour les bonnes mœurs? Ce n'eſt pas la peine de répondre à ces reproches, le Lecteur y répondra pour moi; je me contenterai de lui dire que ce qu'il dit ſavoir de ſi bonne part, il ne le ſait point du tout, & qu'aucun

cun de mes amis, ne peut lui avoir dit une pareille extravagance; Dieu merci je n'ai point de fou pour ami, & il n'y a qu'un fou qui puiſſe imaginer une choſe ſi éloignée du bon ſens & de la vraiſemblance. Je n'ai jamais fait de Traduction ſimple & litterale de l'Iliade, & j'ai été ſi éloignée de concevoir un ſi monſtrueux deſſein, que j'ai été long-tems à balancer ſur mon entrepriſe, parce que je ne me ſentois pas aſſez de force pour égaler par mes expreſſions la majeſté des idées & des expreſſions d'Homere, qu'il étoit impoſſible de rendre en s'aſſujetiſſant aux mots. Je m'étois aſſez expliquée ſur cela dans ma Préface de l'Iliade, & il ne falloit que cette Préface ſeule pour détromper M. l'Abbé Terraſſon, & pour le convaincre de la fauſſeté du rapport qu'on lui avoit fait, car il me ſemble que j'ai aſſez bien marqué dans cet ouvrage la difference infinie qu'il y a entre une Traduction ſervile & une Traduction genereuſe & noble.

Comment M. l'Ab. T. a-t-il donc pû s'imaginer que j'avois fait une Traduction nuë & ſimple de l'Iliade? Quand cent perſonnes l'en auroient aſſuré, il auroit dû n'en rien croire & oppoſer à ces menſonges ma Préface qui les détruit; ou mes autres ouvrages encore où j'ai eu les mê-

mes

mes vûës & où je ne me ſuis jamais aſſujetie aux mots, que quand le genie de notre Langue l'a permis.

Ce qu'il dit de l'effet que produiſit ſur moi la lecture du Telemaque de M. de Cambrai, n'eſt pas plus vrai que tout le reſte. J'ai regardé cet ouvrage comme une ſuite très-ingenieuſe d'inſtructions données dans des themes à un grand Prince, qui avoit un goût merveilleux pour Homere, & qui ſe plaiſoit infiniment aux avantures d'Ulyſſe & de Telemaque, mais je ne l'ai jamais regardé comme *le chef-d'œuvre de la raiſon & de la morale poëtique.* Telemaque eſt un excellent ouvrage en ſon genre, & c'eſt un nouvel éloge pour Homere & un grand éloge, d'avoir M. de Cambrai pour imitateur, mais M. de Cambrai lui-même étoit bien éloigné d'avoir une idée ſi grande de ſon imitation, & il reconnoiſſoit la ſuperiorité infinie de ſon original; & puis, je n'aurois eu garde de vouloir m'élever ſi haut, je n'aurois fait que renouveller la Fable de la Grenouille, en prétendant m'égaler à ce genie vaſte & noble & plein d'imagination & de feu. Je n'ai donc jamais eu la moindre penſée de donner à ma Traduction aucune reſſemblance avec cet ouvrage. Ceux qui ont le goût du ſtyle & qui ſavent diſcerner ſes

differens caracteres, remarqueront, à mon desavantage sans doute, la difference qui se trouve entre celui de Telemaque & celui de ma Traduction. Du reste que M. l'Ab. T. trouve Homere sot, ridicule, extravagant, ennuyeux, c'est son affaire, le public jugera si c'est un défaut à Homere de déplaire à M. l'Ab. T. ou à M. l'Ab. T. de ne pas goûter Homere.

Voilà toute la réponse que ce grand Critique aura de moi. Un autre combat m'appelle, il faut refuter l'Apologie que le R. P. Hardouïn, un des plus savans hommes du siecle, vient de faire de ce Poëte. Qui l'auroit crû qu'après avoir combattu les Censeurs d'Homere, je dusse prendre les armes contre un de ses Apologistes? C'est à quoi je vais travailler. Ma Réponse ne se fera pas long-tems attendre, & j'ose esperer que les amateurs d'Homere, ou plûtôt les amateurs de la Raison, la verront avec quelque plaisir. Je finis-là ma carriere.

HIC CURSUS ARTEMQUE REPONO.

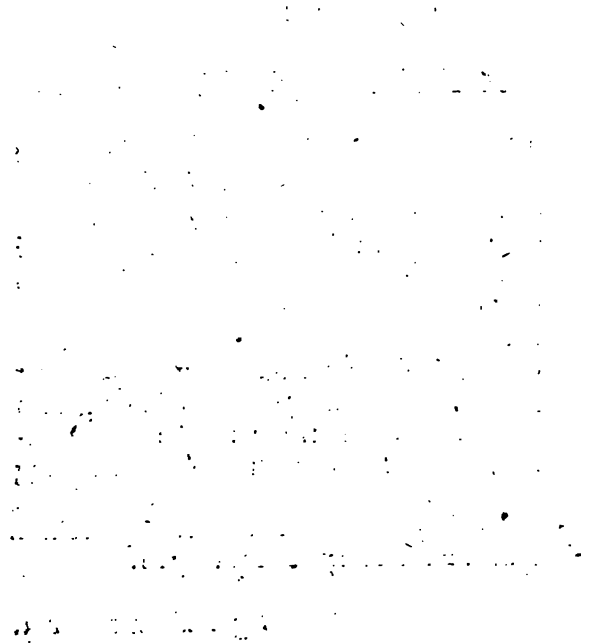
AP-

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *l'Odyſſée d'Homere traduite en François avec des Remarques par Madame Dacier*; Et je crois, qu'outre l'utilité & le plaiſir que le Public trouvera dans cet excellent ouvrage, la fidelité & la beauté de la Traduction jointes à la juſteſſe & à l'érudition des Remarques, pourront mettre toutes les perſonnes intelligentes en état de connoître le merite de l'Original, & par-là conſerver à Homere le rang que les Savans de tous les ſiecles lui ont donné, & qu'on lui diſpute aujourd'hui. Fait à Paris ce 17. d'Août 1716.

Signé FRAGUIER.

L'ODYSSEE



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

1. L'*Odyſſée*] Ce mot ſignifie l'hiſtoire, la fable d'Ulyſſe, le recit des avantures de ce Heros. Avant que de commencer mes Remarques, il eſt neceſſaire de faire quelque reflexion ſur la nature de ce Poëme. J'en ai dit un mot dans ma Préface, mais il en faut un peu davantage pour inſtruire un jeune Lecteur, & pour le mettre en état de juger du but & de la conduite du Poëte. L'Odyſſée n'a pas été faite, comme l'Iliade, pour inſtruire tous les Etats de la Grece confederez & réünis en un ſeul corps, mais pour donner des inſtructions à chaque Etat en particulier. Un Etat eſt compoſé du Prince & de ſes Sujets. Il faut donc des inſtructions pour la tête qui commande; & il en faut pour les membres qui obeïſſent. Deux vertus ſont neceſſaires au Prince, la prudence pour ordonner, & le ſoin de faire lui-même executer ſes ordres.

La prudence d'un politique ne s'acquiert que par un long uſage de toutes ſortes d'affaires, & par la connoiſſance de diverſes ſortes de gouvernemens & d'Etats; il faut donc que le Prince ſoit long-temps abſent pour s'inſtruire, & ſon abſence cauſera chez lui de grands deſordres, qui ne peuvent finir que par ſon retour. Et voilà les deux points qu'Homere a réünis dans ſon Poëme & dans le même Heros. Un Roi hors de ſes Etats, par des raiſons neceſſaires, ſe trouve dans les Cours de pluſieurs Princes où il apprend les mœurs de pluſieurs Nations; de-là naiſſent naturellement une infinité d'incidens, de perils & de rencontres très-utiles pour une inſtruction politique; & d'autre part, cette abſence donne lieu à tous les deſordres qu'elle doit naturellement cauſer, & qui ne peuvent finir que par ſa preſence. Voilà pour ce qui regarde le Prince.

Les Sujets n'ont beſoin que d'une maxime generale, qui

eſt d'être fideles à leur Prince, de ſe laiſſer gouverner, & d'obeïr exactement, quelque raiſon qui leur ſemble contraire aux ordres qu'ils ont reçûs. C'eſt ce qu'Homere a joint à ſa fable avec beaucoup d'adreſſe, car il a donné à ce Roi prudent & laborieux des Sujets dont les uns l'accompagnent dans ſes courſes, & les autres ſont demeurez dans ſes Etats. A l'égard de ces derniers, les uns manquent à la fidelité qu'ils lui doivent, & les autres demeurent dans leur devoir. Et pour les premiers, je veux dire pour ceux qui l'accompagnent, il arrive quelquefois que quand ils l'ont perdu de vûë, ils veulent ſuivre, non les ordres qu'ils ont reçûs, mais ce qui paroît plus raiſonnable, & ils periſſent malheureuſement par leur folie, comme les derniers ſont enfin punis de leur rebellion; montrant tous également par les malheurs, que leur revolte & leur deſobeïſſance leur attirent, les mauvaiſes ſuites qu'ont preſque toujours l'infidelité & ces conduites particulieres détachées de l'idée generale de celui qui doit gouverner.

L'abſence du Prince eſt donc neceſſaire par les deux raiſons que j'ai alleguées qui ſont eſſentielles à ſa fable & qui en ſont tout le fondement. Mais il ne peut s'abſenter de lui même ſans pécher contre cette autre maxime également importante, *qu'un Roi ne doit point ſortir de ſes Etats.*

C'eſt à quoi Homere a pourvû avec beaucoup de jugement, en donnant à l'abſence de ſon Heros une cauſe legitime & neceſſaire, qu'il a miſe même hors du Poëme. Mais ſi le Heros ne doit pas s'abſenter volontairement, il ne doit pas non plus s'arrêter volontairement hors de ſes Etats, pour profiter de cette occaſion de s'inſtruire; car de cette façon ſon abſence ſeroit toûjours volontaire, & on auroit raiſon de lui imputer les deſordres qui en arriveroient.

Voilà pourquoi le Poëte dans la conſtitution de ſa fable, n'a pas dû prendre pour ſon action & pour le fondement de ſon Poëme la ſortie d'un Prince hors de ſon païs, ni ſa demeure volontaire en quelqu'autre lieu; mais ſon retour, & ce retour retardé contre ſa volonté.

Et comme ce retardement forcé a quelque choſe de plus naturel & de plus ordinaire dans les voyages qui ſe font par mer, Homere a judicieuſement fait choix d'un Prince dont les Etats fuſſent dans une Iſle.

Après avoir donc compoſé ſa fable & joint la fiction à la verité, il a choiſi Ulyſſe Roi de l'iſle d'Ithaque, pour en ſoutenir le premier perſonnage, & il a diſtribué les autres à Telemaque, à Penelope, à Antinoüs & à d'autres, qu'il a nommez comme il lui a plû. On peut voir le

chap.

LIVRE I.

ARGUMENT.

LEs Dieux tiennent conſeil pour faire partir Ulyſſe de chez Calypſo, & pour le faire retourner à Ithaque. Après ce conſeil Minerve ſe rend auprès de Telemaque ſous la figure de Mentor Roi des Taphiens; & dans une converſation qu'elle a avec lui, elle lui conſeille d'aller chercher des nouvelles de ſon pere à Pylos chez Neſtor, & à Sparte chez Menelas, après quoi elle diſparait, & en diſparoiſſant, elle donne des marques viſibles de ſa Divinité. Les Pourſuivants de Penelope font un grand feſtin. Le Chantre Phemius chante devant eux le retour des Grecs. Telemaque parle à ces Princes & indique une aſſemblée pour le lendemain.

chap. 10. du liv. 1. du Poëme Epique du R. P. le Boſſu, qui a mis dans un très grand jour le but du Poëte, le ſecret de ſon Art & les admirables inſtructions qu'il y donne.

[2] MUSE, contez-moi les avantures [3] de cet homme prudent, [4] qui après avoir ruiné

2 *Muſe, contez-moi les avantures de cet homme prudent & habile, qui après avoir ruiné la ſacrée ville de Troye.*] Sur le premier vers de l'Iliade j'ai parlé de la bienſéance & de la neceſſité des invocations qu'Homere a miſes à la tête de ſes deux Poëmes, & dont il a donné l'exemple à ceux qui ſont venus après lui. Il ne me reſte à parler ici que de la maniere dont cette invocation doit être faite. Et je ne ſaurois mieux faire que de rappeller le precepte qu'Horace en a donné dans ſon Art poëtique, puiſqu'il ne l'a formé que ſur l'invocation de l'Odyſſée. Il n'y a rien de plus difficile aux Poëtes, & ſur tout aux Poëtes heroïques, que de ſe tenir dans la modeſtie & dans la ſimplicité lorſqu'ils annoncent les ſujets qu'ils vont traiter. Comme ils en ont conçû une grande idée, & qu'ils veulent la communiquer aux autres, ils ne trouvent rien d'aſſez noble & d'aſſez fort ; c'eſt pourquoi ils ont recours aux termes les plus empoulez & les plus faſtueux, & ils s'expliquent avec emphaſe, ce qui eſt très-vicieux. Horace, choqué de ces debuts trop éclatants, dit aux Poëtes :

Nec ſic incipies, ut Scriptor Cyclicus olim,
Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.

„ Ne commencez jamais vos Poëmes comme ce Poëte „ Cyclique,

„ *Je chante de Priam la fortune & la guerre.*

„ Que produiront de grand ces magnifiques promeſſes ? „ les montagnes ſeront en travail & n'enfanteront qu'une „ ſouris. O qu'il vaut bien mieux imiter la ſageſſe & la „ modeſtie du Poëte qui ne fait jamais rien mal à pro„ pos, & qui commence ainſi ſon Poëme : *Muſe, chantez„ moi cet homme qui après la priſe de Troye a voyagé dans plu„ ſieurs païs, & s'eſt inſtruit des mœurs de pluſieurs peuples.* Il „ ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne „ donner enſuite que de la fumée, mais au contraire il „ ne preſente d'abord que de la fumée pour faire éclater „ enſuite un grand feu, & pour nous faire voir tous ces „ miracles ſurprenants, Antiphate, Scylla, le Cyclope & „ Charibde.

Malgré ce précepte ſi ſenſé & dont la verité eſt ſi évidente, les Poëtes n'ont pas laiſſé de donner dans cette enflure. Claudien entre d'abord dans une fougue qu'on peut appeller une veritable folie :

Ain

Les Dieux tiennent Conseil pour faire partir Ulyss de chez Calypso. L.r 5 du 5.e d'Homere.

né la ſacrée ville de Troye, [5] fut errant pluſieurs années en divers païs, [6] viſita les villes de

. . . . . *Audaci promere canta*
Mens congeſta jubet, greſſus removete profani:
Jam furor humanos noſtro de pectore ſenſus
Expulit, & totum ſpirant præcordia Phœbum.

„ Mon eſprit me force d'annoncer dans un chant plein „ d'audace ce qu'il a conçu; éloignez-vous de moi, pro„ fanes; deja la fureur poëtique a chaſſé de mon ame „ tout ce qui ſent l'homme mortel; & tout ce qui eſt en „ moi ne reſpire plus que Phœbus ". C'eſt à dire que toute la divinité d'Apollon eſt enfermée dans ſa poitrine.

Stace commence ſon Achilleïde avec un emportement preſque auſſi grand:

Magnanimum Aeacidem, formidatamque tonanti
Progeniem, & patrio vetitam ſuccedere cœlo,
Diva refer.

„ Déeſſe, chantez-moi le magnanime fils d'Eacus, ce „ Heros qui fit peur au Maître du tonnerre, & à qui on „ refuſa l'entrée du ciel quoiqu'il en tirât ſon origine.

Et pour nous rapprocher de notre temps, l'Auteur d'Alaric a commencé ainſi ſon Poëme:

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Que produiſent ces grandes promeſſes, ces fougues, ces emportemens? Au lieu de faire paroître les Poëtes grands, elles les rendent ridicules. Mais, dit-on, ne faut-il pas intereſſer le Lecteur, & le rendre attentif en lui donnant dès le commencement une grande idée de ce qu'on va lui dire? Oui ſans doute, mais la modeſtie & la ſimplicité le font mieux que cette pompe & ce faſte. En effet, qu'on eſſaye d'enfler cette invocation & cette propoſition d'Homere, les termes les plus empoulez n'y ajouteront rien & ne feront que les corrompre. Dans cette ſimplicité & dans cette modeſtie Homere n'oublie rien de tout ce qui eſt le plus capable d'intereſſer. Il nous promet les avantures d'un homme prudent, d'un homme qui a détruit la ſuperbe Troye, d'un homme qui a été long-temps errant, qui a voyagé dans pluſieurs païs, & qui s'eſt inſtruit des mœurs & des coutumes de pluſieurs Peuples, qui a eſſuyé des travaux infinis, & qui enfin n'eſt retourné chez lui qu'après la perte de tous ſes Compagnons qui périrent par leur folie, parce qu'ils avoient commis un ſacrilege.

Il en eſt de même de la propoſition & de l'invocation de Virgile dans ſon Eneïde. Je ſuis ravie de voir que la

de differents Peuples, & s'inſtruiſit de leurs coutu-

ſimplicité & la modeſtie ſont auſſi neceſſaires dans les Ouvrages que dans la vie civile & dans les mœurs.

3 *De cet homme prudent*] Le terme de l'original πολύτροπος ne ſignifie pas un homme qui a differentes mœurs, & qui ſe revêt de vice & de vertu, ſelon que cela convient à ſes interêts & aux tromperies qu'il medite. Homere n'a jamais connu le mot τρόπος pour les mœurs, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué, mais il ſignifie un homme qui ſe tourne en pluſieurs façons, qui s'accommode à tous les états de ſa fortune, qui imagine des expedients, qui eſt fertile en reſſources. Πολύτροπον, dit Euſtathe, ταυτόν ἐστι τῷ ἰκπλήκτου, ποικίλου, πολυμήτου, πολύτου, ἐπιχειρηματικοῦ, πολύβουλου, πολύτροφου, &c. après quoi il ajoute, πολύτροπος οὖν ὁ διὰ πολλὴν ἐμπειρίαν πολύφρων. *Dans Homere* polytropos *ſignifie un homme qu'une grande experience a rendu prudent.* La veritable ſignification de ce mot ſera renduë plus ſenſible par cette judicieuſe remarque du P. le Boſſu, liv. 4. chap. 9. *La fable de l'Odyſſée*, dit-il, *eſt toute pour la conduite d'un Etat & pour la politique; la qualité qu'elle exige eſt donc la prudence, mais cette vertu eſt trop vague & trop étenduë pour la ſimplicité que demande un caractere juſte & précis, elle a beſoin d'être determinée. Le grand art des Rois eſt le ſecret & la diſſimulation. On ſait que Louïs XI. pour l'inſtruction de ſon fils, réduiſit toute la Langue Latine à ces ſeules paroles:* Qui neſcit diſſimulare, neſcit regnare: „Le Roi qui „ne ſait pas diſſimuler, ne ſait pas regner". *Ce fut auſſi par la pratique de cette maxime que Saül commença ſon regne, quand il fut élu, étant alors rempli de l'eſprit de Dieu. La premiere choſe que nous liſons de lui dans la ſainte Ecriture eſt qu'il faiſoit ſemblant de ne pas ouïr les diſcours que quelques ſeditieux tenoient contre lui;* Ille verò diſſimulabat ſe audire. 1. Reg. x. 27. *Voilà le caractere qu'Homere donne à Ulyſſe, il le nomme* πολύτροπον, *pour marquer cette prudente diſſimulation qui le déguiſe en tant de manieres, & qui lui fait prendre tant de formes.*

4. *Qui après avoir ruiné la ſacrée ville de Troye*] Homere donne à Ulyſſe la gloire de la priſe de Troye, parce qu'outre qu'il executa pluſieurs choſes, ſans leſquelles on ne pouvoit réüſſir, ce ne fut qu'en ſuivant ſes conſeils qu'on vint à bout de cette grande entrepriſe. C'eſt pourquoi le Poëte lui donne ordinairement le ſurnom de *deſtructeur de villes.* Ulyſſe n'étoit pas le plus vaillant de l'armée, mais il étoit le plus ſage & celui que Minerve aimoit le plus, comme nous l'avons vû dans l'Iliade. Qu'on examine bien

les

tumes & de leurs mœurs. Il ſouffrit des peines infi-

les entrepriſes que les plus grands Capitaines aient faites, je ſuis perſuadée qu'on trouvera le plus ſouvent que l'honneur du ſuccès eſt plus dû à la ſageſſe & à la prudence, qu'au courage & à la valeur.

5. *Fut errant pluſieurs années en divers païs*] Voilà ce qui fait proprement le ſujet du Poëme, *les erreurs d'Ulyſſe*, c'eſt à dire, les travaux & les perils continuels de ſes voyages qui durerent pluſieurs années. Car c'eſt ce qu'il y a d'eſſentiel ici, comme Ariſtote l'a bien remarqué dans le plan qu'il donne de la fable de l'Odyſſée: *Un homme*, dit-il, *eſt abſent de ſon pays pluſieurs années, &c.* Comme le deſſein de l'Odyſſée eſt different de celui de l'Iliade, * la conduite eſt auſſi toute autre pour le temps. Le caractere du Heros eſt la prudence & la ſageſſe. Cette moderation a laiſſé au Poëte la liberté entiere d'étendre ſon action autant de temps qu'il a voulu, & que ſes inſtructions politiques en demandoient. Il ne s'eſt donc pas contenté de donner quelques ſemaines à cette action, comme il a fait à celle de l'Iliade, mais il y a emploié huit ans & demi, depuis la priſe de Troye, où elle commence, juſqu'à la paix d'Ithaque où elle finit. Comme la prudence ne ſe forme qu'avec un long-temps, le Poëte a donné pluſieurs années à une fable, où il expoſe les avantures d'un homme qui ne ſurmonte les obſtacles que la fortune peut lui oppoſer, que par la prudence qu'il a acquiſe dans ſes longues courſes.

6. *Viſita les villes de differens Peuples, & s'inſtruiſit de leurs coutumes & de leurs mœurs*] Les Anciens eſtimoient fort ceux qui avoient beaucoup voyagé; c'eſt pourquoi parmi les qualitez de leurs Heros les plus ſages, ils ne manquoient pas de marquer celle d'avoir couru beaucoup de païs. L'hiſtoire & la fable donnent à Hercule & à Bacchus de longs voyages. Mais Homere nous marque bien formellement quels voyages il faut eſtimer; il ne ſe contente pas de dire, *il viſita les villes de pluſieurs Peuples*, car les viſitant on peut n'y ſatisfaire qu'une vaine curioſité, ce qui n'eſt ni utile ni digne d'une grande loüange; mais il ajoute, *& il s'inſtruiſit de leurs coutumes & de leurs mœurs*, & comme dit le texte, *il connut leur eſprit*, car l'eſprit eſt la ſource des mœurs & des coutumes. Et voilà ce qui merite d'être eſtimé. Les voyages ſont utiles ou pernicieux; ils ſont pernicieux, quand on n'en rapporte que de nouveaux vices qu'on ajoute à ceux de ſon païs, & ils

ſont

* *Le P. le Boſſu, liv. 2. ch. 18.*

infinies ſur la mer [7] pendant qu'il travailloit à ſauver ſa vie & à procurer [8] à ſes Compagnons un heureux retour. Mais tous ſes ſoins furent inutiles. [9] Ces malheureux perirent tous par leur folie, [10] les inſenſez ! ils eurent l'impieté de

ſont utiles quand on en rapporte de nouveaux treſors de ſageſſe pour la police ou pour les mœurs. Voilà pourquoi Lycurgue ne permettoit pas à toutes ſortes de perſonnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportaſſent des mœurs étrangeres, des coutumes déſordonnées & licencieuſes, & pluſieurs differentes idées de gouvernement. Et c'eſt ce qui donna à Platon l'idée du ſage établiſſement qu'il fait ſur les voyages. Dans ſon liv. 12. des Loix, il veut qu'on ne donne à aucun particulier la permiſſion de voyager qu'il n'ait quarante ans accomplis; & outre cela, il veut que ſa ville envoye des hommes de cinquante ans pour s'informer & s'inſtruire de tout ce qu'il y a de bon dans les autres païs, & que ces hommes à leur retour faſſent leur rapport dans un Conſeil établi pour en prendre connoiſſance, & qui devoit être compoſé des Prêtres les plus vertueux, des Conſervateurs des Loix & autres gens de bien, & d'une probité connuë.

7. *Pendant qu'il travailloit à ſauver ſa vie, & à procurer*] Le Grec dit à la lettre, *pour racheter ſa vie & le retour de ſes Compagnons.* Ἀρνύμενος eſt un terme emprunté des anciens achats qui ſe faiſoient par échange. Au reſte Homere dès l'entrée de ſon Poëme donne une grande idée de la vertu de ſon Heros, en faiſant entendre qu'il ne travailloit pas ſeulement à ſe ſauver lui-même, mais à ſauver ſes Compagnons.

8. *A ſes Compagnons*] Homere parle ici particulierement des quarante-quatre Compagnons qu'il avoit dans ſon vaiſſeau, car il n'y eut que ceux-là qui mangerent les bœufs du Soleil. Les autres perirent en d'autres occaſions & de differentes manieres.

9. *Ces malheureux perirent tous par leur folie*] Par ce ſeul trait Homere marque d'abord une difference eſſentielle entre l'Iliade & l'Odyſſée, c'eſt que dans l'Iliade les Peuples periſſent par la folie des Rois; car ce Poëte déclare qu'il chante la colere d'Achille, qui a été ſi funeſte aux Grecs, & qui en a précipité une infinité dans le tombeau, ce qui a fait dire à Horace.

Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.

Et

de ſe nourrir des troupeaux de bœufs qui étoient conſacrez au Soleil, & ce Dieu irrité les punit de ce ſacrilege. Déeſſe, fille de Jupiter, [11] daignez nous apprendre auſſi à nous [12] une partie des avantures de ce Heros.

[13] Tous

Et dans l'Odyſſée ils periſſent par leur propre folie, comme il le dit ici, après avoir aſſûré que leur Prince n'avoit rien oublié pour leur procurer un heureux retour. Voilà pourquoi l'Odyſſée eſt plus pour le Peuple, que l'Iliade.

10. *Les inſenſez! ils eurent l'impieté de ſe nourrir*] La Poëſie doit être inſtructive, & la plus grande inſtruction & la plus utile eſt celle qui regarde la pieté. Homere ne perd aucune occaſion de donner ſur ce point-là d'excellents préceptes; mais des préceptes indirects, qui ſont les plus efficaces. Ici il enſeigne que les impies & les ſacrileges ſont dignes de mort, & qu'ils attirent immanquablement ſur eux la vengeance divine.

11. *Daignez nous apprendre auſſi à nous*] On demande pourquoi Homere dit à la Muſe, *daignez nous apprendre auſſi à nous*, pourquoi cet *auſſi*? Euſtathe répond que c'eſt parce que cette matiere eſt ſi importante & ſi conſiderable, qu'on ne peut pas douter que la Muſe ne l'apprenne à d'autres, & que d'autres Poëtes ne travaillent ſur ce grand ſujet. Ou peut-être qu'il a parlé ainſi pour faire entendre que ce ſujet étoit connu, & qu'il avoit été divulgué en Egypte, d'où on prétend qu'Homere l'avoit pris. Mais la veritable raiſon, à mon avis, eſt que par-là Homere a voulu dire que cette hiſtoire d'Ulyſſe étant veritable, il eſt impoſſible qu'elle ſoit enſevelie dans l'oubli & qu'elle ne ſoit ſûë d'une infinité de gens. Beaucoup de Peuples en ont déja entendu parler. Daignez donc, divine Muſe, l'apprendre auſſi aux Grecs, comme vous l'avez déja appriſe à d'autres Peuples.

12. *Une partie*] C'eſt ce que ſignifie ἀμόθεν. *Ce mot*, dit Heſychius, *ſignifie une certaine partie telle que vous voudrez.* Ἀμόθεν ἀπό τινος μέρους ὁπόθεν θέλεις. Par-là le Poëte annonce qu'il ne chantera pas toutes les avantures de ce Heros, & qu'il ſe retranchera à n'en chanter qu'une partie. Car il n'y a qu'une partie qui ſoit le veritable ſujet du Poëme Epique. Il ne traite qu'une ſeule action, mais par le moyen des épiſodes il rapporte toutes les avantures qui peuvent être liées avec cette action principale, & ne faire avec elle qu'un même tout.

13 Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, étoient arrivez dans leurs maiſons, délivrez des perils de la mer

13. *Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, étoient arrivez dans leurs maiſons*] Comme mon deſſein n'eſt pas ſeulement d'expliquer le texte d'Homere, pour donner le vain plaiſir de lire en notre Langue les avantures d'Ulyſſe comme on lit un Roman, mais auſſi d'expliquer l'artifice du Poëme Epique, & l'adreſſe du Poëte dans la conduite de ſes ſujets, je ſuis obligée de faire d'abord remarquer ici que l'ordre, qu'Homere ſuit dans l'Odyſſée, eſt bien different de celui qu'il a ſuivi dans l'Iliade. L'Iliade eſt le recit des maux que la colere d'Achille a faits aux Grecs; l'action eſt courte, ainſi il commence par le commencement de l'action même, & il la raconte dans l'ordre naturel, tout comme elle eſt arrivée. Mais l'action de l'Odyſſée étant longue, & ne pouvant être continuë, parce que dans ce long temps il ſe paſſe beaucoup de choſes qui ne ſont pas propres au Poëme, le Poëte a recours à l'ordre artificiel; il jette d'abord ſes Lecteurs au milieu de ſa matiere, & commence ſon action le plus près qu'il peut de ſa fin, trouvant enſuite par ſon Art le ſecret de rappeller les choſes les plus conſiderables qui ont précedé, & de faire une narration continuë où il n'y a aucun vuide, & où la curioſité du Lecteur eſt toûjours excitée par le deſir & par l'eſperance d'apprendre les incidents que le Poëte n'a pas expliquez. Horace a fort bien expliqué cette methode dans ſon Art poëtique, vſ. 42. & 43. on peut voir là les remarques. Ulyſſe a déja été un an avec Circé & ſept ans avec Calypſo dans l'Iſle d'Ogygie, quand les Dieux ordonnent à Mercure d'aller commander de leur part à cette Déeſſe de laiſſer partir ce Prince, & de lui fournir tout ce qui étoit neceſſaire pour ſon retour à Ithaque. Voilà le commencement de l'Odyſſée. Dans la ſuite le Poëte nous développe tout ce qui a précedé l'ouverture de ſon action, en faiſant un choix noble & judicieux de tous les incidents qui peuvent compoſer le tiſſu du Poëme Epique.

14. *Malgré l'impatience qu'il avoit de revoir ſa femme & ſes Etats.*] Homere eſt toûjours moral, il ne veut pas que nous perdions un ſeul moment de vûë la ſageſſe de ſon Heros; il eſt auprés d'une Déeſſe, & bien-loin d'être captivé par ſes charmes, il ſoupire toûjours après ſa femme & ſes Etats. Et par ce même moïen, Homere ſe hâte de nous ap-

mer & de la guerre ; Ulyſſe étoit ſeul privé de ce plaiſir ; [14] malgré l'impatience qu'il avoit de revoir ſa femme & ſes Etats, [15] il étoit retenu dans

apprendre que l'abſence d'Ulyſſe & ſon ſejour loin de ſon païs n'étoient pas volontaires, & que ſon retour étoit retardé malgré lui. Cela étoit très-néceſſaire : car, comme on l'a vû dans la premiere remarque, le Poëte dans la conſtitution de ſa fable n'a pas dû prendre pour ſon action & pour le fondement de ſon Poëme, la ſortie libre d'un Prince hors de ſon païs, ni ſa demeure volontaire hors de chez lui, mais ſon retour après une abſence neceſſaire, & ſon retour retardé contre ſa volonté. Auſſi le Poëte inſiſte-t-il particulierement ſur cette abſence forcée, & ſur les obſtacles apportez à ſon retour. Il va nous dire dans ce même Livre, *Que la Nymphe Calypſo retient ce malheureux Prince, qui paſſe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur.* Et dans le Livre v. il nous le repréſente aſſis ſur le bord de la mer, qu'il conſidere les larmes aux yeux, comme un obſtacle qui s'oppoſe depuis long-temps à ſon retour. *Il étoit aſſis*, dit-il, *ſur le rivage de la mer, où il alloit ordinairement exhaler ſa douleur & ſoupirer ſes déplaiſirs, &c.*

15. *Il étoit retenu dans les grottes profondes de la Déeſſe Calypſo.* Le nom de cette Déeſſe eſt tiré du ſecret, car il vient de καλύπτειν *cacher*. La Déeſſe *Calypſo* eſt donc la *Déeſſe ſecrette*, la *Déeſſe du ſecret*. C'eſt chez elle que les Lecteurs trouvent d'abord Ulyſſe qui y a été ſept ans entiers ; & ce n'eſt pas ſans raiſon que le Poëte fait demeurer ſi long-temps chez une Déeſſe, dont le nom marque le ſecret, un Heros qui doit être un grand politique, dont tout l'art conſiſte dans le ſecret & dans la diſſimulation. Auſſi a-t-il ſi-bien profité de ſes leçons, qu'il ne perd pas une occaſion de les mettre en pratique, & qu'il ne fait rien ſans déguiſement. Il prend toutes ſortes de formes, il diſſimule, il ſe cache juſqu'au dernier jour. C'eſt une remarque du R. P. le Boſſu, liv. 4. chap. 9. qui m'a paru fort ingenieuſe & digne d'être rapportée. Cependant on pourroit dire, & c'eſt la penſée d'un de mes amis *, homme très ſavant, d'un goût exquis & très-judicieux Critique, qu'il n'eſt pas bien clair qu'Ulyſſe prenne de grandes leçons de diſſimulation & de politique chez cette Déeſſe Calypſo. Il eſt arrivé chez elle ſi fin & ſi diſſimulé, qu'il n'avoit guere beſoin de ruſe dans un Art où il ſurpaſſoit déja les plus habiles : En tout cas, je Déeſſe ne ſçai pas de quoi s'applaudir beaucoup

* *M. l'Abbé Fraguier.*

dans les grottes profondes de la Déeſſe Calypſo, qui deſiroit paſſionnément de l'avoir pour mari. Mais après pluſieurs années revoluës, [16] quand celle, que les Dieux avoient marquée pour ſon retour à Ithaque, fut arrivée, ce Prince ſe trouva encore expoſé à de nouveaux travaux [17] quoi-qu'il fût au milieu de ſes amis. Enfin les Dieux eurent pitié de ſes peines. [18] Neptune ſeul perſeverant dans ſa colere, le pourſuivit toûjours en implacable ennemi

d'avoir formé un éleve ſi parfait. Il y auroit donc peut-être autant d'apparence à dire qu'Homere a retenu ſept ans entiers Ulyſſe dans les grottes de Calypſo, pour dire poëtiquement, qu'il fut ſept ans caché ſans qu'on ſût ce qu'il étoit devenu & ce qu'il faiſoit, & ſans que ces ſept années puſſent être emploïées dans la narration du Poëme.

16. *Quand celle, que les Dieux avoient marquée pour ſon retour à Ithaque, fut arrivée*] Si les Poëmes d'Homere ſont pleins de maximes de morale, ils ſont auſſi remplis de maximes de religion. Dès le commencement de l'Iliade il a fait voir, comme je l'ai remarqué, que la querelle d'Achille & d'Agamemnon étoit une ſuite des Decrets de Jupiter qui conduit tout par ſa providence; *ainſi*, dit-il, *les decrets de Jupiter s'accompliſſoient.* Dès l'entrée de l'Odyſſée il inſinue la même verité, en faiſant connoître que le ſejour d'Ulyſſe dans l'Iſle d'Ogygie étoit l'effet de la Providence, & qu'il n'en devoit ſortir que dans le temps qu'elle avoit marqué.

17. *Quoi-qu'il fût au milieu de ſes amis*] C'eſt pour relever encore les malheurs d'Ulyſſe & ſa grande prudence, car il n'y a rien de plus triſte que d'eſſuïer de nouvelles peines de la part de ſes amis, & rien qui demande tant de ſageſſe & de prudence pour s'en tirer.

18. *Neptune ſeul perſeverant dans ſa colere*] Ulyſſe s'étoit attiré la colere de ce Dieu, parce qu'il avoit aveuglé le Cyclope qui étoit ſon fils.

19. *Un jour que ce Dieu étoit allé chez les Ethiopiens*] J'ai expliqué dans l'Iliade ce qui avoit donné lieu à cette fiction, que tous les Dieux alloient tous les ans chez les Ethiopiens à un feſtin que ces Peuples leur donnoient. Le fondement en eſt moral & hiſtorique. On peut le voir, Tom.

mi juſqu'à ce qu'il fût de retour dans ſa patrie.

[19] Un jour que ce Dieu étoit allé [20] chez les Ethiopiens qui habitent aux extremitez de la terre, & qui ſont ſeparez en deux Peuples, dont les uns ſont à l'Orient & les autres à l'Occident, pendant qu'il aſſiſtoit avec plaiſir au feſtin d'une hecatombe de taureaux & d'agneaux que ces Peuples religieux lui avoient offerte, tous les autres Dieux s'aſſemblerent & tinrent conſeil dans le Palais de Jupiter. [21] Là le Pere des Dieux

1. p. 39. Liv. I. Not. 87. comme ces Peuples religieux avoient des fêtes generales qu'ils celebroient à l'honneur de tous les Dieux, ils en avoient auſſi de particulieres pour chaque Dieu. C'eſt ici la fête de Neptune, c'eſt pourquoi ce Dieu y eſt allé ſeul.

20. *Chez les Ethiopiens qui habitent aux extremitez de la terre, & qui ſont ſeparez en deux Peuples, dont les uns ſont à l'Orient*] Ce paſſage, qui marque la profonde connoiſſance qu'Homere avoit de la Geographie, a donné de l'exercice aux anciens Geographes qui ont voulu l'expliquer. Strabon en a fait une aſſez ample Diſſertation dans ſon premier livre. Mais ce qui eſt neceſſaire dans un Traité de Geographie, ſeroit déplacé dans des Remarques ſur un Poëme Epique. Je n'entrerai donc point dans la diſcuſſion des ſentimens de ces Anciens, & je me contenterai de ſuivre ici l'explication de Strabon, qui après avoir refuté les opinions de Cratès & d'Hipparque, établit ſolidement la ſienne, la ſeule veritable, qui eſt que les Ethiopiens habitent le long de l'Ocean meridional; c'eſt pourquoi Homere dit avec beaucoup de raiſon qu'*ils habitent aux extremitez de la terre*, & que le Nil les ſepare les uns des autres, comme il ſepare l'Egypte. Le Poëte ajoute avec beaucoup de verité qu'*ils ſont ſeparez en deux Peuples, dont les uns ſont au Soleil levant, & les autres au Soleil couchant.* Ce ſentiment s'accorde avec nos Cartes modernes, où l'on voit le Nil couper l'Ethiopie, & en faire une partie Orientale & l'autre Occidentale. Cela nous ſuffit. Ceux qui ſeront curieux de voir les opinions anciennes & ce qu'on leur oppoſe, n'ont qu'à lire ce premier livre de Strabon.

21. *Là le pere des Dieux & des hommes s'eſt ſouvenu du ſeul Egiſthe, qu'Oreſte avoit tué pour venger la mort de ſon pere*] Homere accompagne ici le nom d'Egiſthe d'une épithe-

Dieux & des hommes s'étant ſouvenu du fameux Egiſthe, qu'Oreſte avoit tué pour venger la mort de ſon pere, leur parla ainſi: „ [22] Quel- „ le inſolence ! les Mortels oſent accuſer les „ Dieux !

te que je n'ai pû ni dû conſerver, *le Pere des Dieux & des hommes*, dit-il, *s'étant ſouvenu du ſage Egiſthe : ἀμύμονος*, c'eſt à dire, *irreprehenſible, à qui on ne peut rien reprocher.* Comment ce Poëte peut-il dire cela d'un ſcelerat qui a aſſaſſiné ſon Roi pour en épouſer la femme & ſe rendre maître de ſes Etats ? Il ſeroit difficile de rendre cela ſupportable dans notre maniere de penſer & de nous exprimer. Ce n'eſt pourtant pas une raiſon de condamner Homere, qui ſans doute n'a pas emploïé cette épithete legerement & ſans quelque deſſein de nous apprendre une verité importante. Euſtathe, pour le ſauver, dit qu'il a grand ſoin de ne paroître ni médiſant ni railleur dans ſon Odyſſée, non plus que dans ſon Iliade, que par cette raiſon il donne cette épithete à Egiſthe, épithete priſe, non du mal qui étoit en lui, mais du bien, car il étoit noble, bien-fait, il avoit beaucoup d'eſprit, & qu'ainſi il regarde Egiſthe par le bon côté. Mais cela ne me ſatisfait point & ne ſatisfera perſonne. Je croi qu'il y a une raiſon plus profonde & plus digne d'un grand Poëte. Homere donne ici à Egiſthe cette épithete pour diſculper Jupiter du crime que ce ſcelerat avoit commis, il veut faire voir que Dieu n'eſt point la cauſe des forfaits des hommes, & qu'il les a créez tous ſages & capables de faire le bien, mais que par leur intemperance, par leurs débauches & par le mauvais uſage qu'ils font de leur liberté, ils corrompent ces ſemences de vertu, & ſe précipitent dans le mal. C'eſt comme s'il diſoit, *Jupiter s'étant ſouvenu d'Egiſthe, de cet Egiſthe, qu'il avoit créé prudent & ſage, & capable de ſe bien conduire.*

22. *Quelle inſolence ! les Mortels oſent accuſer les Dieux*] Quand le Jupiter d'Homere tient ce diſcours dans le Conſeil, il y avoit déja près de huit ans qu'Egiſthe avoit aſſaſſiné Aſſamemnon, mais il n'y avoit que très-peu de temps qu'Oreſte avoit vengé ſon pere en puniſſant ce meurtrier. Ainſi c'eſt fort à propos que Jupiter rappelle cette action d'Egiſthe.

23. *Ils nous reprochent que nous ſommes les auteurs des maux qui leur arrivent, & ce ſont eux-mêmes qui par leur folie*] Voici un paſſage très-remarquable & digne d'un Chretien. Les Payens avoient donc déja connu dès le temps d'Homere que Dieu étant ſouverainement bon, ne pouvoit être l'auteur

„ Dieux! [23] ils nous reprochent que nous ſom-
„ mes les auteurs des maux qui leur arrivent,
„ & ce ſont eux-mêmes qui par leur folie [24]
„ ſe précipitent dans des malheurs qui ne leur
„ étoient

teur des maux, & qu'étant auſſi ſouverainement juſte, il recompenſoit le bien & puniſſoit le mal; & par conſéquent que les malheurs, que les hommes s'attirent, ne viennent point de lui, mais uniquement de leur deſordre & de leur folie, puiſqu'ils ſe privent volontairement du bien qu'ils pouvoient acquerir, & qu'ils précipitent dans les maux qu'ils pouvoient éviter.

24. *Se précipitent dans des malheurs qui ne leur étoient pas deſtinez.*] Dans le livre XVII. de l'Iliade nous avons vû qu'Apollon, pour exciter Enée, lui dit qu'on *a vû autrefois de vaillants hommes qui par leur force & par leur courage ont forcé les deſtinées, & que les Troyens perdent le ſuperbe Ilion contre les Decrets du Ciel.* Et j'ai fait voir que cette Theologie, d'Homere eſt très conforme à la ſaine Theologie, qui nous enſeigne que Dieu revoque quelquefois ſes Decrets. L'Ecriture ſainte eſt pleine d'exemples qui prouvent cette verité. Mais d'un autre côté auſſi il eſt certain que rien n'arrive contre les ordres de la Providence. Il ſemble qu'il y ait là quelque contradiction, il n'y en a pourtant aucune. Il y a une double Deſtinée, c'eſt-à dire, deux Deſtinées contraires. Si je fais telle choſe, je tombe dans les ordres de l'une, & ſi je fais le contraire, je tombe dans les ordres de l'autre. Ainſi je ſuis toûjours ſous les Loix de la Providence, quoi qu'il dépende toûjours de moi de les changer, & ni la Providence ne nuit jamais à ma liberté, ni ma liberté ne fait obſtacle à la Providence. Rien n'arrive à l'avanture, car tout arrive en conſéquence des ordres de Dieu; mais comme notre volonté influë ſur tout, elle fait changer ces ordres. Dieu n'a point deſtiné à Egiſthe, par exemple, tels & tels malheurs, c'eſt Egiſthe qui par ſa corruption toute volontaire ſe les attire contre la volonté même de Dieu. Voilà pourquoi Homere dit fort bien qu'*il s'eſt attiré tous ſes maux contre les ordres de la Deſtinée.* Dieu le punit ſelon les Loix de ſa Juſtice, mais c'eſt lui qui s'attire par ſes crimes cette punition qu'il dépendoit de lui d'éviter. Cela accorde parfaitement le ſoin de Dieu, qui preſide & qui juge, avec la liberté & le pur mouvement de l'ame qui choiſit, & qui par ſon mauvais choix ſe précipite dans ce qui ne lui étoit pas deſtiné. Cela ſuffit, à mon avis, pour éclaircir cet

„ étoient pas deſtinez ; comme Egiſthe, [25] car „ cet exemple eſt recent ; contre l'ordre des „ Deſtinées il a épouſé la femme d'Aga„ memnon après avoir aſſaſſiné ce Prince : [26] il „ n'ignoroit pourtant pas la terrible punition „ qui ſuivroit ſon crime ; [27] nous avions eu „ ſoin nous-mêmes de l'en avertir, en lui en„ voïant Mercure, qui lui défendit de notre „ part

ces endroit qui me paroit très-important. J'avoüe que je ſuis étonnée de voir de ſi grandes veritez connuës par des Païens qui ont une Theologie ſi groſſiere & ſi informe, qui croient que Jupiter eſt le ſouverain Etre, le Pere des Dieux & des hommes, qu'il diſpoſe de tout, & que ſes decrets ſont la Deſtinée, & qui cependant le diſent né, & qui racontent ſa genealogie. Il y en avoit même qui parloient de ſa mort, car on montroit ſon tombeau à Crete. Il eſt vrai que Callimaque ſe moque ſur cela des Cretois qui montroient ce prétendu tombeau de Jupiter. *Les Cretois, dit-il, ſont toûjours menteurs, car, grand Roi, ils montrent votre tombeau : mais vous n'êtes pas mort, vous êtes éternellement.* Mais ce même Poëte qui regarde comme un blaſpheme de dire que Jupiter ſoit mort, dit tout de ſuite qu'il eſt né, & que Rhée l'avoit enfanté ſur une montagne d'Arcadie. Il y a bien de l'apparence que cette naiſſance étoit quelque enveloppe, quelque figure que les Savans ſeuls penetroient. Comment accorder ſans cela des idées ſi contraires ?

25. *Car cet exemple eſt recent*] En effet la punition d'Egiſthe ne venoit que de s'executer quand ce Conſeil des Dieux fut tenu. Car, comme je l'ai déja dit, il y avoit près de huit ans qu'Agamemnon avoit été aſſaſſiné. Oreſte fut emporté fort jeune des Etats de ſon pere, ainſi il lui fallut tout ce temps-là pour ſe fortifier & pour ſe mettre en état de punir cet aſſaſſin.

26. *Il n'ignoroit pourtant pas la terrible punition qui ſuivroit ſon crime*] Car il n'y a point de méchant qui ne ſache ce qui eſt dû à ſes crimes, & Homere va nous dire comment il le ſait.

27. *Nous avions eu ſoin nous-mêmes de l'en avertir, en lui envoïant Mercure*] Voici une grande verité revêtuë d'une Poëſie bien admirable. Dieu eſt ſi bon, qu'il ne ſe laſſe jamais d'avertir les hommes. Jupiter dit ici formellement qu'il avoit averti Egiſthe. Comment l'avoit-il averti ? en lui

„ part d'attenter à la vie du fils d'Atrée & de
„ s'emparer de ſon lit, qui lui déclara qu'Oreſ-
„ te vengeroit cette mort & le puniroit de ſes
„ forfaits dès qu'il ſeroit en âge, & que com-
„ mençant à ſe ſentir, il deſireroit de rentrer
„ dans ſes Etats. Mercure l'avertit en vain;
„ ce ſcelerat aveuglé par ſa paſſion, n'écou-
„ ta point des avis ſi ſalutaires, [28] auſſi vient-
„ il

lui envoïant Mercure. Qui eſt Mercure? c'eſt ici la Loi naturelle que Dieu a gravée dans le fond de tous les cœurs, & qui, comme dit Ciceron, eſt non ſeulement plus ancienne que le Monde, mais auſſi ancienne que le Maître du Monde. Car, ajoute-t-il, *il y avoit une Raiſon émanée du ſein même de la Nature qui portoit au bien & qui détournoit du mal. Raiſon qui ne commença pas à devenir loi, quand elle commença à être écrite, mais qui le fut dès qu'elle exiſta, & elle exiſta en même temps que l'Entendement Divin. C'eſt pourquoi la Loi veritable & primordiale propre à ordonner & à défendre, c'eſt la Raiſon du grand Jupiter.* Voilà cette Raiſon du grand Jupiter, que Jupiter lui-même appelle ici *Mercure*; cette Raiſon émanée de Dieu, & qui crie inceſſamment dans les cœurs les plus corrompus, *cela eſt bien, cela eſt mal.* C'eſt ſans doute ſur ce paſſage que fut fait cet ancien proverbe dont parle le Philoſophe Simplicius, *La Raiſon eſt le Mercure de tous les hommes.* Ce paſſage me fait ſouvenir d'un paſſage d'Epictete tout ſemblable, qui eſt parfaitement beau. Ce Philoſophe dit dans le livre III. d'Arrien, *Apollon ſavoit bien que Laïus n'obeïroit pas à ſon oracle; Apollon ne laiſſa pas de prédire à Laïus les malheurs qui le menaçoient. La bonté de Dieu ne ſe laſſe jamais d'avertir les hommes; cette ſource de verité coule toûjours, mais les hommes ſont toûjours incredules, deſobeïſſants, rebelles.* Je dois cette remarque à M. Dacier.

28. *Auſſi vient-il de païer à la Juſtice Divine tout ce qu'il lui devoit*] Voici encore un paſſage bien important. Il y a deux choſes qui me paroiſſent très-dignes de remarque: la premiere, c'eſt qu'Homere regarde les crimes, les péchez, comme des dettes qu'il faut païer à la Juſtice Divine. C'eſt la même idée que nous a donné la Religion Chrétienne; notre Seigneur lui-même leur a donné ce nom dans l'admirable priere qu'il nous a enſeignée, *dimitte nobis debita noſtra:* REMETTEZ-*nous nos dettes.* Et il regarde les pécheurs comme des débiteurs qui doivent ſatisfaire leur créancier: S. Matth. XVIII. 27. S. Luc VI. 41. Et l'autre, qui n'eſt pas moins digne de conſideration, c'eſt que Dieu ne punit pas

„ il de païer à la Juſtice Divine tout ce qu'il
„ lui devoit.

[29] La Déeſſe Minerve, prenant la parole, répondit : „ Fils du grand Saturne, qui êtes
„ notre pere & qui regnez ſur tous les Rois,
„ ce malheureux ne meritoit que trop la mort
„ qu'il a ſoufferte; [30] periſſe comme lui qui-
„ con-

toûjours les crimes dès qu'ils ſont commis, & qu'il donne ſouvent aux pécheurs un long délai juſqu'à ce qu'ils aïent comblé la meſure de leurs iniquitez, & qu'alors il leur fait païer tout à la fois ἀθρόα πάντα *toutes leurs dettes.*

29. *La Déeſſe Minerve, prenant la parole, répondit*] C'eſt la conjoncture preſente qui a fourni à Jupiter le ſujet du diſcours qu'il vient de tenir; Egiſthe vient d'être puni de ſes crimes; Minerve, qui eſt la Sageſſe même, profite fort bien de cette occaſion pour favoriſer Ulyſſe. Car ſi les méchans ſont punis, les bons doivent être recompenſez, protegez. Ulyſſe eſt homme pieux, il eſt perſecuté injuſtement, il eſt donc temps que tous ſes malheurs finiſſent. Il y a dans tout cela un naturel charmant, on ne peut y ſoupçonner ni préparation ni art, tout naît ſur le champ, & c'eſt une grande adreſſe.

30. *Periſſe comme lui quiconque imitera ſes actions*] Minerve étant la Sageſſe même, ne peut point ne pas vouloir que les forfaits ſoient punis, ſur tout les forfaits comme ceux d'Egiſthe, l'adultere, l'homicide, &c. car c'eſt par ſes ordres même qu'ils ſont punis. Mais autant qu'elle veut la punition des méchans, autant veut-elle la recompenſe des bons. C'eſt le même principe. Ulyſſe doit donc être ſecouru, protegé.

31. *Dans une Iſle éloignée toute couverte de bois, au milieu de la vaſte mer, & habitée par une Déeſſe*] Strabon nous apprend qu'Apollodore avoit repris Callimaque de ce que contre la foi dûë au temoignage d'Homere qui fait entendre que cette Iſle de la Déeſſe Calypſo étoit dans l'Ocean, & que par conſéquent les *erreurs* d'Ulyſſe avoient été juſques dans l'Ocean, veut que ce ſoit l'Iſle apellée *Gaulus*, qui eſt au milieu de la mer entre la Sicile & l'Afrique, un peu au deſſus de l'Iſle de Melite, Malte. Mais Callimaque avoit raiſon & Apollodore avoit tort. Homere a voulu parler de cette Iſle de Gaulus; mais pour rendre la choſe plus admirable, il dépaïſe cette Iſle, s'il eſt permis de parler ainſi,

&

„ conque imitera ſes actions. * Mais mon cœur
„ eſt enflammé d'indignation & de colere quand
„ je penſe aux malheurs du ſage Ulyſſe, qui
„ depuis long-temps eſt accablé d'une infinité de
„ maux, loin de ſes amis [31] dans une Iſle éloignée
„ toute couverte de bois, au milieu de la vaſte
„ mer, [32] & habitée par une Déeſſe [33] fille du
„ ſage

& il la tranſporte au milieu de l'Ocean, & en fait l'Iſle Atlantique dont il avoit ouï parler.

32. *Et habitée par une Déeſſe*] Cela n'eſt pas ajouté inutilement, c'eſt pour augmenter les malheurs d'Ulyſſe. Il eſt dans une Iſle éloignée, au milieu de l'Ocean & au pouvoir d'une Déeſſe, & par conſéquent hors d'état & hors de toute eſperance de ſortir jamais de ſes mains, ſans une protection de Dieu toute particuliere.

33. *Fille du ſage Atlas*] L'épithete ὀλοόφρονος dont Homere ſe ſert, eſt un de ces termes très-frequens dans la Langue Grecque, qui ſignifient des choſes entierement oppoſées; car elle ſignifie *qui n'a que de méchantes choſes dans l'eſprit, qui ne penſe qu'à des choſes nuiſibles, funeſtes, qui eſt terrible, dangereux.* Ὀλίθρια φρονοῦντος, κακόφρονος, δεινοῦ, Heſych. Et il peut ſignifier auſſi, *qui a une connoiſſance infinie, qui ſait tout, qui étend ſes vûës ſur tout.* Ὡς τὰ ὑπὲρ ὅλων φρονοῦντα, ἤγουν τῶν ὅλων φροντιστικόν. Dans quel ſens Homere l'a-t-il employé? a-t-il voulu blâmer Atlas? l'a-t-il voulu loüer? Euſtathe l'a pris dans le dernier ſens après Cleanthes. Pour accorder les deux, ne pourroit-on pas croire qu'Homere avoit entendu quelque choſe de l'ancienne tradition, qui diſoit qu'Atlas étoit le même qu'Enoch, & qu'Enoch étoit un grand Aſtrologue, qui aïant prévû & prédit le déluge univerſel, ne ceſſoit d'exhorter les hommes à ſe repentir & à tâcher de détourner ce fleau par leurs larmes. Et pour mieux aſſûrer la choſe, il avoit appellé ſon fils *Methuſela*, pour faire entendre qu'après ſa mort les eaux couvriroient toute la face de la terre. Ses prédictions & ſes lamentations continuelles le firent appeller le *pleureur*. Car le monde eſt toûjours ennemi de ces ſortes de prédictions; ſes larmes même paſſerent en proverbe. Ainſi Homere ſur la foi de cette tradition, a pû fort bien dire d'Atlas qu'*il penſoit des choſes funeſtes, & que ſachant tout, il étendoit ſes ſoins & ſes penſées ſur tout.* Je ne donne ma penſée que comme une conjecture fort incertaine, mais qui ne laiſſe pas d'avoir quelque fondement;

CE

„ ſage Atlas, [34] qui connoit tous les abyſmes
„ de la mer, & qui ſur des colomnes d'une
„ hauteur prodigieuſe ſoutient la maſſe de la Ter-
„ re & la vaſte machine des Cieux. [35] Cette
„ Nymphe retient ce malheureux Prince qui
„ paſſe les jours & les nuits dans l'amertume
„ &

car il paroît qu'Homere étoit très-bien inſtruit des traditions les plus anciennes, & l'on voit très-ſouvent qu'il y fait alluſion par un ſeul mot. Cette remarque & celle qui ſuit ſont de M. Dacier.

34. *Qui connoit tous les abyſmes de la mer, & qui ſur des colomnes d'une hauteur prodigieuſe ſoutient la maſſe de la Terre & l'immenſe étenduë des Cieux*] On peut croire que c'eſt pour dire poëtiquement qu'Atlas n'ignoroit rien de tout ce qui eſt dans le Ciel, dans la Terre & dans la Mer, & c'eſt ainſi qu'on l'a expliqué; mais pour moi je croi qu'il y a plus de myſtere dans ces paroles, & qu'elles peuvent ſervir à appuïer la penſée que je viens d'expliquer. Car ſur ce qu'Enoch, ou Atlas, avoit prédit le déluge, & que l'on croïoit que cette prédiction étoit l'effet de la profonde connoiſſance qu'il avoit de l'Aſtrologie, on dit de lui qu'il connoiſſoit les abyſmes de la Mer & qu'il ſoutenoit le Ciel ſur des colomnes, pour faire entendre qu'il avoit ſû que les abyſmes de la Mer & les Cieux fourniroient toutes les eaux pour inonder la Terre comme s'il en avoit diſpoſé: *Rupti ſunt fontes abyſſi magnæ, & cataractæ cœli apertæ ſunt.* „ Tou-
„ tes les digues des grandes ſources de l'abyſme furent rom-
„ puës, & les cataractes du Ciel furent ouvertes". Voilà à quoi Homere peut avoir fait alluſion. Mais il ne ſuffit pas de découvrir les ſens cachez ſous les expreſſions de ce Poëte, il faut encore tâcher de pénétrer d'où il a pû tirer ces images & ce qui a pû lui fournir ces expreſſions. Ceux qui expliquent tout ce paſſage par une allégorie phyſique, diſent que toute cette belle Poëſie, qu'Homere étale ici, n'eſt qu'un emblême de l'axe du Monde qui eſt ſuppoſé paſſer par le milieu de la Terre & s'étendre depuis un Pole juſqu'à l'autre. Que cet axe eſt conſideré quelquefois comme une ſeule colomne qui ſoutient la Terre & les Cieux, c'eſt pourquoi Eſchyle, & Platon après lui, l'ont appellé κίονα au ſingulier; tantôt il eſt conſideré comme deux colomnes, l'une qui va depuis le centre de la Terre juſqu'à l'un des Poles, & l'autre depuis le même centre juſqu'au Pole oppoſé, & c'eſt ainſi qu'Homere l'a partagé. Voilà pourquoi

il

„ & dans la douleur. Elle n'eſt touchée ni de
„ ſes ſoupirs ni de ſes larmes; mais par des paro-
„ les pleines de douceur & par les expreſſions
„ de la plus vive tendreſſe, elle tâche de cal-
„ mer ſes chagrins & de lui faire oublier Itha-
„ que. Ulyſſe réſiſte à tous ſes charmes, [36] il
„ ne

il a dit *des colomnes* au pluriel, mais cela me paroît plus ſubtil que ſolide. J'ai déja dit qu'Homere a placé l'Iſle d'Ogygie dans l'Ocean Atlantique, cela étant, le voiſinage de l'Afrique & du bas de l'Eſpagne & le mont Atlas ont pû donner à Homere l'idée de ces colomnes qui ſoutiennent les Cieux. Avant lui l'Ecriture ſainte avoit dit *les colomnes des Cieux*, pour les plus hautes montagnes, comme dans ce paſſage de Job XXVI. 11. *Columnæ cœli contremiſcunt & pavent ad nutum ejus.* „ Les colomnes des Cieux tremblent „ & ſont effrayées à la moindre de ſes menaces". Mais il y a encore ici quelque choſe de plus particulier, & qui a pû fournir à Homere l'image de ces colomnes qui ſoutiennent les Cieux, je veux dire les colomnes mêmes qu'Hercule avoit élevées ſur le détroit, pour marquer la fin de ſes expeditions, ſelon la coutume des Voyageurs & des Conquerants. Car on ne peut pas douter que ces colomnes ne fuſſent encore du temps d'Homere; & quand elles n'auroient plus exiſté, les lieux où elles avoient été placées avoient ſans doute retenu leur nom, comme cela arrive d'ordinaire ſelon la judicieuſe remarque de Strabon. Voilà comme la Poëſie ſait profiter de tout ce que la Nature preſente, & de tous les bruits que la Renommée répand.

35 *Cette Nymphe retient ce malheureux Prince qui paſſe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur*] Je ne ſaurois m'empêcher de faire remarquer ici le grand relief qu'Homere donne à la vertu par le contraſte admirable de la paſſion de la Déeſſe Calypſo, & de le ſageſſe d'Ulyſſe qui réſiſte à tous ſes charmes.

36. *Il ne demande qu'à voir ſeulement la fumée de ſon Palais*] Il y a une grande douceur dans cette idée, & rien ne peint mieux l'ardent deſir qu'on a naturellement de revoir ſa patrie après une longue abſence. Ulyſſe ſouhaite paſſionnément de revoir Ithaque; mais ſi les Dieux lui refuſent cette ſatisfaction, il demande au moins d'en approcher, & pourvû qu'il puiſſe voir la fumée qui ſort de ſes toits, il eſt prêt de donner ſa vie. Cela eſt encore plus fort que ce que Ciceron a relevé en deux ou trois endroits de ſes Ou-

vra-

„ ne demande qu'à voir ſeulement la fumée de
„ ſon Palais, & pour acheter ce plaiſir, il eſt
„ prêt de donner ſa vie. Dieu tout puiſſant,
„ votre cœur n'eſt-il point touché ? ne vous
„ laiſſerez-vous point flechir ? n'eſt-ce pas le
„ même [37] Ulyſſe qui vous a offert tant de ſa-
„ crifices ſous les murs de Troye ? pourquoi
„ êtes-vous donc ſi irrité contre lui ?

„ Ma fille, lui répondit le Maître du tonner-
„ re, [38] quelle parole venez-vous de laiſſer
„ échapper ? comment ſeroit-il poſſible que j'ou-
„ bliaſſe le divin Ulyſſe, [39] qui ſurpaſſe tous
„ les hommes en prudence, & qui a offert le
„ plus de ſacrifices aux Dieux immortels qui
„ habitent l'Olympe ? mais Neptune eſt toûjours
„ irrité contre lui à cauſe de ſon fils Polyphe-
„ me le plus grand & le plus fort des Cyclopes,
„ qu'il

vrages, qu'Ulyſſe préfera de revoir Ithaque à l'immortalité que Calypſo lui offroit. Il demande d'achetter au prix de ſes jours le plaiſir, non de retourner à Ithaque, mais ſeulement de voir de loin la fumée de ſon Palais.

37. *Qui vous a offert tant de ſacrifices ſous les murs de Troye*] *Sous les murs de Troye*, n'eſt pas ajoûté inutilement ſelon la remarque d'Euſtathe. Car ce n'eſt pas une choſe bien admirable qu'un Prince offre beaucoup de ſacrifices dans ſon païs, où il a tout en abondance, mais d'en offrir beaucoup à l'armée dans un païs ennemi, voilà une marque éclatante & certaine d'une veritable pieté.

38. *Quelle parole venez-vous de laiſſer échaper ?*] Jupiter regarde le diſcours de Minerve comme un reproche injurieux à ſa Providence, & il fait entendre que c'eſt un blaſpheme non ſeulement de dire que Dieu perſecute les gens de bien, mais de s'imaginer même qu'il les oublie, comment cela ſeroit-il poſſible ?

39. *Qui ſurpaſſe tous les hommes en prudence, & qui a offert le plus de ſacrifices aux Dieux*] Homere fait bien ſentir ici que la veritable prudence conſiſte à honorer les Dieux. Plus un homme eſt prudent, plus il offre de ſacrifices. Comme Moïſe diſoit au peuple qu'il conduiſoit, *Hæc eſt enim veſtra ſapientia & intellectus coram populis.* „ Car c'eſt là toute votre

„ ſa

„ qu'il a privé de la vûë. Ce Dieu étant devenu amoureux de la Nymphe Thooſſa, fille de Phorcys l'un des Dieux marins, & l'aïant trouvé ſeule dans les grottes profondes & délicieuſes du Palais de ſon pere, eut d'elle ce fils „ qui eſt la cauſe de la haine qu'il conſerve contre ce Heros: [40] & comme il ne peut lui faire „ perdre la vie, il le fait errer ſur la vaſte mer „ & le tient éloigné de ſes Etats. [41] Mais voyons „ ici tous enſemble, & prenons les meſures neceſſaires pour lui procurer un heureux retour. „ Neptune ſera enfin obligé de calmer ſon reſſentiment & de renoncer à ſa colere, car il „ ne pourra pas tenir ſeul contre tous les Dieux.

La Déeſſe Minerve prenant la parole, dit: „ Fils de Saturne, Pere des Dieux & des hommes, [42] ſi telle eſt la volonté des Immortels „ qu'U-

„ ſageſſe & toute votre prudence d'obſerver ces Loix devant les peuples.

40. *Et comme il ne peut lui faire perdre la vie*] Car la vie des hommes ne dépend que du ſeul Dieu qui l'a donnée.

41. *Mais voyons ici tous enſemble, & prenons les meſures neceſſaires*] Jupiter dit, *voyons ici tous enſemble*, quoi qu'il ſoit le Dieu ſuprême & le ſeul Sage, il n'exclut pourtant de ſes conſeils aucun des Dieux, pour apprendre aux Princes que quelque ſageſſe qu'ils aïent, ils ne doivent jamais déliberer ſeuls des affaires importantes de leurs Etats, & qu'ils doivent appeler à leurs Conſeils tous les ſages; car, comme dit le plus ſage des Rois, „ le ſalut eſt dans la multitude des Conſeils". *Salus ubi multa conſilia*, Proverb. XI. 14. „ Et là ſera le ſalut où ſe trouvera la multitude des „ conſeils ". *Et erit ſalus ubi multa conſilia ſunt*, ibid. XXIV. 6.

42. *Si telle eſt la volonté des Immortels qu'Ulyſſe retourne dans ſa patrie, envoyons promptement Mercure*] Homere ne s'amuſe pas à faire opiner tous les Dieux; Minerve, qui eſt la Sageſſe, voit que tous les Dieux conſentent au retour d'Ulyſſe, elle propoſe d'abord les moïens qu'il faut prendre pour le procurer.

„ qu'Ulyſſe retourne dans ſa patrie, envoyons
„ promptement Mercure à l'Iſle d'Ogygie porter
„ à cette belle Nymphe vos ordres ſuprêmes,
„ afin qu'elle laiſſe partir Ulyſſe; [43] cependant
„ j'irai à Ithaque pour exciter ſon fils & pour lui
„ inſpirer la force dont il a beſoin, afin qu'ap-
„ pellant les Grecs à une aſſemblée, il ait le
„ courage de s'oppoſer à l'inſolence des Princes
„ qui pourſuivent ſa mere, & qui égorgent
„ continuellement ſes bœufs & ſes moutons
„ pour

43. *Cependant j'irai à Ithaque pour exciter ſon fils, & lui inſpirer la force dont il a beſoin*] Homere commence dès ici à préparer la merveille de la défaite des Pourſuivants, & dès ici il jette les fondemens de la vraiſemblance dont il a beſoin pour rendre cette action croyable; car comme c'eſt le principal but du Poëte & l'unique ſujet de ſon Poëme, tout doit tendre là, & tout doit s'y rapporter comme à la fin principale. C'eſt là une remarque d'Euſtathe qui eſt pleine de ſens. En effet, puiſque Minerve inſpirera à Telemaque encore très-jeune & qui n'a encore rien vû ni rien fait, le courage & la force de s'oppoſer à ce grand nombre de Princes, de leur reſiſter & de les menacer, que ne doit-on point attendre d'Ulyſſe, qui a déja executé tant de grandes choſes, qui s'eſt tiré ſi heureuſement de tant de perils, & qui avec de plus grands ſecours aura encore celui de la même Déeſſe? C'eſt une grande leçon pour les Poëtes. Ils ne ſauroient commencer de trop bonne heure à fonder les merveilles qui doivent enfin s'executer. Autrement le Lecteur, qui n'y ſera ni accoutumé ni préparé, les regardera comme incroyables. Et l'on peut étendre à ce qui n'eſt pas bien amené, le précepte qu'Horace donne ſur les choſes atroces & monſtrueuſes qu'il veut qu'on éloigne des yeux du ſpectateur:

Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.

44. *Je l'envoyerai à Sparte & à Pylos s'informer de ſon pere*] Ce voyage de Telemaque à Pylos & à Sparte eſt naturellement & neceſſairement imaginé. Il n'eſt pas naturel que ce Prince à l'âge où il eſt, car il a au moins dix-neuf ans, ſe tienne enfermé dans ſon Palais à ſouffrir les inſolences des Pourſuivants, il faut qu'il ſe donne quelque mouvement pour tâcher d'apprendre quelques nouvelles de ſon pere. Homere tire de ce voyage de grandes beautez;

„ pour faire des ſacrifices & des feſtins. [44] Je
„ l'envoïerai à Sparte & à Pylos s'informer de
„ ſon pere, afin qu'il tâche d'apprendre des nou-
„ velles de ſon retour, [45] & que par cette re-
„ cherche il acquiere un renom immortel parmi
„ les hommes.

En finiſſant ces mots, [46] elle attache à ſes beaux pieds ſes talonnieres immortelles & toutes d'or, [47] avec leſquelles, plus legere que les vents, elle traverſe les Mers & la vaſte étenduë de

tez; car outre qu'il étend ſa fable par des épiſodes agréables & par des hiſtoires anciennes, qui font un veritable plaiſir, il travaille à embellir & à rendre vraiſemblable le caractere de Telemaque, qui ſans cela n'auroit pû ni dû être ſi beau. Ce jeune Prince, s'il étoit demeuré toûjours enfermé dans ſon Iſle, auroit été un pauvre perſonnage; au lieu que dans ce voyage il apprend de grandes choſes de ſon pere, qu'il auroit toûjours ignorées, & qui lui élevent le courage & l'eſprit, & le rendent capable de le ſeconder dans les occaſions les plus difficiles.

45. *Et que par cette recherche il acquiere un renom immortel parmi les hommes.*] La bonne réputation eſt ſur tout neceſſaire aux Princes, & ils ne ſauroient commencer de trop bonne heure à en jetter les fondemens. L'empreſſement que Telemaque temoigne pour aller apprendre des nouvelles de ſon pere lui acquerra un renom immortel, au lieu que ſa negligence ſur un devoir ſi important l'auroit deshonoré dans tous les ſiécles.

46. *Elle attache à ſes beaux pieds ſes talonnieres immortelles.*] Mercure n'eſt pas le ſeul qui ait des talonnieres, Homere en donne auſſi à Minerve, & c'eſt une remarque que les Peintres ne doivent pas oublier.

47. *Avec leſquelles, plus legere que les vents, elle traverſe.*] Je parle ma Langue, mais pour ſuivre la lettre, il auroit fallu traduire *qui la portent ſur la mer & ſur la terre auſſi vite que les ſouffles des vents.* Sur quoi Euſtathe veut que l'on remarque cette expreſſion Poëtique, comme une expreſſion qui renferme un miracle, ces talonnieres au lieu d'être portées portent la Déeſſe, comme des ailes qui la rendent auſſi legere que les vents. Mais j'avouë que je n'apperçois dans cette expreſſion rien d'extraordinaire ni de miraculeux. Rien n'eſt plus naturel, & je croi qu'il n'y a point de

de la Terre. [48] Elle prend ſa pique armée d'un airain étincelant, cette pique forte & peſante dont elle renverſe les eſcadrons des plus fiers Heros quand ils ont attiré ſa colere. Elle s'élance du haut des ſommets de l'Olympe & arrive

Langue où l'on ne puiſſe dire que les ailes portent les oiſeaux. Les ailes en appuyant ſur une quantité d'air les ſoûtiennent, les portent, & par leur mouvement qui pouſſe l'air, comme les rames pouſſent l'eau, elles leur donnent la facilité d'avancer. On peut dire la même choſe des talonnieres, puiſqu'elles font le même effet que les ailes.

48. *Elle prend ſa pique armée d'un airain étincelant*] J'ai déja remarqué dans l'Iliade que les Anciens ſe ſervoient de l'airain plûtôt que du fer pour leurs armes défenſives & offenſives. Cependant on ne peut pas douter qu'ils n'euſſent du fer puiſqu'il en eſt ſi ſouvent parlé dans Homere, & que dans ce même Livre nous voïons que Mentes mene à Temeſe en Italie un vaiſſeau chargé de fer pour l'échanger contre de l'airain, & qu'ils l'emploïoient à pluſieurs ouvrages. Nous liſons dans nos Livres ſaints que le fer étoit anciennement auſſi eſtimé que l'airain. David dit lui-même qu'il avoit préparé un poids infini de fer & d'airain pour bâtir la Maiſon du Seigneur: *Æris verò & ferri non eſt pondus, vincitur enim numerus magnitudine.* Cependant ils emploïoient plus communément l'airain pour toutes les armes. Nous trouvons bien dans l'Ecriture quelques armes de fer. * L'épée dont Aod tua Eglon Roi de Moab étoit de fer. La pique de Goliath † étoit armée d'un fer qui peſoit ſix cens ſicles. La pique de ce Philiſtin, qui penſa tuer David, avoit auſſi un fer du poids de trois cens onces. Il eſt encore parlé † d'armes de fer & de cuiraſſes de fer, comme dans Homere on ne laiſſe pas de trouver une maſſuë de fer, des javelots de fer, des épées de fer: mais cela eſt plus rare, & pour l'ordinaire les armes étoient d'airain. Peut-être avoient-ils trouvé le ſecret de préparer l'airain, & qu'ils n'avoient pas celui de préparer le fer auſſi bien & de lui donner une bonne trempe. Mais il faut plûtôt croire qu'ils préferoient l'airain, parce qu'il eſt plus brillant, plus éclatant que le fer.

49. *Et aïant pris la figure de Mentes Roi des Taphiens*] La tra-

* *Jug. III. 22.* † *1. Rois XVII. 7.*
† *Job XX. 24. Apocal. IX. 9.*

ve à Ithaque à la porte du Palais d'Ulyſſe & s'arrête à l'entrée de la cour tenant ſa pique à la main, [49] & aïant pris la figure de Mentes Roi des Taphiens. [50] Elle trouve là les fiers Pourſuivants de Penelope, qui aſſis ſur des peaux de

tradition nous apprend qu'Homere a été ſi ſenſible à l'amitié, qu'il a voulu faire honneur à ſes amis, en conſacrant leurs noms dans ces Poëmes. J'ai déja remarqué dans ſa Vie, que dans ſon Iliade il a marqué ſa reconnoiſſance à Tychius, & qu'il la marque de même dans ſon Odyſſée à Mentor, à Phemius & à Mentes. Ce Mentes étoit un celebre Negociant de l'Iſle de Leucade. Il prit Homere à Smyrne, le mena avec lui, & lui fit faire tous ſes voyages. C'eſt à ce Mentes que nous devons les deux Poëmes d'Homere, car ce Poëte ne les auroit apparemment jamais faits ſans les lumieres qu'il avoit acquiſes dans ſes courſes, & ſans les découvertes qu'il y avoit faites. Homere pour lui faire honneur ne ſe contente pas de donner ſon nom au Roi de l'Iſle de Taphos, une des Iſles Echinades, il feint encore que Minerve prend ſa figure préferablement à celle de tous les autres Rois voiſins d'Ithaque. Pouvoit-il le mieux loüer? Euſtathe ne laiſſe pas de dire qu'il ſe peut faire qu'il y eût alors à Taphos un Roi, ami d'Ulyſſe, qui s'appelloit Mentes. Cela peut être, mais j'aime mieux m'en tenir à la tradition, qui eſt honorable à l'amitié.

50. *Elle trouve là les fiers Pourſuivants de Penelope.*] Homere commence bien-tôt à mettre devant les yeux l'indignité de ces Princes qui paſſoient leur vie dans les jeux & dans la débauche. Rien n'eſt plus ſenſé: cependant c'eſt de ce début que ſe moque l'Auteur du *Parallele*: *Ce Poëme eſt fort comique*, dit-il, *à le regarder par rapport à nos mœurs. Minerve trouve les amants de Penelope qui joüoient aux dez devant ſa porte, aſſis ſur des peaux de bœufs qu'ils avoient tuez eux-mêmes.* N'eſt-ce pas bien entrer dans le ſujet du Poëme, & bien penetrer les vûës du Poëte dans les caracteres qu'il a formez?

Euſtathe fait remarquer que le Poëte repreſente ces Princes joüant dans la cour du Palais, parce que la timidité & la poltronnerie les empêchoient de s'en éloigner, ils aſſiegeoient l'entrée pour voir tout ce qui entroit ou qui en ſortoit, de peur qu'on ne prît contre eux quelques meſures.

de bœufs qu'ils avoient tuez eux-mêmes, [51] ſe divertiſſoient à joüer. Des herauts & de jeunes hommes étoient autour d'eux & s'empreſſoient à les ſervir. Les uns mêloient l'eau & le vin dans les urnes, [52] & les autres lavoient & eſſuïoient les tables avec des éponges, & les couvroient enſuite de toutes ſortes de mets.

Telemaque ſemblable à un Dieu apperçût le premier la Déeſſe, car il étoit aſſis avec ces Princes, le cœur triſte [53] & uniquement occupé de

51. *Se divertiſſoient à joüer*] Je n'ai pû exprimer le jeu auquel ils joüoient, car nous n'avons rien en notre Langue qui y réponde; & nous ne ſavons, ni ce que c'étoit que le [illegible] des Grecs, ni comment on y joüoit; on dit ſeulement qu'on y joüoit ſur un damier marqué de chaque côté de cinq lignes & chacun des joüeurs avoit cinq marques qui étoient comme nos dames, ou comme nos pions des échecs; mais d'autres prétendent que c'étoit un jeu bien plus varié. En effet, Athenée raconte qu'Apion d'Alexandrie diſoit qu'il avoit appris d'un homme d'Ithaque, appellé Cteſon, que ce jeu des Pourſuivants étoit de cette maniére: Ils étoient cent huit, ils ſe partageoient en deux bandes, cinquante-quatre de chaque côté; ils plaçoient chacun leur marque ou leur pion dans un damier ſur des quarrez vis à vis les uns des autres. Entre ces rangées de marques paralleles, il y avoit un eſpace vuide; au milieu de cet eſpace on plaçoit la maîtreſſe marque, & comme nous dirions la Reine, & elle ſervoit de but à tous les joüeurs. Celui qui avec ſa dame frappoit & déplaçoit cette dame, mettoit la ſienne à ſa place, & s'il frappoit encore cette dame ſans toucher à aucune des autres, il gagnoit le jeu; & celui qui gagnoit le plus de coups dans les tours dont on étoit convenu, gagnoit la partie, & il tiroit de là un augure que ſa maîtreſſe lui ſeroit favorable, & qu'elle le prefereroit à ſes rivaux. La maîtreſſe dame avoit tous les noms que les joüeurs vouloient lui donner. Les Pourſuivants l'appelloient *Penelope*.

On prétend que ce jeu avoit été inventé par Palamede à la guerre de Troye, pour amuſer les Grecs & pour les empêcher de ſentir la longueur de ce ſiege, & Sophocle le diſoit en propres termes dans ſa Piece intitulée *Palamede*. On avoit donc apporté ce jeu à Ithaque, ou dans les Iſles voiſines,

de l'idée de ſon pere, & ſe le figurant déja de retour qui chaſſoit ces inſolents, qui ſe faiſoit reconnoître pour Roi & pour Maître, & qui ſe mettoit en poſſeſſion de tous ſes biens. L'eſprit rempli de ces penſées, il apperçoit Minerve & s'avance vers elle, [54] car il ne pouvoit ſouffrir qu'un étranger fût ſi long-temps à ſa porte. S'étant donc approché, il lui preſente la main, prend ſa pique pour la ſoulager, & lui parle en ces termes:

„ Etran-

ſines, avant le retour des Grecs. Platon en donne l'invention aux Egyptiens. * *Les Egyptiens*, dit-il, *ont inventé l'Arithmetique, la Geometrie & l'Aſtronomie; ils ont encore inventé πεττεια & κυβοια, le jeu des marques & celui des dez.* Mais ce jeu des marques étoit bien different de celui que joüoient les Grecs. Comme les Egyptiens ne ſouffroient aucun jeu inutile & qui n'eût d'autre but que le plaiſir, ils avoient imaginé un jeu que l'on joüoit ſur un échiquier où étoit marqué le cours du Soleil, celui de la Lune & les Eclipſes. Mais on ne ſait ni la maniere ni les regles de ce jeu.

52. *Et les autres lavoient & eſſuioient les tables avec des éponges*] Car ni les Grecs ni les Romains ne connoiſſoient l'uſage des napes.

53. *Et uniquement occupé de l'idée de ſon pere, & ſe le figurant déja de retour*] Homere donne ici une grande idée de Telemaque, en le repréſentant uniquement occupé de ces penſées. Mais ces penſées ſi ſages & qui percent même l'avenir, c'eſt l'approche de la Déeſſe qui les inſpire. La Sageſſe ne nous rend pas ſeulement attentifs aux devoirs de notre état, & ne regle pas ſeulement nos ſentimens & nos penſées, mais elle éclaire encore ſouvent l'ame, & lui donne des preſſentimens de ce qui doit arriver.

54. *Car il ne pouvoit ſouffrir qu'un étranger fût ſi long-temps à ſa porte*] On peut remarquer ici la politeſſe de ces temps heroïques. Telemaque n'envoye perſonne pour faire entrer cet étranger, il y va lui-même, il le prend par la main droite, ce qui étoit alors & une marque & un gage de fidelité. Il ſoutient ſa pique & lui parle avec toute ſorte d'honnêteté.

* *Dans le Phedre tom. 3. p. 274.*

car il
tions
fait al
ſuit ſor
34
colomne.
l'immo
re poë
dans le
qu'on l'
de myſt
appuier
qu'Enoc
croïoit
connoiſſ
connoiſſ
ſur des c
les abyſm
eaux pou
Rupti ſunt
„ tes les d
„ puës, &
Homere pe
couvrir le
encore tâc
qui a pû
tout ce p
te cette b
blême de
milieu de
tre. Que
le colomn
quoi Eſch
ſingulier;
l'une qui
Poles, &
poſé, & c

d'un beau tapis de differentes couleurs [58] & qui avoit un marchepied bien travaillé. [59] Il met près d'elle un autre siege pour lui, les deux sieges un peu éloignez des Poursuivants, afin que son hôte fût moins incommodé du bruit, & que son repas fût plus tranquille que s'il le faisoit manger avec eux, & pour pouvoir aussi lui demander plus librement des nouvelles de son pere. [60] En même temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent pour donner à laver. Elle met ensuite une table très-propre; [61] la Sommeliere donna le pain & les autres

tes couleurs est fort ancien, puisque nous en voyons déja dès le temps de Moyse; le voile de l'Arche étoit d'une admirable varieté, *pulcra varietate contextum.* Exod. xxvi. 31. On faisoit aussi des étoffes de même pour les habits; les habits d'Aaron & de ses fils étoient d'une étoffe de differentes couleurs. Les Princesses & les grandes Dames s'habilloient de ces sortes d'étoffes. C'est pourquoi David dit: *Adstitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate.* Et circummicta varietatibus.

58. *Et qui avoit un marchepied bien travaillé.* Les sieges que l'on donnoit aux personnes de distinction, devoient toujours accompagner d'un marchepied. J'en ai déja parlé sur l'Iliade.

59. *Il met près d'elle un autre siege pour lui.* Il est bon de remarquer jusqu'au bout la politesse de Telemaque. Il donne à Minerve un siege honorable qui a son marchepied, qu'Homere appelle θρόνον throne, & il prend pour lui un siege inferieur, plus commun & sans marchepied, qu'il appelle κλισμὸν siege. On ne peut pas douter que ces sieges ne soient differents. Les Poursuivants mêmes observent entre eux la même difference: les uns prennent des sieges communs κλισμοὺς, & les autres les sieges de distinction θρόνους, selon leur dignité & leur puissance.

60. *En même temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent.* On ne peut pas douter que dans cette maniere de service Homere ne peigne les mœurs de son temps; & dans ces mœurs on voit un mélange admirable de simplicité & de magnificence.

61. *La Sommeliere donna le pain & les autres mets qu'elle avoit*

„ Etranger, ſoyez le bien venu. Vous ſerez „ reçu ici avec toute ſorte d'amitié & de cour- „ toiſie & avec tous les honneurs qui vous ſont „ dûs. [55] Quand vous aurez pris quelque nour- „ riture, vous nous direz le ſujet qui vous ame- „ ne, & ce que vous deſirez de moi". [56] En même temps il marche le premier pour le conduire, & la Déeſſe le ſuit.

Dès qu'ils furent entrez Telemaque alla poſer la pique de Minerve à une grande colomne où il y avoit quantité de piques d'Ulyſſe, & il mena la Déeſſe & la fit aſſeoir [57] ſur un ſiege qu'il couvrit d'un

55. *Quand vous aurez pris quelque nourriture*] C'étoit le dîner ; les Pourſuivants commençoient dès le matin à ſe divertir & à joüer pendant qu'on préparoit leur repas. Au reſte les Anciens auroient crû commettre une grande impoliteſſe de demander d'abord à un étranger qui arrivoit chez eux, le ſujet qui l'amenoit, il falloit commencer par le regaler. Et on le gardoit quelquefois neuf jours avant que de lui rien demander, comme nous l'avons vû dans l'Iliade.

56. *En même temps il marche le premier pour la conduire*] C'étoit alors un reſpect & un honneur qu'on rendoit à ſes hôtes que de marcher devant eux dans ſa propre Maiſon, & cela ſe pratiquoit avec tout le monde, avec les petits comme avec les grands, par les plus grands Princes mêmes, & c'étoit une marque de politeſſe & d'humilité ; cela eſt même fondé en raiſon, car il eſt certain que la liberté eſt plus grande pour celui qui marche le dernier. C'eſt pourquoi on voit dans l'Electre de Sophocle qu'Oreſte, qui vouloit faire entrer Egiſthe dans ſon Palais pour le tuer dans la même chambre où cet aſſaſſin avoit tué Agamemnon, le fait entrer le premier comme un vil eſclave dont il faut s'aſſûrer : *Il faut*, lui dit-il, *que tu marches le premier.* Aujourd'hui c'eſt tout le contraire, la politeſſe veut qu'on ſuive au lieu de préceder. Il n'y a que les Grands qui ſe ſont perſuadez que pour conſerver leur dignité, ils devoient marcher chez eux devant tout le monde. Que diroient les Heros d'Homere, s'ils voyoient ce rafinement de vanité ?

57. *Sur un ſiege qu'il couvrit d'un beau tapis de differentes couleurs*] Cet Art de faire des tapis & des voiles de differentes

d'un beau tapis de differentes couleurs [58] & qui avoit un marchepied bien travaillé. [59] Il met près d'elle un autre ſiege pour lui, les deux ſieges un peu éloignez des Pourſuivants, afin que ſon hôte fût moins incommodé du bruit, & que ſon repas fût plus tranquille que s'il le faiſoit manger avec eux, & pour pouvoir auſſi lui demander plus librement des nouvelles de ſon pere. [60] En même temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or ſur un baſſin d'argent pour donner à laver. Elle met enſuite une table très-propre; [61] la Sommeliere donna le pain & les autres

res couleurs eſt fort ancien, puiſque nous en voyons déja dès le temps de Moyſe; le voile de l'Arche étoit d'une admirable variété, *pulcra varietate contextum.* Exod XXVI. 31. On faiſoit auſſi des étoffes de même pour les habits; les habits d'Aaron & de ſes fils étoient d'une étoffe de differentes couleurs. Les Princeſſes & les grandes Dames s'habilloient de ces ſortes d'étoffes. C'eſt pourquoi David dit: *Aſſiſtit Regina à dextris tuis in veſtitu deaurato circumdata varietate. Et circumamicta varietatibus.*

58. *Et qui avoit un marchepied bien travaillé*] Les ſieges que l'on donnoit aux perſonnes de diſtinction, étoient toûjours accompagnez d'un marchepied. J'en ai déja parlé ſur l'Iliade.

59. *Il met près d'elle un autre ſiege pour lui*] Il eſt bon de remarquer juſqu'au bout la politeſſe de Telemaque. Il donne à Minerve un ſiege honorable qui a ſon marchepied, qu'Homere appelle θρόνον *thrônon*; & il prend pour lui un ſiege inferieur, plus commun & ſans marchepied, qu'il appelle κλισμὸν *ſiege.* On ne peut pas douter que ces ſieges ne ſoient differents. Les Pourſuivants mêmes obſervent entre eux la même difference: les uns prennent des ſieges communs κλισμοὺς, & les autres les ſieges de diſtinction θρόνους, ſelon leur dignité & leur puiſſance.

60. *En même temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or ſur un baſſin d'argent*] On ne peut pas douter que dans cette maniere de ſervice Homere ne peigne les mœurs de ſon temps, & dans ces mœurs on voit un mélange admirable de ſimplicité & de magnificence.

61. *La Sommeliere donne le pain & les autres mets qu'elle*

tres mets qu'elle avoit ſous ſa garde, & le Maître d'Hôtel ſervit de grands baſſins de viandes & met devant eux des coupes d'or. Un heraut leur verſoit à boire.

Cependant les fiers Pourſuivants entrent dans la ſale & ſe placent ſur differents ſieges. [62] Des herauts leur donnent à laver. Des femmes portent le pain dans de belles corbeilles, & de jeunes hommes rempliſſent de vin les urnes. On ſe met à table dès qu'on eut ſervi, & quand la bonne chere eut chaſſé la faim & la ſoif, ils ne penſerent qu'à la muſique & à la danſe, qui ſont les agreables accompagnemens des feſtins. [63]

Un

avoit ſous ſa garde, & le Maître d'Hôtel, &c.] Ce paſſage a fourni une grande matiere de critique aux anciens Grammairiens. Ils diſoient que puiſque la Sommeliere fournit le pain & la viande, ἐδέατα, qu'ils prétendent être des reſtes, des reliefs des jours précedents, il n'eſt pas neceſſaire d'ajouter que le Maître d'Hôtel ſert de grands baſſins de viandes. C'eſt pourquoi ils retranchent ces deux vers δαιτρὸς, &c. Mais ce ſont de vaines ſubtilitez de gens qui abuſent de leur loiſir. Il n'y a rien ici que de très-naturel, & chacun y fait ce qu'il doit faire & ce qui eſt de ſon emploi. La Sommeliere fournit le pain & les viandes *qu'elle avoit ſous ſa garde*, & que l'on ſervoit froides, comme aujourd'hui les pâtez, les jambons, les langues; & le Maître d'Hôtel, δαιτρὸς, c'eſt à dire, l'officier qui découpoit les viandes & qui faiſoit les portions, ſervoit ſur table ce que le cuiſinier venoit d'apprêter, les viandes chaudes. Les viandes froides, que la Sommeliere fournit, peuvent fort bien être appellées παρεόντα, parce qu'on les ſervoit plus d'une fois, comme cela ſe pratique encore aujourd'hui, & que la Sommeliere les reprenoit quand on avoit deſſervi; & c'eſt dans ce ſens-là qu'Euſtathe l'a pris, παρεόντα· βρώματα λέγει τὰ ἐν τῷ ταμείῳ ἀπόθετα, ἅτοι ἕψεα. Homere appelle παρεόντα les mets que la Sommeliere avoit ſous ſa garde & qu'elle reſervoit dans l'office, c'eſt à dire, des mets des jours précedents, mais qui ne peuvent pourtant pas être appellez proprement des reliefs, parce que les reliefs ſont tout ce qu'on deſſert froid ou chaud. Et à propos de ces reliefs, Euſtathe rapporte une choſe aſſez curieuſe,

Un heraut preſenta une lyre au chantre Phemius, qui la prit, [64] quoi qu'avec repugnance, & ſe mit à chanter & à s'accompagner avec ſa lyre devant les Pourſuivants. Mais Telemaque ne penſa qu'à entretenir Minerve, & penchant la tête de ſon côté pour n'être pas entendu des autres, il lui dit: „ Mon cher hôte, [65] me par-„ donnerez-vous ſi je commence par vous dire „ que voilà la vie que menent ces inſolents; ils „ ne penſent qu'à la bonne chere, à la muſique „ & à la danſe, parce qu'ils ne vivent pas à „ leurs dépens, & qu'ils conſument le bien d'un „ Prince dont les os ſont peut-être expoſez aux „ vents

rieuſe, que Demetrius de Phalere ayant donné à Moſchion les reliefs de ſa table; ce Moſchion, qui les vendoit, amaſſa en deux ans aſſez d'argent pour acheter trois terres.

62. *Des heraults leur donnent à laver*] Euſtathe fait remarquer ici une bienſéance d'Homere, une femme donne à laver à Mentes & à Telemaque, mais aux Pourſuivants ce ſont des heraults qui font cette fonction, il n'auroit pas été honnête qu'une femme eût ſervi des gens ſi inſolents & ſi débauchez.

63. *Un heraut preſenta une lyre au chantre Phemius*] Dans les anciens temps les Princes entretenoient chez eux des hommes ſages, qui étoient Philoſophes & Muſiciens, & qui travailloient non ſeulement à entretenir la joie dans leur Maiſon, mais à y faire fleurir la ſageſſe. Ils avoient un ſoin particulier des mœurs. Ulyſſe en partant pour Troye en avoit laiſſé un à Penelope. Et Homere lui donne le nom de Phemius, pour faire honneur à un de ſes amis qui portoit ce nom, & qui avoit été ſon précepteur.

64. *Quoi qu'avec repugnance*] Homere ajoute cela pour marquer la ſageſſe de ce Muſicien; il ne chantoit qu'à regret devant ces Princes qui étoient incapables de profiter de ſes leçons.

65. *Me pardonnerez-vous ſi je vous dis d'abord que voilà la vie de ces inſolents*] Voilà un trait de politeſſe très-digne d'être remarqué, Telemaque croit que c'eſt bleſſer le reſpect dû à ſon hôte que de commencer par blâmer ces Princes, & de ſe plaindre des deſordres qu'ils commettent chez lui.

„ vents & à la pluïe ſur quelque rivage, ou bien
„ ils ſont dans le ſein de la vaſte Mer agitez
„ par les flots & par les tempêtes. Ah! s'ils le
„ voyoient un jour de retour dans Ithaque,
„ qu'ils aimeroient bien mieux avoir de bonnes
„ jambes, [66] que d'être chargez d'or & de riches
„ habits comme vous les voyez! Mais il n'en
„ faut plus douter, ce cher Prince a peri mal-
„ heureuſement, [67] il ne nous reſte aucune eſpe-
„ rance dont nous puiſſions nous flatter, quoi-
„ qu'il y ait des gens qui veulent nous aſſûrer
„ qu'il reviendra. Jamais nous ne verrons lui-
„ re le jour de cet heureux retour. Mais dites-
„ moi, je vous prie, qui vous êtes, & d'où
„ vous venez, quelle eſt la ville que vous habi-
„ tez, qui ſont ceux qui vous ont donné la
„ naiſ-

66. *Que d'être chargez d'or & de riches habits comme vous les voyez.*] Homere a toûjours ſoin de faire entendre qu'il n'y avoit que les débauchez, les lâches, en un mot les gens mépriſables, qui aimaſſent la richeſſe & la magnificence outrée des habits. J'en ai déja fait une remarque dans l'Iliade.

67. *Il ne nous reſte aucune eſperance dont nous puiſſions nous flatter.*] Il y a dans le Grec, οὐδὲ τις ἐμὴν ἀλωπὴν. Et Euſtathe nous avertit que d'autres ont lû οὐ τὴν ἐμὴν. ἀλωπὴν. Mais la premiere leçon eſt à mon avis la ſeule bonne, ἀλωπὴ veut dire ſimplement *eſperance, attente*; & ἀλωπὴ ſignifie non ſeulement eſperance, mais une eſperance, qui par la joie qu'elle inſpire, communique au ſang & aux eſprits une douce chaleur, ſource de vie, ce qui convient bien ici.

68. *Car pour arriver à une Iſle il n'y a d'autre chemin que la Mer.*] Comment pourroit-on aller par terre dans une Iſle? Il ſemble donc que Télemaque dite ici une ſimplicité trop grande. Euſtathe l'excuſe, en diſant que cela ſied bien dans la bouche d'un jeune Prince qui n'a encore rien vû, & que la converſation ne demande pas toûjours des choſes ſerieuſes & ſoutenuës.

69. *Parce qu'Ulyſſe étoit l'ami des hommes.*] Le Grec dit encore plus fortement, *il étoit le tuteur des hommes*, ἀνέρεσσιν, c'eſt-à-dire, qu'il étendoit ſes ſoins ſur tous les hommes

Ad

„ naiſſance, ſur quel vaiſſeau vous êtes venu,
„ comment vos matelots vous ont amené, &
„ quelle ſorte de gens ce ſont, [68] car pour ar-
„ river à une Iſle il n'y a d'autre chemin que la
„ Mer: apprenez-moi auſſi, je vous en conju-
„ re, ſi c'eſt la premiere fois que vous êtes ve-
„ nu à Ithaque, ou ſi quelqu'un de vos ancê-
„ tres y eſt venu, qui ait contracté avec nous
„ le droit d'hoſpitalité, car notre maiſon a toû-
„ jours été ouverte à tous les étrangers, [69] par-
„ ce qu'Ulyſſe étoit l'ami des hommes.

La Déeſſe lui répondit: „ Je vous dirai dans
„ la pure verité tout ce que vous me deman-
„ dez. Je ſuis Mentes, fils du prudent An-
„ chialus, [70] & je regne ſur les Taphiens qui
„ ne s'appliquent qu'à la marine. [71] Je fais ve-

„ nu

Et voilà, la plus grande loüange qu'on puiſſe donner aux Rois. Les enfans des Dieux ne doivent pas ſeulement étendre leurs ſoins ſur leurs ſujets, ſur ceux qui les environnent, mais ſur tous les hommes generalement, ils doivent être les bienfaiteurs de tous les hommes. Mais ce mot φιλόξενος, comme Euſtathe l'a remarqué, n'a pas ſeulement une ſignification active, il en a encore une paſſive, c'eſt à dire, qu'il ſignifie *celui qui aime* & *celui qui eſt aimé*, & la derniere ſignification eſt une ſuite de la premiere, qu'un Prince aime tous les hommes, il ſera infailliblement aimé de tous les hommes.

70. *Et je regne ſur les Taphiens, qui ne s'appliquent qu'à la marine.*] Taphos eſt une Iſle entre Leucas & Ithaque vis à vis de l'Acarnanie; elle eſt auſſi appellée *Taphiuſa*. Les Taphiens ne s'appliquoient qu'à la marine, & ils ne s'y appliquoient que pour le commerce; ils n'allerent point à la guerre de Troye avec les autres Grecs des Iſles voiſines. Il en ſera parlé dans le Livre XIV.

71. *Je ſuis venu ainſi ſeul ſur un de mes vaiſſeaux.*] Euſtathe nous avertit fort bien que dans le vers Grec ἆλλος ne ſignifie pas *ici*, mais *ainſi*, οὕτως, c'eſt à dire, ſans façon, ſans appareil, non pas comme un Prince, mais comme un negociant; car il ajoûte qu'il ne va que pour trafiquer. Tout n'eſt jamais critique dans Homere.

„ nu ainſi ſeul ſur un de mes vaiſſeaux pour al-
„ ler trafiquer ſur mer avec les étrangers, [72] &
„ je vais à Temeſe chercher de l'airain, & l'é-
„ changer contre du fer que j'y mene. Mon
„ vaiſſeau eſt au bout de l'Iſle dans le port de
„ Rethre ſous la montagne de Née qui eſt cou-
„ ronnée d'une épaiſſe forêt. Nous ſommes liez
„ par les liens de l'hoſpitalité de pere en fils, &
„ vous n'avez qu'à le demander au ſage & bel-
„ liqueux Laërte. [73] Mais on dit que ce bon
„ vieillard ne revient plus à la ville, & qu'acca-
„ blé de chagrins, il ſe tient à la campagne a-
„ vec une eſclave fort âgée qui lui ſert à man-
„ ger après qu'il s'eſt bien fatigué & bien laſſé à
„ ſe traîner dans un enclos de vigne qu'il a près
„ de ſa maiſon. Je ſuis venu ici ſur ce que j'a-
„ vois ouï dire que votre pere étoit de retour,
„ mais j'apprends avec douleur que les Dieux
„ l'éloignent encore de ſa chere Ithaque, car
„ pour mort, aſſûrément il ne l'eſt point; le di-
„ vin

72. *Et je vais à Temeſe chercher de l'airain, & l'échanger contre du fer*] Dans le païs des Brutiens au bas de l'Italie, il y avoit une ville appellée *Temeſe*; il y en avoit une de même nom dans l'Iſle de Cypre. Et l'une & l'autre étoient celebres par l'airain qu'elles produiſoient. Strabon & les anciens Geographes prétendent avec raiſon qu'il eſt ici queſtion de la premiere, de celle d'Italie, parce que pour aller de Taphos à cette Temeſe, le chemin eſt de paſſer par Ithaque, au lieu que pour aller à celle de Cypre, on ne ſauroit paſſer par Ithaque ſans s'écarter. Le ſavant Bochart a fort bien conjecturé que les Phéniciens avoient donné à ces deux villes le nom de *Temeſe*, à cauſe de l'airain que leur terroir produiſoit, car *Temes* en leur Langue ſignifie *fuſion*. Et les Phéniciens s'appliquoient beaucoup à la fonte des métaux.

73. *Mais on dit que ce bon vieillard ne revient plus à la ville*] La douleur, que Laërte avoit du malheureux ſort de ſon fils qu'il croyoit perdu, l'avoit jetté dans une ſi noire mélancolie, qu'il s'étoit retiré à la campagne où il vivoit pauvre-

„ vin Ulyſſe vit,[74] & il eſt retenu dans quelque
„ Iſle fort éloignée, par des hommes inhumains
„ & ſauvages qui ne veulent pas le laiſſer partir.
„ Mais je vous prédis, ſelon que les Dieux me
„ l'inſpirent preſentement, & cela ne manquera
„ pas d'arriver quoi-que je ne ſois point pro-
„ phete & que je ne ſache pas bien juger du vol
„ des oiſeaux, Ulyſſe ne ſera pas encore long-
„ temps éloigné de ſa chere patrie; quand mê-
„ me il ſeroit chargé de chaînes de fer, il trou-
„ vera le moïen de revenir, car il eſt fecond en
„ expedients & en reſſources. Mais dites-moi
„ auſſi à votre tour ſi vous êtes veritable-
„ ment ſon fils; vous lui reſſemblez parfaite-
„ ment, vous avez ſa tête & ſes yeux, car nous
„ avons été ſouvent enſemble avant qu'il s'em-
„ barquât avec l'élite des Heros de la Grece
„ pour aller à Troye; nous ne nous ſommes
„ pas vûs depuis ce temps-là.

„ Je vous dirai la verité telle que je la ſai, ré-

vrement avec une ſeule ſervante. Ce caractere eſt très-naturel & très-touchant. Il a pourtant déplu à un Critique moderne, à l'Auteur du *Paralléle*. Le Poëte qu'a ſuivi Terence en a fait plus de cas, car il paroît qu'il a formé ſur Laërte le caractere de ce bon Menedeme, qui pour ſe punir d'être cauſe de l'abſence de ſon fils, ſe retire de même, ſe tourmente, renonce à toutes les douceurs de la vie & s'accable de travail.

74. *Et il eſt retenu dans quelque Iſle fort éloignée, par des hommes inhumains & ſauvages.*] Voilà un mélange de verité & de fauſſeté. Il eſt vrai qu'Ulyſſe eſt retenu dans une Iſle éloignée, mais il eſt faux qu'il le ſoit par des hommes inhumains & ſauvages, puiſque c'eſt une Déeſſe qui le retient, & qui ne le retient que parce qu'elle l'aime. Minerve veut bien ici parler en homme, car telles ſont ordinairement les conjectures des hommes. Ils devinent en partie, & ſe trompent en partie; il eſt rare qu'ils penetrent toute la verité.

„ répondit le prudent Telemaque, [75] ma mere
„ m'aſſûre que je ſuis ſon fils, je n'en ſai pas
„ davantage; quelqu'un peut-il ſe vanter de con-
„ noître par lui-même ſon pere? Eh! plût aux
„ Dieux que je fuſſe fils de quelque heureux
„ particulier que la vieilleſſe eût trouvé vivant
„ paiſiblement dans ſon bien au milieu de ſa fa-
„ mille! au lieu que j'ai un pere, qui eſt le plus
„ malheureux de tous les mortels.

„ [76] Puiſque Penelope vous a mis au monde,
„ reprit Minerve, les Dieux ne vous ont pas
„ donné une naiſſance obſcure & qui ne doive
„ pas être un jour fort celebre. Mais dites-moi,
„ je vous prie, quel feſtin eſt-ce que je vois?

„ quel-

75. *Ma mere m'aſſûre que je ſuis ſon fils.*] Voici un paſſage dont on a fort abuſé contre les femmes, comme ſi Telemaque avoit voulu faire ici une ſatire contre elles, ce qui eſt très-faux. Comment a-t-on pû s'imaginer que ce jeune Prince, plein de reſpect & d'admiration, comme il étoit, pour ſa mere, dont il connoiſſoit la vertu, ait voulu douter & faire douter de ſa ſageſſe & de ſa fidelité? Ce n'eſt nullement le ſens de ſes paroles. Telemaque vient de promettre de dire la vérité toute qu'il la ſait; il la dit, & ce qu'il dit eſt de très-bon ſens. Les Juriſconſultes mêmes ſont entrez dans cette penſée, qui eſt celle de la nature. La mere eſt appellée *certa*, certaine, comme elle l'eſt en effet, mais on n'a pas la même certitude ſur le pere. *Mater certa eſſe debetur*, dit Grotius, *quia inveniuntur qui quærite partui & educationi adſuerint. At de patre multo gradu certitudo haberi non poteſt.* Cela eſt ſi vrai & ſi generalement reconnu, qu'Euripide cite de cette certitude de la mere la raiſon pourquoi les meres ont naturellement plus d'amour pour leurs enfans que les peres. La mere ſait que l'enfant eſt à elle, & le pere ne fait que croire qu'il eſt à lui:

Η' μὲν γὰρ ἔστιν ὅσιν ἔστιν, ὁ δὲ τίκτει.

Et après lui Menandre a dit, *Perſonne n'eſt aſſûré de connoître ſon pere, nous le ſoupçonnons, nous le croyons, & voilà tout.* Mais ce ſoupçon & cette croyance deviennent des certitudes & des verités conſtantes, lorſque les meres menent, comme Penelope, une vie très-ſage & très-reglée. Quand cela n'eſt pas, les doutes ne ſont que trop bien *fondez.*

„ quelle eſt cette nombreuſe aſſemblée? qu'eſt-
„ ce qui ſe paſſe ici? [77] eſt-ce une fête? eſt-ce
„ une nôce? car ce n'eſt pas un repas par écot.
„ Aſſurément c'eſt une débauche? voilà trop
„ d'inſolence & d'emportement; il n'y a point
„ d'homme ſage qui en entrant dans cette ſale,
„ ne fût étonné de voir tant de choſes contre
„ l'honnêteté & la bienſéance.

„ Genereux étranger, répondit Telemaque,
„ puiſque vous voulez ſavoir tout ce qui ſe paſſe
„ ici, je vous dirai qu'il n'y auroit point eû de
„ maiſon plus floriſſante que la nôtre en richeſ-
„ ſes & en vertu, ſi Ulyſſe y avoit toûjours été;
„ mais les Dieux, pour nous punir, [78] en ont

„ or-

76. *Puiſque Penelope vous a mis au monde*] Cette réponſe de Minerve eſt fondée ſur ce que la gloire de Penelope étoit déja fort celebre, & que la bonne réputation des peres & des meres eſt un flambeau qui éclaire les enfans, & qui les rend illuſtres quand ils marchent à ſa lumiere.

77. *Eſt ce une fête? eſt-ce une nôce? car ce n'eſt pas un repas par écot*] Il n'y a naturellement que trois ſortes de réjoüiſſances, de feſtins. Le repas par écot, ἔρανος, où chacun paye ſa part. La nôce, γάμος, & la fête, ἑταιρίη, c'eſt à dire, un grand feſtin qu'un ſeul donne à tous les autres. Minerve, par le bruit, par le deſordre & par l'inſolence qui regnoient dans ce repas, dit que ce n'eſt pas un écot. Dans un repas par écot on eſt plus ſobre, plus moderé, car chacun y eſt pour ſoi. Ce n'eſt pas une nôce, car il n'y a ni marié ni mariée, ni rien de tout ce que la nôce attiroit. Enfin, dit-elle, ce n'eſt pas une fête, car le Maître de la Maiſon bien-loin d'y prendre part, s'en affige; voilà pourquoi elle ajoute, *aſſurément c'eſt une débauche.* Il faut toûjours ſe ſouvenir que cette Déeſſe parle en homme, pour faire parler Telemaque, & pour lui donner les conſeils dont il avoit beſoin.

78. *En ont ordonné autrement*] Ἐτράπετο βέλεσσιν, comme s'il diſoit, *en ont jetté autrement les dez.* Pour faire entendre que les Dieux ont joüé la fortune de cette Maiſon, comme nous dirions, à trois dez, qu'ils l'ont laiſſé aller au hazard avec la derniere indifference.

„ ordonné autrement; ils ont fait diſparoître ce
„ Prince ſans que nul homme vivant ſache ce
„ qu'il eſt devenu. La douleur que nous au-
„ rions de ſa mort, quelque grande qu'elle fût,
„ ſeroit moins grande, s'il étoit peri avec tous
„ ſes Compagnons ſous les murs de Troye; ou
„ ſi après avoir terminé une ſi cruelle guerre,
„ il avoit rendu le dernier ſoupir entre les bras
„ de ſes amis, car tous les Grecs lui auroient
„ élevé un magnifique tombeau, dont la gloire
„ auroit rejailli ſur ſon fils; au lieu que preſen-
„ tement [79] les Harpyes nous l'ont enlevé; il a
„ diſparu avec toute ſa gloire, nous n'en ſavons
„ aucunes nouvelles, & il ne m'a laiſſé en par-
„ tage que les regrets, les larmes & la douleur.
„ Et en le pleurant, ce n'eſt pas ſa mort ſeule-
„ ment

79. *Les Harpyes nous l'ont enlevé*] J'ai déja remarqué dans l'Iliade Livre XVI. page 12. Not. 26. que les Anciens appelloient *Harpyes* certains monſtres ailez, que ce nom a été donné à tout ce qui court ou qui vole avec rapidité, & qu'ainſi les tempêtes & les tourbillons de vents ont été fort bien nommez *Harpyes*. De-là quand quelqu'un venoit à diſparoître ſans qu'on ſût ce qu'il étoit devenu, on diſoit que *les Harpyes l'avoient enlevé*.

80. *Sont venus s'établir ici pour rechercher ma mere en mariage, & ruiner ma maiſon*] Voilà ce qu'il y a de bien extraordinaire, que des Princes, qui recherchent une Princeſſe en mariage, s'établiſſent chez elle, & ruinent ſa maiſon, qu'ils devroient plûtôt enrichir, en faiſant tous les jours de nouveaux preſens. Mais ce n'eſt pas là ce qui paroît de plus ſurprenant; on s'étonne davantage de voir que parce qu'un Prince eſt abſent, les Princes ſes ſujets & autres aillent s'établir chez la Reine malgré elle, & conſument ſon bien. Ne peut-elle pas les chaſſer? non elle ne le peut, & on a tort de s'étonner. Le gouvernement des Etats de la Grece étoit Royal, mais il n'étoit pas deſpotique. Les Grands du Roïaume, quoi que ſujets, avoient de grands privileges & beaucoup d'autorité. Penelope, qui étoit ſeule, qui n'avoit qu'un beaupere accablé d'années, qui même s'étoit retiré, & qu'un fils encore fort jeune,

ne

„ ment que je pleure, je pleure encore d'autres
„ malheurs dont les Dieux m'ont accablé. Car
„ tous les plus grands Princes des Iſles voiſines, de
„ Dulichium, de Samos, de Zacynthe, ceux mê-
„ mes qui habitent dans Ithaque [80] ſont tous ve-
„ nus s'établir ici pour rechercher ma mere en
„ mariage, & ruinent ma maiſon. [81] Ma mere
„ les amuſe, n'oſant ni refuſer un mariage qu'el-
„ le abhorre, ni ſe reſoudre à l'accepter. Ce-
„ pendant ils diſſipent & perdent tout mon bien,
„ & dans peu ils me perdront moi-même.

La Déeſſe, touchée de compaſſion, lui dit en ſoupirant: „ Helas, vous avez bien beſoin
„ qu'Ulyſſe après une ſi longue abſence, vien-
„ ne bientôt reprimer l'inſolence de ces Princes
„ & leur faire ſentir la force de ſon bras. [82] Ah!
„ vous

ne pouvoit reſiſter à cette foule de Princes très-fiers & très-inſolents, qui avoient gagné preſque tout le peuple. Et la crainte même qu'ils n'attentaſſent à la vie de ſon fils, l'obligeoit à garder avec eux de grandes meſures. D'ailleurs il faut regarder la ſituation où la Reine & ſon fils ſe trouvoient alors comme une minorité, & une minorité très-foible. Quels troubles ne cauſe pas une minorité de cette nature dans les Etats même dont le gouvernement eſt le plus deſpotique & le plus abſolu! Il n'y a donc rien contre la vraiſemblance dans cette partie de la fable qui fait le ſujet du Poëme.

81. *Ma mere les amuſe, n'oſant ni refuſer un mariage qu'elle abhorre, ni, &c.*] Homere releve bien la ſageſſe de Penelope, en peignant la terrible ſituation où elle ſe trouvoit. Elle n'oſoit refuſer le mariage qu'on lui propoſoit, de peur d'y être forcée; & elle ne pouvoit l'accepter, car elle attendoit toûjours ſon cher Ulyſſe. Il fallut donc trouver tous les jours de nouveaux menagements pour differer & pour amuſer ces Princes.

82. *Ah, vous verriez un beau changement, ſi tout d'un coup il venoit à paroître aujourd'hui*] Homere ne perd pas de vûe ſon ſujet, & il continuë de préparer le meurtre des Pourſuivants pour le rendre vraiſemblable. Voici Minerve elle-même qui dit que ſi ce Prince paroiſſoit ſeul à la porte de ſon

„ vous verriez un beau changement, ſi tout
„ à coup il venoit à paroître aujourd'hui à la
„ porte de votre Palais avec ſon caſque, ſon bou-
„ clier & deux javelots, tel que je le vis dans le
„ Palais de mon pere, [83] lorſqu'il revint d'E-
„ phyre, de la Cour d'Ilus fils de Mermerus,
„ car Ulyſſe étoit allé ſur un de ſes vaiſſeaux
„ [84] demander à ce Prince un poiſon mortel
„ pour en frotter ſes dards dont il faiſoit la guer-
„ re aux bêtes. [85] Ilus refuſa de lui en donner,
„ par-

ſon Palais avec ſes armes, on verroit les affaires changer de face, & les Pourſuivants punis. Qui eſt-ce donc qui pourra s'étonner qu'Ulyſſe execute cette grande vengeance, quand il ſera aidé de ſon fils & de deux fideles ſerviteurs, & qu'il attaquera ces Princes à table déja noyez de vin?

83. *Lorſqu'il revint d'Ephyre, de la Cour d'Ilus fils de Mermerus.*] Les Geographes marquent ſix differentes villes appellées *Ephyre*. Mais Homere ne peut parler ici que de celle qui étoit de la Theſprotie dans l'Epire. Car c'eſt la ſeule Ephyre dont ceux qui en revenoient pour aller à Ithaque, fuſſent obligez de paſſer par l'Iſle de Taphos, qui n'étoit nullement ſur le chemin des autres. Cette Ephyre n'étoit pas moins celebre par ſes poiſons, que l'Ephyre de la Theſſalie. Medée y avoit fait quelque ſejour, & avoit ſans doute enſeigné ſon Art à ſes habitans. Et l'on veut même que leur Roi Ilus fût arriere-petit-fils de cette Princeſſe & de Jaſon, car voici ſa genealogie:

Jaſon,
Pheres,
Mermerus,
Ilus.

Mais je doute que l'on pût accorder cette filiation avec la ſaine Chronologie.

84. *Demander à ce Prince un poiſon mortel pour en frotter ſes dards.*] Les Anciens étoient quelquefois ſi accablez de bêtes qui deſoloient leur païs, que pour s'en délivrer ils étoient obligez de leur faire la guerre avec des dards empoiſonnez. C'eſt dans une ſemblable neceſſité qu'Ulyſſe va demander des poiſons au Roi d'Ephyre.

85. *Ilus refuſa de lui en donner, parce qu'il avoit la crainte des Dieux.*] Il ne faut pas douter qu'Ulyſſe ne dît à Ilus l'uſage qu'il vouloit faire de ces poiſons, & ce qui l'obligeoit à

„ parce qu'il avoit la crainte des Dieux. Mais „ lorſqu'Ulyſſe repaſſa à Taphos, [86] mon pere „ qui l'aimoit, qui ſavoit l'uſage qu'il en vou„ loit faire, & qui le connoiſſoit incapable d'en „ abuſer, lui en donna. [87] Si donc Ulyſſe ve„ noit à ſe mêler tout d'un coup avec ces Pour„ ſuivants, vous les verriez tous bientôt livrez „ à leur mauvaiſe deſtinée, [88] & la joie de leurs „ nôces convertie en un deuil très-amer. Mais „ tout cela eſt entre les mains des Dieux. Ils „ ſa-

à les demander. Mais comme Ilus ne le connoiſſoit pas ſans doute, & qu'il ne ſavoit pas s'il ne ſeroit point capable d'en abuſer; il les lui refuſa parce qu'il avoit la crainte des Dieux, & que l'on ſe rend criminel quand on fournit aux autres des moyens de faire des crimes.

86. *Mon pere, qui l'aimoit extremement*] Mentes dit que la crainte des Dieux empêcha Ilus de donner des poiſons à Ulyſſe, mais que ſon pere lui en donna; veut-il donc dire que ſon pere ne craignoit pas les Dieux? non, ſans doute. Il ajoute la raiſon pourquoi Anchialus lui en donna, c'eſt qu'il aimoit extremement Ulyſſe; voulant faire entendre qu'il ne l'aimoit que parce qu'il le connoiſſoit & qu'il l'eſtimoit. Les gens de bien n'aiment que les vertueux, & l'on peut tout confier à ceux qui ont la vertu en partage. Voilà quelle eſt l'idée d'Homere, mais j'ai crû être obligée d'en développer le veritable ſens dans ma Traduction. Il ne faut rien laiſſer d'indéterminé ſur une matiere ſi délicate, de peur que la corruption n'en profite, & qu'elle n'empoiſonne ce qu'il y a de plus innocent.

87. *Si donc Ulyſſe venoit à ſe mêler tout d'un coup avec ces Pourſuivants*] C'eſt ainſi qu'il faut traduire ce paſſage, car le mot ὁμιλήσειεν, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué, eſt un terme de guerre, comme notre terme, *ſe mêler avec les ennemis*. Homere ne ſauroit être bien traduit, ſi l'on ne conſerve toute la propriété des termes dont il ſe ſert, car c'eſt ce qui conſerve & qui fait voir la juſteſſe des idées.

88. *Et la joie de leurs nôces convertie en un deuil très-amer*] Le Grec dit cela tout en un mot πικρόγαμοι, c'eſt à dire, *des gens qui ſe marient malheureuſement, qui font des nôces qui leur ſont funeſtes, & dont ils ont tout ſujet de ſe repentir.*

„ ſavent ſeuls s'il reviendra vous venger de leurs
„ inſolences. Pour vous je vous exhorte de
„ penſer aux moyens de les chaſſer de votre Pa-
„ lais: écoutez-moi donc, & faites attention à
„ ce que je vais vous dire. Dès demain appel-
„ lez tous ces Princes à une aſſemblée, là vous
„ leur parlerez, & prenant les Dieux à témoin,
„ vous leur ordonnerez de s'en retourner cha-
„ cun dans ſa maiſon; [89] & la Reine votre me-
„ re, ſi elle penſe à ſe remarier, qu'elle ſe reti-
„ re dans le Palais de ſon pere, qui eſt ſi puiſ-
„ ſant. [90] Là Icarius & Peribée auront ſoin de
„ lui faire des nôces magnifiques, & de lui pré-
„ parer des preſens qui répondent à la tendreſſe
„ qu'ils ont pour elle. Après avoir congedié
„ l'Aſſemblée, ſi vous voulez ſuivre mes con-
„ ſeils

89. *Et la Reine votre mere, ſi elle penſe à ſe remarier, qu'elle ſe retire dans le Palais de ſon pere*] Il y a dans l'expreſſion d'Homere un deſordre, ou plûtôt une eſpece de ſoleciſme qui vient d'une ellipſe, & qu'il eſt bon de remarquer, parce qu'il renferme une bienſéance digne de la Déeſſe qui parle. Elle commence par l'accuſatif μητέρα, *matrem*, & elle emploïe enſuite le verbe ἴτω, *eat*, *aille*. On voit bien qu'il n'y a pas là de conſtruction. D'où vient cela? Il vient de ce que Minerve vouloit dire d'abord *votre mere, renvoyez-la*: μητέρα ἀπόπεμψον. Mais après avoir dit μητέρα, le terme ἀπόπεμψον lui a paru trop dur, & laiſſant l'accuſatif ſeul par une ellipſe, il a continué par le nominatif ἴτω qui n'a rien que de doux, Telemaque eſt incapable de renvoïer ſa mere, mais ſa mere peut fort bien prendre le parti de ſe retirer.

90. *Là Icarius & Peribée auront ſoin*] Après avoir dit qu'*elle ſe retire dans le Palais de ſon pere*, il ajoute, *ils auront ſoin*: pourquoi ce pluriel après le mot *pere* qui eſt au ſingulier? c'eſt que le pere comprend auſſi la mere. C'eſt pourquoi j'ai mis dans la Traduction, *Icarius & Peribée auront ſoin &c.* Car on ne peut pas douter qu'il ne parle ici du pere & de la mere de Penelope, puiſqu'il dit τεύξωσι γάμον, qu'ils feront la nôce.

21. *Ou ſi la Divine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus*

que

„ ſeils, vous prendrez un de vos meilleurs vaiſ-
„ ſeaux, vous l'équiperez de vingt bons rameurs,
„ & vous irez vous informer de tout ce qui con-
„ cerne votre pere, & voir ſi quelqu'un pourra
„ vous dire ce qu'il eſt devenu, [91] ou ſi la di-
„ vine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus
„ que toute autre Déeſſe ſeme la gloire des hom-
„ mes dans ce vaſte Univers, ne pourra point par
„ quelque mot échappé au hazard vous en ap-
„ prendre quelque nouvelle. Allez d'abord à
„ Pylos [92] chez le divin Neſtor à qui vous ferez
„ des queſtions; [93] de-là vous irez à Sparte chez
„ Menelas, qui eſt revenu de Troye après tous
„ les Grecs. Si par hazard vous entendez dire
„ des choſes qui vous donnent quelque eſperan-
„ ce que votre pere eſt en vie & qu'il revient,
„ vous

que toute autre Déeſſe] Ce paſſage eſt un peu different dans l'original, & il eſt neceſſaire de l'expliquer, car il ne laiſſe pas d'être difficile. Homere dit, *Ou ſi vous entendrez quelque parole (échapée) de la part de Jupiter, & qui ſouvent apporte aux hommes le bruit de ce qu'ils cherchent.* Le Poëte appelle ὄσσα, quelque parole échapée par hazard, comme celles que les Latins appelloient *omina*. Il dit que cette parole vient ἐκ Διὸς, *de Jupiter*, parce que c'eſt par un effet de ſa Providence que cette parole arrive juſqu'à nous, & il ajoute qu'elle porte aux hommes κλέος, c'eſt à dire, le bruit de ce qui doit arriver; car, comme Euſtathe l'a remarqué, κλέος dans Homere ſignifie φήμη, *le bruit*. En effet, il arrive tous les jours qu'on entend des nouvelles confuſes dont on ne connoît ni la ſource ni les auteurs, & qui enfin ſe trouvent veritables. Voilà le ſens de l'original, j'ai tâché de le conſerver dans la Traduction, mais en la rendant plus ſenſible.

92. *Chez le Divin Neſtor*] Homere donne ici à Neſtor l'épithete de *Divin*, & ne donne à Menelas que celle de ξανθὸς *blond*. Il honore beaucoup plus la ſageſſe que la naiſſance.

93. *De-là vous irez à Sparte chez Menelas qui eſt revenu de Troye après tous les autres*] Menelas étant revenu le dernier pourra lui donner des nouvelles plus fraîches & plus ſûres de ſon pere que tous les autres.

„ vous attendrez la confirmation de cette bonne
„ nouvelle encore une année entiere, quelque
„ douleur qui vous preſſe & quelque impatience
„ que vous ayez de revenir. Mais ſi l'on vous
„ aſſûre qu'il eſt mort & qu'il ne jouït plus de
„ la lumiere, alors vous reviendrez dans votre
„ patrie, [94] vous lui éleverez un tombeau, vous
„ lui ferez des funerailles magnifiques & dignes
„ de lui, comme cela eſt juſte, [95] & vous don-
„ nerez à votre mere un mari que vous choiſi-
„ rez vous-même. Quand tout cela ſera fait,
„ appliquez-vous entierement à chercher les
„ moyens de vous défaire de tous les Pourſui-
„ vants ou par la force ou par la ruſe; car à
„ l'âge où vous êtes il n'eſt plus temps de vous
„ amuſer à des badinages d'enfant. [96] N'enten-
„ dez-vous pas quelle gloire s'eſt acquiſe le jeu-
„ ne Oreſte pour avoir tué ce parricide, ce
„ meurtrier de ſon illuſtre pere, le traître Égiſ-
„ the? Qu'une noble émulation aiguiſe donc
„ votre courage; vous êtes beau & bien fait &
„ vous avez l'air noble. Armez-vous donc de
„ force pour meriter comme lui les éloges de la
„ poſterité. Pour moi je m'en retourne à mon
„ vaiſſeau; il eſt temps que j'aille retrouver mes
„ compagnons qui ſont ſans doute bien fâchez
„ que

94. *Vous lui éleverez un tombeau*] C'eſt donc un vain tombeau, κῆμα τὸ κενεόν, comme dit Euſtathe. C'eſt à dire, un tombeau vuide qui ne renferme pas le corps.

95. *Et vous donnerez à votre mere un mari que vous choiſirez vous-même*] Ce paſſage me paroît remarquable, qu'une Princeſſe qui veut ſe remarier, doive recevoir ce nouveau mari de la main de ſon fils. Il y a à cela bien de la raiſon & de la bienſéance.

96. *N'entendez-vous pas quelle gloire s'eſt acquiſe le jeune Oreſte*] La ſituation de Telemaque n'eſt nullement ſemblable à celle d'Oreſte. Mais comme Oreſte a acquis une gran-

„ que je les faſſe ſi long-temps attendre. Allez „ ſans perdre temps travailler à ce que je vous „ ai dit, & que mes conſeils ne vous ſortent „ pas de la memoire.

„ Mon hôte, lui répond le ſage Telemaque, „ vous venez de me parler avec toute l'amitié „ qu'un bon pere peût temoigner à ſon fils; ja- „ mais je n'oublierai la moindre de vos paroles: „ mais quelque preſſé que vous ſoïez de partir, je „ vous prie d'attendre que vous ayez pris quel- „ ques rafraîchiſſements, & qu'enſuite vous ayez „ le plaiſir d'emporter dans votre vaiſſeau un „ preſent honorable, le plus beau que je pour- „ rai choiſir, & tel qu'on en donne à ſes hôtes, „ quand on a pour eux les ſentimens que j'ai „ pour vous. Il ſera dans votre maiſon un mo- „ nument éternel de mon amitié & de ma re- „ connoiſſance.

La Déeſſe, prenant la parole, lui dit: „ Ne „ me retenez pas, je vous prie, & ne retardez „ pas l'impatience que j'ai de partir; le preſent „ que votre cœur genereux vous porte à m'of- „ frir, vous me le ferez à mon retour, & je tâ- „ cherai de le reconnoître.

En finiſſant ces mots, [97] la Déeſſe le quitte & s'envole comme un oiſeau. Dans le moment elle

grande gloire en tuant le meurtrier de ſon pere. Minerve veut faire entendre à ce jeune Prince qu'il en acquerra une pareille, en tuant les Princes qui perſecutent ſa mere & qui ruinent ſa Maiſon.

97. *La Déeſſe le quitte & s'envole comme un oiſeau & diſparoît*] Il y a dans le Grec, ὄρνις δ'ὣς ἀνόπαια διέπτατο, & l'on a expliqué ce mot *ἀνόπαια* bien differemment. Les uns veulent que ce ſoit le nom propre de l'oiſeau, une eſpece d'aigle appellée *ἀνόπαια*, *la Déeſſe s'envole comme l'oiſeau qu'on appelle ἀνόπαια.* Les autres veulent que *ἀνόπαια* ſignifie *par le trou de la porte*, les autres *par la cheminée*, &c. d'au-

elle remplit le cœur de Telemaque de force & de courage, & le porte à ſe ſouvenir de ſon pere beaucoup plus encore qu'il n'avoit fait. Le jeune Prince remarquant ces effets ſenſibles, eſt ſaiſi d'étonnement & d'admiration, & ne doute point que ce ne ſoit un Dieu qui lui a parlé.

En même temps il rejoint les Princes; le celebre Muſicien chantoit devant eux, & ils l'écoutoient dans un profond ſilence. [98] Il chantoit le retour des Grecs [99] que la Déeſſe Minerve leur avoit rendu ſi funeſte. La fille d'Icarius entendit de ſon appartement ces chants divins & en fut frappée. Auſſitôt elle deſcendit ſuivie de deux de ſes femmes. Quand elle fut arrivée à l'entrée de la ſale où étoient les Princes, [100] elle s'arrêta

d'autres enfin prétendent que ἀνέπαυσε eſt la même choſe que ἀφανὴς, *inviſible*, & c'eſt le ſens que j'ai ſuivi, parce qu'il me paroît le plus naturel & le ſeul veritable. *La Déeſſe s'envola comme un oiſeau & diſparut.* Le Poëte compare le vol de Minerve à celui d'un oiſeau, qui dans un moment diſparoit à notre vûë.

98. *Il chantoit le retour des Grecs*] Et voilà la grande raiſon du ſilence des Princes & de l'attention qu'ils donnoient à ſon chant, ils s'attendoient que ce chantre leur apprendroit peut-être la mort d'Ulyſſe, car ils regardoient ces chantres comme une eſpece de prophetes, & ils étoient perſuadez qu'ils étoient veritablement inſpirez.

99. *Que la Déeſſe Minerve leur avoit rendu ſi funeſte*] A cauſe de l'inſolence d'Ajax le Locrien, qui avoit profané ſon Temple par la plus impie de toutes les actions.

100. *Elle s'arrêta ſur le ſeuil de la porte*] Homere ne fait pas faire une ſeule action à Penelope, ni une ſeule démarche qui ne ſoit dans toutes les regles de la ſageſſe & de la retenuë la plus ſcrupuleuſe. La douleur la fait deſcendre de ſon appartement pour ordonner à Phemius de chanter autre choſe que le retour des Grecs. Elle n'entre pas dans la ſale, n'approche point de ces inſolents, plus redoutables encore dans la débauche, elle ne ſe découvre pas le viſage, & ſes yeux ſont baignez de pleurs.

101. *Vous êtes inſtruit de toutes les actions les plus, &c.*] Homere veut dire que Phemius étoit très-ſavant dans l'Hiſtoire

„ ſur le ſeuil de la porte, le viſage couvert d'un
„ voile d'un grand éclat, & appuïée ſur ſes deux
„ femmes; là les yeux baignez de larmes, elle
„ adreſſa la parole au Chantre, & lui dit: „ Phe-
„ mius, vous avez aſſez d'autres chants propres
„ à toucher & à divertir; [101] vous êtes inſtruit
„ de toutes les actions les plus celebres des
„ grands hommes, vous n'ignorez pas même
„ celles des Dieux. [102] Et c'eſt de-là que les
„ plus grands Muſiciens tirent d'ordinaire les
„ ſujets de leurs chants merveilleux; choiſiſſez-
„ en donc quelqu'un, celui qui vous plairra da-
„ vantage, & que les Princes continuent leur
„ feſtin, en vous écoutant dans un profond ſi-
„ lence; [103] mais quittez celui que vous avez
„ com-

re & qu'il étoit grand Philoſophe, car la veritable définition de la Philoſophie, c'eſt qu'*elle eſt la connoiſſance des choſes Divines & humaines.* Homere eſt donc le premier Auteur de cette définition. C'eſt une remarque d'Euſtathe qui m'a paru digne d'être rapportée.

102. *Et c'eſt de-là que les plus grands Muſiciens tirent d'ordinaire les ſujets de leurs chants*] Cela eſt vrai, & c'eſt pourquoi Virgile feint que le Chantre Jopas chante à la table de Didon, non les avantures particulieres de quelques Princes, mais les ſecrets les plus profonds de l'Aſtronomie:

* *Hic canit errantem Lunam Soliſque labores.*

Au reſte, par tout cet endroit il eſt aiſé de voir que les chants de ces Muſiciens étoient de grands ouvrages. Les chants que nous appellons aujourd'hui *des Cantates* en approchent beaucoup, & bien-loin de s'étonner qu'on les ait introduits parmi nous dans ce dernier ſiecle, on doit être ſurpris qu'on ne l'ait pas plûtôt fait. Car ils ſont très-conformes à la Raiſon, & donnent lieu à une grande varieté de muſique; on pourroit ſeulement deſirer que les ſujets y fuſſent auſſi ſagement traitez, que la maniere eſt ſagement imaginée.

103. *Mais quittez celui que vous avez commencé, dont le ſujet eſt trop triſte, & qui me, &c.*] Penelope n'explique pas ici la veritable raiſon, elle en a une plus ſolide & plus pro-

* *A la fin du liv. 1. de l'Eneide.*

„ commencé, dont le ſujet eſt trop triſte & qui
„ me remplit de douleur. Car je ſuis dans une
„ affliction que je ne puis exprimer. De quel
„ mari me vois-je privée! J'ai toûjours l'idée
„ pleine de ce cher mari, [104] dont la gloire eſt
„ répanduë dans tout le païs d'Argos & dans
„ toute la Grece.

Le ſage Telemaque prenant la parole, répondit:
„ [105] Ma mere, pourquoi défendez-vous à Phemius
„ de chanter le ſujet qu'il a choiſi & qui lui plaît da-
„ van-

fonde. Elle ne veut pas que Phemius continuë ce chant, de peur qu'enfin il n'apprenne aux Pourſuivants des choſes qui ſeroient fort contraires à ſes interêts; car, ou il fera entendre qu'Ulyſſe eſt mort, & alors ils uſeront de violence pour l'obliger à ſe déclarer & à choiſir un mari; ou il les menacera qu'il eſt prêt de revenir; & alors ils prendront des meſures contre ſa vie. D'ailleurs, ajoute Euſtathe, ce n'eſt point au Chantre Phemius à chanter le retour d'Ulyſſe, c'eſt à Homere. Ainſi c'eſt fort à propos que Penelope l'empêche de continuer, & Homere fait tirer du ſujet les raiſons neceſſaires & plauſibles.

104. *Dont la gloire eſt repanduë dans tout le païs d'Argos & dans toute la Grece*] Mais la gloire d'Ulyſſe n'avoit pas ſeulement rempli la Grece, elle étoit parvenuë en bien d'autres climats Ulyſſe étoit connu en Italie, en Eſpagne, en Afrique. D'où vient donc que Penelope lui donne des bornes ſi étroites? c'eſt qu'elle ne ſavoit pas alors tous ſes travaux, & qu'elle croyoit qu'il avoit peri dans quelqu'une des Iſles de la Grece, & qu'il n'y avoit que les Grecs qui fuſſent informez de ſes grandes actions & de ſes malheurs. Car je ne ſaurois goûter la raiſon qu'Euſtathe ajoûte, que Penelope ne faiſoit cas que de la gloire que l'on acqueroit parmi les Grecs, & qu'elle mépriſoit l'eſtime des barbares.

105. *Ma mere, pourquoi défendez-vous*] Telemaque ne dit jamais la *Princeſſe* ni la *Reine* en parlant de Penelope, & en lui parlant, il dit toûjours *ma mere*. Ces termes de *pere* & de *mere* ſont ſi reſpectables & ſi ſaints, qu'on ne doit jamais en ſubſtituer d'autres à leur place. Cependant une malheureuſe délicateſſe a introduit de nos jours une pernicieuſe coûtume; on regarde ces mots *mon pere*, *ma mere* comme des mots ignobles; il n'y a pas juſqu'au petit bourgeois

„ vantage ? [106] Ce ne ſont pas les Chantres qui
„ ſont cauſe de nos malheurs, c'eſt Jupiter ſeul;
„ c'eſt lui qui envoye [107] aux miſerables mortels
„ les biens ou les maux qu'il lui plaît de leur dé-
„ partir. Il ne faut pas trouver mauvais que celui-
„ ci chante le malheureux ſort des Grecs, [108] car le
„ goût de tous les hommes eſt d'aimer toûjours
„ mieux les chanſons les plus nouvelles. Ayez
„ donc la force & le courage d'entendre celle-
„ ci. Ulyſſe n'eſt pas le ſeul qui ait péri à ſon

[illegible]

geois qui ne ſe croye obligé de dire *Monſieur*, *Madame*, en parlant à ceux qui lui ont donné le jour. Qu'arrive-t-il de là ? Il arrive qu'en perdant ces noms naturels, nous perdons les ſentimens qu'ils inſpirent, & que les familles ne ſont plus des familles, mais des ſociétez d'étrangers. Je n'ai pû laiſſer paſſer cette occaſion de marquer l'extrême averſion que j'ai pour une vanité ſi mal entenduë.

106 *Ce ne ſont point les Chantres qui ſont cauſe de nos malheurs.* Telemaque croit que c'eſt par une ſuperſtition, aſſez ordinaire aux femmes, que Penelope ne veut pas que Phemius chante le retour des Grecs. Il lui dit fort bien que ce ne ſont pas les Chantres qui ſont cauſe des malheurs qu'ils chantent ; car les malheurs n'arrivent pas parce qu'ils les chantent, mais ils les chantent parce qu'ils ſont arrivez.

107 *Aux miſerables mortels.* Le Grec dit, ἀνθρώποισι δύηστοι, *aux hommes laborieux, induſtrieux, dont les beſoins aiguiſent l'induſtrie.* C'eſt à dire, aux hommes qui par la miſere de leur condition, ſont forcez de travailler continuellement à imaginer, à trouver des remedes contre les malheurs qui les accablent, car c'eſt cette neceſſité qui eſt la mere des Arts. De là le mot ἀνθρωπος a été pris pour des gens d'eſprit, comme nous avons remarqué au Livre IV. & pour des gens habiles, & qui ont acquis de la reputation dans leur art comme dans le Livre XVIII. Il eſt formé du verbe ἀνθρωπεύω, qui ſignifie *imaginer*, *trouver*.

108 *Car le goût de tous les hommes, c'eſt d'aimer toûjours mieux les chanſons les plus nouvelles.* Ce goût eſt general. Pindare a dit ſur ce ſujet, Ode 10. des Olympiques :

[illegible]

Le vin vieux & les fleurs des chanſons nouvelles

„ retour de Troye; pluſieurs autres grands per-
„ ſonnages ſont peris comme lui. Retournez
„ donc dans votre appartement, [109] & ne pen-
„ ſez qu'à vos occupations ordinaires; reprenez
„ vos toiles, vos fuſeaux, vos laines; ayez l'œil
„ ſur vos femmes, & leur ordonnez de preſſer
„ les ouvrages que vous leur avez diſtribuez.
„ Le ſilence eſt le partage des femmes, & il
„ n'appartient qu'aux hommes de parler dans
„ les Aſſemblées. Ce ſoin-là me regarde ici.

[110] Penelope étonnée de la ſageſſe de ſon fils, dont elle recueilloit avec ſoin toutes les paroles, remonte dans ſon appartement avec ſes femmes, & continuë de pleurer ſon cher Ulyſſe [111] juſqu'à ce que la Déeſſe Minerve lui eût envoyé un doux ſommeil qui ſuſpendit ſa douleur.

Dès que la Reine fut ſortie, les Pourſuivants firent beaucoup de bruit dans cette ſale ſpacieuſe, tous également enflammez d'amour, & tous pouſſez d'un deſir égal d'être préferez par Penelope. Telemaque prend la parole, & leur dit:
„ Princes qui pouſſez l'emportement juſqu'au
„ dernier excès, ne penſons preſentement qu'à
„ faire bonne chere; que le tumulte ceſſe, &
„ qu'on

109. *Et ne penſez qu'à vos occupations ordinaires, reprenez vos toiles, vos fuſeaux*] C'eſt la même choſe que ce qu'Hector dit à Andromaque dans le Livre VI. de l'Iliade. Il n'y a qu'un mot de changé, Hector parle de la guerre & Telemaque parle des diſcours. Ainſi Homere eſt le premier qui ait enſeigné à parodier des vers, comme Euſtathe l'a remarqué.

110. *Penelope étonnée de la ſageſſe de ſon fils*] Cette Princeſſe ne doute point que quelque Dieu n'inſpire Telemaque, & ne lui mette dans le cœur tout ce qu'il doit faire dans cette occaſion. C'eſt pourquoi elle obeït ſans repliquer.

111. *Juſqu'à ce que la Déeſſe Minerve lui eût envoïé un doux ſommeil*] Ce n'eſt pas l'emploi de Minerve d'envoïer le ſom-

meil,

„ qu'on n'entende plus tous ces cris ; il eſt juſte
„ d'écouter tranquillement [112] un Chantre com-
„ me celui-ci, qui eſt égal aux Dieux par la
„ beauté de ſa voix & par les merveilles de ſes
„ chants. Demain à la pointe du jour nous nous
„ rendrons tous à une Aſſemblée que j'indique
„ dès aujourd'hui. J'ai à vous parler pour vous
„ déclarer que ſans aucune remiſe, vous n'avez
„ qu'à vous retirer. Sortez de mon Palais. Al-
„ lez ailleurs faire des feſtins, en vous traitant
„ tour à tour à vos dépens chacun dans vos
„ maiſons. Que ſi vous trouvez qu'il ſoit plus
„ à propos & plus utile pour vous de manger
„ impunément le bien d'un ſeul homme, con-
„ tinuez, conſumez tout, & moi je m'adreſſe-
„ rai aux Dieux immortels, & je les prierai que
„ ſi jamais Jupiter fait changer la fortune des
„ méchans, vous periſſiez tous dans ce Palais
„ ſans que votre mort ſoit jamais vengée.

Il parla ainſi, & tous ces Princes ſe mordent les levres & ne peuvent aſſez s'étonner du courage de ce jeune Prince & de la vigueur dont il vient de leur parler. Enfin [113] Antinoüs, fils d'Eupeïthes, rompt le ſilence, & dit : „ Tele-
„ ma-

meil, mais Homere veut dire ſeulement que la Sageſſe & la Raiſon firent comprendre à Penelope qu'il falloit ſuſpendre ſes déplaiſirs & ſes larmes, & que ce fut ce qui l'endormit.

112. *Un Chantre comme celui-ci, qui eſt égal aux Dieux*] Car étant inſpiré par les Muſes, il chante comme les Muſes mêmes.

113. *Antinoüs rompt le ſilence, & dit*] Parmi ces Pourſuivants il y en avoit deux qui étoient les premiers Princes d'Ithaque, parens d'Ulyſſe, Antinoüs & Eurymaque. Antinoüs eſt un homme violent & plein de fiel, & Eurymaque un homme plus doux & plus moderé, & qui ſait s'accommoder au temps & aux occaſions. Ce diſcours d'Antinoüs

„ maque, ſans doute ce ſont les Dieux eux-
„ mêmes qui vous enſeignent à parler avec tant
„ de hauteur & de confiance. Je ſouhaite de
„ tout mon cœur que Jupiter ne vous donne pas
„ ſi-tôt le ſceptre de cette Iſle qui vous appar-
„ tient par votre naiſſance.

„ Antinoüs, reprit le ſage Telemaque, ne
„ ſoyez pas fâché ſi je vous dis que [114] je rece-
„ vrois de bon cœur le ſceptre des mains de Ju-
„ piter. [115] Mais vous paroît-il que la Roïau-
„ té ſoit un ſi mauvais preſent? ce n'eſt nul-
„ lement un malheur de regner pourvû qu'on
„ regne avec juſtice. [116] Un Roi voit bientôt ſa-

„ mai-

tinoüs eſt une raillerie fine & une imprécation, car il veut lui dire que n'ayant pas même été bien élevé & bien inſtruit par des hommes, il veut parler comme s'il étoit inſpiré par les Dieux. Il ſouhaite qu'il ne regne jamais, car puiſqu'il parle ſi fierement, n'étant que Prince, que ne feroit-il point s'il étoit Roi, & qu'il fût en poſſeſſion d'un Etat qui ne lui appartient que par ſucceſſion, & auquel il ne ſauroit prétendre par ſon merite. Telemaque l'entend fort bien, mais inſpiré par Minerve il diſſimule & prend cette imprécation pour une priere qu'Antinoüs fait en ſa faveur.

114. *Je recevrois de bon cœur le ſceptre des mains de Jupiter*] C'eſt comme s'il lui diſoit, je ſuis perſuadé que c'eſt par amitié pour moi que vous ſouhaitez que je ne regne point ici, car vous regardez ſans doute la Roïauté comme un état plein d'embarras & d'inquietudes qui doivent le faire fuir. Je vous ſuis bien obligé de ces ſentimens, je vous avouë pourtant que je recevrois volontiers le ſceptre, ſi Jupiter me l'accordoit.

115. *Mais vous paroit-il que la Roïauté ſoit un ſi mauvais preſent*] Mais examinons pourquoi vous trouvez la Roïauté un état ſi dangereux. Ce n'eſt pas la Roïauté qui eſt mauvaiſe, c'eſt la tyrannie. C'eſt le mot βασιλεὺς *Roi*, qui fonde tout le raiſonnement de Telemaque. Et pour le faire entendre, je l'ai étendu dans ma Traduction.

116. *Un Roi voit bientôt ſa maiſon pleine de richeſſes*] Un Prince comme Telemaque, inſtruit par Minerve, ne fait pas conſiſter la fin de la Roïauté dans les richeſſes & dans les honneurs,

„ maiſon pleine de richeſſes, & il eſt comblé
„ de toutes ſortes d'honneurs. [117] Mais quand
„ je ne ſerai pas Roi d'Ithaque, il y a dans cet-
„ te Iſle pluſieurs Princes jeunes & vieux, qui
„ meritent de l'être, ſi le divin Ulyſſe ne jouït
„ plus de la lumiere du jour. [118] Pour moi je
„ me contente de regner ſur toute ma maiſon
„ & ſur tout ce grand nombre d'eſclaves que
„ mon pere m'a laiſſez, [119] & qu'il a faits dans
„ toutes ſes courſes.

Eurymaque, fils de Polybe, prenant la parole, dit : [120] „ Telemaque, tout ce que vous
„ venez de dire eſt entre les mains des Dieux
„ qui

neurs, mais il veut faire entendre que les richeſſes & les honneurs ſont la récompenſe de la juſtice des Rois. Un Roi, c'eſt à dire, un Roi juſte. Les autres ne ſont pas des Rois.

117. *Mais quand je ne ſerai pas Roi d'Ithaque, il y a dans cette Iſle pluſieurs autres Princes*] Quoi que Telemaque diſſimule, il ne laiſſe pas de piquer Antinoüs à ſon tour, car il veut lui faire entendre que quand bien il ne regneroit pas, le Roïaume ne regarderoit pas Antinoüs, ni aucun des Pourſuivants, parce qu'il y a d'autres Princes plus dignes de cet honneur. Il appelle βασιλεῖς *Rois*, les Princes, les Grands qui ne ſont pas Rois, mais qui peuvent l'être. Dans l'Ecriture ſainte nous voyons que les fils de David ſont appellez Rois. Et que David lui-même appelle Roi ſon fils Abſalon, qui venoit de ſe faire déclarer Roi par une conjuration horrible.

118. *Pour moi je me contente de regner ſur toute ma maiſon*] Telemaque ajoute cela pour endormir les Princes, en leur faiſant croire qu'il ne penſe à prendre aucunes meſures pour conſerver le Roïaume qui lui appartient.

119. *Et qu'il a faits dans toutes ſes courſes*] Car, comme je l'ai déja dit, le métier de Pirate étoit honorable, & les Heros même ne le dédaignoient pas.

120. *Telemaque, tout ce que vous dites là eſt entre les mains des Dieux qui feront aſſeoir ſur le throne d'Ithaque celui, &c.*] C'eſt le diſcours d'un homme plus doux & plus moderé en apparence qu'Antinoüs, mais qui ſous cette moderation apparente, ne laiſſe pas de cacher beaucoup de venin. Te-

„ qui feront aſſeoir ſur le thrône d'Ithaque celui
„ des Grecs qu'il leur plaira de choiſir; poſſe-
„ dez votre bien en toute ſûreté, regnez dans
„ votre maiſon, & que jamais vous ne voyiez
„ arriver ici un homme qui vous dépouille par
„ la force pendant qu'Ithaque ſera habitée. Mais
„ permettez-moi de vous demander qui eſt cet
„ étranger qui vient de partir? d'où eſt-il? quel-
„ le eſt ſa famille & quel eſt ſon païs? vous ap-
„ porte-t-il quelque bonne nouvelle du retour
„ de votre pere? [121] ou n'eſt-il venu que pour
„ retirer le payement de quelque dette qu'il ait
„ ici? Il eſt parti bien promptement & n'a pas
„ voulu être connu; à ſon air on voit bien que
„ ce n'eſt pas un homme d'une naiſſance obſ-
„ cure.

„ Fils de Polybe, répond ſagement Telema-

„ que,

lemaque vient de dire deux choſes: la premiere, que quand bien il ne regneroit pas dans Ithaque, il y avoit dans cette Iſle pluſieurs Princes dignes de cet honneur, pour faire entendre que ce ne ſeroit pas une neceſſité qu'on choiſît pour Roi un de ces Pourſuivants; & la ſeconde, que pour lui il ſe contenteroit de regner ſur ſa maiſon. Eurymaque répond à ces deux choſes: à la premiere il répond que c'eſt Jupiter qui donnera le Roïaume à celui qu'il voudra choiſir, & que ce n'eſt pas à Telemaque à en décider; & à la ſeconde, il répond par un ſouhait qui renferme une ſorte d'imprécation, ou du moins qui eſt plus favorable aux Pourſuivants qu'à Telemaque, *Regnez dans votre maiſon*, lui dit-il, *& que jamais vous ne voyiez arriver ici un homme qui vous dépouille.* C'eſt à dire, jouïſſez paiſiblement de votre bien comme un particulier, & que jamais aucun étranger ne vienne vous dépouiller, & chaſſer l'uſurpateur qui ſera aſſis ſur le throne d'Ithaque, qui vous étoit dû.

121. *On n'eſt-il venu que pour retirer le payement de quelque dette qu'il ait ici?*] Selon la coutume de ces temps-là, où les plus grands Seigneurs alloient eux-mêmes retirer le payement de ce qui leur étoit dû chez les étrangers. C'eſt ainſi que le jeune Tobie fut envoyé par ſon pere à Ragès dans la

„ quo,[122] je n'eſpere plus de voir mon pe-
„ re de retour, c'eſt pourquoi je n'ajoute plus
„ foi ni aux nouvelles qu'on vient m'en appor-
„ ter, [123] ni aux prédictions que ma mere me
„ debite, après les avoir recueillies avec ſoin
„ des Devins qu'elle appelle dans ſon Palais.
„ L'étranger qui excite votre curioſité, c'eſt un
„ hôte de notre maiſon de pere en fils. Il s'ap-
„ pelle Mentes, fils d'Anchialus, & il regne ſur
„ les Taphiens, peuple fort appliqué à la mari-
„ ne". Ainſi parla Telemaque, quoiqu'il eût bien reconnu la Déeſſe ſous la figure de Mentes. Les Princes continuerent de ſe livrer au plaiſir de la Danſe & de la Muſique juſqu'à la nuit : [124] & lorſque l'étoile du ſoir eut chaſſé le jour, ils allerent ſe coucher chacun dans leur maiſon.

Le

la Medie pour ſe faire païer de dix talents qu'il avoit prêtez à Gabelus. Tob. v. 21. 22.

122. *Je n'eſpere plus de voir mon pere de retour*] Le but de Telemaque eſt de perſuader à ces Princes qu'il a perdu toute eſperance de revoir ſon pere, & par conſéquent qu'il ne penſe pas à lui ſucceder. Mais en même temps il ne laiſſe pas d'entretenir leur inquietude, & de les tenir en reſpect, en leur faiſant entendre qu'il y a des nouvelles & des prédictions mêmes qui promettent ſon retour.

123. *Ni aux prédictions que ma mere me débite après les avoir recueillies avec ſoin des Devins*] Qu'Homere peint bien ici le caractere des femmes qui attendent impatiemment le retour de quelqu'un qui leur eſt cher! Toutes les nouvelles, tous les bruits qu'on fait courir ſont recueillis avec ſoin, les Devins ſont conſultez, toute l'Aſtrologie eſt employée à les ſervir, & par ce grand ſecours des prédictions ordinairement flateuſes, leur eſprit ſe remplit d'eſperance & goûte quelque tranquillité. Tous les temps ſe reſſemblent.

124. *Et lorſque l'étoile du ſoir*] Le Grec dit, *mais lorſque le noir veſper*, & peut-être que par cette épithete Homere fait voir, qu'il a connu ce que Pythagore a le premier publié, que l'étoile du ſoir, qu'on appelle *Venus* & *Veſper*, eſt la même que l'étoile du matin appellée *Lucifer* & *Phoſphorus*.

Le jeune Telemaque l'eſprit agité de differentes penſées, [125] monta dans ſon appartement, qui étoit au haut d'un pavillon qu'on avoit bâti au bout de la Cour dans un lieu ſeparé & enfermé. La ſage [126] Euryclée, fille d'Ops & petite-fille de Peiſenor, [127] portoit devant lui deux flambeaux allumez. Le vieillard Laerte l'avoit autrefois achetée fort jeune le prix de vint bœufs, & la conſideroit comme ſa propre femme ; [128] mais pour ne pas cauſer de jalouſie, il n'avoit jamais penſé à l'aimer. Euryclée donc éclairoit à ce jeune Prince, car de toutes les femmes du Pa-

125. *Monta dans ſon appartement qui étoit au haut d'un pavillon*] Telemaque ne loge point dans le Palais, dans le corps de logis qu'habitoit la Reine. Il n'auroit pas été honnête qu'un jeune homme eût logé au milieu de tant de femmes. Voilà pourquoi Homere dit qu'il avoit été bâti au bout de la cour dans un lieu ſeparé & enfermé, afin qu'il n'y eut point de communication. Euſtathe nous fait remarquer ici *thalamus* pour l'appartement d'un homme, au lieu que ceux qui ont écrit après Homere, ont toûjours appellé de ce nom l'appartement des femmes.

126. *Euryclée fille d'Ops & petite-fille de Peiſenor*] Homere s'arrête à nous expliquer ici la naiſſance & la fortune de cette Eſclave de Laërte, parce qu'elle joüera un rolle conſiderable dans la reconnoiſſance d'Ulyſſe, & que d'ailleurs une femme auſſi affectionnée qu'elle étoit à la maiſon de ſon Maître, eſt digne qu'on la diſtingue.

127. *Portoit devant lui deux flambeaux allumez.*] Le Grec dit, *des torches allumées.* Il eſt bon de remarquer ici la modeſtie de ces temps heroïques. Un jeune Prince comme Telemaque allant ſe coucher, n'eſt conduit que par une des femmes de ſa mere & la plus âgée, qui porte devant lui des torches, c'eſt à dire, des morceaux de bois dont on ſe ſervoit pour éclairer. Elle lui ſert de valet de chambre, elle nettoye la robe qu'il vient de quitter, & la met, non ſur un beau ſiege couvert d'étoffe magnifique, ou dans une corbeille, mais à une cheville qui étoit dans le mur près de ſon lit. La baſſeſſe de notre mot *cheville* m'a empêché de l'employer dans ma Traduction. Il auroit trop déplu aux yeux de notre ſiecle, à ces yeux *corrupti. vana rerum* &c.

Palais, c'étoit celle qui avoit le plus d'affection pour lui, & elle l'avoit élevé depuis ſon enfance. Dès qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, Telemaque s'aſſit ſur ſon lit, quitta ſa robe, la donna à Euryclée, qui après l'avoir netoyée & pliée bien proprement, la mit près de lui. Elle ſortit enſuite de ſa chambre, [129] tira la porte par ſon anneau d'argent, & lâchant la courroye qui ſuſpendoit le levier, qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. [130] Telemaque paſſa la nuit à chercher en lui-même les moyens de faire le voyage que Minerve lui avoit conſeillé.

L' O-

& qui ne voyent pas que cette ſimplicité, mêlée dans ces Poëmes, n'eſt pas une ſimplicité de pauvreté & de baſſeſſe, mais une ſimplicité de mœurs; & que c'eſt une preuve qu'Homere a peint veritablement les uſages de ces anciens temps.

128. *Mais pour ne pas cauſer de jalouſie, il n'avoit jamais penſé à l'aimer.*] Le Poëte releve ici la ſageſſe de Laërte, pour inſtruire toûjours ſon Lecteur, & pour faire honneur à ſon Heros, car c'eſt un grand avantage d'être né de gens ſages & vertueux.

129. *Tira la porte par ſon anneau d'argent, & lâchant la courroye.*] Voilà comme étoient faites les portes de ces temps-là, il y avoit au milieu un anneau qui ſervoit à les tirer, & qui s'appelloit κορδυλη, κρικος, ἑπωτακτηρ & ῥοπτηρ. Et il y avoit tout auprès un trou d'où ſortoit une courroye qui levoit ou lâchoit une barre ou un levier qui étoit derriere, & qui fermoit quand elle étoit lâchée, & ouvroit quand on la tiroit.

130. *Telemaque paſſa la nuit à chercher en lui-même les moyens.*] Telemaque ne paſſe pas la nuit à dormir, il l'employe à penſer à ſes affaires comme un homme ſenſé.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE II.

ARGUMENT.

TElemaque tient une aſſemblée dans laquelle il ſe plaint hautement des Princes qui recherchent ſa mere; & il leur déclare qu'ils n'ont qu'à ſortir du Palais d'Ulyſſe. Il conjure ſes peuples de l'aſſiſter. Ces Princes veulent ſe juſtifier, & l'obliger à renvoyer Penelope à ſon pere Icarius. Telemaque fait voir l'injuſtice de cette demande. Sur ce moment Jupiter envoye deux aigles. Un Devin explique ce prodige, & un des Princes fait tous ſes efforts pour décrediter ſa prediction. Telemaque demande un vaiſſeau pour aller à Sparte & à Pylos chercher des nouvelles de ſon pere. L'Aſſemblée rompuë, Telemaque va faire ſes prieres à Minerve ſur le bord de la mer. Cette Déeſſe lui apparoît ſous la figure de Mentor, & l'aſſûre de ſon ſecours. On prepare un navire; Euryclée donne les proviſions neceſſaires, & Telemaque s'embarque à l'entrée de la nuit.

L'AURORE commençoit à peine à dorer l'horizon, que le fils d'Ulyſſe ſe leva & prit

Jupiter envoye deux Aigles : *un Devin explique ce prodige.*

L'Odyſſée d'Homere LIV. II.

un habit magnifique, [1] mit ſur ſes épaules un baudrier d'où pendoit une riche épée, & après avoir couvert ſes beaux pieds de riches brodequins, il ſortit de ſa chambre ſemblable à un Dieu. Sans perdre un moment il donne ordre à ſes heraults d'appeller les Grecs à une Aſſemblée, les heraults obéïſſent, & auſſi-tôt les Grecs s'aſſemblent. Dès qu'ils ſont arrivez & qu'ils ont pris leur place, Telemaque ſe rend au milieu d'eux, [2] tenant au lieu de ſceptre une longue pique, [3] & ſuivi de deux chiens, ſes gardes fidelles, Minerve avoit répandu ſur toute ſa perſonne une grace toute divine. Les peuples le voyant en-

1. *Mit ſur ſes épaules un baudrier*] Le Grec dit, *il mit ſur ſes épaules une épée*, ce qui marque certainement que c'étoit un baudrier & non pas un ceinturon, comme on l'a déjà vû dans l'Iliade.

2. *Tenant au lieu de ſceptre une longue pique*] Il prend une pique, parce qu'il alloit à une Aſſemblée où il ſavoit bien qu'il ſeroit au milieu de ſes ennemis.

3. *Et ſuivi de deux chiens, ſes gardes fidelles*] Dans ces temps heroïques on ſe ſervoit beaucoup de chiens. Nous avons vû dans l'Iliade qu'Achille en nourriſſoit de fort grands, & qu'il s'en ſervoit pour la garde de ſon camp. Mais, dira-on, voilà une belle circonſtance à marquer dans une grande Poëſie, *Telemaque ne marchoit pas ſeul, il étoit ſuivi de deux chiens.* Il ſeroit bon que ces grands Critiques ſe ſouvinſſent que la Poëſie eſt comme la Peinture, qui tire de grandes beautez des coutumes les plus ſimples. Et que non ſeulement dans la Poëſie, mais dans la Proſe même, on prend plaiſir à voir relever les moindres choſes qui marquent les uſages des anciens temps. Ce qu'Homere dit ici de Telemaque n'eſt pas different de ce que la ſainte Ecriture nous dit de Tobie, cent cinquante ans ou environ après Homere, *Profectus eſt autem Tobias, & canis ſecutus eſt eum*, Tob. VI. 6. Virgile n'a pas dédaigné la même circonſtance, car dans le liv. VIII. en parlant d'Evandre, il dit:

Necnon & gemini cuſtodes limine ab alto
Procedunt, greſſumque canes comitantur herilem.

Et c'eſt ce que les plus grands Peintres ont imité.

entrer ſont ſaiſis d'admiration; il ſe place ſur le throne de ſon pere, [4] & les vieillards s'éloignent par reſpect. [5] Le Heros Egyptius parla le premier. Il étoit courbé ſous le poids des ans, & une longue expérience l'avoit inſtruit. Son fils, le vaillant Antiphus, s'étoit embarqué avec Ulyſſe & l'avoit ſuivi à Ilion, mais le cruel Cyclope le devora dans le fond de ſon antre; [6] & ce fut le dernier qu'il devora. Il lui reſtoit encore trois fils, l'un, appellé Eurynome, étoit un des Pourſuivants de Penelope, & les deux autres avoient ſoin des biens de leur pere. [7] Cette conſolation n'empêchoit pas ce malheureux pere de ſe

4. *Et les vieillards s'éloignent par reſpect.*] Les *vieillards*, c'eſt à dire, les Princes & les Principaux d'Ithaque; c'eſt un mot de dignité qui ne marque pas toûjours un grand âge. D'ailleurs tous ceux qui étoient à cette Aſſemblée étoient plus vieux que Telemaque. Ils s'éloignent par reſpect, autant ſes ennemis que les autres; Dieu imprime ſur les Princes un caractere de majeſté qui ſe fait toûjours ſentir, & qui leur attire les reſpects qui leur ſont dûs.

5. *Le Heros Egyptius parla le premier.*] Voilà à Ithaque un Prince appellé *Egyptius*. Cela ſe pratiquoit ſouvent, des noms patronymiques ou empruntez des lieux, devenoient des noms propres. Cet Egyptius pouvoit être d'une famille originaire d'Egypte, ou bien il pouvoit avoir eu ce nom pour y avoir trafiqué.

6. *Et ce fut le dernier qu'il devora.*] Il y a dans le Grec, *& il en fit ſon dernier repas.* Les Anciens ont remarqué qu'Homere s'exprime ici d'une maniere amphibologique, & que ces paroles, *en fit ſon dernier repas*,

. . . . . *τέλεσσεν δ' ἀκάλητον ἔδητυν*,

preſentent trois ſens. Le premier, *Que ce Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulyſſe que le Cyclope devora.* Le ſecond, *Que ce fut lui dans il fit le dernier repas de la journée*, c'eſt à dire, le ſouper; Et le troiſieme, *Que ce fut effectivement le dernier repas de ce monſtre, qui après avoir perdu ſon œil, renonça à la vie & mourut.* Car il y avoit une tradition que le Cyclope n'avoit pû ſurvivre à ſon infortune. Le dernier ſens n'eſt nullement fondé dans Homere. Le ſecond eſt froid, car il n'eſt pas queſtion ici s'il devora Antiphus à dîner ou à ſouper. Le premier ſens me paroît le ſeul veritable, Antiphus

ſe ſouvenir de ſon aîné, il en conſervoit toûjours l'idée & paſſoit ſa vie dans l'amertume & dans l'affliction. Et alors le viſage baigné de larmes, il dit:

„ Peuples d'Ithaque, écoutez-moi, [8] nous n'a-
„ vons vû tenir ici d'Aſſemblée ni de Conſeil de-
„ puis le départ du divin Ulyſſe. [9] Qui eſt donc
„ celui qui nous a aſſemblez? quel preſſant be-
„ ſoin lui a inſpiré cette penſée? eſt-ce quelqu'un
„ de nos vieillards? a-t il reçu de l'armée
„ quelque nouvelle dont il veuille nous faire
„ part? ou veut-il nous inſtruire de quelque cho-
„ ſe qui regarde le public. [10] Qui que ce ſoit,
„ c'eſt

tiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulyſſe que ce Cyclope devora.

7. *Cette conſolation n'empêchoit pas ce malheureux pere*] Homere n'explique pas ſi ce pere étoit inſtruit du malheureux ſort de ſon fils. Il y a bien de l'apparence qu'il l'ignoroit; d'où l'auroit-il ſû? Son affliction venoit ſans doute de l'opinion où il étoit, qu'il avoit peri avec Ulyſſe.

8. *Nous n'avons vû tenir ici d'Aſſemblée ni de Conſeil depuis le départ du divin Ulyſſe*] Homere veut peindre par là le grand deſordre qui regnoit dans Ithaque. Telemaque n'avoit pas été en âge de tenir des Conſeils. Penelope ne le pouvoit, car outre que ce n'étoit pas l'emploi des femmes, elle ne l'auroit pû quand elle l'auroit voulu; Laërte étoit trop vieux, il s'étoit même retiré, & les amis qui reſtoient à Ulyſſe n'auroient oſé l'entreprendre, de peur de s'attirer les Pourſuivants.

9. *Qui eſt donc celui qui nous a aſſemblez?*] Egyptius n'ignoroit pas ſans doute que c'étoit Telemaque, mais il fait ſemblant de l'ignorer pour tirer de cette ignorance un prétexte de parler le premier, & pour faire entendre adroitement à ce jeune Prince qu'il a encore des amis, ſans s'attirer la haine des Pourſuivants, qui pouvoient prendre pour eux ſes paroles. Cette adreſſe produit un très-bon effet, car elle encourage Telemaque & le remplit d'eſperance, & elle lui épargne l'embarras où il auroit été s'il lui avoit fallu ouvrir l'Aſſemblée & parler le premier. Un jeune homme qui n'a point d'experience a beſoin d'être aidé.

10. *Qui que ce ſoit, c'eſt ſans doute un homme de bien*] Il en juge ainſi, parce que dans ce deſordre il n'y avoit qu'un

„ c'eſt ſans doute un homme de bien, puiſſe-t-
„ il réüſſir dans ſon entrepriſe, & que Jupiter le
„ favoriſe dans tous ſes deſſeins!

Il parla ainſi, [11] & le fils d'Ulyſſe charmé de ce bon augure, ne fut pas long-temps aſſis, mais plein d'impatience il ſe leva au milieu de l'Aſſemblée, [12] & après que le heraut Peiſenor plein de prudence & de ſageſſe, lui eut mis dans les mains ſon ſceptre, il parla ainſi, en adreſſant la parole à Egyptius:

„ Sage vieillard, celui qui a aſſemblé le peu-
„ ple n'eſt pas loin, vous le voyez devant vos
„ yeux. Et c'eſt la douleur dont je ſuis accablé
„ qui m'a fait prendre ce parti; je n'ai reçu au-
„ cune nouvelle de l'armée dont je puiſſe vous
„ faire

homme de bien qui pût avoir le courage d'aſſembler un Conſeil.

11. *Et le fils d'Ulyſſe charmé de ce bon augure*] Telemaque comprend fort bien le tour qu'a pris Egyptius, & prenant pour lui toutes ſes paroles, il en tire un bon augure, c'eſt pourquoi Homere dit, χαῖρε δὲ φήμῃ. Φήμη ſignifie ici *omen*.

12. *Et après que le heraut Peiſenor.... lui eût mis dans les mains ſon ſceptre*] Les Rois & les Princes portoient ordinairement leur ſceptre quand ils alloient aux Aſſemblées, aux Conſeils, & quand ils ne le portoient pas, ils avoient près d'eux des herauts qui le portoient & qui le leur mettoient entre les mains quand ils vouloient parler, parce qu'alors ils avoient beſoin de cette marque de leur dignité. Il en étoit de même des Juges; ils n'avoient pas le ſceptre quand ils étoient aſſis pour écouter les parties, mais quand ils ſe levoient pour aller aux opinions, ils le prenoient de la main des herauts, comme Homere nous l'a expliqué dans le liv. XVIII. de l'Iliade, Tom. III. p. 128: *Leurs ſceptres ſont entre les mains des herauts qui les tiennent près d'eux, & quand ils ſe levent l'un après l'autre pour aller aux opinions, ils prennent chacun de la main d'un heraut ces ſceptres, caractere ſacré de la Juſtice.* Il en eſt ici de même de Telemaque, il ne porte pas ſon ſceptre, mais quand il va parler, il le prend de la main de ſon heraut.

13. *Un grand malheur, que dis-je? deux malheurs épouvantables*].

„ faire part, & je n'ai rien à vous propoſer pour
„ le public. C'eſt une affaire particulière qui
„ me regarde. [13] Un grand malheur, que dis-
„ je? deux malheurs épouvantables ſont tombez
„ en même temps ſur ma maiſon. L'un, j'ai
„ perdu mon pere, la gloire de nos jours, qui
„ regnoit ſur vous avec tant de bonté & de juſti-
„ ce, [14] que vous trouviez en lui bien moins un
„ Maître qu'un pere plein de douceur; [15] &
„ l'autre, qui met le comble au premier, & qui
„ va renverſer mes Etats & me ruiner ſans reſ-
„ ſource; une foule de Princes s'attachent à re-
„ chercher ma mere ſans ſon conſentement, [16] &
„ ce ſont les principaux de mon Roïaume. Ils
„ refuſent tous de ſe retirer auprès de mon grand-
pere

bles] C'eſt le ſens de ces paroles, Telemaque commence d'abord par πανὸν, *un grand malheur*, & enſuite ſe reprenant, il dit, δοιὰ, *deux malheurs*. Ce diſcours eſt plein de force & d'adreſſe.

14. *Que vous trouviez en lui bien moins un Maître qu'un pere plein de douceur*] Car les Rois, qui ſont ſeulement maîtres & qui ne ſont pas peres, ne ſont pas de bons Rois. Herodote ſemble avoir pris d'ici ce qu'il dit de Cambyſe & de Cyrus. Καμβύσης μὲν δεσπότης, Κῦρος δὲ πατήρ. *Cambyſe étoit un maître, & Cyrus un pere.*

15. *Et l'autre, qui met le comble au premier*] Le Grec dit, *& l'autre qui eſt beaucoup plus grand.* Et j'ai vû des gens qui étoient choquez de cet endroit, comme s'il y avoit trop de dureté à Telemaque, de dire que les déſordres de ſa maiſon étoient un plus grand malheur que la mort de ſon pere. Mais c'eſt une délicateſſe ſans raiſon. Il eſt naturel qu'un fils perde ſon pere, c'eſt le cours de la nature, & ce malheur, quoi que grand, eſt ſans comparaiſon moindre pour un Prince, que de voir des étrangers s'emparer de ſa maiſon, s'attacher à ſa mere malgré elle, diſſiper ſon bien, & vouloir le chaſſer du thrône.

16. *Et ce ſont les principaux de mon Roïaume*] C'eſt à dire, de ceux qui devroient être les plus fidelles à Ulyſſe & à moi. Telemaque parle ainſi pour augmenter l'indignation du peuple, car de cent huit Pourſuivans il n'y en avoit que douze d'Ithaque.

„ pere Icarius, [17] qui donneroit une groſſe dot à
„ ſa fille, & l'accorderoit à celui d'entre eux
„ qui lui ſeroit le plus agréable. Mais ils s'o-
„ piniâtrent à demeurer chez moi, où ils égor-
„ gent tous les jours mes bœufs, mes agneaux
„ & mes chevres, font continuellement des feſ-
„ tins & épuiſent mes celliers, [18] & tout mon
„ bien ſe diſſipe parce qu'il n'y a point ici d'hom-
„ me comme Ulyſſe qui puiſſe éloigner ce fleau,
„ & que je ne ſuis pas encore en état de m'y
„ oppoſer, ([19] mais il viendra un jour que je
„ leur paroîtrai terrible) [20] je n'ai pas encore
„ appris à manier les armes. Certainement je
„ me vengerois s'il étoit en mon pouvoir. Tout
„ ce

17. *Qui donneroit une groſſe dot à ſa fille*] Car la premiere dot, qu'il lui avoit donnée en la mariant à Ulyſſe, devoit demeurer à ſon fils. Une femme donc en ſe remariant ne portoit point à ſon ſecond mari le bien qu'elle avoit porté au premier dont elle avoit des enfans, à moins que ſes enfans ne l'euſſent maltraitée; cela me paroît remarquable.

18. *Et tout mon bien ſe diſſipe*] Καταδύεται, c'eſt à dire, *ſe perd, ſe conſume*, δύεται, ὄλλυται, ἀπόλλυται.

19. *Mais il viendra un jour que je leur paroîtrai terrible*] Il m'a paru qu'on a toûjours mal expliqué ce vers,

. . . . . Η' καὶ ἔτι περ
Ἀσπαλέος τ' ἐπέμεν θ'.

Car on l'a expliqué, *& je ſuis encore foible.* Mais ce n'eſt point du tout là le ſens. C'eſt une parentheſe. Après que Telemaque a dit, *& que je ne ſuis pas encore en âge de m'y oppoſer*, il ajoute comme par une eſpece d'inſpiration, *mais il viendra un jour que je leur paroîtrai terrible.* Ἀσπαλέος ſignifie *foible, expoſé aux injures*, mais il ſignifie auſſi *terrible, pernicieux*, & il eſt ici dans cette derniere ſignification; le mot ἔτι περ ſeul le prouve. Cela donne beaucoup de force au diſcours de Telemaque, & eſt très propre à encourager ſes ſujets.

20. *Je n'ai pas encore appris à manier les armes*] Homere dit, *je n'ai pas encore appris la valeur.* Ce Poëte croyoit donc que la valeur s'apprenoit, & que c'eſt une Science comme toutes les autres vertus. C'eſt ce que Socrate a démontré. On

„ ce qui ſe paſſe ici ne peut être ſupporté, & ma
„ maiſon périt avec trop de honte. Concevez-
„ en donc enfin une juſte indignation; [21] reſ-
„ pectez les peuples voiſins; évitez leurs repro-
„ ches, & ſur-tout redoutez la colere des Dieux,
„ de peur qu'irritez de tant d'actions indignes,
„ [22] ils n'en faſſent tomber ſur vos têtes la pu-
„ nition qu'elles meritent. Je vous en conjure
„ au nom de Jupiter Olympien, [23] & de The-
„ mis, qui préſide aux Aſſemblées, & qui diſſi-
„ pe ou fait réüſſir tous les conſeils & tous les
„ projets des hommes; mes amis, oppoſez-vous
„ à ces injuſtices, & que je n'aye qu'à me livrer
„ tout entier à l'affliction que me cauſe la perte
„ de

On peut voir le Dialogue de Platon intitulé *Lâchès* ou *de la valeur.*

21. *Reſpectez les peuples voiſins; évitez leurs reproches]* Car les peuples qui abandonnent leurs Princes, ſont immanquablement regardez comme infames, par tous ceux qui apprennent leur lâcheté.

22. *Ils n'en faſſent tomber ſur vos têtes la punition qu'elles meritent]* Car Dieu ne punit pas ſeulement ceux qui commettent ces actions ſi indignes, mais encore ceux qui les voyent commettre & qui n'ont pas le courage de s'y oppoſer.

23. *Et de Themis qui preſide aux Aſſemblées, & qui diſſipe ou fait reuſſir tous les conſeils]* Il y a ſeulement dans le Grec, *& de Themis qui forme ou diſſipe les aſſemblées des hommes.* Euſtathe fait entendre qu'Homere parle ainſi par rapport à une coutume qu'on avoit alors de porter aux Aſſemblées une ſtatuë de Themis, & de la remporter quand les Aſſemblées étoient finies. Et de cette maniere c'étoit Themis qui formoit les Aſſemblées & qui les congedioit. Mais outre que je n'ai vû nulle part aucun veſtige de cette coutume, & que je ne croi pas qu'elle ait aucun fondement dans l'Antiquité; je ſuis perſuadée qu'Homere dit ici quelque choſe de plus profond & de plus utile. Aſſurément il veut faire entendre qu'il n'y a que la Juſtice qui aſſure les déliberations qu'on prend dans les Conſeils, elle les fait réüſſir quand elles ſont juſtes, & elle les renverſe & les diſſipe quand elles ſont oppoſées à ſes Loix.

„ de mon pere. [24] Que ſi jamais le divin Ulyſ-
„ ſe avec un cœur ennemi vous a accablez de
„ maux, vengez-vous-en ſur moi, je me livre à
„ toute votre haine; excitez encore ces inſolents
„ & ſuivez leur exemple. [25] Il me ſeroit beau-
„ coup plus avantageux que ce fût vous qui de-
„ voraſſiez mes biens & mes troupeaux & tout
„ ce que j'ai de plus précieux; je pourrois au
„ moins eſperer que vous m'en dédommageriez
„ un jour, car je n'aurois qu'à aller par toute
„ la ville repreſenter le tort qu'on m'auroit fait,
„ & redemander mon bien juſqu'à ce qu'on
„ m'eût rendu juſtice. Au lieu que preſentement
„ [26] vous me précipitez dans des maux qui ſont
„ ſans remede.

Il-

24. *Que ſi jamais le divin Ulyſſe avec un cœur ennemi vous a accablez de maux, vengez-vous-en ſur moi*] Les peuples ne peuvent ſans injuſtice & ſans impieté conſerver du reſſentiment, ni ſe venger des injuſtices de leur Roi légitime, beaucoup moins encore s'en venger ſur ſon fils innocent; mais il faut qu'un Prince ſoit bien aſſuré que ſes Sujets n'ont aucun ſujet de ſe plaindre de ſon pere, pour oſer reveiller ainſi leur reſſentiment, & ſe livrer à toute leur haine, ſurtout dans le deſordre qui regnoit à Ithaque. Il y a là beaucoup de grandeur & de confiance; cela confirme bien l'éloge qu'il a donné à Ulyſſe, qu'il étoit doux à ſes peuples comme un pere à ſes enfans.

25. *Il me ſeroit beaucoup plus avantageux que ce fût vous*] Telemaque prévient ici une réponſe que ſes Sujets pouvoient lui faire, *ce n'eſt pas nous qui diſſipons votre bien.* Et il leur dit qu'il ſeroit plus avantageux pour lui qu'ils le diſſipaſſent eux-mêmes, que de ſouffrir, comme ils font, que d'autres le diſſipent, & il en donne une fort bonne raiſon.

26. *Vous me précipitez dans des maux ſans remede*] Car comment retirer de tous ces Princes ce qu'ils auront devoré, conſumé? il faut donc leur déclarer la guerre. Mais comment le faire quand on eſt ruiné? L'Auteur du *Parallele* a ſi peu compris le ſens de ces paroles de Telemaque, qu'il en tire occaſion de ſe moquer d'Homere ſelon ſa bonne coutume.

Il parle ainſi, animé par la colere, & le viſage baigné de pleurs, [27] & il jette à terre ſon ſceptre. Le peuple eſt rempli de compaſſion. Tous les Princes demeurent dans le ſilence ſans oſer répondre: Antinoüs fut le ſeul qui eut la hardieſſe de repartir:

„ [28] Telemaque, qui témoignez dans vos diſ-
„ cours tant de hauteur & d'audace, que ve-
„ nez-vous de dire pour nous deshonorer? Vous
„ voulez nous expoſer à d'éternels reproches.
„ Ce ne ſont point les Amans de la Reine vo-
„ tre mere qui ſont cauſe de vos malheurs, [29]
„ c'eſt la Reine elle-même qui n'a recours qu'à
„ des artifices & à des ſubtilitez. Il y a déja
„ trois années entieres, & la quatrième va bien-
tôt

tume. *Dès le matin*, dit-il, *Telemaque ſort après avoir chauſſé ſes beaux ſouliers: il aſſemble ſon Conſeil où il repréſente que les Amants de ſa mere mangent ſes bœufs, ſes moutons & ſes chevres graſſes; qu'il ne ſe ſoucieroit pas que d'honnêtes gens, tels que ſont ceux de ſon Conſeil, les mangeaſſent, parce qu'il ſait qu'ils les payeroient bien, ce qu'il ne peut pas eſperer des Amants de ſa mere. Et tout cela il le dit en pleurant.* N'eſt-ce pas là un judicieux Critique?

27. *Et il jette à terre ſon ſceptre*] Pour mieux marquer ſon indignation, & comme pour dire qu'il ne ſe ſoucioit pas de regner ſur des peuples qui trahiſſoient ſes interêts, & qui n'avoient pas pour lui les ſentimens qu'ils devoient avoir. Dans le 1. liv. de l'Iliade Achille dans ſon emportement contre Agamemnon, jette de même ſon ſceptre, & j'en ai expliqué les raiſons.

28. *Telemaque, qui témoignez dans vos diſcours tant de hauteur & tant d'audace*] Euſtathe a pris ici le mot ὑλαγμὸς pour un homme *qui exagere*. Mais je ne croi pas qu'Homere l'ait employé dans ce ſens-là; car il n'eſt pas même vrai que Telemaque exagere. Il ſignifie, *qui parle avec hauteur & avec fierté*, & Antinoüs a égard à ce qu'il a dit, *qu'il viendra un jour qu'il leur paroîtra terrible*, & cela confirme l'explication que j'ai donnée à ce vers.

29. *C'eſt la Reine elle-même*] Ce diſcours d'Antinoüs eſt le diſcours d'un inſolent, à qui la paſſion ôte l'uſage de la

„ tôt finir, [30] qu'elle élude toutes les Pourſuites
„ des Grecs. Elle nous amuſe tous de belles
„ eſperances; elle promet à chacun de nous en
„ envoyant meſſages ſur meſſages, & elle penſe
„ tout le contraire de ce qu'elle promet. Voici
„ le dernier tour dont elle s'eſt aviſée: Elle s'eſt
„ miſe à travailler dans ſon appartement [31] à
„ une toile très-fine & d'une immenſe grandeur,
„ & nous a dit à tous: *Jeunes Princes, qui me*
„ *pourſuivez en mariage, puiſque le divin Ulyſſe*
„ *n'eſt plus, attendez, je vous prie, & permet-*
„ *tez que je ne penſe à mes nôces qu'après que*
„ *j'aurai achevé cette toile que j'ai commencée;*
„ *il ne faut pas que tout mon ouvrage ſoit perdu.*
„ [32]

Raiſon. Comment Penelope peut-elle être cauſe de tous ces deſordres? parce qu'elle refuſe de ſe remarier, les Princes ſont-ils en droit de vivre à diſcretion chez elle & de la ruiner?

30. *Qu'elle élude toutes les pourſuites des Grecs*] J'ai tâché de rendre toute la force de ce mot ἀτιμάζει θυμὸν; ἀτιμάζειν ſignifie proprement *priver*. Au reſte ce diſcours d'Antinoüs ne fait qu'augmenter l'amour & la reconnoiſſance que Telemaque a pour ſa mere. Car quelle ſageſſe dans cette conduite, & quelle amour Penelope ne marque-t-elle pas à ſon fils & à ſon mari?

31. *A une toile très-fine & d'une immenſe grandeur*] La fineſſe & la grandeur marquent le grand travail, & par conſequent la longueur du temps que cet ouvrage demandoit. Au reſte j'ai conſervé ici le mot de *toile*, parce que notre Langue l'a conſacré à cette hiſtoire, & qu'on dit *la toile de Penelope*, ce qui a même fait un proverbe. Je me contente d'avertir que φᾶρος n'eſt point une toile, mais un *voile*, une de ces riches étoffes dont les Princeſſes & les grandes Dames faiſoient proviſion, & qu'elles prodiguoient dans les funerailles des perſonnes qui leur étoient cheres, c'eſt pourquoi Andromaque dans la douleur qu'elle a que le corps de ſon mari ne ſoit déchiré ſur le rivage & en proye à la corruption, dit: *Helas! à quoi nous ſervent tant de riches & belles étoffes que nous avons dans le Palais & qui ſont l'ouvrage de nos femmes!* A la fin du Livre XXII. Tom. III. p. 261. voïés aſſ. *Je la prépare pour les funerailles de Laërte*] Quoi-que ce

ne

„ [32] *Je la prépare pour les funerailles de Laërte,*
„ *quand la Parque cruelle l'aura livré à la mort,*
„ [33] *afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne*
„ *me faire des reproches ſi j'avois laiſſé ſans drap*
„ *mortuaire fait de ma main, un homme ſi cher*
„ *& qui poſſédoit tant de biens.* C'eſt ainſi qu'el-
„ le parla, & nous nous laiſſâmes amuſer par
„ ſes paroles. Le jour elle travailloit avec beau-
„ coup d'aſſiduité, mais la nuit, dès que les
„ torches étoient allumées, elle défaiſoit ce
„ qu'elle avoit fait le jour. Cette ruſe nous a
„ été cachée trois ans entiers : mais enfin la
„ quatrième année étant venuë & preſque finie,
„ [34] une de ſes femmes, qui étoit de la confi-
„ den-

ne ſoit ici qu'un prétexte, & que Penelope ne cherche qu'à amuſer ſes amants par un ouvrage qu'elle a deſſein de ne pas finir, cela n'empêche pas que ce choix ne lui faſſe honneur & ne marque ſa grande ſageſſe, d'avoir preferé à tout autre amuſement une occupation convenable & pieuſe. C'étoit la coutume des Princeſſes & de toutes les Dames vertueuſes & appliquées à leurs devoirs, de faire des étoffes pour l'uſage de leur maiſon, & pour avoir de quoi honorer les funerailles des perſonnes qui leur étoient cheres.

33. *Afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches, ſi j'avois laiſſé ſans drap mortuaire*] C'etoit ſans doute une partie de la pieté des femmes de faire de leurs propres mains des étoffes pour honorer les funerailles de leurs peres, de leurs beauperes, de leurs maris, & celles qui y manquoient étoient expoſées aux reproches des autres. La décence & le grand ſens des paroles de Penelope n'ont pas empêché l'Auteur du Parallele de s'en moquer. *Penelope*, dit-il, *diſoit à ſes amants qu'ils attendiſſent qu'elle eût achevé ſa toile, dont elle vouloit faire un drap pour enſevelir ſon pere, ne voulant pas que ſes voiſines lui reprochaſſent qu'un homme auſſi riche que ſon pere n'eût pas un drap pour l'enſevelir.* Quelle miſere, quelle pauvreté!

34 *Une de ſes femmes, qui étoit de la confidence, nous a averti*] Homere prépare déja le Lecteur à ce qu'il lui apprendra enfin du mauvais commerce que les Pourſuivans avoient avec les femmes de Penelope, & du châtiment qu'Ulyſſe en fit.

„ dence, nous a avertis de ce complot; nous-
„ mêmes nous l'avons ſurpriſe comme elle dé-
„ faiſoit cet ouvrage admirable, & nous l'avons
„ forcée malgré elle de l'achever. Voici donc
„ la réponſe que tous ſes Pourſuivants vous font
„ par ma bouche, afin que ni vous ni aucun des
„ Grecs n'en prétendiez cauſe d'ignorance: Ren-
„ voyez votre mere, [35] & obligez-la à ſe décla-
„ rer en faveur de celui que ſon pere choiſira &
„ qu'elle trouvera le plus aimable. Que ſi elle
„ prétend nous amuſer ici, & nous faire languir
„ encore long temps, juſqu'à ce qu'elle ait mis
„ en œuvre toutes les inſtructions que Minerve
„ lui a données, en lui enſeignant tant de beaux
„ ouvrages, en ornant ſon ame de tant de ſa-
„ geſſe & de vertu, & en lui inſpirant des fineſ-
„ ſes qui ne ſont jamais venuës dans l'eſprit
„ des

35. *Et obligez-la à ſe déclarer en faveur de celui que ſon pere choiſira & qu'elle trouvera le plus aimable*] Homere joint fort bien l'autorité du pere avec le conſentement de la fille. Icarius n'auroit pas marié Penelope ſans ſon conſentement, & Penelope étoit trop ſage pour ſe remarier ſans l'autorité de ſon pere.

36. *Tandis qu'elle perſiſtera dans le deſſein que les Dieux lui ont inſpiré*] Ils reconnoiſſent que ce ſont les Dieux qui ont inſpiré ce deſſein à Penelope, ils ſont donc de leur propre aveu des impies de s'y oppoſer. Tous ces traits meritent d'être remarquez, car ils ſont beaucoup pour la beauté & la juſteſſe des caracteres.

37. *Il eſt vrai que par cette conduite elle acquerra beaucoup de gloire, mais elle achevera de vous ruiner*] Antinoüs veut inſinuër par là à Telemaque que Penelope ne tient pas cette conduite par amour pour Ulyſſe & pour lui, mais par vanité, pour s'acquerir un renom par cette longue réſiſtance, & qu'elle ſacrifie à cette vanité toute la fortune de ſon fils.

38. *Que Penelope n'ait donné la main à celui qui lui ſera le plus agréable*] Voici un de ces paſſages qui ont un ſens prophetique, qui n'eſt pas celui de l'Auteur, & ces paſſages font un veritable plaiſir au Lecteur inſtruit. Il arrivera que les Pourſuivants ne ſortiront veritablement du Palais qu'après

„ des femmes les plus celebres, de Tyro, d'Alc-
„ menc & de la belle Mycene, car aucune de
„ ces Princeſſes n'a eû les ruſes de Penelope,
„ elle prend là un parti qui ne vous eſt pas fort
„ avantageux, car nous conſumerons ici tout
„ votre bien, [36] tandis qu'elle perſiſtera dans le
„ deſſein que les Dieux lui ont inſpiré. [37] Il eſt
„ vrai que par cette conduite elle acquerra beau-
„ coup de gloire, mais elle achevera de vous
„ ruiner, car pour nous, nous n'irons vaquer à
„ aucune de nos affaires, & nous ne deſempare-
„ rons point d'ici, [38] que Penelope n'ait donné
„ la main à celui qui lui ſera le plus agreable.

Le ſage Telemaque répondit: „ [39] Antinoüs,
„ il n'eſt pas poſſible que je faſſe ſortir par for-
„ ce de mon Palais [40] celle qui m'a donné le
„ jour & qui m'a nourri elle-même. Peut-être
„ que

près que Penelope ſera mariée à celui qui lui ſera le plus agreable, car leurs cadavres ne ſeront emportez qu'après que Penelope ſera réünie à ſon cher Ulyſſe. *Remarquez*, dit Euſtathe, *cet augure enveloppé, caché.* Σημείωσαι δ' ἐν τούτοις φήμην ἰσχηματισμένην, &c. Et il ajoute, ἐπαινετέος οὖν καὶ τῶν τοιούτων ὁ ἀστειότατος ποιητής. *Ce Poëte très-gracieux merite d'être loüé encore par ces endroits.* Il y en a un ſemblable dans le IX. Liv. de l'Iliade. On peut voir là ma Remarque Tom. II. pag. 123. Not. 129.

39. *Antinoüs, il n'eſt pas poſſible*] Euſtathe a fort bien ſenti que cette réponſe de Telemaque eſt ſerrée, conciſe & pleine de force.

40. *Celle qui m'a donné le jour, & qui m'a nourri elle-même*] Telemaque temoigne ici ſa reconnoiſſance à ſa mere, non ſeulement de ce qu'elle lui a donné la naiſſance, mais encore de ce qu'elle l'a nourri, c'eſt à dire allaité, car les femmes, & ſur-tout les Princeſſes & les Reines, avoient déja commencé à ſe ſoulager de ce penible devoir que la Nature ſemble impoſer, & à donner leurs enfans à des nourrices, ce qu'Euſtathe appelle fort ingenieuſement *une ſorte d'expoſition.* Nous en voyons des exemples frequents dans l'Ecriture ſainte: Ulyſſe même avoit été allaité par Euryclée. Penelope n'avoit pas imité cette délicateſſe, elle avoit nourri ſon fils.

„ que mon pere vit dans une terre étrangere,
„ peut-être auſſi qu'il ne vit plus: [41] ſuis-je en
„ état de rendre à Icarius toutes ſes richeſſes,
„ comme il faudra le faire neceſſairement, ſi je
„ renvoye ma mere ſans autre raiſon que ma vo-
„ lon-

41. *Suis-je en état de rendre à Icarius toutes ſes richeſſes, comme il faudra le faire neceſſairement ſi je renvoye ma mere ſans autre raiſon que ma volonté*] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce paſſage. Il paroit que telle étoit la coutume de ces temps-là. Un fils qui chaſſoit ſa mere de chez lui contre droit & raiſon, étoit obligé de lui rendre ſa dot & tout ce qu'elle avoit apporté à ſon mari, car il étoit bien juſte que cette ingratitude fût punie. Mais ſi la mere ſe retiroit d'elle-même pour ſe remarier, ou autrement, tout le bien qu'elle avoit eû en mariage, demeuroit à ſon fils qui étoit ſon heritier legitime. Malgré cet uſage, un ſcrupule très-mal fondé a donné fort mal à propos la torture à ces deux vers. Euſtathe rapporte qu'il y a eû des Critiques qui ſe ſont imaginé que cette raiſon de Telemaque, que s'il renvoyoit ſa mere, il faudroit rendre à Icarius tous les biens qu'il avoit donnez à ſa fille en la mariant, marque un interêt trop ſordide, & jette ſur ce Prince une note d'avarice qu'il eſt bon de lui épargner, & pour en venir à bout, ils ont ponctué autrement ce paſſage:

..... Καιὸν δὲ μὲ πολλ' ἀνοτίσειν,
Ἰκαρίῳ αἶψ' αὐτὸς ἑὰων ἀπὸ μυτέρα πέμψω.

Et par cette ponctuation ils lui ont donné un ſens très-different, car ils ont prétendu que ce πολλ' ἀνοτίσειν ne doit pas s'entendre des richeſſes, mais des peines que la Juſtice divine impoſe aux méchans: ils veulent donc qu'on traduiſe; *Quel malheur pour moi de payer à la Juſtice Divine tout ce que je lui devrois, ſi je renvoyois volontairement ma mere à ſon pere Icarius?* Mais encore une fois ce ſens eſt inſoutenable, & n'eſt fondé que ſur un ſcrupule très-faux. Quand Telemaque dit que s'il renvoyoit ſa mere, il faudroit lui rendre ſa dot, il ne parle pas ainſi par avarice, mais il prend les Pourſuivans par leur foible pour les refroidir, car ces Princes recherchant Penelope plus pour ſes richeſſes que pour ſa beauté, n'auroient plus tant d'empreſſement s'ils voyoient qu'il la renvoyât, car il ne pourroit la renvoyer qu'à ſon pere Icarius, & en la renvoyant il ſeroit obligé de lui rendre tous les biens qu'elle avoit apportez. Ce qui n'étoit nullement l'intention des Pourſuivans, ils vouloient

que

„ lonté ? mon pere enfin de retour ne manque-
„ roit pas de m'en punir. Et quand je n'aurois
„ rien à craindre de ſa part, me mettrois-je à
„ couvert des vengeances des Dieux, [42] après
„ que ma mere chaſſée de ma maiſon auroit in-
„ voqué

que Telemaque l'obligeât de ſe retirer chez ſon pere, afin que cette Princeſſe, plûtôt que de ſe reſoudre à retourner chez lui, ſe déterminât enfin à ſe donner à l'un d'eux, & ils n'avoient garde de vouloir qu'on rendit à Icarius la dot qu'il avoit donnée, car ils ſavoient bien qu'il ne la rendroit point à un ſecond mari qu'elle auroit épouſé par force & ſans ſon conſentement. Il y a dans ce paſſage plus de fineſſe que ces Anciens n'ont crû. Je pourrois ajouter d'autres raiſons, mais celles-là ſuffiſent.

42. *Après que ma mere chaſſée de ma maiſon auroit invoqué les redoutables Furies*] Nous avons vû dans le IX. Livre de l'Iliade Tom. II. pag. 109. que Phœnix dit *que ſon pere fit contre lui les plus noires imprécations & qu'il invoqua les terribles Furies.* Dans le même livre pag. 120. nous avons vû *que la Furie qui erre dans les airs & qui a toûjours un cœur implacable & ſanguinaire, entendit du fond des Enfers les imprécations qu'Althée avoit faites contre ſon fils Meleagre.* Et enfin nous avons vû encore dans le XXI. liv. Tom. III. pag. 219. que Pallas après avoir renverſé Mars ſous une pierre qu'elle lui avoit jetté, lui dit : *Les Furies vengereſſes ont donc exaucé les imprécations que ta mere a proferées contre toi.* Tous ces paſſages font voir que les Payens ont eû une ſi grande idée de l'honneur & du reſpect que les enfans doivent à leurs peres & meres, qu'ils croyoient que les Furies étoient particulierement commiſes pour punir les enfans qui manquoient à ce reſpect, & pour accomplir les imprécations que ces peres offenſez auroient faites contre eux. Cette idée eſt grande & bien capable d'imprimer de l'horreur aux enfans. Car qu'y a-t-il de plus terrible que d'être la proye des Furies ? C'eſt dans ce ſens qu'Iris dit à Neptune dans le XV. liv. de l'Iliade Tom. II. pag. 352. *Vous n'ignorez pas que les noires Furies ſuivent toûjours les ainez, pour venger les outrages que leur font leurs freres.* Car les ainez ſont reſpectables aux cadets comme les peres. On peut voir là la Remarque 24. Telemaque veut donc ſe mettre à couvert d'un pareil malheur.

„ voqué les redoutables Furies; & pourrois-je
„ éviter l'indignation de tous les hommes qui
„ s'éleveroient contre moi. Jamais un ordre
„ ſi injuſte & ſi cruel ne ſortira de ma bouche.
„ Si vous en êtes fâchez, & que vous ſoyez ſi
„ rebutez de la conduite de ma mere, [43] ſortez
„ de mon Palais, allez ailleurs faire des fêtes
„ en vous traitant tour à tour à vos dépens cha-
„ cun dans vos maiſons. Que ſi vous trouvez
„ plus utile & plus expedient pour vous de con-
„ ſumer impunément le bien d'un ſeul, ache-
„ vez; j'invoquerai les Dieux immortels, & je
„ les prierai qu'ils faſſent changer la fortune
„ des méchants, & que vous periſſiez tous dans
„ ce Palais, ſans que votre mort ſoit jamais
„ vengée.

Ainſi

43. *Sortez de mon Palais, allez ailleurs*] Telemaque repete ici ſept vers qu'il a déja dits dans le premier Livre, & il n'y change pas un mot. Homere ne s'amuſe pas à changer ce qu'il a bien dit une fois. Il ſeroit à deſirer que ſon exemple nous donnât le courage de repeter à propos ce qui a déja été bien dit à propos, mais la délicateſſe trop ſuperbe de nos oreilles ne s'accommodera jamais de ces redites dont elle eſt ſi bleſſée, & il faut obéir à ce goût.

44. *Ils marquent par leurs regards toutes les têtes des Pourſuivants & leur prédiſent la mort*] Pour s'appercevoir que ces aigles marquent par leurs regards les têtes de chacun de ces Princes, il faut, comme dit fort bien Euſtathe, l'œil de la Muſe même, mais voilà le merveilleux, & puiſque la Muſe le voit, il faut l'en croire.

45. *Car après s'être enſanglanté avec leurs ongles la tête & le cou*] Euſtathe nous avertit qu'il y avoit des gens qui faiſant violence à ce texte, lui donnoient cette explication très-incroiable, *Car après avoir enſanglanté avec leurs ongles la tête & le cou des Pourſuivants*, comme ſi ces aigles ſe fuſſent rabatus ſur ces Princes, & leur euſſent déchiré le viſage & le cou avec leurs ſerres. Mais cela eſt trop éloigné de la vraiſemblance, & le premier ſens eſt le ſeul naturel. Jamblique dit même qu'il a vû de ces oiſeaux qui ſe déchirent eux-mêmes pour prédire des choſes qui doivent arriver.

Ainſi parla Telemaque; en même tems Jupiter fait partir du ſommet de la montagne deux aigles qui s'abandonnant au gré des vents, ne font d'abord que planer en ſe tenant toûjours l'un près de l'autre; mais dès qu'ils ſont arrivez au deſſus de l'Aſſemblée où l'on entendoit un bruit confus, alors faiſant pluſieurs tours & battant des aîles, [44] ils marquent par leurs regards toutes les têtes des Pourſuivants, & leur prédiſent la mort. [45] Car après s'être enſanglanté avec leurs ongles la tête & le cou, ils prennent leur vol [46] à droite, & traverſant toute la ville, ils regagnent tranquillement leur aire.

Les Grecs n'eurent pas plûtôt apperçû ces oiſeaux de Jupiter, qu'ils furent ſaiſis de frayeur; [47] car ils prévoïoient ce qui devoit s'accomplir.

Le

46. *A droite*] C'eſt à dire, du côté de l'Orient qui étoit le côté heureux.

47. *Car ils prevoïoient ce qui devoit s'accomplir*] Comme on n'eſt pas aujourd'hui ſi éclairé ſur le vol des oiſeaux, & que bien des gens n'entendront pas comment ces deux aigles marquent ce qui doit arriver, je croi qu'il n'eſt pas inutile d'en donner ici une explication circonſtanciée. *Les deux aigles*, ſont Ulyſſe & Telemaque. *Jupiter les fait partir*, car ils ſont tous deux inſpirez & conduits par ce Dieu. *Ils viennent de la montagne*, car ils viennent tous deux de leur maiſon de campagne où ils ont tout concerté. *D'abord ils ne font que planer*, car d'abord ils ne font pas grand bruit & paroiſſent tranquilles. *Ils ſe trouvent toujours l'un près de l'autre*, car le pere & le fils ſe ſoutiennent & courent au même but. *Mais lorſqu'ils ſont arrivez au deſſus de l'Aſſemblée*, dès qu'Ulyſſe & ſon fils ſont arrivez dans la ſale où les Pourſuivants ſont à table, alors ils font un grand bruit, & par les regards ils marquent les têtes des Pourſuivants, car ils les tuent les uns après les autres. *Après s'être enſanglanté la tête & le cou*, car ils immolent à leur reſſentiment ceux de leurs ſujets qui étoient coupables, & pour des Princes c'eſt ſe déchirer & ſe ſaigner eux-mêmes que d'immoler leurs ſujets. *Ils traverſent la Ville & regagnent leur aire*, car après cette terrible execution, ils vont à la mai-

Le fils de Maſtor, le vieillard Halitherſe, qui ſurpaſſoit en expérience tous ceux de ſon âge pour diſcerner les oiſeaux & pour expliquer leurs préſages, prenant la parole, leur dit avec beaucoup d'affection & de prudence:

„ Peuples d'Ithaque, écoutez ce que j'ai à „ vous annoncer; Je m'adreſſe ſur-tout aux „ Pourſuivants de Penelope, car c'eſt particu„ lierement ſur leur tête que va tomber ce mal„ heur. Ulyſſe ne ſera pas encore long-temps „ éloigné de ſes amis, il eſt quelque part près „ d'ici & porte à tous ces Princes une mort „ certaine; mais ils ne ſont pas les ſeuls, [48] plu„ ſieurs d'entre nous qui habitons la haute vil„ le d'Ithaque, nous ſommes menacez du mê„ me ſort. Avant donc qu'il tombe ſur nos „ têtes, [49] prenons enſemble des meſures pour „ l'éviter. Que ces Princes changent de con„ duite, ils gagneront infiniment à prendre bien-

tôt

maiſon de campagne de Laërte, où ils ſont chez eux. Voilà l'explication naturelle de ce prodige qui eſt très-ingenieux. Grotius trouve que cet augure reſſemble fort au ſonge du grand Pannetier, qui ſongea qu'il portoit ſur ſa tête trois corbeilles de farine, que dans celle qui étoit au deſſus il y avoit toutes ſortes de pains & de pâtiſſeries, & que les oiſeaux des cieux venoient en manger. *Geneſ. XL. 16. 17.* Comme dans ce ſonge ces oiſeaux préſagent la mort du grand Pannetier en allant manger le pain qu'il portoit ſur ſa tête, de même dans Homere ces aigles préſagent la mort des Princes, en marquant leurs têtes par leurs regards. C'eſt peut-être ſur un paſſage comme celui-ci & autres ſemblables, qu'on a fondé la ſcience de la divination par le vol des oiſeaux.

48. *Pluſieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque, nous ſommes menacez du même ſort.*] Halitherſe ſait bien qu'il n'a rien fait contre Ulyſſe, mais pour mieux perſuader la verité qu'il annonce, il ſe met du nombre de ceux qui ſont menacez. Cela eſt plus fort. Si Halitherſe craint pour lui, que ne doivent pas faire les autres?

49. *Pre-*

„ tôt ce parti. Car ce n'eſt point au hazard & „ ſans expérience que je leur prédis ces mal- „ heurs, c'eſt avec une certitude entiere fondée „ ſur une ſcience qui ne trompe point. Et je „ vous dis que tout ce que j'avois prédit à Ulyſ- „ ſe [50] lorſque les Grecs monterent à Ilion, & „ qu'il s'embarqua avec eux, eſt arrivé de point „ en point. [51] Je lui avois prédit qu'il ſouffri- „ roit des maux ſans nombre, qu'il perdroit „ tous ſes Compagnons, & que la vingtième „ année il arriveroit dans ſa patrie inconnu à „ tout le monde. Voici la vingtième année, & „ l'évenement va achever de juſtifier ma prédic- „ tion.

Eurymaque, fils de Polybe, lui répondit en ſe moquant de ſes menaces: „ Vieillard, re- „ tire-toi, va dans ta maiſon faire tes prédic- „ tions à tes enfans de peur qu'il ne leur arri- „ ve quelque choſe de funeſte. Je ſuis plus ca- pa-

49. *Prenons enſemble des meſures pour l'éviter*] Voici donc un prophete qui eſt perſuadé qu'on peut éviter les maux dont on eſt menacé, & que Dieu a déclarez par des ſignes certains & indubitables, & qu'on n'a qu'à changer de conduite pour changer les decrets du Ciel. Cela s'accorde fort bien avec la ſaine Théologie.

50. *Lorſque les Grecs monterent à Ilion*] Je croi avoir remarqué ailleurs qu'on diſoit *monter* de tous les voyages qu'on faiſoit vers le Levant, parce qu'on regardoit les parties Orientales du Monde comme les plus élevées.

51. *Je lui avois prédit*] Dans ces deux vers & demi Halitherſe remet devant les yeux tout le ſujet de l'Odyſſée. Homere inſinuë par-là fort adroitement que ce ſujet n'eſt pas un ſujet feint, mais une hiſtoire très-veritable, puiſque tout ce qui arrive à Ulyſſe avoit été prédit même avant le départ des Grecs. Cela eſt dit ſi naturellement & avec tant de vraiſemblance, qu'il eſt preſque impoſſible de n'y être pas trompé.

„ pable que toi de prophetiſer & d'expliquer ce
„ prétendu prodige. [52] On voit tous les jours
„ une infinité d'oiſeaux voler ſous la voute des
„ cieux, & ils ne ſont pas tous porteurs de pré-
„ ſages. Je te dis, moi, qu'Ulyſſe eſt mort
„ loin de ſes Etats, & plût aux Dieux que tu
„ fuſſes peri avec lui, tu ne viendrois pas nous
„ débiter ici tes belles propheties, [53] & tu n'ex-
„ citerois pas contre nous Telemaque déja aſſez
„ irrité, [54] & cela pour quelque preſent que tu
„ eſperes qu'il te fera pour recompenſer ton zé-
„ le

52. *On voit tous les jours une infinité d'oiſeaux voler ſous la voute des cieux, & ils ne ſont pas tous porteurs de préſages*] Eurymaque n'oſe pas nier & détruire tous les augures, tous les préſages qui ſe tiroient du vol des oiſeaux, car cet Art étoit trop généralement reçu & trop accredité, & il avoit vû même que toute l'Aſſemblée avoit été frappée du prodige qui venoit d'arriver, *les Grecs n'eurent pas plûtôt apperçu ces oiſeaux de Jupiter, qu'ils furent ſaiſis de frayeur.* Que fait-il donc? il ſe jette ſur le général; il y a une infinité d'oiſeaux qui volent ſur nos têtes ſans rien ſignifier. Oui: mais eſt-il bien ordinaire de voir deux aigles, & de leur voir faire tout ce qu'ils font ici? Ce qu'ils font d'extraordinaire n'eſt-ce pas une marque ſûre de leur miſſion? Il eſt bon de remarquer qu'Homere eſt ſi religieux, qu'il appuie & confirme toûjours la Religion reçuë. Dans le XII. Liv. de l'Iliade Tom. II. p. 239. Hector pour éluder la prédiction que Polydamas tiroit de cet aigle, qui venant à paroître tout à coup, tenant en ſes ſerres un dragon épouventable, jettoit la frayeur dans tous les eſprits, lui dit: *Vous nous exhortez d'obéir à des oiſeaux, qui d'une aile inconſtante & legere fendent les airs, à des oiſeaux dont je ne fais nul compte, &c.* Mais la ſuite juſtifie Polydamas. Il en eſt de même ici. Sophocle, qui eſt le plus grand imitateur d'Homere, ſe ſert de la même adreſſe pour confirmer les oracles & les augures. Dans l'OEdipe Jocaſte, pour conſoler ce malheureux Prince, lui dit: *Sachez que les hommes n'ont nullement l'art de prophetiſer, & je vais vous en donner des preuves.* Et ces preuves ne ſont que confirmer la verité des propheties qu'elle veut nier. Quand elle dit enſuite

„ le. Mais j'ai une choſe à te dire, & qui ne
„ manquera pas d'arriver, c'eſt que ſi en te ſer-
„ vant des vieux tours que ton grand âge t'a ap-
„ pris, tu ſurprends la jeuneſſe du Prince pour
„ l'irriter contre nous, tu ne feras qu'augmen-
„ ter ſes maux, & tu ne viendras nullement à
„ bout de tes pernicieux deſſeins, nous nous
„ vengerons ſi cruellement de toi, que tu en
„ conſerveras long-tems une douleur cuiſante.
„ Le ſeul conſeil que je puis donner à Tele-
„ maque, c'eſt d'obliger la Reine ſa mere à ſe
retirer

te pour ſe moquer, *oracles des Dieux, qu'êtes-vous devenus?* Ils ſont devenus veritables. Et quand OEdipe lui-même dit: *Qui voudra deſormais ſe donner la peine d'écouter la voix des oiſeaux!* Il le dit quand ce qu'on lui rapporte fait voir que tout ce qui lui avoit été prédit, étoit accompli, & je ne ſaurois mieux finir cette Remarque que par cette reflexion que je tire de celles de M. Dacier ſur cette Piéce. *Tout ce que ces Poëtes font dire contre les oracles & les augures, eſt une leçon excellente qu'ils donnent aux hommes de reſpecter tout ce qui vient de Dieu, lors même qu'ils ne peuvent le comprendre, & qu'il paroît le plus oppoſé à ce qu'ils voyent devant leurs yeux. On voit tous les jours que les libertins voulant nier & combattre la Religion, ne font que la prouver & la confirmer.*

53. *Et tu n'exciteroi pas contre nous*] Ἀνύσεις, ἀνύω est un terme de chaſſe qui ſe dit proprement quand on découple les chiens pour les lâcher ſur la bête.

54. *Et cela pour quelque préſent que tu eſperes qu'il te fera pour recompenſer ton zele*] Eurymaque veut décrier la prophetie d'Halitherſe, en faiſant ſoupçonner qu'il eſt gagné par Telemaque, & que c'eſt un homme qui ne parle que par interêt. Et cela fondé ſur ce qu'il y avoit ſouvent de ces ſortes de prophetes à qui les preſens ouvroient la bouche; c'eſt pourquoi le Roi de Moab offroit tant de preſens à Balaam, pour le porter à maudire le Peuple d'Iſraël. Mais les veritables Propheres diſent aux Princes qui veulent les corrompre & les porter à leur prédire des choſes agréables, ce que Daniel dit au Roi Baltazar, *Gardez vos preſens & les donnez à d'autres, je vous lirai cette écriture, & vous en donnerai l'explication.* Dan. Chap. V. verſ. 17.

„ retirer chez ſon pere ; [55] là ſes parens auront „ ſoin de lui faire des nôces magnifiques & de „ lui préparer des preſens qui répondront à la „ tendreſſe qu'ils ont pour elle. Car je ne pen- „ ſe pas que les Grecs renoncent à leur pour- „ ſuite, [56] quelque difficile qu'elle ſoit ; nous „ ne craignons ici perſonne, non pas même „ Telemaque, tout grand harangueur qu'il eſt, „ & nous nous mettons peu en peine de la pro- „ phetie que tu viens nous conter, qui ne ſera „ jamais accomplie, & qui ne fait que te rendre „ plus odieux. Nous continuerons de conſu- „ mer les biens d'Ulyſſe, [57] & jamais ce deſor- „ dre ne ceſſera [58] tandis qu'elle amuſera les „ Grecs en differant ſon mariage. Tous tant „ que nous ſommes ici de rivaux, nous atten- „ drons ſans nous rebuter, & nous diſputerons „ la Reine [59] à cauſe de ſa vertu, qui nous em- „ pêche de penſer aux autres partis auxquels „ nous pourrions prétendre.

„ Le prudent Telemaque prenant la parole, répondit : „ Eurymaque, & vous tous, fiers „ Pour-

55. *Là ſes parens auront ſoin de lui faire des nôces magnifiques & de lui préparer des preſens*] J'ai expliqué ce paſſage dans le premier Livre. Eurymaque a bien ſenti la fineſſe cachée dans ce que Telemaque vient de leur dire : *Suis-je en état de rendre à Icarius toutes ſes richeſſes ?* C'eſt pourquoi il répond, *Renvoyez votre mere à ſon pere, qui lui fera des preſens, &c.* comme s'il diſoit, ce n'eſt point notre intention que vous rendiez à Icarius tout le bien que ſa fille a apporté à Ulyſſe, gardez-le ; celui qu'elle choiſira la prendra avec les preſens que ſon pere lui fera, nous n'en demandons pas davantage.

56. *Quelque difficile qu'elle ſoit*] Il appelle leur pourſuite difficile, parce qu'elle ne finiſſoit point : il y avoit près de quatre ans qu'ils rechercheient cette Princeſſe, & ils n'étoient pas plus avancés que le premier jour.

57. *Et jamais ce deſordre ne ceſſera*] Il y a dans le texte, *jouiront leurs heures*, Euſtathe l'a expliqué, *& jamais leurs biens*

„ Pourſuivans de la Reine ma mere, je ne
„ vous fais plus la priere que je vous ai faite,
„ je ne vous en parle plus, les Dieux & tous
„ les Grecs ſavent ce qui ſe paſſe & cela ſuffit.
„ Donnez-moi ſeulement un vaiſſeau avec
„ vingt rameurs qui me menent de côté &
„ d'autre ſur la vaſte mer. J'ai reſolu d'aller à
„ Sparte & à Pylos chercher ſi je ne découvri-
„ rai point quelque choſe des avantures de mon
„ pere, qui eſt abſent depuis tant d'années; ſi
„ je ne pourrai rien apprendre ſur ſon retour;
„ ſi quelque mortel pourra me dire ce qu'il eſt
„ devenu; ou ſi la fille de Jupiter, la Renom-
„ mée, qui plus que toute autre Déeſſe fait
„ voler la gloire des hommes dans tout l'Uni-
„ vers, ne m'en donnera point quelque nouvel-
„ le. Si je ſuis aſſez heureux pour entendre
„ dire qu'il eſt en vie & en état de revenir, j'at-
„ tendrai la confirmation de cette bonne nouvel-
„ le une année entiere avec toute l'inquiétude
„ d'une attente toûjours douteuſe. Mais ſi
„ j'apprends qu'il ne vit plus, & qu'il ne jouït
plus

biens ne ſeront égaux, pour dire qu'ils diminueront toûjours davantage, car il eſt bien ſûr qu'ils n'augmenteront pas. Mais je trouve cela froid. Eurymaque dit, *& jamais les choſes ne ſeront égales*, pour dire, *jamais l'ordre ne ſera rétabli*. Car l'ordre eſt deſigné par l'égalité, qui fait que chacun a ce qui lui appartient.

58. *Tandis qu'elle amuſera les Grecs en differant ſon mariage.*] L'expreſſion eſt remarquable, ἔφρα διατρίβοντι Ἀχαιοὶ ὑμέναιον. Διατρίβειν ſignifie proprement *ſe divertir, jouër*, dit Heſychius. Mais dans Homere il ſignifie *retarder, traîner, differer*. Et, ce qu'il y a de ſingulier, il le met avec l'accuſatif de la choſe & celui de la perſonne.

59. *A cauſe de ſa vertu.*] Eurymaque veut toûjours effacer de l'eſprit de Telemaque le ſoupçon qu'ils ne pourſuivent la Reine que pour ſes richeſſes & pour le dépouiller des biens qu'elle a apportez à ſon pere. Il tâche de lui perſuader que ce n'eſt que pour ſa vertu.

de la lumiere du Soleil, je reviendrai dans ma
„ chere patrie, je lui éleverai un ſuperbe tom-
„ beau, je lui ferai des funerailles magnifiques,
„ & j'obligerai ma mere à choiſir un mari.

Après qu'il eut parlé de la ſorte, il s'aſſit, [60] & Mentor ſe leva : c'étoit un des plus fidelles amis d'Ulyſſe, & celui à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le ſoin de toute ſa maiſon, [61] afin qu'il la conduiſît ſous les ordres du bon Laërte. Il parla en ces termes qui faiſoient connoître ſa grande ſageſſe :

„ Ecoutez-moi, Peuples d'Ithaque, [62] qui eſt
„ le Roi qui deſormais voudra être moderé,
„ clement & juſte ? qui eſt celui au contraire
„ qui ne ſera pas dur, emporté, violent, & qui
„ ne s'abandonnera pas à toutes ſortes d'injuſti-
„ ces ? lorſque nous voyons que parmi tant de
„ peuples qui étoient ſoumis au divin Ulyſſe,
„ & qui ont toûjours trouvé en lui un pere
„ plein de douceur, il n'y a pas un ſeul homme
„ qui

60. *Et Mentor ſe leva : c'étoit un des plus fidelles amis d'Ulyſſe*] Ce Mentor eſt un des amis d'Homere qui l'a placé ici par reconnoiſſance, parce qu'étant abordé à Ithaque à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut reçû chez ce Mentor, qui eut de lui tous les ſoins imaginables.

61. *Afin qu'il la conduiſît ſous les ordres du bon Laërte*] Πείθεσθαι τῷ γέροντι, *pour obéir au vieillard.* C'eſt à dire à Laërte. Ulyſſe en partant pour Troye, laiſſe la conduite de ſa maiſon à Mentor ; toute la maiſon doit obéir à cet ami fidelle, mais cet ami fidelle eſt ſous les ordres de Laërte. Il y a là une grande bienſéance, & Homere ne perd aucune occaſion d'enſeigner aux enfans l'amour qu'ils doivent avoir pour leurs peres, & les égards qu'ils ſont obligez de conſerver toûjours pour eux.

62. *Qui eſt le Roi qui voudra deſormais être moderé, clement & juſte ?*] Ce diſcours de Mentor eſt très-fort & très-digne d'un homme plein d'affection pour ſon maître. Si les Sujets n'ont pas plus d'amour & d'attachement pour un bon Roi que pour

„ qui ſe ſouvienne de lui & qui n'ait oublié ſes
„ bienfaits. Je n'en veux point ici aux fiers
„ Pourſuivants qui commettent dans ce Palais
„ toutes ſortes de violences par la corruption &
„ la dépravation de leur eſprit, car c'eſt au pe-
„ril de leur tête qu'ils diſſipent les biens d'U-
„ lyſſe, quoi-qu'ils eſperent qu'ils ne le verront
„ jamais de retour. Mais je ſuis veritablement
„ indigné contre ſon peuple, de voir que vous
„ vous tenez tous dans un honteux ſilence, &
„ que vous n'avez pas le courage de vous oppo-
„ ſer, au moins par vos paroles, aux injuſtices
„ de ſes ennemis, quoi-que vous ſoyez en très-
„ grand nombre, & qu'ils ſoient bien moins
„ forts que vous.

„ [63] Leocrite, fils d'Evenor, lui répondit:
„ Imprudent, inſenſé Mentor, que venez-vous
„ de dire pour nous exciter à nous oppoſer à
„ tant de deſordres? Il n'eſt pas facile de com-
„ battre contre des gens qui ſont toûjours à ta-
„ ble,

pour un méchant, où eſt le Prince qui voudra être clement & juſte? Les méchans Sujets ne meritent pas de bons Rois. Mais c'eſt parler en homme, car rien ne peut diſpenſer les Rois de la juſtice qu'ils doivent à leurs Peuples ni les Peuples de l'amour, de la fidelité & du reſpect qu'ils doivent à leurs Rois.

63. *Leocrite, fils d'Evenor, lui répondit*] Ce Leocrite étoit un des principaux d'Ithaque & un des Pourſuivants. Il veut juſtifier le peuple des reproches que Mentor lui a faits de ce qu'il ne s'oppoſoit pas aux deſordres & aux violences des Pourſuivants. Et toute la force de ſon raiſonnement roule ſur ce que des gens qui ſont toûjours enſemble à table, ſont capables de réſiſter à un plus grand nombre qui vient les attaquer, car outre que le vin donne des forces, ils combattent dans un lieu avantageux, & maîtres des avenuës, ils s'en ſervent comme de défilés. Voilà une méchante raiſon à mon avis, & c'eſt le langage d'un poltron, mais ſon but eſt d'intimider le peuple encore davantage & de le contenir.

„ ble, quoi-que vous ſoyez en plus grand
„ nombre qu'eux. Si Ulyſſe lui même ſurve-
„ noit au milieu de ces feſtins, & qu'il entre-
„ prît de chaſſer de ſon Palais ces fiers Pour-
„ ſuivants, la Reine ſa femme ne ſe rejoüiroit
„ pas long tems de ce retour ſi deſiré, elle le
„ verroit bientôt perir à ſes yeux, parce que,
„ quoi-que ſuperieur en nombre, il combattroit
„ avec deſavantage. Vous avez donc parlé
„ contre toute ſorte de raiſon. [64] Mais que
„ tout le peuple ſe retire pour vaquer à ſes af-
„ faires. Mentor & Halitherſe, qui ſont les
„ plus anciens amis d'Ulyſſe, prépareront à
„ Telemaque tout ce qui eſt neceſſaire pour ſon
„ départ. [65] Je penſe pourtant que ce voyage
„ aboutira à attendre à Ithaque les nouvelles
„ dont on eſt en peine, & qu'on ne partira
„ point.

Il parla ainſi, & en même tems il rompit l'Aſſemblée. Chacun ſe retire dans ſa maiſon; les Pourſuivants reprenant le chemin du Palais d'U-

64. *Mais que tout le peuple ſe retire pour vaquer à ſes affaires*] Homere eſt fertile en traits qui marquent l'audace & l'inſolence de ces Princes, Telemaque a convoqué l'Aſſemblée, & Leocrite qui n'a ni droit ni autorité la congedie. Quand la violence regne, la juſtice peut bien quelquefois former des aſſemblées, mais l'injuſtice les rompt bientôt.

65. *Je penſe pourtant que ce voyage aboutira*] Il parle ainſi, parce qu'il ne doute pas que les Pourſuivants ne s'y oppoſent, & par ces paroles il veut même les y exciter.

66. *Deſormais vous ne manquerez, ni de valeur ni de prudence*] Ce diſcours de Minerve eſt très-propre à encourager un jeune homme & à le porter à imiter la vertu de ſon pere, ſans ſe laiſſer rebuter par les difficultez que peuvent lui oppoſer ou la fortune ou ſes ennemis.

67. *Et comme il étoit homme qui effectuoit toûjours*] Voilà une grande loüange d'Ulyſſe, il n'y avoit point d'obſtacles qu'il ne ſurmontât; la terre, la mer, les vents & les tempêtes, les

d'Ulyſſe, & Telemaque s'en va ſeul ſur le rivage la mer, & après s'être lavé les mains dans ſes ondes, il adreſſe cette priere à Minerve:

„ Grande Déeſſe, qui daignâtes hier vous ap-
„ paroître à moi dans mon Palais, & qui m'or-
„ donnâtes de courir la vaſte mer, pour ap-
„ prendre des nouvelles du retour de mon pe-
„ re, qui eſt depuis ſi long-tems abſent, écou-
„ tez-moi. Les Grecs, & ſur-tout les Pour-
„ ſuivants, s'oppoſent à l'execution de vos or-
„ dres, & retardent mon départ avec une inſo-
„ ſolence qu'on ne peut plus ſupporter. Il parla ainſi en priant; auſſi-tôt Minerve prenant la figure & la voix de Mentor, s'approcha de lui, & lui adreſſant la parole.

„ Telemaque, lui dit-elle, [66] deſormais vous
„ ne manquerez ni de valeur ni de prudence, au
„ moins ſi le courage & la ſageſſe d'Ulyſſe ont
„ coulé dans vos veines avec ſon ſang; [67] &
„ comme il étoit homme qui effectuoit tou-
„ jours, [68] non ſeulement tout ce qu'il avoit
„ en-

les Dieux mêmes s'oppoſoient à lui & lui faiſoient la guerre, & il triomphoit de tout. Telemaque ſe rebutera-t-il donc pour quelques difficultez que les Princes lui oppoſent? cela ſeroit trop honteux, & il marqueroit par-là, ou qu'il n'eſt pas fils d'Ulyſſe, ou qu'il a dégeneré de ſa vertu.

68. *Non ſeulement tout ce qu'il avoit entrepris, mais auſſi tout ce qu'il avoit dit une fois*] Cet éloge eſt grand, il égale preſque Ulyſſe à la Divinité même, & en même tems c'eſt une grande inſtruction pour les Princes. Il n'y a point d'obſtacles qui doivent les empêcher d'executer tout ce qu'ils ont entrepris de juſte & de raiſonnable, & même tout ce qu'ils ont dit; car d'avoir entrepris ou dit une choſe juſte, & de ſe rebuter enſuite pour des difficultez, cela eſt indigne d'une ame noble & genereuſe. Cela me fait ſouvenir d'une merveilleuſe loüange que Callimaque donne au Roi Ptolomée à la fin de ſon Hymne à Jupiter. *Il accomplit tout ce qu'il a penſé. Il connut le ſeul moyen de faire les grandes choſes, qui eſt de*

pour

„ entrepris, mais auſſi tout ce qu'il avoit dit une
„ fois, vous ferez de même; votre voyage ne
„ ſera pas un vain projet, vous l'executerez.
„ Mais ſi vous n'étiez pas fils d'Ulyſſe & de Pe-
„ nelope, je n'oſerois me flatter que vous vinſ-
„ fiez à bout de vos deſſeins. [69] Il eſt vrai
„ qu'aujourd'hui peu d'enfans reſſemblent à
„ leurs peres; la plûpart dégenerent de leur
„ vertu, & il y en a très-peu qui les ſur-
„ paſſent. Mais, comme je vous l'ai déja dit,
„ vous marquez de la valeur & de la prudence,
„ & la ſageſſe d'Ulyſſe ſe fait déja remarquer
„ en vous; on peut donc eſperer que vous ac-
„ complirez ce que vous avez reſolu. Laiſſez-
„ là les complots & les machinations de ces
„ Princes inſenſez. Ils n'ont ni prudence ni
„ juſtice, & ils ne voyent pas la Mort qui par
„ l'ordre de leur noire Deſtinée eſt déja près
„ d'eux & va les emporter tous dans un même
„ jour. Le voyage que vous méditez ne ſera
„ pas long-tems differé, tel eſt le ſecours que
„ vous trouverez en moi qui ſuis l'ancien ami
„ de votre pere; je vous équiperai un navire
„ & je vous accompagnerai. Retournez donc
„ dans votre Palais, vivez avec les Princes à
„ votre ordinaire, & préparez cependant les
„ proviſions dont vous avez beſoin. Rempliſ-
„ ſez-

penſées le matin, & les moindres il les execute ſi-tôt qu'il les a penſées. En cela bien different des Princes qui ſont des années entieres à executer les moindres choſes, ou qui ne les executent jamais.

69. *Il eſt vrai qu'aujourd'hui peu d'enfans reſſemblent à leurs peres*] Elle prévient l'objection qu'on pourroit faire, qu'on peut être fils d'un homme vertueux ſans lui reſſembler, car il n'eſt rien de plus ordinaire que de voir des enfans qui n'heritent point de la vertu de leurs peres, cela ne peut être nié, les exemples en ſont trop frequents. Mais la Déeſſe fait voir qu'il n'en ſera pas de même de Telemaque qui fait déja

„ ſez-en des vaiſſeaux bien conditionnez, met-
„ tez le vin dans des urnes, & la farine, qui
„ fait la force des hommes, mettez-la dans de
„ bonnes peaux, & moi j'aurai ſoin de vous
„ choiſir parmi vos Sujets [70] des compagnons
„ qui vous ſuivront volontairement. Il y a dans
„ le port d'Ithaque aſſez de vaiſſeaux tant vieux
„ que nouvellement conſtruits, je choiſirai le
„ meilleur, & après l'avoir équipé, nous nous
„ embarquerons enſemble.

La fille de Jupiter parla ainſi. Et Telemaque ne s'arrêta pas plus long-tems après avoir entendu la voix de la Déeſſe. Il reprit le chemin de ſon Palais, le cœur plein de triſteſſe; il trouva dans la cour les fiers Pourſuivants qui dépouilloient des chevres, & qui faiſoient rôtir des cochons engraiſſez. Antinoüs le voyant arriver, s'avance au devant de lui en riant, le prend par la main, & lui adreſſe ces paroles:

„ Telemaque, qui tenez des propos ſi hau-
„ tains & qui faites voir un courage indompta-
„ ble, [71] ne vous tourmentez plus à former des
„ projets & à préparer des harangues; venez
„ plûtôt faire bonne chere avec nous, comme
„ vous avez fait juſqu'ici. [72] Les Grecs auront
„ ſoin de préparer toutes choſes pour votre dé-
„ part;

déja paroître les grandes qualitez de ſon pere, il executera donc comme lui tout ce qu'il a réſolu.

70. *Des compagnons qui vous ſuivront volontairement*] Et par conſéquent de l'affection deſquels il ſera aſſuré. Le mot Grec eſt beau, ἐθελοντῆρας. On ne pourroit pas mieux dire aujourd'hui ce que nous appellons des *volontaires*.

71. *Ne vous tourmentez plus à former des projets & à préparer des harangues*] Ces inſolens ſe moquent des diſcours de ce Prince & du voyage qu'il médite.

72 *Les Grecs auront ſoin de vous préparer toutes choſes pour votre départ*] C'eſt une ironie, mais les hommes ont beau ſe moquer, la Sageſſe accomplit tout ce qu'elle a réſolu.

„ part; ils vous donneront un bon vaiſſeau &
„ des rameurs choiſis, afin que vous arriviez
„ plus promtement à la délicieuſe Pylos, pour
„ y apprendre des nouvelles de votre illuſtre
„ pere.

„ Le prudent Telemaque lui repondit: Anti-
„ noüs, je ne ſaurois me reſoudre à manger [73]
„ avec des inſolents comme vous, avec des im-
„ pies qui ne reconnoiſſent ni les Loix humaines
„ ni les Loix Divines, je ne goûterois pas tran-
„ quillement le plaiſir des feſtins. Ne vous ſuffit-il
„ pas d'avoir juſqu'ici conſumé tout ce que j'avois
„ de plus beau & de meilleur, parce que j'étois
„ enfant; [74] preſentement que je ſuis devenu
„ homme, [75] que l'âge a augmenté mes for-
„ ces, [76] & que les bonnes inſtructions ont éclai-
„ ré mon cœur & mon eſprit, je tâcherai de
„ hâter votre malheureuſe deſtinée, ſoit que j'ail-
„ le-

73. *Avec des inſolens comme vous, avec des impies qui ne reconnoiſſent ni les Loix humaines ni les Loix Divines*] C'eſt la force de ce ſeul mot, ὑπερφιάλοισι.

74. *Preſentement que je ſuis devenu homme*] Il y a dans le Grec: *preſentement que je ſuis devenu grand.*

75. *Que l'âge a augmenté mes forces*] Mot à mot: *Et que mon eſprit eſt augmenté au dedans de moi.* Et l'on diſpute beaucoup ſur cette expreſſion; les uns veulent que par l'*eſprit* Homere entende ici le cœur, la faculté iraſcible; & les autres, que ce mot *eſprit* ſoit pour *ame*, & qu'Homere explique ici une grande verité, qu'à meſure que le corps croît, les facultez de l'ame augmentent de même. Ma Traduction renferme tout ce qu'Homere peut avoir dit.

76. *Et que les bonnes inſtructions ont éclairé mon cœur & mon eſprit*] Homere penſoit donc que la nature toute ſeule ne ſuffit pas, & qu'il faut qu'elle ſoit aidée par l'éducation. Dans la phraſe d'Homere il y a une inverſion, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué, καὶ ἄλλων μῦθον ἀκούων πυνθάνομαι, eſt dit pour πυνθανόμενος τὸν ἄλλων μῦθον ἀκούω. Car c'eſt en écoutant les préceptes des autres, & en les interrogeant que l'on s'inſtruit, & que l'on devient capable d'entendre,

„ le à Pylos ou que je demeure ici. Mais je par-
„ tirai malgré vous, & mon voyage ne ſera pas
„ de ces vains projets qui ne s'executent point;
„ je partirai plûtôt ſur un vaiſſeau de rencontre,
„ [77] comme un ſimple paſſager, [78] puiſque je
„ ne puis obtenir ni vaiſſeau ni rameurs, parce
„ que vous jugez plus expedient pour vous de
„ me les refuſer.

En finiſſant ces mots, il arrache ſa main des mains d'Antinoüs. Les Princes continüent à préparer leur feſtin, & cependant ils ſe divertiſſent à railler & à brocarder Telemaque. Parmi cette troupe inſolente, les uns diſoient, voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal. [79] Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes qui l'aident à ſe venger? car il a cette vengeance furieuſement à cœur. [80] Ou veut-il aller dans le fertile païs d'Ephyre, afin d'en

77. *Comme un ſimple paſſager*] Dans Homere ἐμπορος ſignifie un *paſſager* qui s'embarque ſur le vaiſſeau d'un autre. Ceux qui ſont venus après Homere ont affecté ce terme aux Marchands, à ceux qui trafiquent; & pour dire un paſſager, ils ont dit ἐπιβάτης.

78. *Puiſque je ne puis obtenir*] Le mot ἐπιβολος dont Homere ſe ſert ici eſt un mot heureux, pour dire ἐπιτυχὴς, *qui obtient*. Les plus anciens & les meilleurs Auteurs s'en ſont ſervis après lui, Sophocle, Platon, Xenophon, Hyperide, Archippe, dont Euſtathe rapporte les exemples. Ceux qui ſont venus après eux ont negligé ce terme & l'ont laiſſé perir.

79. *Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes?*] Tous ces expediens, que le Poëte imagine, ſervent à faire voir qu'il ne manquoit pas de dénoüemens pour finir ſa fable. Mais il refuſe les uns, parce qu'ils étoient honteux, & les autres parce qu'ils n'auroient pas eû de fondement dans l'Hiſtoire, & que l'hiſtoire de Pylos & de Sparte les auroit démentis. Il en choiſit un qui étoit beaucoup plus difficile & en même tems plus noble, & que l'Hiſtoire ne contrediroit point.

80. *Ou veut-il aller dans le fertile païs d'Ephyre*] J'ai déjà dit

d'en rapporter quelques drogues pernicieuſes qu'il mêlera dans notre urne pour nous faire tous perir? Que ſait-on, diſoient les autres, ſi après être monté ſur la vaſte mer, il ne ſera pas errant & vagabond comme ſon pere, & n'aura pas une fin auſſi malheureuſe que lui? [81] C'eſt-là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine, [82] car nous aurions celle de partager tous ſes biens & pour ſon Palais, nous le laiſſerions à ſa mere, ou à celui qu'elle choiſiroit pour mari.

Ainſi parloient les Pourſuivants, & [83] le jeune Prince deſcend dans les celliers ſpacieux & exhauſſez du Roi ſon pere, où l'on voïoit des monceaux d'or & d'airain, des coffres pleins de riches

dans le 1. Liv. que c'eſt ici l'Ephyre de la Theſprotie qui fait partie de l'Epire, & qui s'étend depuis les monts Ceraunienes juſqu'au golphe d'Ambrachie. Il l'appelle *terre graſſe, πίειραν ἄρουραν*, parce que le païs eſt fort bon. C'eſt pourquoi Strabon l'appelle *χώραν ἐυδαίμονα, heureuſe contrée.* Livre 7.

81. *C'eſt là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine*] C'eſt-là l'ironie la plus amere que pouvoient faire ces Princes, comme ſi tous les efforts de Telemaque ne pouvoient enfin aboutir qu'à leur donner la peine de partager entre eux tous ſes biens. Mais dans l'expreſſion Grecque il y a une fineſſe que je n'ai pû conſerver. Les premiers qui ont parlé, ont dit pag. précedente, *voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal, φόνον ἡμῖν μητρωσέζει.* Et ceux-ci diſent, *il nous va faire bien de la peine, ὀφέλλειν πόνον ἄμμι.* Ces derniers par ce mot *πόνον* font alluſion au mot *φόνον* des premiers, & pour détourner l'augure ils diſent, tout le mal qu'il va nous faire, c'eſt de nous donner la peine de partager ſon bien, ce qui ſera pour nous une fatigue. Cette remarque n'eſt que pour faire ſentir l'art de la compoſition. Cela peut n'être pas inutile.

82. *Car nous aurions celle de partager entre nous tous ſes biens*] Cette expreſſion, comme dit Euſtathe, marque que les biens d'Ulyſſe étoient encore fort grands, puiſque ç'auroit été un travail, une peine même de les partager. Et Homere inſinuë en même tems que ces Princes étoient convenus que s'ils pouvoient.

riches étoffes, [84] des huiles d'un parfum exquis, & des vaiſſeaux d'un vin vieux digne d'être ſervi à la table des Immortels. Toutes ces richeſſes étoient rangées par ordre autour de la muraille en attendant Ulyſſe, ſi jamais délivré de ſes travaux, il revenoit heureuſement dans ſon Palais. Ces celliers étoient fermez d'une bonne porte avec une double ſerrure, & les clefs en étoient confiées à une ſage Gouvernante qui veilloit nuit & jour ſur ces threſors avec beaucoup de fidelité & de prudence, c'étoit Euryclée fille d'Ops & petite-fille de Peiſenor. Telemaque l'ayant fait appeller, lui parla en ces termes:

„ [85] Ma nourrice, tirez-moi de ce vin vieux
„ dans des urnes, [86] & donnez-moi du plus ex-
„ cellent

voient être défaits de Telemaque, ils partageroient entre eux tous ſes biens par égales portions, afin que ceux que Penelope n'auroit pas choiſis euſſent quelque ſorte de conſolation.

83. *Le jeune Prince deſcend dans les celliers ſpacieux du Roi ſon pere, où l'on voioit des monceaux d'or & d'airain, &c.*] Homere donne ici un trait de l'économie de ces tems héroïques. Les Princes avoient dans leurs Palais de vaſtes celliers où ils faiſoient de grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, & de toutes ſortes de proviſions des choſes neceſſaires à la vie. C'eſt pourquoi nous avons vû ſi ſouvent dans l'Iliade les Princes dire, *mon pere a chez lui des amas d'or, d'airain, de fer, &c.*

84. *Des huiles d'un parfum exquis*] On peut entendre ici, dit Euſtathe, des huiles naturelles tirées des olives, & on peut entendre auſſi des huiles préparées, des eſſences dont les Princes & les Princeſſes ſe parfumoient.

85. *Ma nourrice*] Euryclée n'avoit pas nourri Telemaque, comment l'auroit-elle nourri? elle avoit nourri Ulyſſe, comme cela paroit par le XIX. Livre, où Ulyſſe même lui dit, *vous m'avez allaité.* Si ce jeune Prince lui donne ce nom, c'eſt que le mot Grec μαῖα eſt une appellation honorable dont les jeunes gens ſe ſervoient lorſqu'ils parloient à des femmes âgées qui étoient leurs inferieures, θεραπαινὶς ἀντὶ πρεσβύτιδος τιμητικῶς, dit Heſychius.

86. *Et donnez-moi du plus excellent après celui que vous gar-*

„ cellent après celui que vous gardez pour le
„ plus malheureux de tous les Princes, pour le
„ divin Ulyſſe, ſi jamais échapé à la cruelle
„ Parque, il ſe voit heureuſement de retour
„ chez lui; bouchez avec ſoin les urnes; met-
„ tez dans des peaux bien préparées vingt meſu-
„ res de fleur de farine; que perſonne que vous
„ ne le ſache, & que tout ſoit prêt cette nuit,
„ je viendrai le prendre après que ma mere ſera
„ montée dans ſon appartement pour ſe cou-
„ cher, car je ſuis reſolu d'aller à Sparte & à
„ Pylos tâcher d'apprendre quelques nouvelles du
„ retour de mon pere.

Euryclée entendant cette reſolution, jette de grands cris, & les yeux baignez de larmes, elle lui dit: „ Mon cher fils, pourquoi ce deſſein
„ vous eſt-il entré dans la tête? où voulez-vous
„ aller? voulez-vous aller courir toute la vaſte
„ étenduë de la terre? vous êtes fils unique &
„ fils ſi tendrement aimé. Le divin Ulyſſe eſt
„ mort loin de ſa patrie, dans quelque païs éloi-
„ gné. Vous ne ſerez pas plûtôt parti, que les

„ Pour-

dez] Telemaque temoigne ſon amour & ſon reſpect pour ſon pere juſques dans les moindres choſes. Il ne veut pas qu'on lui donne le plus excellent vin, il veut qu'on le garde pour ſon pere, quoi-que ſon retour lui paroiſſe fort incertain.

87. *Mais jurez-moi que vous ne le découvrirez, à ma mere que l'onzième, ou le douzième jour*] On demandera ici ſans doute comment il eſt poſſible ou vraiſemblable que ce départ ſoit caché onze ou douze jours à une mere auſſi tendre que Penelope. Ce qui ne ſeroit ni poſſible ni vraiſemblable dans un autre tems, le devient à cauſe des deſordres des Pourſuivants. La Reine ſe tenoit enfermée dans ſon appartement avec ſes femmes & ne paroiſſoit que rarement, ainſi elle pouvoit très-bien être dix ou douze jours & plus encore, ſans être informée du départ de ſon fils.

88. *Que ſi avant ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de ſon abſence*] Car elle pouvoit l'apprendre par quelqu'une de ſes

„ Pourſuivants de la Reine votre mere vous dreſ-
„ ſeront mille embûches pour vous faire perir,
„ & ils partageront entre eux tous vos biens.
„ Demeurez donc ici au milieu de vos Sujets;
„ pourquoi iriez-vous vous expoſer aux perils
„ de la mer qui ſont infinis? que l'exemple de
„ votre pere vous inſtruiſe.

Telemaque, touché de ſa tendreſſe, lui répond:
„ Ayez bon courage, ma chere nourrice, ce deſ-
„ ſein ne m'eſt pas venu dans l'eſprit ſans l'inſ-
„ piration de quelque Dieu. [87] Mais jurez-moi
„ que vous ne le découvrirez à ma mere que l'on-
„ zième, ou le douzième jour après mon départ,
„ de peur que dans les tranſports de ſa douleur,
„ elle ne meurtriſſe ſon beau viſage. [88] Que ſi avant
„ ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de
„ mon abſence, & qu'elle vous ordonne de lui
„ dire la verité, alors vous ſerez quitte de votre
„ ſerment.

Il parla ainſi, & Euryclée prenant les Dieux à témoin, [89] fit le plus grand de tous les ſermens. Quand elle eut juré, [90] & expliqué ce qu'elle pro-

ſes femmes qui alloient & venoient, & qui avoient commerce avec ces Princes.

89. *Fit le plus grand de tous les ſermens*] Il eſt bon de remarquer la proprieté des termes dont Homere ſe ſert ici, il dit ὀπώμνυ. Les Anciens, qui écrivoient correctement, mettoient cette difference entre ὀπόμνύναι & ἀνομνύναι, qu'ὀπομνύναι ſervoit pour l'affirmative, c'étoit *jurer qu'on feroit telle choſe*, & ἀνομνύναι ſervoit pour la négative, c'étoit *jurer qu'on ne feroit pas telle choſe*. Avec le premier on mettoit ordinairement νὴ τὸν, ou ναὶ μὰ τὸν. Et avec le dernier on mettoit μὰ τὸν, ou bien οὐ μὰ τὸν. Homere dit d'Euryclée ὀπώμνυ, parce qu'elle jure de ne pas découvrir ce ſecret.

90. *Et expliqué ce qu'elle promettoit*] Le Grec dit: *Et qu'elle eut achevé ſon ſerment*, c'eſt à dire, quand elle eut achevé d'expliquer en termes formels & précis ce qu'elle juroit; car c'étoit la coutume, afin qu'il n'y eût point d'équivoque, l'on faiſoit expliquer nettement les choſes que l'on faiſoit jurer.

promettoit, elle remplit de vin les urnes, mit de la farine dans des peaux, & Telemaque remontant dans ſon Palais, alla rejoindre les Princes.

La Déeſſe Minerve, qui ne perdoit pas de vuë ce qu'elle vouloit executer, [91] prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre, les oblige à ſe rendre ſur le rivage à l'entrée de la nuit, [92] & demande au celebre fils de Phronius, à Noëmon, ſon navire. Il le promet volontiers & avec grand plaiſir. Le Soleil cependant ſe couche, [93] & la nuit répand ſes noires ombres ſur la terre, Minerve fait lancer à l'eau le navire, [94] l'équipe de tout ce qui eſt neceſſaire pour bien voguer, & le tient à la pointe du port. Les compagnons du jeune Prince s'aſſemblent preſſez par la Déeſſe, qui pour aſſûrer encore davantage le ſuccès de ſon entrepriſe, va au Palais d'Ulyſſe [95] & verſe un doux ſommeil ſur les paupieres des Pourſuivants. Les fumées du vin font

91. *Prend la figure de Telemaque, va par toute la Ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre*] Voilà une idée bien poëtique. Mais ſur quoi eſt-elle fondée? voici ſon fondement, comme Euſtathe l'a fort bien expliqué. On venoit de ſortir du Conſeil, tous ceux d'Ithaque étoient pleins de ce que Telemaque venoit de dire, ils le trouvoient très-juſte & l'image de ce Prince étoit gravée dans leur eſprit. Pour rendre cela poëtiquement. Homere dit que c'eſt Minerve elle-même qui prend la figure de Telemaque & qui parle à chacun. C'eſt ainſi que la belle Poëſie convertit en miracles les choſes les plus naturelles & les plus ſimples.

92. *Et demande au celebre fils de Phronius, à Noëmon, ſon navire*] Ce Poëte donne des préceptes juſques dans les noms-mêmes de ceux qu'il fait agir. Voici un homme d'Ithaque qui eſt aſſez fidelle à ſon Prince pour lui donner un vaiſſeau, & pour ne pas craindre de s'expoſer au reſſentiment des Princes. Que fait Homere pour loüer cette action indirectement? Il appelle ce Sujet fidelle *Noëmon*, c'eſt à dire *prudent*, & il ajoute qu'il étoit fils de *Phronius*, c'eſt à dire

fils

ſont leur effet, ils ne peuvent plus ſe ſoutenir, les coupes leur tombent des mains; ils ſe diſperſent dans la ville & vont à pas chancelants chercher à ſe coucher, n'aïant plus la force de ſe tenir à table, tant ils ſont accablez de ſommeil.

Alors Minerve, prenant la figure & la voix de Mentor, appelle Telemaque pour le faire ſortir de ſon Palais. „ Telemaque, lui dit-elle, „ tous vos compagnons ſont prêts à faire voile, „ ils n'attendent plus que vos ordres, allons donc „ & ne differons pas davantage notre départ.

En achevant ces mots elle marche la premiere & Telemaque la ſuit. A leur arrivée ils trouvent ſur le rivage leurs compagnons tout prêts, & Telemaque leur adreſſant la parole, leur dit: „ Allons, mes amis, portons dans le vaiſſeau „ toutes les proviſions neceſſaires; je les ai fait „ préparer dans le Palais, ma mere n'en ſait „ rien, & de toutes les femmes il n'y en a qu'une „ ſeule

fils du *ſenſé*. Il n'y a pas de plus grande marque de ſens & de prudence que d'être fidelle à ſon Prince.

93. *Et la nuit répand ſes noires ombres ſur la terre*] Le vers d'Homere fait entendre qu'il a connu que la nuit n'eſt que l'ombre de la Terre qui cache le Soleil pendant qu'il paſſe au deſſous.

94. *L'équipe de tout ce qui eſt neceſſaire pour bien voguer*] Le Grec dit: *Il y met toutes les armes que les bons vaiſſeaux portent ordinairement.* Il appelle donc *armes* tout l'équipement d'un navire, le mât, les rames, les voiles, car il n'eſt point ici queſtion d'inſtruments de guerre. C'eſt pourquoi il dit plus bas, *que les rameurs prennent les armes*, pour dire qu'ils commencent à appareiller.

95. *Et verſe un doux ſommeil ſur les paupieres des Pourſuivants*] Comment peut-on attribuer ceci à Minerve? & comment peut-on dire que la Sageſſe même porta ces Princes à boire cette nuit-là plus qu'à l'ordinaire? Homere veut faire entendre ſans doute que la gouvernante, pour favoriſer le deſſein de ſon maître, avoit fourni ce ſoir-là le vin plus abondamment.

„ ſeule qui ſoit du ſecret. En même tems il ſe met à les conduire lui-même; ils le ſuivent. On porte toutes les proviſions & on les charge ſur le vaiſſeau, comme le Prince l'avoit ordonné. Tout étant fait, il monte le dernier. Minerve qui le conduit ſe place ſur la poupe, & Telemaque s'aſſied près d'elle. [96] On délie les cables, les rameurs ſe mettent ſur leurs bancs. Minerve leur envoye un vent favorable, le Zephyre, qui de ſes ſouffles impetueux fait mugir les flots. Telemaque hâtant ſes compagnons, leur ordonne d'appareiller. Pour ſeconder ſon empreſſement, ils dreſſent le mât, [97] l'aſſûrent par des cordages [98] & déploient les voiles: le vent ſoufflant au milieu les enfle, & les flots blanchis d'écume gemiſſent ſous les avirons. Le vaiſſeau fend rapidement le ſein de l'humide plaine. Les rameurs quittant leurs rames, couronnent de vin les coupes & font des libations aux Immortels, ſur-tout à la fille de Jupiter, & voguent ainſi toute la nuit & pendant le lever de l'Aurore.

L'O-

96. *On délie les cables*] Les cables qui étoient attachez au rivage pour arrêter les vaiſſeaux.

97. *L'aſſûrent par des cordages*] Par des cordages qui tiennent à la pouppe & à la proüe.

98. *Et déploient les voiles*] Le Grec ajoute *blanches*. Ce qui fait conjecturer, dit Euſtathe, qu'elles étoient de lin, & qu'elles étoient blanches à cauſe du bon augure.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE III.

ARGUMENT.

TElemaque arrive à Pylos conduit par Minerve. Il trouve Neſtor qui fait un ſacrifice à Neptune ſur le rivage de la mer. Neſtor le reçoit avec toute ſorte de politeſſe, quoi-qu'il ne le connût pas. Il le fait placer au feſtin du ſacrifice, le mene enſuite dans ſon Palais, lui raconte tout ce qui étoit arrivé aux Grecs pendant la guerre & leur départ de Troye. Et aiant appris de lui l'hiſtoire des Pourſuivants de Penelope & reconnu Minerve comme elle ſe retiroit, il fait un ſacrifice à cette Déeſſe, & donne à Telemaque un char pour le mener à Lacedemone, & ſon fils pour le conduire. Ces deux Princes ſe mettent en chemin à la pointe du jour & vont coucher à Pheres dans la maiſon de Diocles, ils en partent le lendemain & arrivent à Lacedemone.

LE Soleil ſortoit du ſein de l'onde, remontoit au ciel & commençoit à dorer l'horizon portant la lumiere aux Dieux immortels & aux hommes qui ſont répandus ſur la ſurface de

la terre, [1] lorſque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la célèbre Pylos. [2] Les Pyliens offroient ce jour-là des ſacrifices ſur le rivage de la mer, [3] & immoloient des taureaux noirs à Neptune. [4] Il y avoit neuf bancs, chacun de cinq cens hommes, & chaque banc avoit pour ſa part neuf bœufs. [5] Ils avoient déja goûté aux entrailles & brûlé les cuiſſes des victimes ſur l'autel, lorſque le vaiſſeau arriva dans le port. On plie d'abord les voiles, on approche du rivage, & Telemaque deſcend le premier con-

1. *Lorſque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la célèbre Pylos*] Telemaque part d'Ithaque fort tard & long-tems après le coucher du Soleil, & le lendemain il arrive à Pylos après le lever de l'Aurore. Ce trajet fait en moins d'une nuit peut ſervir à prouver que cette Pylos de Neſtor n'étoit ni la Pylos d'Elide ſur le fleuve Solleïs, car elle eſt trop voiſine d'Ithaque, & il n'auroit pas fallu quatre heures pour y arriver; ni la Pylos de Meſſene au bas du Peloponeſe, car celle-ci eſt trop éloignée, & il auroit fallu plus de tems. C'eſt donc celle qui eſt au milieu des deux autres ſur le fleuve Amathus, & qui eſt éloignée d'Ithaque de huit ou neuf cens ſtades. A la fin du XV. Livre nous voyons que Telemaque arrive de bonne heure de Pheres au port de Pylos fort long-tems avant le coucher du Soleil, & qu'il arrive le lendemain matin à Ithaque; il eſt quelques heures de plus à faire ce trajet, parce qu'il a pris le chemin le plus long pour arriver au côté ſeptentrional de l'Iſle, & pour éviter par-là les embûches des Pourſuivants. Homere eſt toûjours parfaitement d'accord avec lui-même.

2. *Les Pyliens offroient ce jour-là des ſacrifices*] Strabon dans ſon 6. livre nous apprend que ces ſacrifices, dont parle Homere, ſe faiſoient dans un Temple de Neptune *Samien*, qui étoit entre la ville de Lepreum & celle d'Anaium ou de Samicum, & pour lequel les Pyliens avoient une veneration ſinguliere.

3. *Et immoloient des taureaux noirs à Neptune*] Car le taureau étoit la victime conſacrée à Neptune, à cauſe du mugiſſement des flots qu'on vouloit marquer par-là.

4. *Il y avoit neuf bancs chacun de cinq cens hommes*] Pour marquer que c'étoit un ſacrifice ſolemnel, non ſeulement de la

Telemaque *arrive à* Pylos *conduit par* Minerve.

L'Odyssée d'Homere LIV. II

sc. Jongm. del. et

conduit par Minerve, qui lui adreſſe ces paroles :

„ [6] Telemaque, il n'eſt plus tems d'être re-
„ tenu par la honte; vous n'avez traverſé la mer
„ que pour apprendre des nouvelles de votre
„ pere, & pour tâcher de découvrir quelle ter-
„ re le retient loin de nous, & quel eſt ſon ſort.
„ Allez donc avec une hardieſſe noble & mo-
„ deſte aborder Neſtor; ſachons s'il n'a point
„ quelque nouvelle à vous apprendre, ou quel-
„ que conſeil à vous donner; [7] prions-le de
„ vous

la ville de Pylos, mais de toutes les villes de ſa dépendance. Homere dit qu'il y avoit neuf bancs, parce que Neſtor avoit ſous lui neuf villes, qui ſont nommées dans le dénombrement des vaiſſeaux Livre II. de l'Iliade page 98. Il y avoit donc un banc pour chaque ville, & chaque ville avoit envoyé à ce ſacrifice cinq cens hommes, comme elle avoit fourni cinq cens hommes à Neſtor quand il partit pour Troye, car on prétend qu'il commandoit quatre mille cinq cens hommes. Chaque ville avoit fourni neuf taureaux pour ce ſacrifice, comme c'étoit la coutume que chaque ville fournît ſa part.

5. *Ils avoient déja goûté aux entrailles & brûlé les cuiſſes des victimes*] Homere ne s'amuſe pas ici à décrire tout le détail du ſacrifice, l'occaſion ne le ſouffre pas. Il le fera plus à propos au ſacrifice que l'on verra à la fin de ce même Livre. Quand les cuiſſes étoient conſumées par le feu, tous les aſſiſtans goûtoient aux entrailles, dont on donnoit à chacun un petit morceau, & c'eſt par-là qu'on avoit part au ſacrifice, & aux graces qui le ſuivoient. Tout le reſte de la victime étoit conſumé par l'aſſemblée.

6. *Telemaque, il n'eſt plus tems d'être retenu par la honte*] Minerve voit qu'un jeune homme comme Telemaque, qui n'eſt jamais ſorti de ſon Iſle & qui n'a encore rien vû, ſera embarraſſé à aborder un homme de l'âge de Neſtor & de ſa réputation. C'eſt pourquoi elle l'encourage. Et Minerve eſt ici la Prudence même de ce jeune Prince & les leçons qu'il ſe donne à lui-même & qui lui ſont ſuggerées par la ſageſſe.

7. *Prions-le de vous dire la verité avec ſa franchiſe ordinaire*] En effet nous avons vû dans l'Iliade que Neſtor étoit un homme

„ vous dire la verité avec ſa franchiſe ordinaire.
„ [8] Il hait naturellement le menſonge & la moin-
„ dre diſſimulation, car c'eſt un homme plein
„ de probité & de ſageſſe.

Telemaque lui répondit: „ Mentor, [9] com-
„ ment irai-je aborder le Roi de Pylos? com-
„ ment le ſaluërai-je? Vous ſavez que je n'ai
„ aucune experience du monde, & que je n'ai
„ point la ſageſſe neceſſaire pour parler à un
„ homme comme lui; d'ailleurs la bienſéance
„ ne permet pas qu'un jeune homme faſſe des
„ queſtions à un homme de cet âge.

„ Telemaque, repartit Minerve, vous trouve-
„ rez de vous-même une partie de ce qu'il faudra
„ di-

me vrai & qui parloit toûjours avec beaucoup de liberté & de franchiſe. Homere ſuit parfaitement dans l'Odyſſée les caracteres qu'il a formez dans l'Iliade.

8. *Il hait naturellement le menſonge, car c'eſt un homme plein de probité & de ſageſſe.*] Plus on eſt ſage, plus on a d'horreur pour le menſonge, c'eſt à dire, pour le menſonge qui nuit avec malice, car il y a une ſorte de menſonge qui inſtruit & qui eſt utile, comme ſont les menſonges d'Homere & ceux des fables; ces menſonges ſont des veritez déguiſées ſous la fiction.

9. *Comment irai-je aborder le Roi de Pylos?*] Voici les embarras où Telemaque ſe trouve, & ces embarras marquent bien que c'eſt un Prince dont Minerve a pris ſoin & qui eſt plein de ſageſſe. Tout jeune homme prudent & bien élevé eſt auſſi embaraſſé que lui dans les occaſions ſemblables, & tant pis pour celui qui ne l'eſt pas.

10. *Car les Dieux, qui ont préſidé à votre naiſſance & à votre éducation.*] Le texte dit mot à mot, *car vous n'êtes point né malgré les Dieux & vous n'avez pas été élevé malgré eux.* Sur quoi Euſtathe avertit qu'il y avoit des gens qui prétendoient qu'Homere vouloit faire entendre par-là que Telemaque étoit né d'un legitime mariage. Mais je ne croi pas qu'Homere ait penſé à ce raffinement inconnu au Paganiſme. J'aime mieux expliquer ce paſſage tout ſimplement & tout naturellement; *vous n'êtes point né en dépit des Dieux*, c'eſt à dire, *vous êtes beau, bien fait, & de bonne mine, vous avez de bonnes inclinations,*

„ dire, & l'autre partie vous ſera inſpirée par
„ quelque Dieu ; [10] car les Dieux, qui ont pré-
„ ſidé à votre naiſſance, & à votre éducation,
„ ne vous abandonneront pas en cette rencontre.

En achevant ces mots elle marche la premiere, & Telemaque la ſuit. Etant arrivez au lieu de l'aſſemblée, ils trouverent Neſtor aſſis avec ſes enfans, & autour de lui ſes compagnons qui préparoient le feſtin, [11] & faiſoient rôtir les viandes du ſacrifice. Les Pyliens ne les eurent pas plûtôt apperçûs, qu'ils allerent au devant d'eux, les ſaluerent & les firent aſſeoir, & Piſiſtrate, fils aîné de Neſtor, fut le premier qui, s'avançant, prit ces deux étrangers par la main, &

tions, en un mot votre naiſſance eſt heureuſe. On ne peut mieux expliquer Homere que par Homere même. Ce que dit ici Minerve à Telemaque qu'*il n'eſt pas né malgré les Dieux*, eſt la même choſe que ce que Menelas dit à ce jeune Prince dans le Livre ſuivant : *On reconnoît toûjours facilement les enfans de ceux à qui Jupiter a départi ſes plus précieuſes faveurs dans le moment de leur naiſſance.* Le reſte, *& vous n'avez pas été élevé malgré eux*, c'eſt à dire, ils ont préſidé à votre éducation, vous avez été bien élevé, & vous avez profité des bons préceptes qu'on vous a donnez. Car il n'y a de bonne éducation, d'éducation qui réüſſiſſe, que celle à laquelle préſident les Dieux, & qu'ils daignent benir, ainſi Telemaque tirera des préceptes, qu'il a déja reçus, une partie de ce qu'il doit dire, & ce que ces préceptes ne lui auront pas appris, quelque Dieu favorable le lui inſpirera. Car c'eſt Dieu qui donne les lumieres, & qui ſuggere des paroles qu'on n'auroit pas trouvées de ſoi-même.

11. *Et faiſoient rôtir les viandes du ſacrifice*] Il y a dans le texte κρέα ὄπτων, ἄλλα δ' ἔπειρον. C'eſt-à-dire que pendant que l'on faiſoit rôtir une partie de ces viandes, on rempliſſoit des broches de l'autre partie. Ces broches étoient des broches à cinq rangs, avec leſquels on faiſoit rôtir, ou plûtôt griller les viandes qui reſtoient du ſacrifice. On peut voir ce qui a été remarqué ſur le 1. Livre de l'Iliade.

& les plaça à table [12] ſur des peaux étenduës ſur le ſable du rivage entre ſon pere & ſon frere Thraſymede. [13] D'abord il leur preſenta une portion des entrailles des victimes, & rempliſſant de vin une coupe d'or, il la donna à Minerve, fille de Jupiter, & lui dit :

„ Etranger, faites vos prieres au Roi Neptune, „ [14] car c'eſt à ſon feſtin que vous êtes admis à „ votre arrivée. Quand vous lui aurez adreſſé „ vos vœux & fait vos libations ſelon la coutume & comme cela ſe doit, vous donnerez la „ coupe à votre ami, afin qu'il faſſe après vous „ ſes libations & ſes prieres, [15] car je penſe qu'il „ eſt du nombre de ceux qui reconnoiſſent des „ Dieux, & il n'y a point d'homme qui n'ait beſoin de leur ſecours. Mais je voi qu'il eſt plus „ jeune que vous & à peu près de mon âge, „ c'eſt pourquoi il ne ſera pas offenſé que je „ vous donne la coupe avant lui.

En

12. *Sur des peaux étenduës ſur le ſable du rivage*] Voilà la ſimplicité de ces tems héroïques. Au lieu de beaux tapis de pourpre il n'y a que des peaux étenduës à terre.

*13. *D'abord il leur preſenta une portion des entrailles*] Afin qu'ils euſſent part au ſacrifice. Car ce n'eſt pas encore le feſtin.

14. *Car c'eſt à ſon feſtin que vous êtes admis à votre arrivée*] Piſiſtrate leur dit cela comme une choſe heureuſe pour eux. En effet c'eſt un grand bonheur pour des étrangers d'arriver chez des peuples qui honorent les Dieux & qui leur font des ſacrifices. Par ce diſcours de Piſiſtrate on voit bien que c'eſt un Prince bien élevé.

15. *Car je penſe qu'il eſt du nombre de ceux*] Piſiſtrate fait entendre par-là qu'il y a auſſi des peuples impies qui ne reconnoiſſent point de Dieux, & en même temps il fait voir leur aveuglement & leur injuſtice, en ajoutant qu'il *n'y a point d'homme qui n'ait beſoin de leurs ſecours.*

16. *Comblez de gloire Neſtor & les Princes ſes enfans*] Minerve ne demande pour Neſtor & pour ſes fils que la gloire, car *voilà ce* qui eſt le plus néceſſaire aux Princes; & pour le peu-

En même tems il lui remet la coupe pleine de vin. Minerve voit avec plaiſir la prudence & la juſtice de ce jeune Prince, qui lui avoit preſenté à elle la premiere la coupe, & la tenant entre ſes mains, elle adreſſe cette priere au Dieu des flots :

„ Puiſſant Neptune, qui environnez la Terre, „ ne refuſez pas à nos prieres ce que nous vous „ demandons ; [16] comblez de gloire Neſtor & „ les Princes ſes enfans ; répandez ſur tous les „ Pyliens ſes ſujets la gracieuſe récompenſe de „ leur pieté & le prix de la magnifique hecatom- „ be qu'ils vous offrent, & accordez-nous, à „ Telemaque & à moi, un prompt retour dans „ notre patrie, après avoir beni les deſſeins qui „ nous ont fait traverſer la mer.

[17] Elle fit elle-même ces prieres, & elle-même les accomplit. Elle donne enſuite la double coupe à Telemaque qui fit les mêmes vœux. Après

peuple elle demande une gracieuſe récompenſe ſans la déterminer.

17. *Elle fit elle-même ces prieres, & elle-même les accomplit.*] Cela eſt heureuſement imaginé pour faire entendre que la ſageſſe peut ſeule combler de gloire les Princes & faire le bonheur de leurs ſujets. D'ailleurs Homere dit que Minerve accomplit elle-même les prieres qu'elle faiſoit, parce qu'elle ne pouvoit s'attendre que Neptune accomplît ce qu'elle demandoit pour Telemaque, puiſque c'étoit Neptune qui perſecutoit Ulyſſe. Mais comment Homere dit-il que Minerve accomplit ces prieres ? cela dépend-il d'elle, & n'eſt-ce pas à Jupiter ſeul d'accorder ce qu'elle vient de demander ? Il n'y a que deux mots à dire pour répondre à cette difficulté. Les Anciens ont feint avec raiſon que Minerve étoit la ſeule Déeſſe à qui Jupiter eût donné ce glorieux privilege d'être en tout comme lui & de jouïr des mêmes avantages. On peut voir ſur cela une remarque de M. Dacier ſur la douziéme Ode du 1. liv. d'Horace. La ſageſſe de Dieu n'a-t-elle pas les mêmes droits que Dieu ? & n'eſt-ce pas toûjours elle qui accomplit ce qu'elle demande ?

Après que les chairs des victimes furent rôties & qu'on les eut tirées du feu, on fit les portions & on servit. Quand la bonne chere eut chassé la faim, Nestor dit aux Pyliens: „ Presentement „ que nous avons reçu ces étrangers à notre ta„ ble, il est plus décent de leur demander qui „ ils sont & d'où ils viennent, & leur adressant „ en même temps la parole, Etrangers, leur dit„ il, qui êtes-vous? & d'où ces flots vous ont„ ils apportez sur ce rivage? Venez-vous pour „ des affaires publiques ou particulieres? [18] ou „ ne faites-vous qu'écumer les mers comme les „ Pirates qui exposent leur vie pour aller piller „ les autres Nations?

Le sage Telemaque répondit avec une honnête hardiesse, que Minerve lui avoit inspirée, afin qu'il demandât à ce Prince des nouvelles de son pere, & que cette recherche lui acquît parmi les hommes un grand renom: „ Nestor, „ fils de Nelée, & le plus grand ornement „ des Grecs, lui dit-il, vous demandez qui „ nous sommes; je vous satisferai; nous ve„ nons de l'Isle d'Ithaque, & ce n'est point une „ affaire publique qui nous amene dans vos Etats, „ mais une affaire particuliere. Je viens pour „ tâcher d'apprendre des nouvelles de mon pe„ re, du divin Ulysse, qui a essuyé tant de tra„ vaux, qui a rempli l'Univers du bruit de son „ nom.

18. *Ou ne faites-vous qu'écumer les mers comme les Pirates qui exposent leur vie*] Si le métier de Pirate avoit été honteux, Nestor n'auroit eu garde de faire cette question à des étrangers qu'il ne vouloit ni offenser ni desobliger; mais non seulement il n'étoit pas honteux, il étoit même honorable; les Princes Grecs ne trouvoient rien de plus glorieux que de vivre de rapine. On n'a qu'à voir le commencement de l'histoire de Thucydide où ces mœurs sont bien *marquées.*

„ nom, & qui, comme la Renommée nous l'a
„ appris, [19] combattant avec vous, a ſaccagé la
„ ſuperbe ville de Troye. Le ſort de tous les Prin-
„ ces qui ont porté les armes contre les Troyens
„ nous eſt connu; nous ſavons comment & en
„ quel endroit une mort cruelle les a emportez;
„ Ulyſſe eſt le ſeul dont le fils de Saturne nous
„ cache la triſte deſtinée, car perſonne ne peut
„ nous dire certainement où il eſt mort, s'il a
„ ſuccombé ſous l'effort de ſes ennemis dans
„ une terre étrangere, ou ſi les flots d'Amphitrite
„ l'ont englouti. J'embraſſe donc vos genoux pour
„ vous ſupplier de m'apprendre le genre de ſa
„ mort, ſi vous l'avez vûe de vos yeux, ou ſi
„ vous l'avez appriſe par les relations de quel-
„ que voyageur. Car il n'eſt que trop certain
„ que ſa naiſſance l'avoit deſtiné à quelque fin
„ malheureuſe. Que ni la compaſſion, ni aucun
„ menagement ne vous portent à me flatter.
„ Dites-moi ſincerement tout ce que vous en a-
„ vez ou vû ou appris. Si jamais mon pere vous
„ a heureuſement ſervi ou de ſon épée ou de ſes
„ conſeils devant les murs de Troye, où les
„ Grecs ont ſoûffert tant de maux, je vous con-
„ jure de me faire paroître en cette occaſion
„ que vous n'en avez pas perdu la memoire &
„ de me dire la verité.

[20] Neſtor lui répondit: „ Etranger, vous me fai-
„ tes

19. *Combattant avec vous, a ſaccagé la ſuperbe ville de Troye.*] Il ne dit pas, *qui a ſaccagé la ſuperbe ville de Troye*, mais il aſſocie Neſtor à cette gloire, en ajoutant, *en combattant avec vous.*

20. *Neſtor lui répondit, Etranger, vous, &c.*] Neſtor lui dit, *mon ami*, mais cela ne ſeroit pas agréable en notre Langue.

„ tes reſſouvenir des maux infinis que nous
„ avons ſoufferts avec tant de conſtance, [21] ſoit en
„ courant les mers ſous la conduite d'Achille
„ pour fourager les villes des Troyens, ſoit en
„ combattant devant les murs du ſuperbe Ilion.
„ Là ont trouvé leur tombeau nos plus grands
„ Capitaines: là gît Ajax, ce grand Guerrier,
„ ſemblable à Mars; [22] là gît Achille; là gît
„ Patrocle égal aux Dieux par la ſageſſe de ſes
„ conſeils; là gît mon cher fils, le brave & ſa-
„ ge Antiloque, qui étoit auſſi leger à la courſe
„ que ferme dans les combats de main. Tous
„ les autres maux, que nous avons endurez,
„ ſont en ſi grand nombre, qu'il n'y a point de
„ mortel qui pût les raconter. [23] Pluſieurs an-
„ nées ſuffiroient à peine à faire le détail de
„ tout ce que les Grecs ont eû à ſoutenir dans
„ cette fatale guerre, & avant que d'en entendre
„ la

21. *Soit en courant les mers, ſous la conduite d'Achille*] Ce qu'Achille dit dans le IX. Liv. de l'Iliade Tom. II. pag. 98. ſert de commentaire à ces paroles de Neſtor. *J'ai ſouffert pour les Grecs*, dit-il, *des fatigues infinies; j'ai paſſé les nuits ſans dormir & les jours dans le ſang & dans le carnage; j'ai pris douze grandes villes par mer avec mes ſeuls vaiſſeaux, & onze par terre autour de Troye.* Homere rappelle dans ſon Odyſſée beaucoup de choſes qu'il a déja touchées dans ſon Iliade, & il en rapporte beaucoup d'autres dont il n'a point parlé dans ce premier Poëme, qui ſont les ſuites de ces avantures qui m'ont pû entrer dans la compoſition de ſa fable, & des épiſodes de la guerre de Troye, comme Longin l'a remarqué chap. 7. Par là ce Poëte n'embellit pas ſeulement ſon Poëme, & ne ſatisfait pas ſeulement la curioſité du Lecteur, mais il donne encore à ſon Iliade & à ſon Odyſſée un air de verité qui trompe & qu'on ne ſauroit démentir.

22. *Là gît Achille*] Neſtor nomme Ajax, Patrocle & ſon fils même Antiloque avec éloge, *Ajax ſemblable à Mars, Patrocle égal aux Dieux, &c. le brave & ſage Antiloque.* Mais pour *Achille*, il le met ſans épithete & ne lui donne pas la moindre loüange. Et en verité, comme la colere d'Achil-

le

„ la fin, l'impatience vous porteroit à regagner
„ votre patrie. Neuf années entieres ſe paſſe-
„ rent de notre part à machiner la ruine des
„ Troyens par toutes ſortes de ruſes de guerre,
„ & encore après ces neuf années le fils de Sa-
„ turne ne nous en accorda qu'à peine une heu-
„ reuſe fin. Dans toute l'armée il n'y avoit pas
„ un ſeul homme qui oſât s'égaler à Ulyſſe en
„ prudence, car il les ſurpaſſoit tous, & per-
„ ſonne n'étoit ſi fecond en reſſources & en
„ ſtratagêmes que votre pere; je voi bien que
„ vous êtes ſon fils, vous me jettez dans l'ad-
„ miration, je croi l'entendre lui-même, & il
„ ne ſeroit pas poſſible de trouver un autre jeu-
„ ne homme qui parlât ſi parfaitement comme
„ lui. [24] Pendant tout le temps qu'a duré le ſie-
„ ge, le divin Ulyſſe & moi n'avons jamais été
„ de different avis, [25] ſoit dans les Aſſemblées
„ ſoit

le avoit été la cauſe de tous les maux dont il parle, & de la mort de tous ces Heros, ce n'étoit pas là le lieu de le loüer. Cette conduite d'Homere eſt très-ſage.

23. *Pluſieurs années ſuffiroient à peine à faire le détail*] Surtout ſi ſur chaque action on faiſoit un Poëme comme Homere en a fait un ſur la colere d'Achille. Cette hyperbole de Neſtor eſt pour faire voir les maux ſans nombre que les Grecs ont ſoufferts dans cette guerre. Ces hyperboles exceſſives ſont permiſes & elles ſont autoriſées mêmes dans nos Livres ſaints.

24. *Pendant tout le temps qu'a duré le ſiege, le divin Ulyſſe & moi n'avons jamais été de different avis*] Il y a ici une politeſſe qui me paroit remarquable. Neſtor vient de dire qu'Ulyſſe ſurpaſſoit tous les Grecs en prudence, & que perſonne n'étoit ſi fécond que lui en reſſources, il n'eſt pas poſſible après cela qu'il s'égale à lui, & la bienſéance ne le permet pas. Que fait-il donc? il dit ſeulement qu'ils n'ont jamais été de different avis, expreſſion équivoque qui laiſſe douter ſi Neſtor étoit égal à Ulyſſe en prudence & en ſageſſe, ou ſi Ulyſſe lui étoit ſuperieur.

25. *Soit dans les Aſſemblées, ſoit dans les Conſeils*] Les Aſſemblées ἀγορὴ, & les Conſeils βουλὴ, ſont deux choſes fort

„ ſoit dans les Conſeils, mais animez tous deux
„ d'un même eſprit, nous avons toûjours dit
„ aux Grecs tout ce qui pouvoit aſſûrer un heu-
„ reux ſuccès à leurs entrepriſes. Après que
„ nous eumes renverſé le ſuperbe Ilion, nous
„ montâmes ſur nos vaiſſeaux, prêts à faire voi-
„ le, mais quelque Dieu ennemi diviſa les Grecs:
„ [26] & dès ce moment-là il étoit aiſé de voir
„ que Jupiter leur préparoit un retour funeſte,
„ [27] parce qu'ils n'avoient pas tous été prudens
„ & juſtes. Voilà pourquoi auſſi la plûpart ont
„ eu un ſort ſi malheureux, car ils avoient atti-
„ ré l'indignation de la fille de Jupiter, de la
„ grande Minerve, qui jetta la diſſenſion entre
„ les

differentes. Les Aſſemblées étoient generales, tout le peuple s'y trouvoit. Et les Conſeils étoient des Aſſemblées particulieres de gens choiſis.

26. *Et dès ce moment il étoit aiſé de voir que Jupiter leur preparoit*] C'eſt ainſi à mon avis qu'il faut traduire ce paſſage. *Jupiter ne commença pas dès ce moment à préparer aux Grecs un retour funeſte, mais ce fut dès ce moment-là qu'on put s'appercevoir qu'il avoit ce deſſein, & qu'il alloit faire tomber ſur eux les effets de ſa colere.*

27. *Parce qu'ils n'avoient pas été tous prudens & juſtes*] Il veut parler d'Ajax le Locrien qui avoit violé Caſſandre dans le Temple de Pallas ſous les yeux mêmes de la Déeſſe. Ajax étoit le ſeul coupable, comment donc la plûpart des autres furent-ils enveloppez dans ſa punition? ce fut pour ne l'avoir pas empêché, ou pour ne l'avoir pas puni. Au reſte il faut bien remarquer ici la retenuë & la pudeur de Neſtor, il ne s'explique pas plus ouvertement ſur le crime d'Ajax, parce qu'il parle à un jeune homme, & parce qu'il ne veut pas inſulter à un mort.

28. *Ces deux Princes aïant ſans neceſſité & contre la bienſéance convoqué tous les Grecs à une Aſſemblée à l'entrée de la nuit*] Homere ne veut pas faire entendre que l'entrée de la nuit eſt une heure indûë pour tenir des Aſſemblées, car les Hiſtoires ſont pleines d'Aſſemblées & de Conſeils tenus la nuit & tenus avec beaucoup de prudence & de ſageſſe. On a même ſouvent appellé la nuit ἐυφρόνη, comme *propre au conſeil. Mais il veut faire entendre qu'en cette occaſion il n'y avoit*

rien

„ les deux fils d'Atrée. [28] Ces deux Princes aïant
„ ſans neceſſité & contre la bienſéance convoqué
„ tous les Grecs à une Aſſemblée à l'entrée de
„ la nuit, & les Grecs arriverent tous chargez
„ de vin. Là Agamemnon & Menelas com-
„ mencerent à leur expliquer le ſujet qui les
„ avoit aſſemblez. [29] Menelas étoit d'avis que
„ l'on s'embarquât ſans attendre davantage,
„ mais cet avis ne plut pas à Agamemnon,
„ car il vouloit retenir les troupes [30] juſ-
„ qu'à ce qu'on eût offert des hecatom-
„ bes pour deſarmer la terrible colere de
„ Pallas. Inſenſé qu'il étoit, il ignoroit qu'il
„ ne devoit pas ſe flatter d'appaiſer cette Déeſ-
„ ſe,

rien de plus imprudent que de convoquer une Aſſemblée pour la nuit; car que ne devoit-on pas attendre de troupes victorieuſes, la nuit, dans la licence & l'emportement de la victoire? ces troupes ne paſſoient pas les journées bien ſobrement.

29. *Menelas étoit d'avis qu'on s'embarquât*] Strabon liv. 10. nous apprend que Sophocle, qui de tous les Poëtes eſt celui qui a le plus imité Homere, avoit traité cette particularité dans la Tragedie de Polyxene: *Sophocle*, dit-il, *faiſant dans ſa Polyxene que Menelas veut partir de Troye ſans differer, & qu'Agamemnon veut attendre pour appaiſer la colere de Minerve par des ſacrifices, il introduit Menelas qui dit à Agamemnon,*

Σὺ δ' αὖθι μίμνων τὰς κατ' ἴδαλον χθόνα
Πολίτας ὀλύμπου συναγάγων ξυντόνου.

Pour vous demeurez ici, & raſſemblant au pied du mont Ida tous les troupeaux du mont Olympe, amuſez-vous à ſacrifier. Le ſavant Caſaubon auroit pû ajouter cela au catalogue qu'il a fait des pieces de Sophocle dans ſes Commentaires ſur Athenée.

30. *Juſqu'à ce qu'on eût offert des hecatombes pour deſarmer la terrible colere de Pallas*] Mais n'étoit-ce pas un prétexte très-juſte & très-loüable? Non, & Homere ne fait pas difficulté d'appeller Agamemnon *inſenſé*. Car il devoit ſavoir que le crime d'Ajax ne pouvoit être expié par des hecatombes. Le ſeul ſacrifice expiatoire c'étoit la punition du criminel. Ce paſſage eſt remarquable.

„ ſe, [31] & que les Dieux immortels juſtement
„ irritez ne ſe laiſſent pas ſi facilement flechir
„ par des ſacrifices. Les deux Atrides en vin-
„ rent à des paroles d'aigreur. Les Grecs ſe le-
„ vent avec un grand bruit & une confuſion
„ épouvantable, car ils étoient tous partagez.
„ Nous paſſâmes la nuit en cet état tout prêts à
„ nous porter aux plus grandes extremitez les
„ uns contre les autres, [32] car Jupiter avoit
„ donné le ſignal de notre perte. Dès que le
„ jour eut paru, la moitié des Grecs mettant
„ leurs vaiſſeaux à la mer, y chargent le butin
„ & y font monter leurs belles captives. L'au-
„ tre moitié demeure avec Agamemnon. Nous,
„ qui étions embarquez, nous faiſions route &
„ nos vaiſſeaux fendoient rapidement les flots
„ que Neptune avoit applanis devant nous. E-
„ tant abordez à Tenedos, nous deſcendîmes
„ pour

31. *Et que les Dieux immortels juſtement irritez ne ſe laiſſent pas ſi facilement flechir par des ſacrifices*] Cependant Homere nous a dit dans le XI. Livre de l'Iliade que *les Dieux ſe laiſſent flechir, & que tous les jours on parvient à les appaiſer par des ſacrifices.* Ἀργαντοὶ δὲ καὶ θεοὶ αὐτοί, &c. Comment dit-il donc ici qu'ils ne ſe laiſſent pas facilement fléchir ? C'eſt pour nous faire entendre l'aveuglement d'Agamemnon qui croyoit pouvoir expier le crime d'Ajax par des ſacrifices. Il y a des crimes que les ſacrifices ne peuvent expier. Si Platon avoit bien medité ſur cet endroit, il n'auroit pas fait à Homere le reproche dont j'ai aſſez parlé dans ma Préface de l'Iliade.

32. *Car Jupiter avoit donné le ſignal de notre perte*] Mot à mot, *Car Jupiter préparoit la punition de notre crime.* Πῆμα eſt ici dit la *peine*, la *punition*.

33. *S'en retournerent avec le prudent Ulyſſe retrouver Agamemnon pour plaire à ce Prince*] Neſtor, par politeſſe pour Telemaque, ne dit pas que ce fut Ulyſſe qui voulut retourner à Troye, il le confond ſeulement avec les autres, & il cache à ce jeune Prince le veritable motif qui l'obligea de retourner ſur ſes pas. Ce ne fut nullement en vûë de plaire à Agamemnon, ce fut un ſcrupule de conſcience; il crut que com-

„ pour faire des ſacrifices aux Dieux, afin de
„ nous les rendre favorables & que notre retour
„ fût heureux. Mais Jupiter n'avoit pas réſolu
„ de nous en accorder un ſi prompt. Ce Dieu
„ irrité jetta entre nous une nouvelle diſcorde;
„ nous nous ſéparâmes encore; les uns repre-
„ nant le chemin de Troye, [33] s'en retournerent
„ avec le prudent Ulyſſe retrouver Agamem-
„ non pour plaire à ce Prince. Mais moi, je
„ continuai ma route avec mes vaiſſeaux, [34] par-
„ ce que je prévoyois les maux que Dieu nous
„ préparoit. Le fils de Tydée, le grand Dio-
„ mede, vint avec nous, & porta ſes compa-
„ gnons à le ſuivre. Menelas nous joignit le
„ ſoir à l'Iſle de Lesbos, comme nous délibe-
„ rions ſur le chemin que nous devions prendre.
„ Car il y avoit deux avis. [35] Les uns vouloient
„ qu'en côtoyant la petite Iſle de Pſyria, nous
„ paſſaſſent

comme il avoit enlevé par force la ſtatuë de Minerve, cette action avoit déplu à la Déeſſe, & qu'il étoit obligé de ſe joindre à Agamemnon pour l'appaiſer.

34. *Parce que je prévoyois les maux que Dieu nous préparoit*] On demande ici comment il le prévoyoit. Jupiter lui envoya-t-il quelque ſigne? cela n'étoit pas neceſſaire. Il ſavoit qu'on avoit offenſé la Déeſſe, & c'en étoit aſſez pour un homme comme Neſtor. Auſſi a-t-il déja dit qu'il étoit aiſé de voir d'abord que Jupiter leur preparoit de grands maux.

35. *Les uns vouloient qu'en côtoyant la petite Iſle de Pſyria, nous priſſions au deſſus de Chio*] C'eſt à dire, que les uns vouloient qu'en partant de Lesbos ils gagnaſſent le deſſus de Chio & qu'ils paſſaſſent entre l'Iſle de Pſyria, qui eſt à quatre vingts ſtades de Chio, & cette Iſle de Chio, en côtoyant Pſyria, ainſi ils auroient eû Chio à la gauche & Pſyria à la droite. Les autres vouloient qu'ils priſſent au deſſous de Chio, entre cette Iſle & le rivage de l'Aſie où eſt le mont Mimas vis à vis de Chio. Ainſi ils auroient eu Chio à droite. Le dernier chemin étoit le plus droit & le plus court, mais il étoit le plus dangereux & le plus difficile.

„ prissions au dessus de Chio que nous laissérions
„ à gauche ; & les autres proposoient de pren-
„ dre au dessous entre Chio & le mont Mimas.
„ Dans ce doute nous demandâmes à Dieu un
„ signe qui nous déterminât, il nous l'accorda,
„ & nous obligea de tenir le milieu de la mer &
„ de faire route tout droit vers l'Eubée, pour
„ nous dérober plûtôt aux malheurs qui nous
„ menaçoient. Un petit vent frais commence
„ à souffler, nos vaisseaux volent aisément sur
„ l'humide plaine, [36] & le lendemain avant le
„ jour ils arrivent à Gereste. Nous mettons
„ pied à terre, & nous faisons des sacrifices à
„ Neptune, pour le remercier du grand trajet
„ que nous avions fait. Le quatrième jour après
„ notre départ Diomede & ses compagnons ar-
„ rivérent à Argos; [37] & moi je continuai ma
„ route vers Pylos; le même vent frais, que
„ Dieu nous avoit envoyé, ne cessa point de
„ souffler pendant tout mon voyage. Ainsi, mon
„ cher fils, j'arrivai heureusement à Pylos sans
„ avoir

36. *Et le lendemain avant le jour ils arrivérent à Gereste*] C'est ainsi, à ce qu'il me paroît, qu'il faut entendre ἐννύχιαι, *sur la fin de la nuit*, *avant le jour*, Didyme l'a expliqué de même, ἐννύχιαι, dit-il, ἐσθῖναι ὑπὸ νύκτα. Le mot ἐννύχιαι signifie *le matin avant le jour*. La question est de savoir si Homere a voulu dire que les vaisseaux de Nestor arriverent à Gereste le lendemain de leur départ de Troye. Je l'avois crû d'abord, mais après avoir examiné plus attentivement tout le passage, j'ai vû que ce n'étoit que le lendemain du second jour. Le premier jour Nestor ne put arriver qu'à Lesbos, parce qu'il s'étoit arrêté à Tenedos pour y faire des sacrifices, & qu'il y avoit été retenu assez long-temps par la nouvelle contestation qui s'y étoit élevée; Menelas joignit Nestor à Lesbos à l'entrée de la nuit. Apparemment la nuit se passa à déliberer sur la route qu'ils devoient prendre, & le lendemain dès le matin ils partirent & employerent tout ce jour-là & la plus grande partie de la nuit

„ avoir pû apprendre la moindre nouvelle des
„ Grecs. Je ne ſai pas même encore certaine-
„ ment ni ceux qui ſe ſont ſauvez, ni ceux qui
„ ont peri. Mais pour tout ce que j'ai appris
„ dans mon Palais depuis mon retour, je vous
„ en ferai part ſans vous en rien cacher. On
„ m'a dit que les braves Myrmidons ſont arri-
„ vez heureuſement chez eux conduits par le
„ celebre fils du vaillant Achille; que le grand
„ Philoctete fils de Pœan, eſt auſſi arrivé chez
„ lui; qu'Idomenée a ramené à Crete tous
„ ceux de ſes compagnons que le Dieu
„ Mars avoit épargnez à Troye & qu'il n'en
„ a pas perdu un ſeul ſur la mer. Pour le
„ ſort du fils d'Atrée, quelque éloigné que
„ vous ſoyez, il ne ſe peut qu'il ne ſoit
„ parvenu juſqu'à vous. Vous ſavez com-
„ ment ce Prince eſt arrivé dans ſon Palais,
„ comment Egiſthe l'a traîtreuſement aſſaſſiné,
„ & comment ce malheureux aſſaſſin a reçu
„ le châtiment que meritoit ſon crime. [38] Quel
„ grand

ſuivante à faire le trajet de Lesbos à Gereſte, qui eſt un port au bas de l'Eubée, *Negrepont.* Neſtor dans la ſuite trouve que c'eſt un grand trajet; en effet il eſt de ſeize cens ſtades, c'eſt tout ce que pouvoient faire ces ſortes de vaiſſeaux en un jour & une nuit. Strabon écrit que Gereſte eſt le lieu le plus commode pour ceux qui partent d'Aſie pour aller en Grece. Il y avoit un beau Temple de Neptune qui étoit le plus celebre de tous ceux qui étoient dans cette Iſle.

37. *Et moi je continuai ma route*] C'eſt le ſens de ces mots, αὐτὰρ ἐγὼ Πύλον δ' ἴχον, car ἴχειν ſignifie *tenir la route*, Puiſque Diomede n'étoit arrivé à Argos que le quatrième jour, il falloit plus de temps à Neſtor pour arriver à Pylos, qui étoit plus éloignée. Il falloit doubler tout le Peloponeſe.

38. *Quel grand bien n'eſt-ce point de laiſſer en mourant un fils plein de courage*] Telemaque a ſouvent appellé ſon pere le plus

„ grand bien n'eſt-ce point de laiſſer en mourant
„ un fils plein de courage! Ce fils d'Agamem-
„ non s'eſt glorieuſement vengé de ce traître qui
„ avoit tué ſon pere. Et vous, mon cher fils,
„ imitez cet exemple: vous êtes grand, bien fait
„ & de bonne mine; que le courage réponde
„ donc à ce dehors, afin que vous receviez de
„ la poſterité le même éloge.

„ Telemaque répondit: Sage Neſtor, l'orne-
„ ment & la gloire des Grecs, ce jeune Prince
„ a fort bien fait de punir l'aſſaſſin de ſon pere,
„ & les Grecs relevent fort juſtement la gloire
„ de cette action; la poſterité ne lui refuſera ja-
„ mais les louanges qu'elle merite. Je ne de-
„ manderois aux Dieux pour toute grace que de
„ pouvoir me venger de même de l'inſolence
„ des Pourſuivans de ma mere, qui commettent
„ tous les jours dans ma maiſon des excès infi-
„ nis & qui me deshonorent, mais les Dieux
„ n'ont pas reſolu de nous accorder à mon pere
„ & à moi un ſi grand bonheur. C'eſt pourquoi
„ il faut que je devore cet affront quelque dur
„ qu'il me paroiſſe.

„ Mon cher fils, repartit Neſtor, puiſque
„ vous

plus malheureux de tous les hommes. Neſtor dit qu'un homme n'eſt point malheureux quand il laiſſe un fils capable de le venger. Neſtor veut par-là exciter le courage de Telemaque & le porter à venger Ulyſſe de l'inſolence des Pourſuivans.

39. *Ou ſi ce ſont les peuples d'Ithaque, qui pour obéir à la voix de quelque Dieu*] Neſtor ne peut pas s'imaginer que les Peuples d'Ithaque manquent de fidelité à Ulyſſe, à moins qu'ils n'ayent reçu quelque oracle qui leur ordonne de l'abandonner. Il n'y a que Dieu qui puiſſe délier les Peuples.

40. *Si Minerve vouloit vous proteger comme elle a protegé le célèbre Ulyſſe*] Neſtor vient de dire, *qui ſait ſi Ulyſſe venant un jour ſans être attendu, ne punira pas lui ſeul les Pourſuivans?* Pour fonder cette propoſition, qui paroît étonnante, qu'un homme

„ vous me faites reſſouvenir de certains bruits
„ ſourds que j'ai entendus. J'ai ouï dire qu'un
„ grand nombre de jeunes Princes amoureux de
„ votre mere, ſe tiennent dans votre Palais mal-
„ gré vous & conſument votre bien. Apprenez-
„ moi donc ſi vous vous ſoumettez à eux ſans
„ vous oppoſer à leurs violences, [39] ou ſi ce
„ ſont les peuples d'Ithaque qui, pour obéir à
„ la voix de quelque Dieu, ſe déclarent contre
„ vous. Qui ſait ſi votre pere, venant un jour
„ ſans être attendu, ne les punira pas lui ſeul
„ de leurs injuſtices, ou même ſi tous les Grecs
„ ne s'uniront pas pour vous venger? [40] Si Mi-
„ nerve vouloit vous proteger, comme elle a
„ protegé le célèbre Ulyſſe pendant qu'il a com-
„ battu ſous les murs de Troye où nous avons
„ ſouffert tant de maux, car je n'ai jamais vû
„ les Dieux ſe déclarer ſi manifeſtement pour
„ perſonne comme cette Déeſſe s'eſt déclarée
„ pour votre pere, en l'aſſiſtant en toute oc-
„ caſion; ſi elle vouloit donc vous te-
„ moigner la même bienveillance & avoir
„ de vous le même ſoin, [41] il n'y au-
„ roit aſſurément bientôt aucun de ces Pour-
„ ſui-

me ſeul pût venir à bout de tant de Princes, il fait voir que cela ſeroit facile, ſi Minerve vouloit favoriſer Telemaque auſſi ouvertement qu'elle favoriſoit ſon pere. Avec quelle adreſſe Homere prépare le dénoüement de ſon action pour lui donner de la vraiſemblance.

41. *Il n'y auroit aſſurément bientôt aucun de ces Pourſuivans*] Euſtathe a fort bien remarqué que le mot τὶς, qui ſignifie ordinairement *quelqu'un*, ſignifie auſſi quelquefois *chacun*, ἕκαστος, & qu'il embraſſe tous ceux dont on parle. Que c'eſt ainſi que Sophocle l'a employé dans ce vers où le chœur des Salaminiens dit: ὡς νῦν χρὸς τινὸς σοδοῖν κλονεῖν ἀφλῶν. *Il eſt temps que chacun de nous prenne ſecrettement la fuite.* Il eſt ici dans le même ſens. Car parmi le grand nombre de Pourſuivans, ce ne ſeroit pas une grande avance que *quelqu'un d'eux* perît,

„ ſuivants qui fût en état de penſer au ma-
„ riage.

„ Grand Prince, repartit Telemaque, je ne
„ penſe pas que ce que vous venez de dire s'ac-
„ compliſſe jamais ; vous dites-là une grande
„ choſe ; la penſée ſeule me jette dans l'étonne-
„ ment. Je n'ai garde d'oſer me flatter d'un ſi
„ grand bonheur, [42] car mes eſperances ſeroient
„ vaines, quand même les Dieux voudroient me
„ favoriſer.

„ Ah! Telemaque, repartit Minerve, que ve-
„ nez-vous de dire? quel blaſpheme venez-vous
„ de proferer? Quand Dieu le veut, il peut fa-
„ cilement ſauver un homme & le ramener des
„ bouts de la Terre. [43] Pour moi, j'aimerois
„ bien mieux, après avoir eſſuyé pendant long-
„ temps

42. *Car mes eſperances ſeroient vaines, quand même les Dieux voudroient me favoriſer.*] Telemaque eſt ſi perſuadé que ſon pere a peri, ou que ſa Deſtinée l'a ſi cruellement condamné à perir, qu'il n'eſt pas au pouvoir des Dieux mêmes de le ramener dans ſa patrie. Et comme ce qu'il dit approche fort du blaſphême, Minerve le reprend en faiſant voir qu'il eſt aiſé à Dieu de ramener des bouts de la terre un homme qu'on avoit deſeſperé de voir.

43. *Pour moi j'aimerois bien mieux.*] Le diſcours de Minerve eſt fort adroit & très-vrai. Pour conſoler Telemaque elle lui fait voir qu'il ne faut pas juger du bonheur ou du malheur des hommes abſents de chez eux, par la facilité ou par la difficulté qu'ils ont à retourner dans leur patrie, que ſouvent c'eſt un bonheur d'en être long-temps éloigné, & un malheur d'y arriver trop promptement. Et la preuve qu'elle en donne c'eſt le ſort d'Agamemnon même; il fait un heureux voyage, & à ſon arrivée il eſt aſſaſſiné dans ſes Etats, au lieu qu'Ulyſſe après avoir trouvé mille obſtacles pourra arriver heureuſement & vaincre ſes ennemis. Ce ne ſont donc pas les moyens qui font le bonheur ou le malheur d'un homme, c'eſt la fin.

44. *Les Dieux n'en ſauroient exempter l'homme qui leur ſeroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à ſa dernière heure.*] Voici un point de la Theologie payenne qu'il eſt bon d'é-

„ temps des travaux infinis, me voir enfin heu-
„ reuſement de retour dans ma patrie, que d'a-
„ voir le ſort d'Agamemnon, qui après un trop
„ heureux voyage, s'eſt vû aſſaſſiner dans ſon
„ Palais par la trahiſon de ſa femme & d'Egiſthe.
„ Il eſt vrai que pour ce qui eſt de la mort, ter-
„ me fatal ordonné à tous les hommes, „ les
„ Dieux ne ſauroient en exempter l'homme qui
„ leur ſeroit le plus cher, quand la Parque cruel-
„ le l'a conduit à ſa derniere heure.

Telemaque, reprenant la parole, dit: „ Men-
„ tor, quittons ces diſcours, quelque affligez que
„ nous ſoyons, il n'eſt plus queſtion de retour
„ pour mon pere, les Dieux l'ont abandonné à
„ ſa noire Deſtinée & l'ont livré à la mort. Pre-
„ ſentement je veux parler d'autre choſe au fils
„ de

d'éclaircir. Les Payens étoient perſuadez qu'il étoit ordonné à tous les hommes de mourir, mais en même temps ils croyoient que Dieu pouvoit diſpenſer de cette Loi generale ceux qu'il lui plaiſoit d'en exempter. C'eſt ainſi que dans le Livre ſuivant nous verrons Protée annoncer à Menelas qu'il ne mourra point, & que les Dieux l'envoyeront aux Champs Elyſées ſans le faire paſſer par la mort. Auſſi Minerve ne dit pas ici que Dieu ne ſauroit exempter de la mort l'homme qui lui ſeroit le plus cher, mais elle dit qu'il ne ſauroit l'en exempter quand la Parque l'a conduit à ſa derniere heure. Car la Parque n'étant que l'ordre de la Providence, Dieu ne le change point quand il l'a donné une fois, quoi-qu'il le pût, s'il le vouloit, comme Homere l'a reconnu ailleurs *. Cette Theologie s'accorde fort bien en cela avec la nôtre; on voit même qu'elle en eſt tirée; nous diſons de même que tous les hommes ſont nez pour mourir, mais nous diſons en même temps que comme Dieu eſt le Maître de la vie & de la mort, il peut retirer de ce monde ceux qu'il lui plaît, ſans leur faire goûter la mort. Et nous avons dans l'Ecriture ſainte des preuves de cette verité que les Payens avoient ſans doute connuës. On peut voir ce qui eſt remarqué ſur la fin du Livre ſuivant.

* *Dans le 15. livre de l'Iliade.*

„ de Nelée & prendre la liberté de lui faire une
„ queſtion, car je voi qu'en prudence & en juſti-
„ ce il ſurpaſſe tous les autres hommes, [45] auſſi
„ dit-on qu'il a regné ſur trois generations. [46]
„ Et veritablement quand je le regarde je croi
„ voir une image des Immortels. Dites-moi
„ donc, je vous prie, ſage Neſtor, [47] comment
„ a été tué le Roi Agamemnon? où étoit ſon
„ frere Menelas? quelle ſorte de piege lui a ten-
„ du le perfide Egiſthe? car il a tué un homme
„ bien plus vaillant que lui. Menelas [48] n'étoit-
„ il point à Argos? étoit-il errant dans quelque
„ terre étrangere? c'eſt ſans doute ſon abſence
„ qui a inſpiré cette audace à cet aſſaſſin.
„ Mon fils, lui répond Neſtor, je vous dirai
„ la

45. *Auſſi dit-on qu'il a regné ſur trois generations*] Car le grand âge enſeigne la juſtice & la prudence, par la grande experience qu'il donne. Au reſte il faut remarquer ici l'exactitude d'Homere à bien marquer l'âge de Neſtor. Dans le premier Livre de l'Iliade il a dit que *ce Prince avoit déja vû paſſer deux âges d'hommes, & qu'il regnoit ſur la troiſième generation.* Et ici, il dit qu'*il a regné ſur trois generations.* Cela prouve la verité de ma remarque ſur ce paſſage de l'Iliade pag. 26. où j'ai fait voir que la derniere année de la guerre de Troye, Neſtor avoit quatre-vingts-cinq ou ſix ans. Si l'on ajoute à ce nombre les huit ou neuf années qui ſe ſont paſſées depuis le départ de Troye juſqu'à ce voyage de Telemaque à Pylos, Neſtor avoit alors quatre-vingts-quatorze ou quatre-vingts-quinze ans, & par conſequent il avoit déja vû trois generations, chacune de trente ans, & il y avoit quatre ou cinq ans qu'il regnoit ſur la quatrième.

46. *Et veritablement quand je le regarde, je croi voir une image des Immortels*] Le propre des Dieux eſt l'immortalité, & rien ne reſſemble tant à l'immortalité qu'une longue vie, & par conſéquent un homme d'un grand âge eſt la plus reſſemblante image de Dieu. Platon avoit ſans doute ce paſſage en vûë, lorſqu'il a écrit dans ſon 2. Liv. des Loix que nos peres & meres ſont les images vivantes de Dieu, & que plus ils ſont vieux, plus ils lui reſſemblent & plus ils meritent notre culte.

„ la verité toute pure; les choſes ſe ſont paſſées „ comme vous l'avez fort bien conjecturé. Si „ Menelas à ſon retour de Troye eût trouvé „ dans ſon Palais Egiſthe encore vivant, jamais „ on n'auroit élevé de tombeau à ce traître; ſon „ cadavre giſant ſur la terre loin des murailles, „ auroit ſervi de pâture aux chiens & aux oi- „ ſeaux; & pas une des femmes Grecques n'au- „ roit honoré ſa mort de ſes larmes, [49] car il „ avoit commis le plus horrible de tous les for- „ faits.

„ Il faut que vous ſachiez, mon fils, que pen- „ dant que nous étions devant Troye à livrer tous „ les jours de nouveaux combats, ce malheu- „ reux, [50] qui vivoit dans une lâche oiſiveté „ dans

47. *Comment a été tué le Roi Agamemnon*] Telemaque ne fait pas cette demande ſans raiſon & par une vaine curioſité, outre qu'il avoit lui-même des embuches à craindre & qu'il vouloit ſe mettre en état de les éviter, il veut auſſi s'inſtruire pour pouvoir ſervir ſon pere ſi les Dieux lui font la grace de le ramener, & lui aider à éviter les pièges que les Pourſuivans pourroient lui dreſſer.

48. *N'étoit-il point à Argos*] Argos n'eſt pas ici pour la ville d'Argos, mais pour le païs, pour tout le Peloponeſe, comme nous l'avons déja vû dans le Liv. I. Voyez Strabon Livre VIII.

49. *Car il avoit commis le plus horrible de tous les forfaits*] Ce forfait renfermoit tous les plus grands forfaits, l'adultere, le parricide, l'uſurpation. Il avoit corrompu la femme de ſon Roi, il avoit aſſaſſiné ce Prince, & s'étoit mis en poſſeſſion de ſes Etats.

50. *Qui vivoit dans une lâche oiſiveté*] Qu'Homere peint bien l'infamie de ce traître! Pendant que tous les Princes de la Grece ſont occupez à une guerre très-juſte, & livrent tous les jours des combats pour venger l'affront fait à Menelas, & pour punir le corrupteur d'Helene, ce malheureux Egiſthe vit ſeul dans l'oiſiveté; & comme l'oiſiveté eſt la mere de tous vices, il s'amuſe à corrompre la femme d'Agamemnon.

„ dans un coin du Peloponneſe, conçut une
„ paſſion criminelle pour la femme d'Agamem-
„ non, pour la Reine Clytemneſtre qu'il ſolici-
„ toit tous les jours de répondre à ſes deſirs. La
„ Reine reſiſta long-temps & refuſa de conſentir
„ à une action ſi infame, [51] car outre que ſon
„ eſprit étoit encore ſain & entier, [52] elle avoit
„ auprès d'elle un Chantre qu'Agamemnon lui
„ avoit laiſſé en partant pour Troye & qu'il a-
„ voit

51. *Car outre que ſon eſprit étoit encore ſain & entier*] Le Grec dit, *car elle étoit encore d'un bon eſprit*, Homere appelle *bon eſprit* un eſprit ſain & entier, & qui a reſiſté à la corruption. Les paſſions criminelles ne gagnent ſur nous qu'après que notre eſprit eſt gâté & corrompu.

52. *Elle avoit auprès d'elle un Chantre qu'Agamemnon lui avoit laiſſé*] Ces Chantres étoient des gens conſiderables, qui par leur Poëſie & par leur Muſique enſeignoient la vertu & reprimoient les paſſions qui lui ſont oppoſées. C'étoient les Philoſophes de ces temps-là. Je ne ſaurois mieux illuſtrer ce paſſage, qu'en rapportant ce que Strabon a écrit dans ſon 1. liv. pour répondre à Eratoſthene, qui avoit eû le mauvais ſens d'avancer que les Poëtes ne cherchoient qu'à divertir & nullement à inſtruire. *Les Anciens*, dit-il, *ont penſé tout le contraire. Ils ont dit que l'ancienne Poëſie étoit une eſpece de Philoſophie, qui dès notre enfance nous apprend à bien vivre, & qui ſous l'apât du plaiſir, nous enſeigne les bonnes mœurs & nous forme aux paſſions & aux actions honnêtes; auſſi nos Stoïciens aſſurent que le ſeul ſage eſt Poëte. C'eſt pourquoi dans les villes Grecques on commence l'education des enfans par la Poëſie, non pour leur procurer ſeulement du plaiſir, mais pour leur apprendre la ſageſſe. Et l'on voit même que les ſimples Muſiciens qui enſeignent à chanter & à jouer de la flute & de la lyre, font profeſſion d'enſeigner la vertu, car ils ſe diſent précepteurs & reformateurs des mœurs. Et ce ne ſont pas les ſeuls Pythagoriciens qui diſent cela de la Muſique, Ariſtoxene le prouve, & Homere lui-même fait voir que les Chantres étoient de bons précepteurs, quand il dit qu'Agamemnon avoit laiſſé un Chantre auprès de la Reine ſa femme pour avoir ſoin de ſa conduite, & qu'Egiſthe ne triompha de cette Princeſſe qu'après avoir éloigné d'elle ce Chantre, dont les inſtructions la ſoutenoient, &c.*

53. *Mais quand l'heure marquée par les Deſtins fut arrivée où ce malheureux devoit triompher de ſa chaſteté*] Homere ne veut

„ voit chargé particulierement du ſoin de la gar-
„ der & de veiller à ſa conduite. [53] Mais quand
„ l'heure marquée par les Deſtins fut arrivée où
„ ce malheureux Egiſthe devoit triompher de ſa
„ chaſteté, [54] il commença par éloigner d'au-
„ près d'elle ce Chantre, [55] il le mena dans une Iſle
„ deſerte & l'abandonna en proye aux oiſeaux
„ des cieux, & retournant à Mycenes, [56] il ſe
„ vit enfin Maître de la Reine, qui le ſuivit vo-
„ lon-

pas dire que cette action infame devoit néceſſairement arriver par l'ordre du Deſtin, car Clytemneſtre ne ſeroit plus coupable. Rien n'eſt plus oppoſé à la doctrine de ce Poëte: il veut dire ſeulement, quand l'heure fut arrivée que Clytemneſtre, par un choix de ſa pure volonté, renonceroit à ſa vertu. Cette heure fatale n'emporte point la neceſſité de pécher, mais elle marque ſeulement le moment de ſa détermination toute libre.

54. *Il commença par éloigner d'auprès d'elle ce Chantre*] Homere ſait bien relever l'honneur & la gloire de ſon Art, & en faire l'éloge d'une maniere bien fine & bien glorieuſe. Jamais Egiſthe n'auroit triomphé de la vertu de Clytemneſtre, ſi ce Chantre avoit été toûjours auprès d'elle à lui donner ſes inſtructions. Ce Poëte fait bien voir auſſi par cet exemple de quel ſecours eſt pour la vertu le commerce des ſages, puiſque pour jetter dans le vice une femme qui s'encline de la vertu, il faut commencer à éloigner d'elle ſes amis les plus vertueux.

55. *Il le mena dans une Iſle déſerte & l'abandonna en proye aux oiſeaux*] Il ne dit pas qu'il le tua, mais il le fait entendre; car on n'abandonne pas aux oiſeaux un homme vivant. Auſſi Athenée, qui n'a fait qu'abréger le paſſage de Strabon que j'ai rapporté, dit qu'*Egiſthe ne put corrompre Clytemneſtre qu'après avoir tué dans une Iſle déſerte le Chantre qui l'avoit gardée*.

56. *Il ſe vit enfin Maître de la Reine, qui le ſuivit volontairement dans ſon Palais*] Le Grec dit: *Il emmena volontairement dans ſa maiſon la Reine qui le ſuivit volontairement*. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il met deux fois *volontairement*, ἑκόντα ἑκοῦσαν, c'eſt pour marquer que cette action étoit volontaire dans l'un & dans l'autre, qu'elle venoit de leur propre choix, qu'il dépendoit d'eux de s'empêcher de la commettre, & qu'on n'en pouvoit accuſer ni les Dieux ni les Deſ-

„ lontairement dans ſon Palais. [57] Alors il offrit
„ ſur les autels une infinité de victimes, &
„ conſacra dans les Temples [58] les offrandes
„ les plus précieuſes, de l'or, de riches étoffes,
„ pour remercier les Dieux [59] d'avoir réüſſi dans
„ une entrepriſe ſi difficile, & dont il avoit toû-
„ jours deſeſperé.

„ Cependant Menelas & moi, étroitement
„ unis par les nœuds de l'amitié, nous étions
„ partis de Troye ſur nos vaiſſeaux. Quand
„ nous fûmes abordez à Sunium, ſacré promon-
„ toire d'Athenes, là Apollon tua tout d'un
„ coup

Deſtins. Et il ajoute cela pour déterminer le ſens de ce qu'il a dit trois vers plus haut: *mais quand l'heure marquée par les Deſtins fut venuë, &c.* comme je l'ai expliqué.

57. *Alors il offrit ſur les autels une infinité de victimes, &c. pour remercier les Dieux.*] Voici un mélange bien ſurprenant de religion & d'impieté! Egiſthe, après avoir commis un ſi grand crime, a l'inſolence d'en remercier les Dieux par des offrandes & par des ſacrifices, comme ſi les Dieux l'avoient aidé à commettre ce crime, que ſa propre corruption avoit ſeule imaginé & accompli.

58. *Les offrandes les plus précieuſes.*] Il y a dans le Grec, ἀγάλματα, qui ſignifie proprement ce que nous diſons des *joyaux*. Les Grecs poſterieurs à Homere, dit Euſtathe, ont appellé les ſtatuës ἀγάλματα, mais ce Poëte n'a employé ce terme que pour dire des joyaux, des choſes précieuſes, en un mot tout ce dont on aime à ſe parer.

59. *D'avoir réüſſi dans une entrepriſe ſi difficile, & dont il avoit toûjours deſeſperé.*] Je ſai bon gré à Homere, après l'horrible chute de Clytemneſtre, de lui avoir au moins fait l'honneur de dire qu'elle avoit reſiſté long-temps, & que ce ne fut qu'après une infinité de grands & de longs combats que ſa vertu fut vaincuë. Il n'eſt pas naturel qu'une femme bien élevée ſe porte ſans peine & ſans une longue reſiſtance à de ſi grands forfaits. Mais il eſt bon auſſi de remarquer que cette Princeſſe, qui avoit reſiſté ſi long-temps, n'eut pas plûtôt été vaincuë, que les autres crimes ne lui coûterent plus rien, & qu'elle aida enſuite Egiſthe à tuer Agamemnon.

60. *Le Pilote Phrontis fils d'Onetor.*] Les ſeuls noms qu'Homere

„ coup par ſes douces fleches [60] le Pilote Phron-
„ tis fils d'Onetor, qui conduiſoit la galere ca-
„ pitaineſſe de Menelas comme il étoit au gou-
„ vernail. C'étoit le plus habile de tous les
„ pilotes, le plus experimenté, & celui qui ſa-
„ voit le mieux gouverner un vaiſſeau pendant
„ les plus affreuſes tempêtes. [61] Quelque preſſé
„ que fût Menelas de continuer ſa route, il fut
„ retenu là pour enterrer ſon compagnon &
„ pour faire ſur ſon tombeau les ſacrifices ordi-
„ naires. Quand il ſe fut rembarqué [62] & que
„ ſa flotte eut gagné les hauteurs du promontoi-
„ re

mère donne à ſes perſonnages, enſeignent ſouvent des choſes utiles & curieuſes, comme je l'ai déja remarqué. Le premier pilote de Menelas s'appelle *Phrontis*, c'eſt à dire, *prudent*, & il eſt fils d'*Onetor*, qui ſignifie *utile, profitable*. C'eſt pour faire entendre que l'Art des Pilotes demande beaucoup de prudence, & que c'eſt en cet Art que conſiſte toute la marine, qui eſt aux hommes d'une grande utilité. Au reſte les Arts méchaniques ſont ſi peu honorez dans notre ſiecle, que j'ai vû des gens s'étonner de voir qu'Homere nomme ici le pere d'un Pilote, & que dans le v. Livre de l'Iliade il a fait la genealogie d'un Charpentier. *Phereclus*, dit il, *fils d'un Charpentier très-habile & petit-fils d'Harmonus*. Mais dans ces temps-là les Arts étoient honorez, & ceux qui s'y diſtinguoient étoient mis parmi les perſonnages les plus conſiderables, & c'eſt ainſi que l'Ecriture ſainte a traité les celebres Artiſans. Dans le III. Liv. des Rois VII. 14. elle marque qu'Hiram, celebre Fondeur, étoit fils d'une femme veuve de la Tribu de Nephtali, & que ſon pere étoit de Tyr. *Miſit quoque Rex Salomon, & tulit Hiram de Tyro, filium mulieris viduæ, de Tribu Nephtali patre Tyrio & artificem æraríum & plenum ſapientia & intelligentia & doctrina ad faciendum omne opus ex ære.* Je prends plaiſir à rappeller ces conformitez d'idées & de ſtyle, parce que rien ne fait tant d'honneur à Homere.

61. *Quelque preſſé que fût Menelas de continuer ſa route, il fut retenu là pour enterrer ſon compagnon*] Car il n'y avoit rien qui pût diſpenſer de rendre ce dernier devoir. Le negliger étoit un très-grand crime.

62. *Et que ſa flotte eut gagné les hauteurs du promontoire de*

„ re de Malée, alors Jupiter, dont les yeux découvrent toute l'étenduë de la terre, mit de „ grands obſtacles à ſon retour. Il déchaîna „ contre lui les vents les plus orageux, excita les „ flots les plus terribles, les amoncela & les éleva comme les plus hautes montagnes, & ſéparant ſes vaiſſeaux, il pouſſa les uns à l'Iſle „ de Crete [63] du côté qu'habitent les Cydoniens „ ſur les rives du Jardan. [64] Là vis à vis de Gortyne s'avance dans la mer toûjours couverte „ d'un brouillard épais [65] un rocher appellé *Liſſé*, c'eſt le promontoire Occidental de l'Iſle „ du côté de Pheſte. Le vent de midi pouſſe „ les flots contre ce rocher, qui les arrêtant & „ briſant leur impetuoſité, couvre le port & aſſure la plage. Ce fut contre ce rocher que „ donnerent ſes vaiſſeaux, qui furent briſez, les „ hom-

Malée] Malée eſt un promontoire de Laconie au bas du Peloponeſe à la pointe Orientale au deſſus de l'Iſle de Cythere. La mer eſt là fort dangereuſe, ce qui donna lieu au proverbe, *doubler le cap de Malée*, pour dire, courir un très-grand danger.

63. *Du côté qu'habitent les Cydoniens*] C'eſt vers le côté Occidental de l'Iſle.

64. *Là vis à vis de Gortyne*] C'eſt un des plus difficiles endroits d'Homere. Je croi l'avoir rendu ſenſible.

65. *Un rocher appellé* Liſſé, *c'eſt le promontoire Occidental de l'Iſle du côté de Pheſte*] Euſtathe écrit que ce rocher s'appelloit *Bliſſé* & *Bliſſen* ſelon Cratès. Et je ne ſai ſi ſur cela il ne faudroit point corriger le texte de Strabon Liv. x. pag. 480. Καὶ Ὀλύσση δὲ τὰς φασίας. *Eſt & Olyſſa Phaſtia.* Strabon n'avoit-il point écrit, καὶ ὁ βλύσσην τὰς φασίας, *& le promontoire Blyſſen de la ville de Pheſte.*

66. *Les porterent à l'embouchure du fleuve Egyptus*] Du temps d'Homere le fleuve d'Egypte n'avoit pas encore le nom de *Nil*, & n'étoit connu que ſous le nom d'*Egyptus*. Et c'eſt ce qui donna enſuite le nom d'Egypte à toute l'Iſle, qu'on a regardée avec raiſon comme le don du Nil, car c'eſt ce fleuve qui fait ſa fertilité. Ce nom de *Nil* qui n'a pas été connu d'Homere, l'a été d'Heſiode, & c'eſt un argument qu'on

„ hommes ne ſe ſauverent qu'avec beaucoup de
„ peine. Il y avoit encore quatre navires avec
„ celui que montoit Menelas, ils avoient été ſé-
„ parez des autres; les vents & les flots après les
„ avoir fort maltraitez, [66] les porterent à l'em-
„ bouchure du fleuve Egyptus. [67] Ce Prince
„ amaſſa quantité d'or & d'argent en parcou-
„ rant ce fleuve, & en viſitant ſur ſes vaiſſeaux
„ les Nations qui habitent les contrées les plus
„ éloignées.

„ [68] Pendant ce temps-là Egiſthe executa ſes
„ pernicieux deſſeins, & aſſaſſina Agamemnon;
„ le peuple ſe ſoumit à ce meurtrier, & le tyran
„ regna ſept années entieres à Mycene; mais la
„ huitième année [69] le divin Oreſte revint d'A-
„ thenes pour le punir; il tua le meurtrier de
„ ſon pere, le traître Egiſthe, [70] & après l'a-

„ voir

qu'on peut ajouter à ceux qu'on a d'ailleurs, pour prouver qu'Heſiode vivoit après Homere.

67. *Ce Prince amaſſa quantité d'or & d'argent, en parcourant ce fleuve*] Homere n'explique pas comment Menelas amaſſa toutes ces richeſſes, mais il y a de l'apparence que c'eſt en piratant.

68. *Pendant ce temps-là Egiſthe executa ſes pernicieux deſſeins*] Agamemnon fut aſſaſſiné la premiere nuit de ſon arrivée.

69. *Le divin Oreſte revint d'Athenes pour le punir*] Dans le vers d'Homere, ἐλθὼν ἐπ' Ἀθηνῶν, *revint d'Athenes*. Il y a des Critiques qui ont lû, ἐλθὼν ἀπὸ Φωκήων, *revint de la Phocide*. Parce que ce fut dans la Phocide qu'Oreſte fut élevé. Mais on ſauve la premiere leçon, en diſant qu'avant que de revenir à Mycenes il paſſa par Athenes, comme Sophocle dit qu'il paſſa à Delphes. Ou même qu'il avoit fait quelque ſejour à Athenes pour s'inſtruire & ſe former.

70. *Et après l'avoir tué, il donna aux peuples le feſtin des funerailles de ſon abominable mere & de ſon lâche aſſaſſin*] Comme Egiſthe & Clytemneſtre, après avoir aſſaſſiné Agamemnon, avoient fait une grande fête qu'ils renouveloient tous les ans, pour celebrer la memoire de ce meurtre, Oreſte fait de même le feſtin des funerailles de ces aſſaſſins.

„ voir tué, il donna aux peuples d'Argos le
„ feſtin des funerailles [71] de ſon abominable me-
„ re & de ce lâche aſſaſſin. Et [72] ce jour-là
„ même le vaillant Menelas arriva à Lacedemo-
„ ne avec des richeſſes infinies, car il en ame-
„ noit autant qu'il en avoit pû charger ſur ſes
„ vaiſſeaux. Vous donc, mon fils, ne vous te-
„ nez pas long-temps éloigné de vos Etats en
„ abandonnant ainſi tous vos biens à ces fiers
„ Pourſuivants, de peur qu'ils n'achevent de
„ vous ruiner en partageant entre eux votre
„ Roïaume, & que vous n'ayez fait un voyage
„ inutile & ruineux. Mais avant que de vous
„ en retourner, je vous conſeille & je vous ex-
„ horte d'aller voir Menelas. Il n'y pas long-
„ temps qu'il eſt de retour de ces régions éloi-
„ gnées [73] dont tout homme, qui y auroit été
„ pouſſé par les tempêtes au travers de cette mer
„ im-

71. *De ſon abominable mere*] Il faut bien remarquer la ſageſſe de Neſtor, il n'a pas dit un mot de la part qu'eut Clytemneſtre à cet aſſaſſinat, & il ne le fait connoître qu'en parlant des funerailles de cette malheureuſe Princeſſe.

72. *Ce jour-là même le vaillant Menelas arriva à Lacedemone*] Menelas fut donc errant près de huit ans après ſon départ de Troye. Quelle eſperance cela ne doit-il point donner à Telemaque qu'Ulyſſe de même pourra être bientôt de retour?

73. *Dont tout homme, qui y auroit été pouſſé par les tempêtes au travers de cette mer immenſe, n'eſperoit jamais eſperer de revenir*] Pourquoi cela, puiſqu'Homere lui-même aſſure qu'en cinq jours on peut aller de Crete en Egypte? mais Neſtor parle peut-être ainſi au jeune Telemaque pour l'étonner, & pour le détourner de prendre la reſolution d'aller à Crete, en lui faiſant craindre d'être pouſſé par les tempêtes dans ſes regions éloignées, d'où il eſt difficile de revenir.

74. *Et d'où les oiſeaux mêmes ne reviendroient qu'à peine en un an*] Cette hyperbole eſt bien forte, mais elle eſt très-propre au deſſein de Neſtor, & il faut ſe ſouvenir qu'il parle

à

„ immenſe, n'oſeroit jamais eſperer de revenir,
„ [74] & d'où les oiſeaux mêmes ne reviendroient
„ qu'à peine en un an, tant ce trajet eſt long &
„ penible. Allez donc, partez avec votre vaiſ-
„ ſeau & vos compagnons. Que ſi vous aimez
„ mieux aller par terre, je vous offre un char &
„ des chevaux, & mes enfans auront l'honneur
„ de vous conduire eux-mêmes à Lacedemone
„ dans le Palais de Menelas. Vous prierez ce
„ Prince de vous dire ſans déguiſement ce qu'il
„ ſait de votre pere, il vous dira la verité, car
„ étant ſage & prudent il abhorre le menſonge.

Ainſi parla Neſtor. Cependant le Soleil ſe coucha dans l'Ocean, & les tenebres ſe répandirent ſur la terre. Minerve prenant la parole, dit à ce Prince: „ Neſtor, vous venez de par-
„ ler avec beaucoup de raiſon & de ſageſſe;
„ [75] preſentement donc que l'on offre en ſacri-
„ fice

à un jeune homme qui n'a encore rien vû. On peut voir ſur cela Euſtathe.

75. *Preſentement donc que l'on offre en ſacrifice les langues des victimes*] Il y a dans le texte, τάμνετε μὲν γλώσσας. *Coupez les Langues.* Mais ce mot *coupez*, dans la Langue des Ioniens ſignifie *ſacrifiez*. Τάμνειν δηλοῖ τὸ θύειν ἐπὶ τῶν θυσιῶν ἡ λέξις. Au reſte voici une coutume bien remarquable, qui ſe pratiquoit en Ionie & dans l'Attique. Les feſtins des ſacrifices finiſſoient par le ſacrifice des langues que l'on faiſoit brûler ſur l'autel à l'honneur de Mercure, & ſur les langues on faiſoit des libations. La raiſon de cela étoit, à mon avis, que comme ces peuples craignoient que le vin & la joie ne les euſſent portez pendant le feſtin à dire des choſes qui ne convenoient pas à la ſainteté de la ceremonie pour laquelle ils étoient aſſemblez, par ce ſacrifice des langues, qu'ils faiſoient brûler ſur l'autel, ils vouloient marquer qu'ils purifioient par le feu tout ce qui avoit été dit pendant le repas, & qu'ils en demandoient pardon à Mercure, comme au Dieu qui préſidoit au diſcours, afin qu'ils n'emportaſſent chez eux aucune ſouillure qui les empêchât de participer aux benedictions que le ſacrifice devoit leur procurer.

„ fice les langues des victimes, & que l'on „ mêle le vin dans les urnes, afin qu'après avoir „ fait nos libations à Neptune & aux autres „ Dieux immortels, nous penſions à aller pren„ dre quelque repos, car il en eſt temps. Dé„ jà le Soleil a fait place à la nuit [76] & il ne con„ vient pas d'être ſi long-temps à table aux ſa„ crifices des Dieux; il eſt heure de ſe retirer.

La fille de Jupiter ayant ainſi parlé, on obéït à ſa voix. [77] Les hérauts donnent à laver, & de jeunes hommes rempliſſent les urnes & preſentent du vin dans les coupes à toute l'Aſſemblée. On jette les langues dans le feu de l'autel. Alors tout le monde ſe leve [78] & fait ſes libations ſur les langues.

Quand les libations furent faites & le repas fini, Minerve & Telemaque voulurent s'en retourner dans leur vaiſſeau, mais Neſtor, les retenant, leur dit avec quelque chagrin: „ Que„ Ju-

76. *Et il ne convient pas d'être ſi long-temps à table aux ſacrifices des Dieux*] Cette remontrance eſt digne de Minerve. Il y avoit des fêtes où l'on paſſoit les nuits entieres, & ces fêtes étoient ordinairement pleines de licence & de débauche, & c'eſt ce que la Déeſſe condamne ici, elle ne veut pas que l'on paſſe bien avant dans la nuit les feſtins des ſacrifices, de peur qu'il ne s'y paſſe des choſes contraires à la religion & à la pureté.

77. *Les hérauts donnent à laver*] On s'étoit lavé en ſe mettant à table. Pourquoi donc ſe laver encore en en ſortant? C'étoit pour ſe nettoyer de toutes les ordures que l'on avoit pû contracter pendant le repas, & pour ſe mettre en état d'offrir ce ſacrifice des langues.

78. *Et fait ſes libations ſur les Langues*] C'eſt ainſi qu'il faut traduire, ἐπιλείβον, car ἐπιλείβειν eſt σπένδειν ἐπὶ γλώσσαις, *libare ſuper linguas*, verſer le vin ſur les langues qui brûlent ſur l'autel.

79. *Ni robes*] Pour bien recevoir ſes hôtes il falloit avoir non ſeulement tout ce qui étoit neceſſaire pour les bien coucher, mais encore des robes, des habits pour changer. C'étoit

„ Jupiter & tous les autres Dieux ne permettent
„ pas que vous vous en retourniez ſur votre
„ vaiſſeau, & que vous refuſiez ma maiſon
„ comme la maiſon d'un homme neceſſiteux,
„ qui n'auroit chez lui ni lits, ni robes
„ pour donner aux étrangers. J'ai chez moi aſ-
„ ſez de lits, de couvertures & de robes, & il
„ ne ſera jamais dit que le fils d'Ulyſſe s'en aille
„ coucher ſur ſon bord pendant que je vivrai
„ & que j'aurai chez moi des enfans en état de
„ recevoir les hôtes qui me feront l'honneur de
„ venir dans mon Palais.

„ Vous avez raiſon, ſage Neſtor, répondit
„ Minerve, il eſt juſte que Telemaque vous
„ obéiſſe, cela ſera plus honnête, il vous ſui-
„ vra donc & profitera de la grace que vous lui
„ faites. Pour moi je m'en retourne dans le
„ vaiſſeau pour raſſurer nos compagnons, & pour
„ leur donner les ordres, car dans toute la trou-
„ pe

roit une neceſſité que l'hoſpitalité ſi pratiquée dans ces temps-là avoit amenée. Euſtathe rapporte que Tellias d'Agrigente ouvroit ſa maiſon à tous les étrangers, & qu'un jour cinq cens cavaliers étant arrivez chez lui, il leur donna à chacun un manteau & une tunique. L'Auteur du *Parallele* a ſi peu compris le fondement de ces paroles de Neſtor, qu'il s'en moque avec cette fineſſe de critique, qui étoit ſon grand talent. *Telemaque étant chez Neſtor*, dit-il, *vouloit s'en aller & rentrer dans ſes vaiſſeaux, mais Neſtor le retint en lui diſant qu'il ſeroit honteux qu'il n'eût pas chez lui des matelats & des couvertures pour le coucher. Telemaque alla donc coucher dans une galerie bien réſonnante. Et le Roi Neſtor alla coucher au haut de ſa maiſon dans un lieu que ſa femme lui avoit préparé.* Ce grand Critique n'entre pas mieux dans les ſentimens que dans les expreſſions du Poëte. Il s'eſt beaucoup applaudi d'avoir trouvé cette *galerie bien réſonnante*, qui lui a paru très-ridicule. En quoi il fait paroître qu'il ne ſe connoiſſoit pas mieux en bâtimens qu'en Poëſie. Car cette épithete de *réſonnante* ne ſignifie que *fort exhauſſée*, & par conſequent *ſuperbe, magnifique*.

„ pe il n'y a d'homme âgé que moi ſeul : tous
„ les autres ſont de jeunes gens de même âge
„ que Telemaque, qui ont ſuivi ce Prince par
„ l'attachement qu'ils ont pour lui. Je paſſerai
„ la nuit dans le vaiſſeau, & demain dès la poin-
„ te du jour [80] j'irai chez les magnanimes Cau-
„ cons [81] où il m'eſt dû depuis long-temps une
„ aſſez groſſe ſomme, & puiſque Telemaque a
„ été reçu chez vous, vous lui donnerez un
„ char avec vos meilleurs chevaux, [82] & un des
„ Princes vos fils pour le conduire.

En achevant ces mots la fille de Jupiter diſparut ſous la forme d'une choüette. Tous ceux qui furent témoins de ce miracle furent ſaiſis d'étonnement, & Neſtor rempli d'admiration, prit la main de Telemaque, & lui dit : „ Je ne doute pas,
„ mon fils, [83] que vous ne ſoyez un jour un grand
„ perſonnage, puiſque ſi jeune vous avez déja
„ des Dieux pour conducteurs, & quels Dieux !
„ celui que nous venons de voir, c'eſt Miner-
„ ve elle-même, la fille du grand Jupiter, la
„ Déeſ-

80. *J'irai chez les magnanimes Caucons.*] Les Caucons étoient des peuples voiſins de Pylos & ſujets de Neſtor, ils habitoient dans la Triphylie près de Lepreum. On peut voir Strabon livre VIII.

81. *Où il m'eſt dû depuis long-temps une aſſez groſſe ſomme.*] Tobie conduit par un Ange va à Rages ville des Medes pour ſe faire payer d'une dette que Gabel devoit à ſon pere ; il s'arrête chez Raguel, & l'Ange va à Rages retirer ce payement. *Tob. XIX.* Ce que Minerve dit comme homme, lui convient auſſi comme Déeſſe. Mentor pouvoit avoir une dette chez les Caucons, & Minerve y en avoit une certainement ; ces peuples lui devoient des ſacrifices.

82. *Et un des Princes vos fils pour le conduire.*] Minerve ne vouloit pas aller à Lacedemone. Les Anciens en ont cherché la raiſon ; & ils diſent que Menelas celebroit alors les nôces de ſon fils & de ſa fille, ceremonie à laquelle Minerve ne ſe trouvoit pas volontiers.

„ Déeſſe qui préſide aux Aſſemblées. Elle prend
„ de vous le même ſoin qu'elle a pris du divin
„ Ulyſſe votre pere, qu'elle a toûjours honoré
„ entre tous les Grecs. Grande Déeſſe, ſoyez-
„ nous favorable, accordez-nous une gloire
„ immortelle, à moi, à ma femme & à mes
„ enfans; dès demain j'immolerai ſur votre au-
„ tel une geniſſe d'un an qui n'a jamais porté le
„ joug, & dont je ferai dorer les cornes pour
„ la rendre plus agréable à vos yeux.

Ainſi pria Neſtor, & la Déeſſe écouta favorablement ſa priere. Enſuite ce venerable vieillard, marchant le premier, conduiſit dans ſon Palais ſes fils, ſes gendres & ſon hôte, & quand ils y furent placez par ordre ſur leurs ſieges, Neſtor fit remplir les urnes d'un excellent vin d'onze ans, [84] que celle qui avoit ſoin de ſa dépenſe venoit de percer; il preſenta les coupes aux Princes, [85] & commença à faire les libations en adreſſant ſes prieres à la Déeſſe Minerve. Après les libations ils allerent tous ſe coucher dans leurs appartemens. Neſtor fit coucher Telemaque dans

83. *Que vous ne ſoyez un jour un grand perſonnage, puiſque ſi jeune vous avez déja des Dieux pour conducteurs.*) C'eſt un beau ſentiment. On doit attendre de grandes choſes de ceux qui ont eû de bonne heure un Dieu pour conducteur.

84. *Que celle, qui avoit ſoin de ſa dépenſe, venoit de percer.*] Le Grec dit: *Que celle qui avoit ſoin de ſa dépenſe venoit d'ouvrir, en ôtant le couvercle dont il étoit bouché.* Ils ne tenoient pas leur vin comme nous dans des tonneaux, mais dans de grandes cruches bien bouchées, & qu'on ouvroit en ôtant le couvercle, qu'il appelle κρήδεμνον, par une métaphore empruntée de la coëffure des femmes, & que nous avons auſſi, car nous diſons des bouteilles *coëffées*.

85. *Et commença à faire les libations.*] Il eſt bon de remarquer ici la pieté de Neſtor, il vient d'un ſacrifice, il a fait des libations après le feſtin, & il n'eſt pas plûtôt de retour dans ſon Palais, qu'il fait encore des libations avant que de ſe coucher.

dans un beau lit ſous un portique ſuperbe, & voulut que le vaillant Piſiſtrate, [86] le ſeul de ſes enfans qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui pour lui faire honneur. Pour lui, il alla ſe coucher dans l'appartement le plus reculé de ſon magnifique Palais, [87] où la Reine ſa femme lui avoit préparé ſa couche.

Le lendemain dès que l'aurore eut doré l'horiſon, Neſtor ſe leva, ſortit de ſon appartement [88] & alla s'aſſeoir ſur des pierres blanches, [89] polies & plus luiſantes que l'eſſence. Elles étoient aux portes de ſon Palais. Le Roi Nelée, égal aux Dieux par ſa ſageſſe, avoit accoutumé de s'y aſſeoir, mais la Parque l'ayant précipité dans le tombeau, ſon fils Neſtor, le plus fort rempart des Grecs, [90] s'y aſſit après lui, tenant en ſa main

86. *Le ſeul de ſes enfans, qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui*] Homere explique ici la raiſon pourquoi Neſtor choiſit Piſiſtrate pour le faire coucher par honneur auprès de Telemaque, c'eſt qu'il étoit le ſeul qui n'étoit point marié. Il ne vouloit pas ſéparer les autres de leurs femmes. C'eſt par la même raiſon qu'il l'envoye accompagner Telemaque à Sparte. Voilà un ſcrupule bien remarquable pour un ſiecle comme celui-là.

87. *Où la Reine ſa femme lui avoit préparé ſa couche*] Car ce ſoin regardoit les femmes. C'eſt pourquoi dans le premier Livre de l'Iliade Agamemnon dit de Chryſeïs *qu'elle auroit ſoin de ſon lit.* Car il la traite comme ſa femme. On peut voir là les Remarques. Au reſte la femme de Neſtor eſt appellée ici δέσποινα, *maîtreſſe*, & cela merite d'être remarqué.

88. *Et alla s'aſſeoir ſur des pierres blanches*] Telle étoit la ſimplicité de ces temps heroïques. A la porte de leurs maiſons ils avoient des bancs de pierre blanche où le pere de famille alloit s'aſſeoir tous les matins, & aſſembloit autour de lui ſes enfans. Et là les Princes rendoient la Juſtice.

89. *Polies & plus luiſantes que l'eſſence*] Polies ou par l'art ou par l'uſage, car les pierres qui ont long-temps ſervi de ſiege ſont liſſes & polies. Il ajoute, *& plus luiſantes que l'eſſence.* Ou, comme il y a dans le Grec, *luiſantes d'eſſence*, ἀστρὶ λιθέσσι λελίσμενοι. Euſtathe dit qu'il faut ſous-entendre

&

main ſon ſceptre. Tous ſes fils ſe rendirent près de lui, Echephron, Stratius, Perſée, Aretus & Thraſymede ſemblable à un Dieu. Le Heros Piſiſtrate vint le dernier avec Telemaque, qu'ils placerent près de Neſtor. Quand ils furent tous autour de lui, ce venerable vieillard leur dit :

„ Mes chers enfans, executez promptement ce
„ que je deſire & que je vais vous ordonner,
„ afin que je puiſſe me rendre favorable
„ la Déeſſe Minerve qui n'a pas dédaigné de
„ ſe manifeſter à moi & qui a aſſiſté au ſacri-
„ fice que j'ai fait à Neptune. [91] Que l'un de
„ vous aille donc à ma maiſon de campagne
„ pour faire venir une geniſſe, qu'un paſteur au-
„ ra ſoin de conduire; [92] qu'un autre aille au
„ vaiſſeau de Telemaque pour avertir tous ſes
„ com-

diuæ, comme ; comme de l'eſſence. Il pourroit être auſſi que ces pierres étoient facuées, parce que les Princes s'y aſſeyoient quand ils rendoient la Juſtice, & que pour temoigner le reſpect qu'on avoit pour elles, on les frotoit d'huile, comme par une eſpece de religion ; mais j'aimerois mieux croire que cette expreſſion, *luiſantes comme de l'eſſence*, eſt une figure pour marquer l'éclat de ces bancs, qui ſans doute étoient de marbre. L'Auteur du *Parallele* ne manque pas de profiter de l'expreſſion de ce paſſage qu'il a entendue à ſon ordinaire, pour s'en moquer. *Le lendemain*, dit-il, *Neſtor étant ſorti de ſon lit, alla s'aſſeoir devant ſa porte ſur des pierres bien polies & luiſantes comme de l'onguent.*

90. *S'y aſſit après lui, tenant dans ſa main ſon ſceptre.*] C'eſt pour faire entendre que Neſtor aſſis ſur ce ſiege rendoit la juſtice à ſes peuples.

91. *Que l'un de vous aille donc.*] Neſtor ne fait pas faire tout ceci par ſes ſerviteurs mais par ſes enfans, non ſeulement parce que tout ce qui regardoit les ſacrifices étoit honorable, mais encore parce que dans ces temps heroïques les plus grands Princes faiſoient eux-mêmes, ce qu'une délicateſſe peut-être trop grande a fait faire enſuite par des valets. J'ai aſſez parlé de cette coutume dans ma Preface ſur l'Iliade.

92. *Qu'un autre aille au vaiſſeau de Telemaque avertir tous ſes compagnons.*] Neſtor eſt ſi pieux, qu'il veut que les compagnons de Telemaque aſſiſtent au ſacrifice.

„ compagnons; il n'en laiſſera que deux qui au-
„ ront ſoin du vaiſſeau. Vous, continua-t-il,
„ en s'adreſſant à un autre, allez ordonner au
„ Doreur Laërce de venir promptement pour do-
„ rer les cornes de la geniſſe, & vous, dit-il aux
„ autres, demeurez ici avec moi, & donnez or-
„ dre aux femmes de ma maiſon de préparer le
„ feſtin, & d'avoir ſoin d'apporter les ſieges,
„ [93] l'eau & le bois pour le ſacrifice.

Il parla ainſi, & les Princes obéïrent. [94] La geniſſe vint de la maiſon de campagne; les compagnons de Telemaque vinrent du vaiſſeau; [95] le Doreur vint auſſi en même temps, portant lui-même les inſtrumens de ſon Art, l'enclume, le marteau & les tenailles dont il ſe ſervoit à travailler l'or. La Déeſſe Minerve vint auſſi pour aſſiſter au ſacrifice. Néſtor fournit l'or au Doreur, qui le réduiſant en feuilles, en revêtit les cornes de la geniſſe, afin que la Déeſſe prît plaiſir à voir la victime ſi richement ornée. Stratius

93. *L'eau & le bois pour le ſacrifice*] Le bois pour brûler les parties de la victime qui devoient être conſumées ſur l'autel, & pour rôtir les autres; & l'eau pour laver les mains.

94. *La geniſſe vint de la maiſon de campagne*] J'ai employé toûjours le même terme, *vint*, *vinrent*, comme Homere, ἦλθε, ἦλθον. Cette répetition a de la grace, & c'eſt un vice de chercher l'art quand le naturel ſuffit.

95. *Le Doreur vint auſſi en même temps, portant lui-même les inſtrumens de ſon Art, l'enclume, le marteau, les tenailles*] Le Critique moderne, dont je parle ſi ſouvent, s'étoit ſervi de cet endroit, pour prouver qu'Homere étoit très-ignorant dans les Arts; voici un Doreur qui vient avec ſon enclume & ſon marteau. *A-t-on beſoin*, dit-il, *d'enclume & de marteau pour dorer?* Voilà une Critique qui fait voir que l'ignorance n'étoit pas du côté d'Homere. Ce Doreur étoit batteur d'or, & il préparoit lui-même l'or dont il doroit, on lui fourniſſoit l'or & il le battoit lui-même pour le réduire en feuilles, c'eſt pourquoi il avoit beſoin de ſon enclume

&

tius & le divin Echephron la preſenterent en la tenant par les cornes; Aretus vint du Palais [96] portant d'une main un baſſin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre, une corbeille où étoit l'orge ſacré neceſſaire pour l'oblation; le vaillant Thraſymede ſe tint près de la victime la hache à la main tout prêt à la frapper, & ſon frere Perſée tenoit le vaiſſeau pour recevoir le ſang. Auſſi-tôt Neſtor lave ſes mains, tire du poil du front de la victime, répand ſur la tête l'orge ſacré, & accompagne cette action de prieres qu'il adreſſe à Minerve. Ces prieres ne furent pas plûtôt achevées & la victime conſacrée par l'orge, que Thraſymede levant ſa hache, frappe la geniſſe, lui coupe les nerfs du cou & l'abbat à ſes pieds. Les filles de Neſtor, ſes belles filles & la Reine ſon épouſe, la venerable Eurydice, l'aînée des filles de Clymenus, la voyant tomber, [97] font des prieres accompagnées de grands cris. Auſſi-tôt les Princes la relevent, &

& de ſon marteau, & pour ce travail on n'avoit beſoin que d'une petite enclume portative. M. Deſpreaux a fort bien juſtifié Homere dans ſes Reflexions ſur Longin, & fait voir l'ignorance de ce Critique, qui ne ſavoit pas que les feuilles d'or, dont on ſe ſert pour dorer, ne ſont que de l'or extremement battu.

96. *Portant d'une main un baſſin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre une corbeille où étoit l'orge*] Je n'ai oſé toucher au texte, cependant il me ſemble qu'il a beſoin d'être corrigé, car il n'eſt pas poſſible qu'un homme porte d'une main un baſſin avec une aiguiere, & de l'autre une corbeille. Aſſurément le baſſin & l'aiguiere demandent les deux mains. Je croi donc qu'au lieu d'ἑτέρῃ, *de l'autre*, il faut lire ἕτερος, *un autre*, & qu'il faut traduire, *Aretus vint du Palais portant un baſſin magnifique avec une aiguiere, & un autre portoit une corbeille où étoit l'orge ſacré, &c.* d'autant plus même qu'il n'y a pas de terme qui réponde à ἑτέρῃ.

97. *Font des prieres accompagnées de grands cris*] J'ai voulu conſerver toute la force du mot ὀλόλυξαν, qui ſignifie, *prier*

& pendant qu'ils la tiennent, Piſiſtrate tire ſon poignard & l'égorge. Le ſang ſort à gros bouillons, & elle demeure ſans force & ſans vie. En même temps [98] ils la dépouillent & la mettent en pieces. Ils ſéparent les cuiſſes entieres ſelon la coutume, les enveloppent d'une double graiſſe, & mettent par deſſus des morceaux de toutes les autres parties, [99] Neſtor lui-même les fait brûler ſur le bois de l'autel & fait des aſperſions de vin. Près de lui de jeunes hommes tenoient des broches à cinq rangs toutes préparées. Quand les cuiſſes de la victime furent toutes conſumées par le feu, & qu'on eut goûté aux entrailles, on coupa les autres pieces par morceaux & on les fit rôtir. [100] Cependant la plus jeune des filles de Neſtor, la belle Polycaſte met Telemaque au bain, & après qu'il fut baigné & parfumé d'eſſences, elle lui donne une belle tunique & un manteau magnifique, & ce Prince ſortit de

vent avec de grands cris. Ὀλολύζειν, ὀλόλυγμος & ὀλολυγὴ ſe diſent proprement des prieres des femmes, parce qu'elles prient ordinairement avec de grands cris. Ὀλολυγὴ, dit Heſychius, φωνὴ γυναικῶν ἣν ποιοῦνται ἐν τοῖς ἱεροῖς εὐχόμεναι. Ololuzein & ololuga *ſe diſent des cris que les femmes font aux ſacrifices en priant.* Mais il y a plus encore. Le Scholiaſte d'Eſchyle nous apprend que ce mot ne s'employoit proprement que pour les prieres que l'on faiſoit à Minerve, καὶ γὰρ μόνῃ τῇ Ἀθηνᾷ δαίμονι οὔσῃ πολεμικῇ ὀλολύζουσι, τοῖς δὲ ἄλλοις θεοῖς παιανίζουσι. Ce qu'il confirme par ce vers du VI. Livre de l'Iliade verſ. 301. où les Dames Troyennes *levent les mains vers la Déeſſe Minerve, priant avec de grands cris:*

Αἵδ' ὀλοληγῇ πᾶσαι Ἀθήνῃ χεῖρας ἀνίσχον.

Et par cet autre paſſage de l'Odyſſée Liv. XXII. v. 411.

Ἔν θυμῷ, γρηῦ, χαῖρε, καὶ ἴσχεο, μηδ' ὀλόλυζε.

98. *Ils la dépouillent & la mettent en pieces.*] On ne donne d'ordinaire au mot διέχευαν que la derniere ſignification, qui eſt celle de partager & de mettre en pieces. Heſychius & Euſtathe ne marquent que celle-là; mais l'autre y eſt auſſi renfermée, car on ne mettoit en pieces la victime qu'après l'a-

de la chambre du bain ſemblable aux Immortels. Neſtor, s'avançant, le fit aſſeoir près de lui.

Quand les viandes furent rôties, on ſe mit à table, [101] & de jeunes hommes bien faits préſentoient le vin dans des coupes d'or. Le repas fini, Neſtor, adreſſant la parole à ſes enfans, leur dit: „ Allez, mes enfans, allez promptement „ atteler un char pour Telemaque; choiſiſſez „ les meilleurs chevaux, afin qu'ils le menent „ plus vîte.

Il dit, & ces Princes obéïſſent. Ils eurent attelé le char dans un inſtant. La femme, qui avoit ſoin de la dépenſe, y met les proviſions les plus exquiſes qu'elle choiſit comme pour des Rois. Telemaque monte le premier, & Piſiſtrate, le fils de Neſtor, ſe place près de lui, & prenant les rênes, il pouſſe ſes genereux courſiers, qui plus legers que les vents, s'éloignent des portes de

l'avoir dépouillée. Au reſte tout ce qui regarde ce ſacrifice a été expliqué dans mes Remarques ſur le 1. Liv. de l'Iliade, il n'eſt pas neceſſaire de le repeter ici.

99. *Neſtor lui-même les fait brûler ſur le bois de l'autel & fait les aſperſions de vin*] Neſtor fait ici la fonction de Sacrificateur, parce que les Rois avoient l'intendance de la Religion, & que le Sacerdoce étoit joint à la Roïauté.

100. *Cependant la plus jeune des filles de Neſtor, la belle Polycaſte, met Telemaque au bain*] Rien ne nous paroît aujourd'hui plus oppoſé à la pudeur & à la bienſéance que d'avoir pouſſé les devoirs de l'hoſpitalité juſqu'à commettre des femmes, & ſur-tout de jeunes & belles Princeſſes pour mettre des hommes au bain & pour les parfumer d'eſſences. Mais telles étoient les coutumes de ces temps-là, & tout s'y paſſoit avec ſageſſe. Cependant avec toute cette ſageſſe cette coutume ne pourroit ſubſiſter aujourd'hui, cela eſt entierement incompatible avec la pudeur que la Religion enſeigne & qu'elle exige, & elle a été abolie avec raiſon.

101. *Et de jeunes hommes bien faits preſentoient le vin*] C'étoient des heraults.

de Pylos, volent dans la plaine, & marchent ainſi tout le jour ſans s'arrêter. Dès que le Soleil fut couché, & que les chemins commencerent à être obſcurcis par les tenebres, ces Princes [102] arriverent à Pheres dans le Palais de Dioclès, fils d'Orſiloque qui devoit ſa naiſſance au Fleuve Alphée; ils y paſſerent la nuit, & Dioclès leur preſenta les rafraîchiſſemens qu'on donne à ſes hôtes. Le lendemain dès que l'Aurore annonce le jour, ils remontent ſur leur char, ſortent de la cour au travers de grands portiques & pouſſent leurs chevaux, [103] qui dans un moment eurent traverſé la plaine graſſe & fertile. Ils continuent leur chemin avec une extrême diligence, & ils arrivent dans le Palais de Menelas, lorſque la nuit commençoit à répandre ſes ſombres voiles ſur la ſurface de la terre.

L'O-

102. *Arriverent à Pheres*] Qui eſt à moitié chemin de Pylos à Lacedemone au deſſus du lac de la Meſſenie ſur les bords du fleuve Pamiſe.

103. *Qui dans un moment eurent traverſé la plaine graſſe & fertile*] Ils traverſent la plaine de la Meſſenie, qui eſt un païs gras & fertile, τὴν Μεσσηνιακὴν καλλίκαρπον, dit Strabon, qui rappelle ces deux vers d'Euripide:

Κατάρρυτον τε μυρίοισιν ἅρμασι,
Καὶ βουσὶ, καὶ ποιμίοις εὐβοτωτάτην.

Terre graſſe arroſée de fleuves & pleine de bons pâturages ſuffiſans pour nourrir pluſieurs milliers de chevaux & de bœufs & de grands troupeaux de moutons.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE IV.

ARGUMENT.

TElemaque eſt reçu à Lacedemone dans le Palais de Menelas avec Piſiſtrate. Il raconte à ce Prince tous les deſordres que les amants de ſa mere commettent dans Ithaque. Menelas lui apprend enſuite tout ce qu'il ſait du retour des Grecs, & lui fait part de l'oracle de Protée, qui lui avoit appris la mort d'Agamemnon & l'arrivée d'Ulyſſe auprès de la Nymphe Calypſo. Les Pourſuivants tiennent un conſeil pour déliberer des moyens de ſe défaire de Telemaque. Minerve conſole Penelope affligée du départ de ſon fils, & lui apparoit en ſonge ſous la figure d'Iphtime ſœur de cette Princeſſe.

TELEMAQUE & le fils du ſage Neſtor [1] arrivent à Lacedemone, qui eſt environnée de

1. *Arrivant à Lacedemone, qui eſt environnée de montagnes*] C'eſt le ſens du mot κοίλην, *baſſe*, parce qu'elle eſt dans un fond, & toute ceinte de montagnes. Strabon appelle toute la Lacedemonie, κοίλην καὶ ὄρεσι περιέδρομον τραχείαν τε, δυσείσβολον τοῖς πολεμίοις: *baſſe, environnée de montagnes, rude & de difficile accès aux ennemis.* Liv. 8.

2. *Ville d'une vaſte étenduë*] C'eſt ainſi que j'ai expliqué le mot κατάσσαν, *grande*, car la baleine étant le plus grand des poiſſons, on a tiré de ſon nom une épithete pour marquer quelque grandeur que ce ſoit. Et cela eſt plus vraiſemblable que de dire que Lacedemone ait été appellée κατάσσα, parce que la mer jette des baleines ſur ſes rivages. D'autres, au lieu de κατάσσαν, ont écrit καταράσσαν, *pleines de fondrieres*, à cauſe des frequens tremblemens de terre qui avoient fait des ouvertures, des crevaſſes. Mais à la bonne heure qu'Homere eût dit cela du païs, il n'eſt nullement naturel qu'il l'ait dit de la ville. On peut voir ſur cela Strabon, Liv. 8.

3. *Ils entrent dans le Palais de Menelas*] Ariſtote dans le 25. chap. de ſa Poëtique nous apprend un reproche que quelques anciens Critiques faiſoient à Homere ſur ce paſſage. Ils l'accuſoient d'avoir péché contre la bienſéance, ſur ce que Telemaque arrivant à Lacedemone, va plûtôt loger chez Menelas, que chez ſon grand-pere Icarius. Ariſtote y répond par une tradition des Cephaleniens, qui diſoient que le pere de Penelope s'appelloit *Icadius*, & non pas *Icarius*. M. Dacier y a mieux repondu & plus conformément à l'hiſtoire, en faiſant voir que le Pere de Penelope étoit Icarius, mais qu'il ne demeuroit pas à Lacedemone, & qu'il s'étoit établi dans l'Acarnanie. On peut voir ſes Remarques pag. 461.

4. *Et trouvent ce Prince qui célebroit avec ſa Cour & ſes amis*] Ce commencement du IV. Liv. a donné lieu à de grandes critiques. Athenée pretend qu'Ariſtarque a rapporté ces cinq vers de la fin du XVIII. Livre de l'Iliade, qu'Homere avoit employez dans la deſcription du bouclier. *Ariſtarque*, dit-il, *n'ayant pas compris que les feſtins des nôces, dont Homere parle, étoient finis quand Telemaque arriva; que la fête étoit paſſée; que les mariées étoient déja dans la maiſon de leurs maris, & que Menelas & Helene étoient retirez dans leur particulier, & ne voulant pas que cette fête fût ſi maigrement décrite, a rapporté ici ces cinq vers depuis le 15. juſqu'au 20.* qui ſont, à ſon avis, entie-

ıaque est reçu à Lacedemone dans le Palais de Me-
nelas avec Pisistrate.

L'Odyssée d'Homere. LIV. IV.

Jo: Jongeaz: sculp.

de montagnes, [2] ville d'une vaſte étenduë, [3] ils entrent dans le Palais de Menelas, [4] & trouvent ce

tierement déplacez & étrangers en cet endroit; il en donne pluſieurs raiſons. La premiere, que cette muſique & ces danſes étoient contraires aux mœurs ſeveres des Lacedemoniens qui n'admettoient point à leurs feſtins de pareils accompagnements; la ſeconde, que le Poëte ne nomme point le Chantre, & ne dit pas un mot des pieces qu'on y chantoit. La troiſiéme, qu'on ne peut pas dire des danſeurs μολπῆς ἐξάρχοντες, *qu'ils entonnent les airs*, parce que ce ne ſont pas les danſeurs, mais les Muſiciens qui entonnent. Et la derniere enfin, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que Telemaque & le fils de Neſtor euſſent été aſſez impolis pour n'avoir pas été touchez d'abord de la muſique, & pour s'amuſer à admirer plûtôt les beautez du Palais de Menelas. Voilà le fondement de la critique d'Athenée qui me paroît injuſte. Je répondrai à toutes ces raiſons dans les Remarques ſuivantes. Ici je juſtifierai Ariſtarque en peu de mots. Peut-on s'imaginer qu'un Critique ſi habile, qui a revû Homere avec tant de ſoin, n'ait pas entendu le texte, & qu'il ſe ſoit trompé aſſez groſſiérement, pour avoir pris une fête abſolument finie pour une fête qui dure encore?

Ce n'eſt pas Ariſtarque qui s'eſt trompé, c'eſt Athenée lui-même. Il a crû que ces deux mots πέμπε, ἤγαγε, &c. étoient des *preterits*, au lieu qu'ils ſont des *imparfaits*. Car Homere ne dit pas que Menelas *avoit déja envoyé ſa fille*, qu'*il l'avoit fait partir*, mais qu'*il l'envoyoit*, ce qui ſe dit d'une choſe qui va ſe faire. En un mot, Ariſtarque n'a jamais été accuſé d'avoir ajouté des vers à Homere, on lui a plûtôt reproché d'en avoir retranché. Il avoit fait ſon édition ſur celle d'Alexandre, ſur celle de Zenodote & ſur les meilleures copies qu'il avoit pû ramaſſer, & on ne peut douter qu'il n'eût trouvé le commencement de ce IV. Livre tel que nous l'avons ici. Si on fait que la fête eſt finie quand Telemaque arrive chez Menelas, Minerve n'aura pas raiſon de ne vouloir pas l'accompagner, car qu'eſt-ce qui l'en empêchoit, & il s'enſuivra encore d'autres incongruitez que je releverai dans la ſuite. Si cette critique d'Athenée eſt mal fondée; que ne doit-on pas penſer de l'audace du Grammairien Diodore, qui ne trouvant pas vraiſemblable qu'Homere eût décrit ſi ſéchement les nôces du fils & de la fille de Menelas mariez dans le même jour, ſupprime les douze vers qui en parlent, & fait ſuivre le quinziéme vers après le ſecond, au lieu d'admirer la ſageſſe du Poëte, qui [illegible]

une

ce Prince qui celebroit avec ſa Cour & ſes amis le feſtin des nôces de ſon fils & de celles de ſa fille, qu'il marioit le même jour. [5] Car il envoyoit ſa fille Hermione au fils d'Achille ; il la lui avoit promiſe dès le temps qu'ils étoient encore devant Troye, & les Dieux accompliſſoient alors ce mariage, qui avoit été arrêté. Il ſe préparoit donc à envoyer cette belle Princeſſe à Neptoleme, dans la ville capitale des Myrmidons, avec un grand train de chars & de chevaux. Et pour ſon fils unique, [6] le vaillant Megapenthes, qu'il avoit

une occaſion ſi naturelle de décrire des nôces, ne ſe laiſſe pas aller à la tentation, mais ſe contente de douze vers & va où ſon ſujet l'appelle.

5. *Car il envoyoit ſa fille Hermione*] Πέμπε, *il envoyoit*, & non pas *il avoit envoyé*, cela alloit s'executer d'abord après les nôces. Au reſte voici une Princeſſe mariée à un Prince abſent & les nôces faites dans la maiſon de ſon pere, ſoit que le Prince eût envoyé quelqu'un pour tenir ſa place & être ſon procureur, ſoit que Menelas eût nommé quelqu'un de ſa Cour pour le repreſenter & pour lui mener enſuite la Princeſſe. Quand Abraham envoya ſon ſerviteur en Meſopotamie pour chercher une femme à ſon fils Iſaac, que ce ſerviteur fut arrivé chez Batüel neveu d'Abraham, qu'il eut fait ſa demande, & qu'il eut obtenu Rebecca, il fit ſes préſens à la fille, à ſa mere & à ſes freres, on celebra le feſtin de la nôce & il partit le lendemain, malgré les inſtances du pere & de la mere, qui vouloient retenir leur fille encore dix jours pour mieux celebrer la fête. Ce ſont les mêmes mœurs.

6. *Le vaillant Megapenthes, qu'il avoit eu d'une eſclave, car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfans après Hermione*] Homere ne donne qu'une fille à Helene, afin de conſerver ſa beauté avec quelque vraiſemblance, car il auroit été ridicule qu'une Princeſſe, qui auroit eû pluſieurs enfans, eût cauſé tant de maux & eût été le ſujet d'une ſi groſſe guerre, il ne lui donne pas auſſi des enfans de Paris, car cela auroit été trop honteux.

7. *Le Palais retentiſſoit de cris de joie mêlez, avec le ſon des inſtrumens de muſique, avec les voix & le bruit des danſes*] Tous ces divertiſſemens, dit-on, ne conviennent point aux mœurs des Lacedemoniens. Je réponds premierement qu'il faut diſtin-

avoit eû d'une eſclave, car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfans après Hermione, qui avoit toute la beauté de Venus, il le marioit à une Princeſſe de Sparte même, à la fille d'Alector. Menelas étoit à table avec ſes amis & ſes voiſins; [7] le Palais retentiſſoit de cris de joye mêlez avec le ſon des inſtrumens, avec les voix & avec le bruit des danſes. [8] Un Chantre divin chante au milieu d'eux en jouant de la lyre, & au milieu d'un grand cercle [9] deux ſauteurs très-diſpos entonnant des airs, font des ſauts mer-

diſtinguer les mœurs des Lacedemoniens du tems de Menelas d'avec les mœurs des Lacedemoniens du tems de Lycurgue, plus de trois cens ans après Menelas. En ſecond lieu, je dis que cette muſique & ces danſes étant en uſage chez les Peuples de Crete, dont la diſcipline étoit très-ſimple & très-auſtere, Menelas pouvoit fort bien avoir porté à Sparte un uſage qui s'accordoit parfaitement avec la ſeverité des mœurs. Et enfin il me paroit que quand même cette muſique & ces danſes n'auroient pas été en uſage alors, Menelas auroit pû relâcher un peu de la ſeverité des mœurs dans une auſſi grande occaſion que celle du mariage de ſon fils & de celui de ſa fille, qu'il marioit dans le même jour. Ces divertiſſemens ſont-ils plus oppoſez à la ſeverité des mœurs de Sparte, que la magnificence du Palais que nous allons voir, l'étoit à ſa ſimplicité?

8. *Un Chantre divin chante au milieu d'eux en joüant de la lyre*] Homere ne nomme point ce Chantre, & ne marque point les pieces qu'il chantoit, donc il faut retrancher ces cinq vers. Qui a jamais raiſonné de cette maniere? Ce Poëte ne s'amuſe point à décrire toutes ces circonſtances, ſon ſujet l'appelle ailleurs. Et en cela au lieu de retrancher ces vers, il faut admirer ſa ſageſſe.

9. *Deux ſauteurs très-diſpos entonnant des airs*] Ce n'eſt point, dit-on, aux ſauteurs à entonner les airs, c'eſt au Chantre. Et ἐξάρχειν ne peut ſe dire des ſauteurs; c'eſt le terme propre de la muſique. Ainſi Homere devoit écrire ἐξάρχοντος. Le ſavant Caſaubon a fort bien répondu à cette critique, quoi qu'il ſoit d'ailleurs du ſentiment d'Athenée, dont je ſuis fort ſurpriſe. Il fait fort bien voir qu'ἐξάρχειν ſe dit generalement de tous ceux qui donnent l'exemple aux autres, & il en rapporte des autorités.

merveilleux qui attirent l'admiration de l'Aſſemblée.

Telemaque & le fils de Neſtor montez ſur leurs chars, entrent dans la cour du Palais. Eteonée, un des principaux officiers de Menelas, va annoncer leur arrivée au Prince, & s'approchant, il lui dit, „ Divin Menelas, deux „ étrangers viennent d'entrer dans la cour, on les „ prendroit aiſément tous deux pour les fils du „ grand Jupiter; [10] ordonnez ſi nous irons déte„ ler leur char, ou ſi nous les prierons d'aller „ chercher ailleurs des hôtes qui ſoient en état de „ les recevoir.

[11] Menelas offenſé de ce diſcours, lui répondit: „ Fils de Boëthoüs, juſques ici vous ne „ m'aviez pas parû dépourvû de ſens, mais aujourd'hui je vous trouve très-inſenſé de me „ venir

Mais je dis plus encore: quand on accorderoit que ce mot ſeroit affecté à la muſique, cela n'empêcheroit pas qu'Homere n'eût fort bien parlé en l'appliquant aux danſeurs. Ces danſeurs n'entonnoient pas ces airs pour les chanter, mais ſeulement pour marquer ceux qu'ils vouloient que le Chantre chantât afin de les danſer. Cela ſe pratique de même encore tous les jours.

10. *Ordonnez, ſi nous irons dételer leur char, ou ſi nous les prierons d'aller chercher ailleurs*] Ce paſſage ſeul ſuffiroit pour refuter toutes les critiques que j'ai rapportées, & pour prouver que Menelas faiſoit actuellement les nôces de ſes deux enfans. Car c'eſt ce qui donne lieu à cet Officier de lui aller demander ſi l'on recevroit ces étrangers, parce qu'il croyoit qu'ils arrivoient à contre-tems, & que ces nôces étoient une excuſe valable pour ſe diſpenſer de les recevoir. Dans un autre tems jamais cet Officier n'auroit mis cela en queſtion, & n'auroit fait une demande ſi injurieuſe à ſon maître.

11. *Menelas offenſé de ce diſcours*] Car ce Prince étoit perſuadé que rien ne devoit diſpenſer d'exercer l'hoſpitalité. Comment des nôces l'auroient-elles fait? le deuil même ne le pouvoit faire. Un mari qui enterroit ſa femme, recevoit ce jour-là même un étranger qui arrivoit chez lui.

C'eſt

„ venir faire une telle demande. [12] En verité,
„ j'ai eu grand beſoin moi-même de trouver de
„ l'hoſpitalité dans tous les païs que j'ai traver-
„ ſez pour revenir dans mes Etats ; veuille le
„ grand Jupiter que je ne ſois plus réduit à l'éprou-
„ ver & que mes peines ſoient finies. Allez donc
„ promptement recevoir ces étrangers & les ame-
„ nez à ma table.

Il dit, & Eteonée part ſans répliquer, & il ordonne aux autres eſclaves de le ſuivre. Ils dételent les chevaux, qui étoient tout couverts de ſueur, les font entrer dans de ſuperbes écuries, & leur prodiguent le froment mêlé avec le plus bel orge. Ils mettent le char dans une remiſe dont l'éclat ébloüit les yeux. Et enſuite [13] ils conduiſent les deux Princes dans les appartemens.

C'eſt ce que nous voyons dans l'Alceſte d'Euripide. Hercule arrive chez lui le jour que le corps de ſa femme eſt expoſé devant ſa porte, & il eſt reçu, c'eſt pourquoi il lui dit: *Admete, vous ne m'avez pas dit que ce fût le corps de votre femme, vous m'avez reçu dans votre Palais comme ſi vous aviez fait les funerailles d'un étranger. Je me ſuis couronné chez vous; j'ai fait des libations dans votre maiſon qui étoit, &c.* Admete lui répond: *Ce n'eſt point par mépris pour vous que je vous ai celé la mort de ma femme, mais je n'ai pas voulu ajouter à mon affliction ce ſurcroit de douleur de vous voir aller loger chez quelqu'autre.*

12. *En verité j'ai eu grand beſoin moi-même de trouver de l'hoſpitalité dans tous les païs.*] Homere enſeigne ici que les hommes, qui ont éprouvé des traverſes, & qui ont ſouvent eû beſoin d'être ſecourus, ſont ordinairement plus humains que ceux qui n'ont jamais connu que la proſperité, comme un Medecin eſt meilleur medecin quand il a éprouvé lui-même les maladies qu'il traite.

13. *Ils conduiſent les deux Princes dans les appartemens.*] Il faut bien remarquer qu'on leur fait traverſer les appartemens pour les conduire à la chambre des bains, avant que de les mener dans la ſale du feſtin où étoient le Roi & les autres. Ainſi c'eſt une injuſtice de leur reprocher qu'ils ad-

[14] Telemaque & Piſiſtrate ne peuvent ſe laſſer d'en admirer la richeſſe; l'or y éclatoit par tout, & le rendoit auſſi reſplendiſſant que le Soleil. Quand ils furent raſſaſiez de voir & d'admirer toute cette magnificence, ils furent conduits dans des bains, d'une extrême propreté. Les plus belles eſclaves du Palais les baignerent, les parfumerent d'eſſences, leur donnerent les plus beaux habits & les menerent à la ſale du feſtin où elles les placerent auprès du Roi [15] ſur de beaux ſieges à marchepied. Une autre eſclave porta en même temps dans un baſſin d'argent une aiguiere d'or admirablement bien travaillée, donna à laver à ces deux Princes, [16] & dreſſa devant eux une belle table, que la Maîtreſſe de l'office couvrit de mets pour regaler ces hôtes, en leur prodiguant tout ce qu'elle avoit de plus exquis. Et le Maître d'Hôtel leur ſervit des baſſins de toutes

mirent la richeſſe des appartemens au lieu d'être charmez de la muſique & des danſes. Comment en ſeroient-ils charmez, ils n'en aprochent pas?

14. *Telemaque & Piſiſtrate ne peuvent ſe laſſer d'en admirer la richeſſe*] Il y a non ſeulement du goût, mais de la politeſſe à admirer les beautez d'une maiſon où l'on entre. Et quelqu'un dit fort bien dans Athenée, *Celui qui entre pour la premiere fois dans une maiſon pour y manger, ne doit pas ſe preſenter d'abord pour ſe mettre à table, mais donner auparavant quelque choſe à la curioſité, & admirer & loüer ce qu'il y a dans la maiſon de beau & qui merite des loüanges.* Et il cite cet endroit d'Homere, qu'il accompagne d'un paſſage des Guêpes d'Ariſtophane, où un fils voulant porter ſon pere à renoncer à l'envie qu'il avoit de voir des procès & de juger, & à embraſſer une vie plus douce, lui enſeigne à aimer la table & la bonne compagnie, & enfin il lui donne ces belles leçons, *Après cela loüez la richeſſe & la ſomptuoſité du buffet, paroiſſez attentif à conſiderer les peintures des plat-fonds, & admirez la beauté de la ſymfonie.*

15. *Sur de beaux ſieges à marche-pied*] J'ai remarqué ailleurs que c'étoient les ſieges que l'on donnoit aux perſonnes les plus

tes ſortes de viandes, & mit près d'eux des coupes d'or.

Alors Menelas leur tendant les mains, leur parla en ces termes: „ Soyez les bien-venus, „ mes hôtes; mangez & recevez agréablement „ ce que nous vous offrons. [17] Après votre re„ pas nous vous demanderons qui vous êtes. „ Sans doute vous n'êtes pas d'une naiſſance obſ„ cure, vous êtes aſſurément fils de Rois, à „ qui Jupiter a confié le ſceptre; des hommes „ du commun n'ont point des enfans faits com„ me vous.

[18] En achevant ces mots, il leur ſervit lui-même le dos d'un bœuf rôti, [19] qu'on avoit mis devant lui comme la portion la plus honorable. Ils choiſirent dans cette diverſité de mets ce qui leur plut davantage, & ſur la fin du repas Telemaque s'approchant de l'oreille du fils de Neſtor,

plus conſidérables. Car en ces tems-là, comme aujourd'hui, il y avoit differens ſieges, ſelon la dignité des perſonnes à qui on les preſentoit.

16. *Et dreſſa devant eux une belle table.*] C'eſt la même choſe que pour le feſtin qui eſt dans le premier Livre. Et par ces paſſages il paroît que pour les derniers venus on ſervoit une table particuliere, pour ne pas incommoder ceux qui étoient déja placez.

17. *Après votre repas nous vous demanderons qui vous êtes.*] Il y auroit eû de l'impoliteſſe à faire cette demande auparavant.

18. *En achevant ces mots il leur ſervit lui-même le dos entier d'un bœuf rôti.*] On peut voir ce qui a été remarqué ſur le VII. Liv. de l'Iliade Tom. II. p. 22. Not. 41.

19. *Qu'on avoit mis devant lui comme la portion la plus honorable.*] Aux perſonnes de diſtinction on ſervoit la portion la plus honorable, & c'étoit le double des autres portions, afin qu'ils puſſent en faire part à ceux qu'ils vouloient favoriſer. Et de-là étoit venuë la coutume des Lacedemoniens de ſervir toûjours une double portion à leurs Princes.

Neſtor, [20] lui dit tout bas, pour n'être pas entendu de ceux qui étoient à table, „ Mon cher „ Piſiſtrate, [21] prenez-vous garde à l'éclat & à „ la magnificence de ce vaſte Palais? l'or, l'airain,

20. *Lui dit tout bas pour n'être point entendu de ceux qui étoient à table*] Telemaque parle bas à Piſiſtrate, ou par reſpect pour le Roi, ou pour ne pas paroître flateur, ou enfin pour ne pas temoigner trop de ſimplicité en paroiſſant ſi ſurpris.

21. *Prenez-vous garde à l'éclat & à la magnificence de ce Palais? l'or, l'airain, l'argent, &c.*] S'il faut retrancher les vers où Homere vient de parler de la nôce, parce que la muſique & les danſes à table ne conviennent pas à la ſeverité des mœurs des Lacedemoniens, il faut donc retrancher auſſi tout ce que le Poëte dit de la magnificence du Palais de Menelas, qui eſt encore bien plus oppoſée à la ſimplicité de ce peuple. Mais j'ai aſſez découvert le peu de fondement de cette critique, en faiſant voir que Lacedemone du tems de Menelas étoit bien différente de Lacedemone du tems de Lycurgue. Plutarque nous fait même entendre que le luxe & la magnificence avoient regné anciennement à Lacedemone, puiſque Lycurgue travailla ſi ſagement à les déraciner. Menelas avoit pû ajouter beaucoup au luxe qui regnoit avant lui, il avoit vû le luxe des Aſiatiques, & il avoit rapporté des richeſſes immenſes, dont il avoit déja pû employer une grande partie à l'embelliſſement de ſon Palais.

22. *Les metaux les plus rares*] J'ai mis cela au lieu d'*electre*, que nous ne connoiſſons point, & qu'on prétend être un métal mêlé d'or, d'argent & de cuivre.

23. *Tel doit être ſans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre*] C'eſt ainſi qu'Ariſtarque nous a donné ce vers dans ſon édition,

Ζηνὸς γὰρ τοιοῦτα δόμος ὑψόθεν ἀστεροπητεω.

Mais Athenée a mieux aimé ſuivre la correction d'un certain Seleucus, qui corrigeoit

Ζηνὸς γὰρ τοιοῦτα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται.

Et les raiſons qu'il en donne ſont, la premiere, que ces étrangers admirent deux choſes, la magnificence & la maiſon, qu'ils appellent δώματα ἠχήεντα, *une maiſon réſonnante*, c'eſt à dire, *haute, ſpacieuſe, élevée*, & la magnificence des meubles qui ſont dans la maiſon, *car*, dit-il, *l'or, l'argent, l'ivoire, n'étoient point ſur les murailles, mais ſur les meubles.* Puis donc que ce vers ne doit être entendu que des meubles, la leçon de Seleucus eſt meilleure que celle d'Ariſtarque.

„ rain, l'argent, [22] les metaux les plus rares &
„ l'yvoire y brillent de toutes parts, [23] tel doit être
„ ſans doute le Palais du Dieu qui lance le tonner-
„ re. [24] Quelles richeſſes infinies! Je ne ſors point
„ d'admiration. Me-

que. La ſeconde raiſon eſt qu'il paroît un ſoleciſme dans celle d'Ariſtarque, car après avoir dit τοιόνδε αὐλὴν, il ne peut pas ajouter ὅσσα τάδ' ἄσπετα πολλά. Il auroit dû continuer ὅσσην ἦδ' ἐστί, & non pas ὅσσα τάδ' ἐστί. Et la troiſième, que le mot αὐλὴ ne ſe dit point du Palais, mais de la cour qui eſt devant le Palais. Toutes ces raiſons ſont également frivoles & indignes d'un bon Critique. La premiere eſt puerile, car outre qu'en conſervant la leçon d'Ariſtarque, on peut lui donner le même ſens qu'à celle de Seleucus, comme Caſaubon l'a remarqué, il eſt très-vraiſemblable que ces richeſſes, l'or, l'argent, l'airain n'étoient pas ſeulement employées dans les meubles, mais qu'elles embelliſſoient les murailles, les lambris, les portes du Palais. Eſt-ce une choſe inconnuë dans l'Antiquité que des platfonds, des lambris, des murs ornez d'or & d'ivoire? Horace n'a-t-il pas dit:

Non ebur neque aureum
Mea renidet in domo Lacunar.

La ſeconde raiſon ne l'eſt pas moins, & Caſaubon l'a fort bien vû. Car en mettant un point après αὐλὴ, comme Ariſtarque a fait, le reſte ſuit fort bien, ὅσσα τάδ' ἐστί. Cela embraſſe tout ce qu'il vient de dire. Enfin la troiſième eſt encore plus frivole que les autres, car comme le même Caſaubon l'a montré, quoi-que le mot αὐλὴ ſignifie proprement la cour, il ſe met auſſi très-ſouvent pour le Palais, c'eſt ainſi qu'Eſchyle, le plus ancien des Poëtes tragiques Grecs, & grand imitateur d'Homere a dit dans ſon Promethée, ὅσοι τὴν Διὸς αὐλὴν ὀιχνεῦσι, *tous ceux qui frequentent le Palais de Jupiter.* La leçon d'Ariſtarque eſt donc la meilleure. Et rien ne releve davantage le jugement d'un bon Critique, que les raiſons que les mauvais Critiques lui oppoſent pour le refuter.

24. *Quelles richeſſes infinies! je ne ſors point d'admiration.*] Plutarque dans ſon Traité de l'*avarice* ou *convoitiſe d'avoir*, fait ici à Telemaque un procès qui me paroît aſſez injuſte. Il dit que la plûpart des hommes ſont comme Telemaque, qui faute d'experience, ou plûtôt par ignorance & par groſſiereté, ayant vû la maiſon de Neſtor où il y avoit des lits, des tables, des habits, des tapis, des couvertures, & d'excellent vin, ne jugea pas bienheureux le maître de cette

Menelas l'entendit, & lui dit: „ Mes enfans, [25] „ il n'y a rien en quoi un mortel puiſſe s'égaler „ à Jupiter; le Palais qu'il habite & tout ce qu'il „ poſſede, ſont immortels comme lui, certaine- „ ment il y a des hommes qui ſont au deſſus de „ moi pour les richeſſes & pour la magnificen- „ ce, il y en a auſſi qui ſont au deſſous. Dans „ les

maiſon, qui avoit une ſi bonne proviſion des choſes neceſ- ſaires & utiles. Mais ayant vû chez Menelas une infinité de richeſſes, l'ivoire, l'or, l'argent, il en fut tout ravi, & s'écria dans ſon raviſſement, *tel doit être ſans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre. Quelles richeſſes infinies! je ne ſors point d'admiration.* Mais Socrate ou Diogene auroient dit au contraire: *Quelles pauvretez, quel ramas de choſes malheureuſes, folles & vaines! je ne puis m'empêcher d'en rire en les voyant.* J'en appelle ici à tout ce qu'il y a de gens ſenſez & qui connoiſ- ſent les hommes, Homere auroit-il ſuivi la Raiſon & la Na- ture s'il avoit fait un Socrate ou un Diogene d'un Prince de vingt ans? Il en fait un homme poli qui a du goût, qui eſt frappé des belles choſes, & qui admire ce qui merite d'être admiré. Ce Prince fera aſſez voir bien-tôt la differen- ce qu'il met entre les choſes utiles & neceſſaires, & les in- utiles ou les ſuperfluës, quand il refuſera les preſens de Me- nelas.

25. *Il n'y a rien en quoi un mortel puiſſe s'égaler à Jupiter*] Telemaque vient de dire, *tel doit être ſans doute le Palais de Jupiter.* Menelas, qui l'a entendu, corrige cette ſorte de blaſphême.

26. *J'ai été porté à Cypre, en Phenicie, en Egypte*] *Remarquez*, dit Euſtathe, *quel fonds d'hiſtoires fournit à Homere ce voyage de Telemaque à Sparte. Il y expoſera non ſeulement beaucoup de curioſitez étrangeres, mais encore beaucoup de particularitez des Grecs & des Troyens. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon & d'art que ce Poëte a feint ce voyage pour l'ornement de ſon Poëme, car par ſon moyen la Muſe d'Homere a jetté une admirable varieté dans ſa Poëſie, & en a fait comme un tapis merveilleux, digne d'être conſacré à Minerve.* J'ai trouvé cette Remarque ſi jo- lie, ſi pleine d'eſprit & de goût, que j'ai voulu la conſerver, & en orner les miennes.

27. *J'ai été chez les Ethiopiens*] Ce paſſage a fort exercé les anciens Critiques & Geographes. Le Grammairien Ariſtoni- cus, contemporain de Strabon, dans un Traité qu'il avoit fait *des erreurs d'Ulyſſe*, avoit ſur-tout examiné ces trois points,

„ les grands travaux que j'ai eſſuyez & dans les
„ longues courſes que j'ai faites, j'ai amaſſé
„ beaucoup de bien que j'ai chargé ſur mes vaiſ-
„ ſeaux, & je ne ſuis revenu chez moi que la hui-
„ tième année après mon départ de Troye. [26] J'ai
„ été porté à Cypre, en Phenicie, en Egypte; [27] j'ai
„ été chez les Ethiopiens, [28] les Sidoniens, [29] les
„ Erem-

points, qui ſont les Ethiopiens, qui ſont ces Sidoniens, & enfin qui ſont les Erembes dont Homere parle, & il avoit rapporté ſur cela les ſentimens des Anciens. Par exemple, il établiſſoit que l'Ethiopie où il eſt dit que Menelas alla, eſt l'Ethiopie Meridionale, & que Menelas fit le tour par la mer Atlantique, & que c'eſt par cette raiſon qu'il fut ſi long-tems. Strabon, qui a fait ſur cela une longue Diſſertation, refute cette chimere, & il prouve que Menelas étant allé juſqu'à Thebes, il lui fut aiſé de penetrer dans l'Ethiopie, qui s'étendoit juſqu'à Syene voiſine de Thebes, & que pour ce voyage il fut aidé des Egyptiens & du Roi même chez qui il avoit été reçu.

28. *Les Sidoniens*] C'eſt ſans nul fondement qu'on a imaginé ici des Sidoniens dans l'Ocean, d'où les Sidoniens de Phenicie étoient deſcendus; il ne faut pas chercher ici d'autres Sidoniens que les Peuples de Sidon. Mais, dit-on, ſi c'eſt ici la Sidon de Phenicie, comment Homere en parle-t-il, après avoir parlé de la Phenicie même? La réponſe n'eſt pas bien difficile. Car outre que c'eſt une figure familiere à Homere, il a voulu faire entendre que Menelas ne ſe contenta pas de parcourir les côtes de la Phenicie, mais qu'il fit quelque ſejour à Sidon qui en eſt la capitale, où il fut fort bien traité par le Roi, qui lui fit même des preſens, comme il le dira dans le XV. Livre.

29. *Les Erembes*] Ce ſont les Arabes Troglodytes, ſur les bords de la mer rouge, voiſins de l'Egypte. On avoit même corrigé le vers d'Homere, & au lieu de καὶ Ἐρεμβοὺς, on avoit lû Ἀραβίδα τε, mais il n'eſt nullement neceſſaire de corriger le texte, & de changer une leçon qui eſt fort ancienne & la ſeule veritable. Strabon l'a fort bien vû, mais il n'a pas ſu la veritable origine du nom que Bochart a très-bien expliqué dans ſon Livre admirable de la Geographie ſacrée. Car il a fait voir que l'Arabie a été ainſi nommée du mot Hebreu *arab*, *noir*, qu'au lieu d'*arab* on a dit *ereb*, & que du mot *ereb*, en ajoutant une *m*, on a fait *Erembi*. Les Erembes ſont les mêmes que les Arabes

„ Erembes ; [30] j'ai parcouru la Libye, où les
„ agneaux ont des cornes en naiſſant, [31] & où
„ les brebis ont des petits trois fois l'année. Les
„ Maîtres & les Bergers ne manquent jamais de
„ fromage ni de viande, & ils ont du lait en
„ abondance dans toutes les ſaiſons.

„ Pendant que les vents me font errer dans
„ toutes ces regions éloignées, & que, mettant
„ à profit ces courſes involontaires, j'amaſſe de
„ grands biens, [32] un traître aſſaſſine mon frere
„ dans ſon Palais, d'une maniere inouïe, par la
„ trahiſon de ſon abominable femme, [33] de ſor-

„ te

qui ſont baſanez. Au reſte quand Menelas dit qu'il avoit été chez les Ethiopiens & chez les Arabes, ce n'eſt pas pour dire qu'il avoit tiré de là de grandes richeſſes, car avant la guerre de Troye, ces Peuples étoient très-pauvres, c'eſt ſeulement pour ſe vanter qu'il avoit été fort loin.

30. *J'ai parcouru la Libye où les agneaux ont des cornes en naiſſant*] Herodote écrit que dans la Scythie les bœufs n'ont point de cornes, à cauſe de l'extrême rigueur du froid. Par la raiſon des contraires, en Libye les agneaux peuvent avoir des cornes en naiſſant, à cauſe de la chaleur exceſſive. Ariſtote dit plus encore, car il dit que dans la Libye les bêtes à corne naiſſent d'abord avec des cornes, οὐδὲ γίνεται μείονα ἔχοντα.

31. *Et où les brebis ont des petits trois fois l'année*] On a voulu expliquer ce vers *& où les brebis ont trois petits d'une portée*. Mais le ſens que j'ai ſuivi eſt le plus naturel, & le ſeul vrai. Il veut dire que les brebis n'ont pas ſeulement des agneaux au printems, comme dans les autres païs, mais qu'elles en ont en trois ſaiſons, qu'elles ont tous les ans trois portées.

32. *Un traître aſſaſſine mon frere dans ſon Palais d'une maniere inouïe par la trahiſon de ſon abominable femme*] Le malheureux ſort d'Agamemnon eſt expliqué en quatre endroits de l'Odyſſée. Neſtor en parle dans le Livre précedent ; Menelas en parle ici en peu de mots ; Protée l'explique plus au long à la fin de ce même Livre ; & enfin dans le XI. Liv. Agamemnon lui-même en inſtruit plus particulierement Ulyſſe dans les Enfers. Tout cela eſt menagé avec beaucoup d'art & d'intelligence. Menelas n'en dit qu'un mot à cauſe de ſa douleur.

„ te que je ne poſſede ces grandes richeſſes qu'a-
„ vec douleur. Mais vous devez avoir appris
„ toutes ces choſes de vos peres, ſi vous les avez
„ encore, car tout le monde ſait que j'ai ſoute-
„ nu des travaux infinis, [34] & que j'ai ruiné une
„ ville très-riche & très-floriſſante. Mais plût
„ aux Dieux que je n'euſſe que la troiſième par-
„ tie des biens dont je jouïs, & moins encore,
„ & que ceux qui ont peri ſous les murs d'Ilion
„ loin d'Argos fuſſent encore en vie; [35] leur
„ mort eſt un grand ſujet de douleur pour moi.
„ Tantôt enfermé dans mon Palais [36] je trouve
„ une

33. *Deſorte que je ne poſſede ces grandes richeſſes qu'avec douleur*] Homere combat ici viſiblement la fauſſe opinion de ceux qui appellent heureux les riches. Voici un grand Prince, qui accablé de biens, avoüe que toutes ces richeſſes ne le rendent pas heureux, & comme dit le texte, *qu'il ne les poſſede pas avec joye.* Menandre a fort bien dit après Homere, *Je poſſede de grands biens, & tout le monde m'appelle riche, mais perſonne ne m'appelle heureux.* Tant il eſt vrai que le peuple même malgré la prévention où il eſt pour les richeſſes, eſt pourtant forcé de convenir qu'elles ne ſont pas ſuffiſantes pour rendre heureux.

34. *Et que j'ai ruiné une ville très-riche & très-floriſſante*] Je ne ſai pas pourquoi on a voulu trouver ici de l'ambiguité, comme ſi l'on pouvoit entendre ceci de la ville même de Menelas, cela me paroît ridicule. Il parle manifeſtement de la ville de Troye, dont la priſe avoit retenti dans tout l'Univers.

35. *Leur mort eſt un grand ſujet de douleur pour moi. Tantôt enfermé dans mon Palais, &c.*] Que cet endroit me paroît beau, & qu'Homere ſait bien caracteriſer un bon Prince, qui n'aime pas ſeulement ſes Sujets, mais qui aime tous les hommes! Voici Menelas qui dix ans après la fin d'une guerre, & d'une guerre très-juſte, pleure encore la mort, non ſeulement de ſes Officiers, mais encore de tous les autres braves Capitaines qui ont été tuez pour ſa querelle. Où ſont les Princes qui ſe ſouviennent ſi long-tems de ceux qui ſe ſont ſacrifiez pour eux? La France en a vû qui ont payé aux petits-fils les ſervices & le ſang de leurs grands-peres.

36. *Je trouve une ſatisfaction infinie à les regretter & à les pleurer*] Car il y a une ſorte de plaiſir dans les larmes, ceux qui pleurent une perſonne chere le ſentent bien.

» une ſatisfaction infinie à les regretter & à les
» pleurer, & tantôt je cherche à me conſoler,
» car on ſe laſſe bientôt de ſoupirs & de larmes.
» De tous ces grands hommes il n'y en a point
» dont la perte ne me ſoit ſenſible, mais il y en a un
» ſur tout dont les malheurs me touchent plus
» que ceux des autres : quand je viens à me ſou-
» venir de lui, il m'empêche de goûter les dou-
» ceurs du ſommeil & me rend la table odieuſe,
» 37 car jamais homme n'a ſouffert tant de peines
» ni ſoutenu tant de travaux que le divin Ulyſſe ;
» comme ſes maux ſont infinis, l'affliction que
» ſa perte me cauſe ſera infinie & ne paſſera ja-
» mais. Nous n'avons de lui aucune nouvelle,
» & nous ne ſavons s'il eſt en vie ou s'il eſt
» mort ; il ne faut pas douter que le vieux Laër-
» te, la ſage Penelope & Telemaque ſon fils,
» qu'il laiſſa encore enfant, ne paſſent leur vie
» à le pleurer.

Ces paroles reveillerent tous les déplaiſirs de Telemaque, & le plongerent dans une vive douleur ;

37. *Car jamais homme n'a ſouffert tant de peines ni ſoutenu tant de travaux*] Qui pourroit exprimer la douleur & le plaiſir que Telemaque ſent en entendant ces paroles de Menelas ? Avec quel art & quel naturel cette reconnoiſſance de Telemaque eſt amenée ! Virgile en a bien connu la beauté.

38. *Pendant qu'il déliberoit, Helene ſort de ſon appartement*] Il auroit manqué quelque choſe à ce tableau, ſi Helene ne fût venuë en augmenter & en achever la beauté. Quelle admirable varieté Homere ſait jetter dans ſa Poëſie ! Mais il ſe preſente ici une difficulté. Si Menelas célèbre le feſtin des nôces de ſon fils & de ſa fille, pourquoi Hélene n'eſt-elle pas à table ? & d'où vient-elle ? Helene avoit pû ſe retirer ſur la fin, avant l'arrivée des étrangers ; peut-être même qu'elle avoit une table dans ſon apartement où elle doit avec les femmes. Comme nous voïons dans l'Ecriture ſainte que pendant qu'Aſſuerus fait un feſtin aux hommes dans

leur; le nom de ſon pere fit couler de ſes yeux un torrent de larmes, & pour les cacher il mit avec ſes deux mains ſon manteau de pourpre devant ſon viſage. Menelas s'en apperçut, & il fut quelques momens à déliberer en lui-même s'il attendroit que ce jeune Prince commençât à parler de ſon pere, ou s'il tâcheroit d'éclaircir les ſoupçons qu'il avoit que c'étoit le fils d'Ulyſſe.

[38] Pendant qu'il déliberoit, Helene ſort de ſon magnifique appartement, d'où s'exhaloient des parfums exquis; elle étoit ſemblable à la belle Diane dont les flèches ſont ſi brillantes. Cette Princeſſe arrive dans la ſale & en même temps [39] Adreſte lui donne un beau ſiege bien travaillé, Alcippe le couvre d'un tapis de laine très fine rehauſſé d'or, & Phylo, la troiſième de ſes femmes, lui apporte une corbeille d'argent que cette Princeſſe avoit reçuë d'Alcandre [40] femme de Polybe, qui habitoit à Thebes d'Egypte, une des plus riches villes de l'Univers.

dans ſon apartement, la Reine Vaſti en fait un aux femmes dans le ſien. Peut-être enfin qu'Helene avoit fini ſa fête avant que Menelas eût fini la ſienne.

39. *Adreſte lui donne un beau ſiege*] Helene a ici trois femmes qui ſont differentes de celles qui l'avoient ſervie à Troye, & qui ſont nommées dans l'Iliade. Celles-ci pouvoient être mortes. Mais Euſtathe nous avertit que les Anciens ont fort ſagement remarqué ce changement. Il n'étoit pas prudent à Menelas, diſent-ils, de laiſſer auprès de cette Princeſſe, des femmes qui avoient eû part à ſon infidelité & qui en avoient été les confidentes. Il avoit fait maiſon neuve, & avec raiſon, on la feroit à moins.

40. *Femme de Polybe*] Il faut remarquer un nom Grec *Polybe* à un Roi de Thebes d'Egypte, & un nom Grec pareillement à la Reine ſa femme, *Alcandre*.

vers. [42] Polybe avoit fait preſent à Menelas de deux grandes cuves d'argent pour le bain, de deux beaux trepieds & de dix talens d'or; & ſa femme de ſon côté avoit donné à Helene une quenouille d'or & cette belle corbeille d'argent dont le bord étoit d'un or très-fin & admirablement bien travaillé. Phylo met près de la Princeſſe ſa corbeille qui étoit remplie de pelottons d'une laine filée de la derniere fineſſe; la quenouille coëffée d'une laine de pourpre violette étoit couchée ſur la corbeille. Helene ſe place ſur le ſiege qu'Adreſte lui avoit preſenté & qui avoit un beau marchepied, & adreſſant la parole à ſon mari: „ Divin Menelas, lui dit-elle, ſa-
„ vons-nous qui ſont ces étrangers qui nous ont
„ fait l'honneur de venir dans notre Palais? Me
„ trompai-je, ou ſi j'ai découvert la verité? je
„ ne puis vous cacher ma conjecture, je n'ai
„ jamais vû ni parmi les hommes ni parmi les
„ femmes perſonne reſſembler ſi parfaitement à
„ un autre, j'en ſuis dans l'étonnement & dans
„ l'admiration, que ce jeune étranger reſſemble
„ au fils du magnanime Ulyſſe, c'eſt lui-même;
„ ce grand homme le laiſſa encore enfant quand
„ vous partîtes avec tous les Grecs, & que vous
„ allâtes faire une cruelle guerre aux Troyens,
„ [43] pour moi malheureuſe qui ne meritois que
„ vos mépris.

„ J'avois la même penſée, répondit Menelas,
„ je n'ai jamais vû de reſſemblance ſi parfaite;
„ voi-

42. *Polybe avoit fait preſent à Menelas*] Homere a ſoin de marquer d'où venoient ces grandes richeſſes de Menelas. Elles venoient des grands preſens que lui avoient fait les Princes chez qui il avoit paſſé. Il y en avoit ſans doute auſſi qui venoient de la pirateriе. Mais Homere n'en dit rien.

„ voilà le port & la taille d'Ulyſſe, voilà ſes
„ yeux, ſa belle tête. D'ailleurs quand je ſuis
„ venu par hazard à parler de tous les travaux
„ qu'Ulyſſe a eſſuyez pour moi, ce jeune Prin-
„ ce n'a pû retenir ſes larmes, & il a voulu les
„ cacher en mettant ſon manteau devant ſes
„ yeux.

Alors Piſiſtrate, prenant la parole, „ Grand
„ Atride, lui dit-il, Prince ſi digne de comman-
„ der à tant de peuples, vous voyez aſſurément
„ devant vos yeux, le fils d'Ulyſſe; mais com-
„ me il eſt très-modeſte, le reſpect l'empêche la
„ premiere fois qu'il a l'honneur de vous voir,
„ d'entamer de longs diſcours devant vous que
„ nous écoutons avec le même plaiſir que ſi
„ nous entendions la voix d'un Dieu. Neſtor,
„ qui eſt mon pere, m'a envoyé avec lui pour
„ le conduire chez vous, car il ſouhaitoit paſ-
„ ſionnément de vous voir pour vous deman-
„ der vos conſeils ou votre ſecours, car tous les
„ malheurs qui peuvent arriver à un jeune hom-
„ me dont le pere eſt abſent, & qui n'a perſon-
„ ne qui le défende, ſont arrivez à Telemaque,
„ ſon pere n'eſt plus, & parmi ſes Sujets il n'en
„ trouve pas un qui lui aide à repouſſer les maux
„ dont il ſe voit accablé.

„ O Dieux, s'écria alors le Roi Menelas, j'ai
„ donc le plaiſir de voir dans mon Palais le fils
„ d'un homme qui a donné tant de combats
„ pour l'amour de moi. Certainement je me
„ pré-

42. *Pour moi malheureuſe, qui ne meritois que vos mépris.*] Le caractere d'Helene eſt le même dans l'Odyſſée que dans l'Iliade. Par-tout elle parle d'elle-même avec le dernier mépris, & elle ſe ſouvient toûjours ſi fort de ſa faute, que par ce ſouvenir elle meriteroit que les autres l'oubliaſſent. Il n'étoit pas facile qu'on pût oublier

„ préparois à le préferer à tous les autres Grecs,
„ & à lui donner la premiere place dans mon af-
„ fection, ſi Jupiter, dont les regards décou-
„ vrent tout ce qui ſe paſſe dans ce vaſte Univers,
„ eût voulu nous accorder un heureux retour
„ dans notre patrie ; je voulois lui donner une
„ ville dans le païs d'Argos & lui bâtir un ma-
„ gnifique Palais, [43] afin que quittant le ſejour
„ d'Ithaque, il vînt avec toutes ſes richeſſes, ſon
„ fils & ſes peuples ſe tranſporter dans mes Etats,
„ & habiter une ville que j'aurois évacuée de ſes
„ habitans ; nous aurions vêcu toûjours en-
„ ſemble, & il n'y auroit eû que la mort qui
„ eût pû ſéparer deux amis qui ſe ſeroient ai-
„ mez ſi tendrement & dont l'union auroit été
„ ſi délicieuſe. Mais un ſi grand bonheur a
„ peut-être attiré l'envie de ce Dieu, qui n'a re-
„ fuſé qu'à Ulyſſe ſeul cet heureux retour.

Ces paroles les firent tous fondre en larmes ; la fille du grand Jupiter, la belle Helene, ſe mit à pleurer ; Telemaque & le grand Atride pleurerent, & le fils du ſage Neſtor ne demeura pas ſeul inſenſible ; ſon frere Antiloque, que le vaillant fils de l'Aurore avoit tué dans le combat, lui revint dans l'eſprit, & à ce ſouvenir, le viſage baigné de pleurs, il dit à Menelas :

„ Fils d'Atrée, toutes les fois que mon pere
„ & moi nous entretenant dans ſon Palais,
„ nous ſommes venus à parler de vous, je lui
„ ai

43. *Afin que quittant le ſejour d'Ithaque, il vint avec toutes ſes richeſſes, ſon fils & ſes peuples*] Y a-t-il de l'apparence qu'Ulyſſe eût voulu quitter ſes Etats, & aller ſe tranſplanter à Argos dans la ville que Menelas lui auroit donnée ? Cela n'eſt point hors de la vraiſemblance. Une ville en toute ſouveraineté dans Argos valoit mieux qu'Ithaque, & Ulyſſe n'auroit pas laiſſé de conſerver ſes Etats, qu'il auroit fait regir par les Principaux de l'Iſle. Cela n'eſt pas ſans exemple.

„ ai toûjours ouï dire que vous étiez le plus
„ ſage & le plus prudent de tous les hommes,
„ c'eſt pourquoi j'eſpere que vous voudrez bien
„ ſuivre le conſeil que j'oſe vous donner; [44] je
„ vous avoüe que je n'aime point les larmes
„ qu'on verſe à la fin du feſtin. Demain la
„ brillante Aurore ramenera le jour. Je n'ai
„ garde de trouver mauvais qu'on pleure ceux
„ qui ſont morts & qui ont accompli leur deſti-
„ née, je ſai que le ſeul honneur qu'on puiſſe
„ faire aux miſerables mortels après leur trepas,
„ c'eſt de ſe couper les cheveux ſur leur tombeau
„ & de l'arroſer de ſes larmes. J'ai auſſi perdu
„ ſous les murs de Troye un frere qui n'étoit
„ pas le moins brave des Grecs, vous le ſavez
„ mieux que moi, car je n'ai jamais eû le plai-
„ ſir de le voir, mais tout le monde rend ce
„ temoignage à Antiloque, qu'il étoit au deſ-
„ ſus des plus vaillants, ſoit qu'il fallût pour-
„ ſuivre l'ennemi, ou combattre de pied fer-
„ me.

Le Roi Menelas, prenant la parole, lui répondit: „ Prince, vous venez de dire ce que
„ l'homme le plus prudent & qui ſeroit dans un
„ âge bien plus avancé que le vôtre, pour-
„ roit dire & faire de plus ſenſé. A vos diſ-
„ cours pleins de ſageſſe on voit bien de quel
„ pere vous êtes ſorti, car on reconnoît
„ toûjours facilement les enfans de ceux
„ [45] à qui

44. *Je vous avoüe que je n'aime point les larmes à la fin d'un feſtin*] Ce que dit ici Piſiſtrate eſt très-ſage. Car outre que les larmes, que l'on verſe à la fin d'un feſtin, ne ſont pas honorables à ceux qu'on pleure, parce qu'on peut les prendre pour le ſeul effet du vin, c'eſt en quelque façon offenſer les Dieux & bleſſer la Religion, que de pleurer à table où Dieu doit être beni.

„ [45] à qui Jupiter a départi ſes plus précieuſes
„ faveurs dans le moment de leur naiſſance, &
„ dans celui de leur mariage, comme il a fait
„ à Neſtor, qu'il a toûjours honoré d'une pro-
„ tection ſinguliere, & à qui il a accordé la
„ grace de paſſer tranquillement & à ſon aiſe ſa
„ vieilleſſe dans ſes Etats, & d'avoir des fils
„ diſtinguez par leur ſageſſe & par leur courage.
„ Ceſſons donc nos regrets & nos larmes, &
„ remettons-nous à table; [46] que l'on apporte
„ de l'eau pour laver les mains. Demain dès
„ que le jour aura paru, nous pourrons Tele-
„ ma-

45. *A qui Jupiter a départi ſes plus précieuſes faveurs dans le moment de leur naiſſance & dans celui de leur mariage*] Ce paſſage eſt parfaitement beau & renferme deux veritez fort inſtructives. Mais on l'avoit fort défiguré, en prenant le mot γενομένοις pour γενῶσι, τεκνοποιῶσι, *quand il a des enfans.* Ce n'eſt point-là du tout le ſens d'Homere, qui raſſemble ici les deux tems de la vie où l'homme a le plus beſoin de la protection & du ſecours de Dieu. Le premier tems eſt celui de la naiſſance, γενομένοις, c'eſt alors que Dieu déploye ſur nous ſes premieres faveurs. Et le ſecond tems, c'eſt celui du mariage, qui eſt une ſorte de ſeconde vie. La naiſſance a beau avoir été heureuſe, ſi le mariage ne l'eſt auſſi, & ſi Dieu n'y répand ſa benediction, cette heureuſe naiſſance ſera gâtée & corrompuë; tout ce premier bonheur ſera perdu. Sans aller plus loin, Agamemnon & Menelas en ſont une belle preuve. Il n'y avoit pas de plus heureuſe naiſſance que la leur. Dieu ne leur continua pas ſes faveurs à leur mariage; l'un épouſa Clytemneſtre, & l'autre Helene, & ils ſe rendirent très-malheureux. Voilà pourquoi cela eſt très-bien dans la bouche de Menelas, qu'un homme ne peut être heureux ſi Dieu ne benit & ſa naiſſance & ſon mariage, ce qu'il confirme par l'exemple de Neſtor. Dieu l'aïant béni en ces deux points cardinaux de la vie, ſon bonheur l'accompagna juſqu'au tombeau. Ces deux vers ſont bien dignes de l'attention des hommes.

46. *Qu'on apporte de l'eau pour laver les mains*] Menelas donne ſi bien dans le ſens de Piſiſtrate, qu'il eſt perſuadé que les larmes, qu'ils ont verſées, les ont ſouillez, & qu'il ordonne

„ maque & moi avoir enſemble une converſa-
„ tion auſſi longue qu'il le voudra.

Il parla ainſi, & Aſphalion un des plus fidel-les ſerviteurs de Menelas donna à laver. On ſe remet à table, & on recommence à manger.

Cependant la fille de Jupiter, la belle Helene, s'aviſa d'une choſe qui fut d'un grand ſecours. [47] Elle mêla dans le vin, qu'on ſervoit à table, une poudre qui aſſoupiſſoit le deuil, calmoit la colere, & faiſoit oublier tous les maux. Celui qui en avoit pris dans ſa boiſſon n'auroit pas

donne qu'on apporte de l'eau pour laver les mains, afin de purger cette ſouillure avant que de ſe remettre à manger.

47. *Elle mêla dans le vin, qu'on ſervoit, une poudre*] Cette drogue, ou cette poudre qu'Helene verſa dans le vin pour tarir les larmes & bannir le deuil des convives, n'eſt autre choſe que les contes agreables qu'elle leur fit, car il n'y a rien de plus capable de faire oublier aux plus affligez le ſujet de leurs larmes qu'un conte fait à propos, bien inventé & accommodé au tems, au lieu & aux perſonnes. Cette fiction de la drogue apellée *nepenthes* avec laquelle Helene charmoit le vin, eſt tres-ingenieuſe, & elle ne laiſſe pas d'avoir une verité pour fondement. Car Diodore écrit qu'en Egypte, & ſur-tout à Heliopolis, qui eſt la même que Thebes, il y avoit des femmes qui ſe vantoient de compoſer des boiſſons, qui non ſeulement faiſoient oublier tous les chagrins, mais qui calmoient les plus vives douleurs & les plus grands emportemens de colere. Et il ajoute qu'elles s'en ſervoient encore de ſon tems. Et après lui Euſebe dans le x. Liv. de ſa Préparation Evangelique, dit formellement: *Encore de notre tems les femmes de Diospolis ſavent calmer la triſteſſe & la colere par des potions qu'elles préparent.* Que cela ſoit vrai ou faux, Homere profite admirablement de la reputation de ces femmes d'Egypte, & par la maniere dont il fait ce conte, il fait aſſez connoître que ce ſecret d'Helene n'eſt autre que celui que j'ai dit, comme on va le voir dans la Remarque ſuivante. Ceux qui croyent que c'étoit veritablement quelque ſimple comme la *bugloſe*, qui produiſoit un effet ſi ſurprenant, ne paroiſſent bien éloignez de trouver le ſecret d'Helene.

pas verſé une ſeule larme dans toute la journée quand même ſon pere & ſa mere ſeroient morts, qu'on auroit tué en ſa preſence ſon frere ou ſon fils unique, & qu'il l'auroit vû de ſes propres yeux: telle étoit la vertu de cette drogue [48] que lui avoit donnée Polydamna femme de Thonis Roi d'Egypte, [49] dont le fertile terroir produit une infinité de plantes bonnes & mauvaiſes, [50] & où tous les hommes ſont excellents Medecins, & c'eſt de-là qu'eſt venuë la race de Peon.

Après qu'Helene eut mêlé cette merveilleuſe drogue dans le vin, elle prit la parole, & dit: „ Roi Menelas, & vous jeunes Princes, le „ Dieu ſuprême, le grand Jupiter, mêle la vie „ des hommes de biens & de maux comme il „ lui

48. *Que lui avoit donnée Polydamna femme de Thonis Roi d'Egypte*] Strabon rapporte qu'on diſoit que non loin de Canope il y avoit une ville appellée Thonis où regnoit ce Roi, mari de Polydamna. Mais Herodote raconte que les Prêtres d'Egypte l'avoient aſſuré que ce Thonis étoit le Gouverneur de Canope. Pour moi encore une fois je ſuis perſuadée que c'eſt ici un conte qu'Homere a bâti ſur cette réputation des femmes de Dioſpolis, dont il avoit été inſtruit ſur les lieux, & que quand ce Poëte a feint que cette prétenduë drogue avoit été donnée à Helene par Polydamna, femme du Roi Thonis, il a voulu faire entendre que ce ſecret d'amuſer les hommes & de leur faire oublier leurs maux, eſt l'effet de l'éloquence, de la ſcience de bien conter, qu'il appelle *Polydamna*, c'eſt à dire, *qui dompte toutes choſes*. Et que cette ſcience eſt la femme du Roi *Thonis*, nom formé de l'Egyptien *Thouſt* ou *Thoth*, qui ſignifie *Mercure*, le Dieu de l'éloquence.

49. *Dont le fertile terroir produit*] Tout ceci, qui eſt vrai à la lettre, a perſuadé à beaucoup de gens que le reſte devoit être vrai auſſi, mais ne ſait-on pas que c'eſt là le grand ſecret d'Homere de mêler des veritez avec ſes fictions pour mieux déguiſer ſes menſonges.

50. *Et où tous les hommes ſont excellens Medecins*] Les Egyptiens ont toûjours paſſé pour les plus ſages des hommes, &c.

„ lui plaît, car ſa puiſſance eſt ſans bornes, c'eſt
„ pourquoi jouïſſez preſentement du plaiſir de la
„ table, & divertiſſez-vous à faire des hiſtoires
„ qui puiſſent vous amuſer, je vous donnerai
„ l'exemple, & je vous raconterai une hiſtoire
„ qui ne vous déplaira pas. Il me ſeroit im-
„ poſſible de vous faire ici le détail de tous les
„ travaux du patient Ulyſſe, je vous raconterai
„ ſeulement une entrepriſe qu'il oſa tenter au
„ milieu des Troyens, & dont je ſuis mieux
„ inſtruite que perſonne. [51] Un jour, après s'ê-
„ tre déchiré le corps à coups de verges & s'être
„ couvert de vieux haillons comme un vil eſcla-
„ ve, il entra dans la ville ennemie ainſi dé-
„ guiſé & dans un état bien different de
„ celui où il étoit dans l'armée des Grecs,
„ [52] car

& pour les plus excellens eſprits. Ils ont inventé une infinité de choſes qui leur font honneur. On n'a qu'à lire Herodote. Quoi-qu'ils habitaſſent le païs du monde le plus ſain, ils ne laiſſerent pas d'inventer la Medecine qui ne conſiſtoit d'abord qu'en vomitifs, en lavemens & en regime. Chacun étoit ſon medecin. Enſuite les maladies s'étant augmentées, il y eut une infinité de Medecins de profeſſion, mais ils n'étoient chacun que pour une maladie particuliere, & même pour une ſeule partie du corps humain. L'art de la Medecine s'enrichit enſuite de leurs obſervations & de leurs experiences, c'eſt pourquoi Homere ajoute que de-là eſt venuë la race de Peon.

51. *Un jour après s'être déchiré le corps à coups de verges, & s'être couvert de vieux haillons*] C'eſt donc Ulyſſe qui eſt le premier auteur de ce ſtratageme que pluſieurs grands hommes ont enſuite imité pour ſervir leur patrie, comme un Zopyre, un Megabiſe. Et d'autres pour l'aſſujettir, comme Piſiſtrate qui ſe bleſſa lui même, & ſe mit tout le corps en ſang pour émouvoir le Peuple, & pour le porter à lui donner des gardes contre la violence de ſes ennemis qui l'avoient mis en cet état, mais Solon, qui connut ce ſtratagême, lui dit: *Fils d'Hippocrate, tu repreſentes mal Ulyſſe d'Homere, car tu t'es déchiré le corps pour tromper tes Citoyens, & il ne le fit que pour tromper ſes ennemis.* Plutarque dans la vie de Solon.

„ [52] car il paroiſſoit un veritable mendiant. Il
„ entra donc ainſi dans la ville des Troyens;
„ perſonne ne le reconnut; [53] je fus la ſeule qui
„ ne fus point trompée par ce déguiſement; je
„ lui fis pluſieurs queſtions pour tirer la verité
„ de ſa bouche, mais lui avec ſa fineſſe & ſa
„ ſoupleſſe ordinaire, il évita toûjours de me
„ répondre & de m'éclaircir. [54] Mais après que je
„ l'eus baigné & parfumé d'eſſences, que je lui
„ eus donné des habits & que je l'eus raſſuré par
„ un ſerment inviolable que je ne le découvrirois
„ aux Troyens [55] qu'après qu'il ſeroit retourné
„ dans ſon camp, alors il s'ouvrit à moi & me
„ découvrit de point en point tous les deſſeins
„ des Grecs. Après cette confidence il tua de
„ ſa

52. *Car il paroiſſoit un veritable mendiant*] C'eſt ce que ſignifie proprement *δίκτης*, un *mendiant*, un *gueux* qui demande, *πλωχὸς*, *πτωχὸς*. Quelques-uns en ont fait un nom propre, comme s'il y avoit eû un gueux appellé *Deiſes*, ce qui ne me paroit pas ſi naturel.

53. *Je fus la ſeule qui ne fus point trompée*] Elle reconnut Ulyſſe qu'elle avoit vû pluſieurs fois.

54. *Mais, après que je l'eus baigné & parfumé d'eſſences*] Car ce tranſfuge fut d'abord mené dans le Palais de Priam, & on laiſſa à Helene le ſoin de le bien traiter, dans l'eſperance qu'il s'ouvriroit plûtôt à elle qu'à perſonne & qu'elle tireroit de lui tous les ſecrets des Grecs.

55. *Qu'après qu'il ſeroit retourné dans ſon camp*] C'eſt à dire que quand même elle le découvriroit, ce ne ſeroit qu'après qu'il ſeroit en ſûreté, elle veut l'aſſeurer qu'elle ne le découvriroit point. Il y a beaucoup d'expreſſions ſemblables dans les Livres ſaints, qu'il faut prendre dans le même ſens.

56. *Auxquels il porta toutes les inſtructions qui leur étoient neceſſaires*] Il eſt ridicule d'expliquer ici le mot *φόρτον*, *butin*, comme Heſychius l'a fort bien marqué, Ulyſſe n'étoit point entré à Troye en l'état qu'il faut pour en remporter quelque butin, mais pour obſerver l'état de la ville & pour tâcher d'y découvrir les deſſeins des ennemis. Ainſi *φόρτος* ſignifie ici toutes les inſtructions neceſſaires, tout ce que les Grecs vouloient ſavoir pour faire réüſſir le ſtratagême *qu'ils meditoient.*

„ ſa main un grand nombre de Troyens & re-
„ paſſa dans l'armée des Grecs, [56] auxquels il
„ porta toutes les inſtructions qui leur étoient
„ neceſſaires pour l'execution de leur grand deſ-
„ ſein. En même temps toute la ville retentit
„ des cris & des hurlemens des Troyennes, &
„ moi je ſentis dans mon cœur une ſecrete joie,
„ car entierement changée, je ne deſirois rien
„ tant que de retourner à Lacedemone, [57] & je
„ pleurois ameremcnt les malheurs où la Déeſ-
„ ſe Venus m'avoit plongée, [58] en me menant
„ dans cette terre étrangere, & en me faiſant
„ abandonner mon Palais, ma fille [59] & mon
„ mari, qui en eſprit, en beauté & en bonne
„ mine ne cedoit à aucun homme du monde.

„ Tout

57. *Et je pleurois amerement les malheurs où la Déeſſe Venus m'avoit plongée*] Homere a parlé plus d'une fois dans l'Iliade des larmes qu'Helene avoit verſées après ſon repentir. En voici la confirmation. Si elle avoit perſeveré dans ſa faute, Homere n'auroit eû garde de la mettre dans ſon Poëme, qui n'eſt fait que pour l'inſtruction, ou s'il l'y avoit miſe, il lui auroit donné une fin malheureuſe pour faire déteſter le crime qu'elle avoit commis.

58. *En me menant dans une terre étrangere*] Il y a ici une bienſéance dont je ſuis charmée, & qui n'a pas échappé au bon Archevêque de Theſſalonique. Helene ne nomme ni Pâris ni Troye. Au lieu de dire que c'eſt Pâris qui l'a emmenée, elle dit que c'eſt Venus, & au lieu de dire qu'elle l'a menée à Troye, elle l'a menée dans une terre étrangere. Elle ne peut ſe reſoudre à proferer des noms qui lui ſont devenus ſi odieux.

59. *Et mon mari, qui en eſprit, en beauté & en bonne mine*] Ceci eſt encore fort adroit, Helene ſavoit bien que dans l'infidelité des femmes, ce qui pique le plus les hommes, c'eſt la preference qu'elles donnent à d'autres ſur eux, car c'eſt une marque qu'elles les trouvent mieux faits & plus agreables. Voilà pourquoi elle lui fait ici une belle réparation, en avoüant que celui, qu'elle avoit ſuivi, n'avoit aucun avantage ſur lui, ni du côté de l'eſprit, ni du côté de la beauté & de la bonne mine.

„ Tout ce que vous venez de dire d'Ulyſſe, „ reprit Menelas, eſt vrai dans toutes ſes circonſ„ tances. J'ai connu à fond pluſieurs grands „ perſonnages, [60] j'ai penetré leur cœur & leur „ eſprit, ſources de leurs actions, & j'ai voyagé „ dans pluſieurs contrées, mais jamais je n'ai vû „ un homme tel qu'Ulyſſe, pour le courage, la patience, la prudence, & la force. Quel grand ſervice ne rendit-il pas aux „ Grecs dans le cheval de bois où les principaux „ de l'armée s'étoient enfermez avec moi, portant aux Troyens la ruine & la mort ? Vous „ ſor-

[60]. *J'ai pénetré leur cœur & leur eſprit*] Voilà ce que c'eſt que connoître à fond, c'eſt penetrer le cœur & l'eſprit de ceux que l'on frequente, ſans cela il eſt inutile de converſer avec les hommes.

61. *Et il faut bien croire que c'étoit quelque Dieu qui ſe déclarant*] Ni les anciens Critiques, ni Euſtathe même n'ont compris l'adreſſe & la fineſſe de cette réponſe de Menelas. Les premiers l'ont condamnée ſans raiſon, & le dernier ne l'a pas bien juſtifiée. Helene vient de dire que dans le tems qu'Ulyſſe entra dans Troye, ainſi déguiſé, elle étoit déja changée, & que touchée de repentir, elle ne deſiroit rien avec tant de paſſion que de retourner à Lacedemone. Que répond à cela Menelas? Il n'eſt pas trop perſuadé de la ſincerité de cette converſion, mais il ne veut pas convaincre ſa femme de menſonge, cela ſeroit trop groſſier, ſur-tout après l'avoir repriſe; il ſe contente donc de lui dire ſimplement que quelque Dieu, ami des Troyens, l'avoit apparemment forcée de faire malgré elle ce qu'elle fit bien-tôt après lorſque le cheval de bois fut conſtruit, car elle fit bien des choſes contraires à ces ſentimens. Elle ſortit de la ville avec Deïphobus; elle fit trois fois le tour de ce cheval; elle ſonda ſes embûches cachées; elle fit tout ce qu'elle pût pour ſurprendre les Capitaines qu'elle y ſoupçonnoit enfermez; elle les appella par leur nom, en contrefaiſant la voix de leurs femmes, comme ſi elle avoit été là ſeule avec elles. En un mot, elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ſauver les Troyens & perdre les Grecs. Voilà une grande violence que lui faiſoit ce Dieu de la forcer d'agir ainſi contre ſes deſirs. Il

„ ſortites de la ville pour voir cette machine
„ énorme, [61] & il faut bien croire que c'étoit
„ quelque Dieu qui ſe déclarant contre les Grecs
„ & voulant donner aux Troyens une gloire
„ immortelle, vous força à venir; Deïphobus
„ ſemblable à un Dieu vous accompagnoit; vous
„ fites trois fois le tour de ce cheval; vous portâ-
„ tes trois fois les mains ſur ces embûches ca-
„ chées, comme pour les ſonder; vous appel-
„ lâtes les plus braves Capitaines Grecs en les
„ nommant chacun par. leur nom [62] & en con-
„ trefaiſant la voix de leurs femmes, mais le fils
„ de

y a là une ironie fine, mais très-amere. Au reſte Virgile a ſuivi une autre route dans ce recit qu'il a fait au II. Liv. de l'Eneïde, des circonſtances de la fable du cheval de bois. La ſimplicité de l'Odyſſée ne convenoit pas à la majeſté de l'Eneïde, qui eſt ſur un ton plus fort & plus ſoutenu que celui de l'Odyſſée, & ſur le même ton que l'Iliade. Il n'eſt pas neceſſaire d'avertir que cette fable du cheval de bois eſt fondée ſur ce qu'il y avoit une machine de guerre dont on ſe ſervoit pour abatre les murailles des villes, & qu'on appelloit un *cheval*, comme les Romains en avoient qu'ils appelloient des *beliers*.

62. *Et en contrefaiſant la voix de leurs femmes*] Voici une autorité bien ancienne pour les perſonnes qui ſont habiles dans le dangereux art de contrefaire les autres; elles ont à leur tête la belle Helene qui contrefaiſoit ſi admirablement & ſi parfaitement la voix de toutes les femmes pour peu qu'elle les eût entenduës, qu'elle fut appellée l'*Echo*. On dit que ce fut un preſent que Venus lui fit quand elle épouſa Menelas, afin que ſi ce Prince venoit à être amoureux, elle pût le convaincre & le prendre ſur le fait, en imitant la voix de la perſonne aimée. Mais revenons au paſſage d'Homere où l'on ne laiſſe pas de trouver quelque difficulté. Comment Helene prétendoit-elle tromper ces Officiers en contrefaiſant la voix de leurs femmes? Quelle apparence y avoit il que ces Officiers puſſent croire que leurs femmes fuſſent arrivées depuis le peu de tems qu'ils étoient enfermez dans cette machine? Ce n'eſt pas connoître la nature que de faire ces objections. La voix

„ de Tydée, le divin Ulyſſe & moi, qui étions
„ aſſis au milieu, nous reconnûmes votre voix,
„ & d'abord Diomede & moi nous voulûmes
„ prendre le parti de ſortir l'épée à la main plû-
„ tôt que d'attendre que nous fuſſions déçou-
„ verts; Ulyſſe nous retint & refréna cette im-
„ patience trop imprudente. Tous les autres Ca-
„ pitaines, qui étoient avec nous, demeurerent
„ dans un profond ſilence; le ſeul Anticlus al-
„ loit vous répondre, mais dans le moment [63]
„ Ulyſſe lui portant les deux mains ſur la bou-
„ che, ſauva tous les Grecs, car il la lui ſerra
„ ſi fort, qu'il l'empêcha de reſpirer, juſqu'à ce
„ que la favorable Minerve vous eût emmenée
„ d'un autre côté.

„ [64] Le ſage Telemaque répondit à Menelas:
„ Fils d'Atrée, tout ce que vous venez de dire
„ ne fait qu'augmenter mon affliction; tant de
„ grandes qualitez n'ont pas mis mon pere à
„ couvert d'une fin malheureuſe, & c'eſt en vain
„ que ſon courage invincible a reſiſté à tant de
„ perils. Mais permettez que nous allions nous
„ coucher & que le doux ſommeil vienne ſuſpen-
„ dre

d'une perſonne aimée, ou même ſimplement connuë, peut arracher ſur le moment & par ſurpriſe un mot involontaire avant que la reflexion ſoit venuë, & il y a une infinité d'exemples qui confirment cette verité.

63. *Ulyſſe lui portant les deux mains ſur la bouche, ſauva tous les Grecs, car il la lui ſerra ſi fort, &c.*] Politien, & après lui quelqu'autre encore, ont crû qu'Homere diſoit ici qu'Ulyſſe ſerra ſi fort la bouche à Anticlus, qu'il l'étouſa; ils ont fondé ce ſentiment ſur le temoignage de l'Egyptien Tryphiodore qui vivoit ſous l'Empereur Anaſtaſe, car dans un ouvrage qu'il a fait ſur la priſe de Troye, il dit formellement que cet Anticlus fut étouſé & que ſes compagnons fort affligez l'enterrerent dans une des cuiſſes du cheval. N'eſt-ce pas là un temoignage bien reſpectable, & peut-on rien ima-

„ dre pendant quelques momens nos chagrins &
„ nos inquietudes.

En même temps la divine Helene ordonne à ſes femmes de leur dreſſer des lits ſous un portique, [65] d'étendre à terre les plus belles peaux, de mettre ſur ces peaux les plus belles étoffes de pourpre, de couvrir ces étoffes de beaux tapis, & d'étendre ſur ces tapis des plus belles couvertures; ces femmes obéiſſent, elles ſortent auſſitôt de l'appartement avec des flambeaux & vont dreſſer les lits, & un heraut conduit les deux Princes.

Le fils d'Ulyſſe & le fils de Neſtor coucherent ainſi dans le portique au bout de la cour, & le grand Menelas alla coucher dans ſon appartement au fond de ſon Palais, & Helene pleine de majeſté & de grace ſe coucha près de lui.

L'Aurore n'eut pas plûtôt annoncé le jour, que Menelas ſe leva, prit ſes habits & ſon épée, couvrit ſes beaux pieds de brodequins magnifiques, & s'étant rendu dans l'appartement de Telemaque, il s'aſſit près de ce Prince, & lui parla ainſi: „ Genereux Telemaque, quelle preſſante „ af-

imaginer de plus ridicule? Il ne faut que le vers ſuivant pour détruire cette vaine imagination, puiſqu'Homere ajoute qu'Ulyſſe ne tint les mains ſur la bouche d'Anticlus que juſqu'à ce qu'Helene fût paſſée.

64. *Le ſage Telemaque répondit*] Telemaque a ſenti l'ironie cachée dans la réponſe de Menelas, c'eſt pourquoi pour empêcher les ſuites de cette converſation, qui auroit pû devenir trop aigre, il prend la parole & va à ſon fait.

65. *D'étendre à terre les plus belles peaux*] Dans le dernier Livre de l'Iliade Tom. III. pag. 360. Not. 43. j'ai expliqué la façon de ces lits, & l'uſage de ces peaux, de ces étoffes, de ces tapis & de ces couvertures.

„ affaire vous a amené à Lacedemone & vous a
„ fait expoſer aux perils de la mer? eſt-ce une
„ affaire publique, ou une affaire particuliere?
„ Expliquez-moi le ſujet de votre voyage.

„ Grand Roi, que Jupiter honore d'une pro-
„ tection particuliere, lui répond le ſage Tele-
„ maque, je ſuis venu dans votre Palais pour
„ voir [66] ſi vous ne pourriez point me dire quel-
„ que mot qui me donne quelque lumiere ſur
„ la deſtinée de mon pere. [67] Ma maiſon pe-
„ rit; tout mon bien ſe conſume; mon Palais
„ eſt plein d'ennemis; les fiers Pourſuivans de
„ ma mere égorgent continuellement mes trou-
„ peaux & ils me traitent avec la derniere inſo-
„ lence; c'eſt pourquoi je viens embraſſer vos
„ genoux & vous prier de m'apprendre le mal-
„ heureux ſort de mon pere, ſi vous en avez été
„ témoin, ou ſi vous l'avez appris de quelques
„ voyageurs, car il eſt bien ſûr que ſa mere
„ en le mettant au monde l'a livré à un cruel
„ deſtin. Qu'aucun égard pour moi, ni aucune
„ compaſſion ne vous portent à me menager,
„ dites-moi ſans nul déguiſement tout ce que
„ vous avez vû ou ſû, je vous en conjure; ſi
„ jamais mon pere vous a rendu quelque ſervi-
„ ce,

66. *Si vous ne pourriez point me dire quelque mot qui me donne quelque lumiere ſur la deſtinée de mon pere*] Il faut bien conſerver ici l'idée du mot du texte κλυδὼν, que j'ai déja expliqué, & qui ſignifie un mot dit par hazard, & que l'on regardoit comme une ſorte d'oracle. Cela eſt neceſſaire pour bien entendre la réponſe de Menelas.

67. *Ma maiſon perit; tout mon bien ſe conſume; mon Palais eſt plein d'ennemis*] Ces membres de periode coupez, *inciſa*, ſont convenables à la colere & à la douleur, qui ne permettent pas de faire des periodes arrondies.

68. *O Dieux, ſe peut-il que des hommes ſi lâches*] Il avoit apris à ſes dépens que cela ſe pouvoit, & c'eſt ce qui augmente ſon indignation.

„ ce, ſoit en vous donnant ſes conſeils, ſoit en
„ s'expoſant pour vous aux plus perilleuſes avan-
„ tures ſous les remparts de Troye où vous avez
„ tant ſouffert avec tous les Grecs, temoignez-
„ moi aujourd'hui que vous n'avez pas oublié
„ ſes ſervices, & dites-moi la verité.

Menelas penetré d'indignation de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria, „ [68] O Dieux, ſe peut-
„ il que des hommes ſi lâches prétendent s'em-
„ parer de la couche d'un ſi grand homme! [69]
„ Comme lorſqu'une biche timide prend ſes
„ jeunes faons, encore ſans force & à qui elle
„ donne encore à tetter, & après les avoir por-
„ tez dans le repaire d'un fort lion au milieu
„ d'une forêt, elle ſort pour aller paître ſur les
„ colines & dans des vallons; pendant ce tems-
„ là le lion revient dans ſon antre, & trouvant
„ ces nouveaux hôtes, il les met en pieces; il
„ en ſera de même de ces Pourſuivants, U-
„ lyſſe revenu, contre leurs eſperances, les met-
„ tra tous à mort. Grand Jupiter, & vous Mi-
„ nerve & Apollon, faites qu'Ulyſſe tombe tout
„ à coup ſur ces inſolents, tel qu'il étoit lorſ-
„ qu'au milieu de la belle ville de Lesbos,
„ [70] deffié à la lutte par le vaillant Roi Philo-
„ me-

69. *Comme lorſqu'une biche timide prend ſes jeunes faons encore ſans force*] Telemaque avoit demandé à Menelas quelque mot ſur la deſtinée de ſon pere κληδόνα, un mot qui ſoit pour lui comme un oracle. Et Menelas, échauffé par l'indignation que lui donne l'inſolence des Pourſuivants, prophetiſe & rend une eſpece d'oracle. *Comme lors qu'une biche timide*, dit il, *prend ſes jeunes faons, &c.* L'indignation tient ſouvent lieu de fureur divine, & fait prononcer des choſes qui ne paroiſſent d'abord que des ſouhaits, & que l'évenement juſtifie enfin comme de veritables oracles. Voilà quelle eſt la beauté cachée dans cette réponſe de Menelas.

70. *Deffié à la lutte par le vaillant Roi Philomelides*] C'étoit

„ melides, il le terraſſa, & réjouït par ſa victoi-
„ re tous les Grecs ſpectateurs de ſon combat.
„ Ah! ces lâches periroient bientôt & feroient
„ des nôces bien funeſtes. Mais, Prince, ſur ce
„ que vous ſouhaitez de moi, [71] je ne biaiſerai
„ point & je ne vous tromperai point. Je vous
„ dirai ſincerement ce que j'ai appris d'un Dieu
„ marin qui ne dit jamais que la verité; je ne
„ vous celerai rien de tout ce que j'ai entendu
„ de ſa bouche.

„ A

un Roi de Lesbos qui deffioit à la lutte tous les étrangers qui arrivoient dans ſon Iſle. Euſtathe refute ici avec beaucoup de raiſon la ridicule tradition, qui diſoit que ce Roi Philomelides étoit Patrocle même, parce qu'il étoit fils de Philomela. Outre que l'analogie ne le ſouffre point, car de Philomela on ne fera jamais *Philomelides*, & que d'ailleurs jamais Homere n'a tiré ſes *patronymiques* du nom des meres, la Raiſon y répugne encore davantage, car comment les Grecs ſe ſeroient-ils réjoüis de la défaite de Patrocle, qui étoit ſi honnête homme & l'intime ami d'Achille?

71. *Je ne biaiſerai point*] C'eſt proprement ce que ſignifient ces mots, οὐκ ἐγὼ ἄλλα παρὲξ ἐρέουσα πραπίδων, c'eſt pour éviter de dire ce qu'on ſait, prendre des détours, & dire des choſes fardées au lieu de dire la verité.

72. *Car les Dieux veulent que nous nous ſouvenions toûjours de leurs commandemens*] Voilà un beau précepte, il ſemble qu'Homere avoit lû cet ordre de Dieu, *cuſtodite mandata mea*, qui eſt ſi ſouvent repeté dans l'Ecriture. Or le premier commandement de la Loi naturelle c'eſt d'honorer Dieu & de lui offrir des ſacrifices.

73. *Il y a une certaine Iſle, qu'on appelle le* Phare, *elle eſt éloignée d'une des embouchures de ce fleuve d'autant de chemin qu'on peut faire en un jour un vaiſſeau*] Homere étoit trop ſavant en Geographie pour ne pas ſavoir que de ſon tems l'Iſle du Phare n'étoit éloignée de l'embouchure de Canope que de ſix vings ſtades, mais comme il avoit ouï dire que le Nil, à force de trainer du ſable & du limon, avoit par ſucceſſion de tems beaucoup augmenté le Continent par ſes alluvions, il a voulu faire croire qu'anciennement & du tems de Menelas cette Iſle étoit plus éloignée de la terre & plus avant dans la mer; il a même tellement exageré cette diſtance qu'il a dit qu'elle étoit tout ce que pouvoit faire

de

„ A mon retour de Troye les Dieux bien loin
„ de favoriſer l'impatience que j'avois d'arriver
„ dans mes Etats, me retinrent en Egypte, par-
„ ce que je ne leur avois pas offert les hecatom-
„ bes que je leur devois, [72] car les Dieux veu-
„ lent que nous nous ſouvenions toûjours de
„ leurs commandemens & que nous leur ren-
„ dions nos hommages. Dans la mer d'Egypte,
„ vis-à-vis du Nil, [73] il y a une certaine Iſle
„ qu'on appelle le *Phare*, elle eſt éloignée d'u-
„ ne

de chemin en un jour un vaiſſeau & par un bon vent, c'eſt à-dire, qu'il la fait dix ou douze fois plus grande qu'elle n'eſt, car un vaiſſeau peut faire en un jour & une nuit quatorze ou quinze cens ſtades quand il a le vent bon. Homere, pour rendre ſa narration plus merveilleuſe, a donc déguiſé la verité, en s'accommodant à ce qu'il avoit ouï dire des embouchures du Nil & de ſes alluvions. Jamais cette Iſle n'a été plus éloignée du Continent qu'elle l'eſt aujourd'hui, & en voici une preuve bien certaine; c'eſt que ſi elle eût été éloignée du Continent de quatorze cens ſtades du tems de Menelas, & qu'en deux cens cinquante ou ſoixante ans qu'il y a du tems de Menelas au tems d'Homere, elle s'en fût rapprochée juſqu'à ſix-vingts, les alluvions auroient augmenté le Continent de douze cens quatre vingts ſtades dans cet eſpace de tems; & par cette raiſon, depuis Homere juſqu'à nous, le Continent auroit été ſi fort pouſſé, que cette Iſle du Phare ſe trouveroit aujourd'hui bien éloignée de la mer. Il n'eſt pas même poſſible, comme l'a fort bien remarqué Bochart, que le Nil ait jamais augmenté le Continent par ſes alluvions, car l'agitation de la mer auroit toûjours diſſipé plus de ſable & plus de limon que le fleuve n'auroit pû en apporter. Et le même Bochart le prouve par un fait qui eſt ſans réplique. C'eſt que cette Iſle du Phare n'eſt éloignée que de ſept ſtades, ou huit cens ſoixante & quinze pas d'Alexandrie, qui eſt vis à vis ſur le rivage de la mer à une embouchure du Nil, & cette diſtance eſt aujourd'hui la même qu'elle étoit il y a deux mille ans; le Nil n'a pas augmenté le Continent d'un pouce. Ce n'eſt donc point par ignorance qu'Homere a péché, mais il s'eſt accommodé à un bruit commun, & il a beaucoup augmenté cette diſtance, τῷ μυθώδει χάριν, *pour la fable*, comme dit Strabon dans ſon 1. Liv.

„ ne des embouchures de ce fleuve d'autant de
„ chemin qu'en peut faire en un jour un vaiſſeau
„ qui a le vent en pouppe; cette Iſle a un bon
„ port, d'où les vaiſſeaux ſe mettent commodé-
„ ment en mer [74] après y avoir fait de l'eau.
„ Les Dieux me retinrent là vingt jours entiers,
„ [75] ſans m'envoyer aucun des vents qui ſont
„ neceſſaires pour ſortir du port, & qui accom-
„ pagnent heureuſement les vaiſſeaux qui font
„ voile. Mes proviſions étoient déja preſque
„ toutes conſumées, le courage de mes compa-
„ gnons abbatu, & j'étois perdu ſans reſſource,
„ ſi une Déeſſe n'eût eu compaſſion de moi. Ei-
„ dothée, fille de Protée Dieu marin, touchée
„ de l'état malheureux où elle me voyoit, vint
„ à ma rencontre comme j'étois ſeparé de mes
„ compagnons, qui diſperſez dans l'Iſle, pê-
„ choient à la ligne, [76] car la faim les portoit à
„ ſe ſervir de tous les aliments que la fortune
„ leur preſentoit. Cette Déeſſe s'approchant de
„ moi, m'adreſſe la parole, & me dit, Etran-
„ ger, [77] eſt-ce folie, negligence ou deſſein for-
„ mé

74. *Après y avoir fait de l'eau*] Ce n'étoit pas de l'eau qu'on prenoit dans l'Iſle, mais de l'eau qu'on alloit chercher dans le Continent voiſin, de l'eau du Nil, & que l'on chargeoit facilement ſur les vaiſſeaux à cauſe de la commodité du port.

75. *Sans m'envoyer aucun des vents qui ſont neceſſaires pour ſortir du port*] Il dit *aucun des vents*, parce que comme le port a deux entrées, & par conſéquent deux iſſuës, on en pouvoit ſortir & par le vent du levant & par celui du couchant.

76. *Car la faim les portoit à ſe ſervir de tous les aliments*] Menelas excuſe ſes compagnons de ce qu'ils pêchoient à la ligne, parce que du tems de la guerre de Troye les gens de guerre ne mangeoient point de poiſſon. Il n'y avoit que la faim qui pût les réduire à cette nourriture.

77. *Eſt-ce folie, negligence, ou deſſein formé?*] Voilà les trois ſour-

„ mé qui vous retiennent dans la triſte ſituation
„ où vous êtes, & prenez-vous plaiſir à être
„ malheureux ? Pourquoi demeurez-vous ſi long-
„ temps dans cette Iſle ſans trouver aucune fin
„ à vos travaux ? Cependant vos compagnons
„ perdent tout courage.

„ Elle parla ainſi, & frappé d'admiration, je
„ lui répondis : Grande Déeſſe, car il eſt aiſé
„ de voir que je parle à une Divinité, [78] je ne
„ m'arrête point ici volontairement, il faut ſans
„ doute que j'aye offenſé les Immortels qui ha-
„ bitent les cieux ; mais, puiſque vous êtes ſi
„ bonne & ſi genereuſe, dites-moi, je vous prie,
„ quel Dieu me retient dans cette Iſle deſerte &
„ me ferme tous les chemins de la vaſte mer ;
„ & enſeignez-moi les moyens de retourner dans
„ ma patrie. J'eſpere qu'appaiſé par mes ſacri-
„ fices, il voudra bien me laiſſer partir.

„ Etranger, me repartit la Déeſſe, je ne vous
„ déguiſerai rien, & je vous dirai tout ce que je
„ ſai : Un vieillard marin de la race des Im-
„ mortels, & toûjours vrai dans ſes réponſes,
„ vient

ſources de l'oubli de nos devoirs. *Folie ; ſotiſe*, nous n'avons pas l'Eſprit d'en connoître la neceſſité & l'importance ; *negligence*, nous en connoiſſons la neceſſité, mais elle ne fait pas aſſez d'impreſſion ſur notre eſprit vain & leger, nous negligeons de les remplir, & nous remettons de jour à autre. Enfin *deſſein formé*, nous connoiſſons la neceſſité de ces devoirs, nous ſavons qu'il ſeroit mieux de les ſuivre & de nous tirer de cet état, mais malgré tout cela, trompez par nos paſſions, nous voulons y demeurer. C'eſt volontairement & de propos déliberé que nous y demeurons, & nous y prenons plaiſir. Cela me paroît bien approfondi & digne d'un grand Philoſophe.

78. *Je ne m'arrête point ici volontairement*] Menelas ne répond qu'à la derniere queſtion, & par cette ſeule reponſe il repond auſſi aux deux autres, car dès qu'il eſt retenu là malgré lui, on ne peut plus l'accuſer de folie ni de negligence, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué.

„ vient tous les jours ſur ce rivage; c'eſt Protée
„ l'Egyptien, qui connoît les profondeurs de
„ toutes les mers, & qui eſt comme le principal
„ Miniſtre de Neptune; c'eſt de lui que j'ai re-
„ çu le jour; ſi vous mettant en embuſcade,
„ vous pouvez le ſurprendre, il vous dira la
„ route que vous devez tenir, & vous enſeigne-
„ ra les moyens de retourner dans votre patrie;
„ il vous apprendra même, ſi vous voulez, tout
„ le bien & tout le mal qui eſt arrivé chez vous
„ pendant votre abſence depuis que vous êtes
„ parti pour ce voyage ſi long & ſi perilleux.

„ Mais, divine Nymphe, je ne puis rien ſans
„ votre ſecours, lui répondis-je, enſeignez-moi,
„ je vous prie, quelles ſortes d'embuches il faut
„ dreſſer à ce Dieu marin, afin qu'il ne puiſſe
„ les prévoir pour les éviter. Car il eſt bien dif-
„ ficile à un mortel de ſurprendre un Dieu.

„ La Déeſſe exauça ma priere, & me dit, Je
„ vais vous enſeigner la maniere dont vous de-
„ vez vous conduire, prenez bien garde de ne
„ pas l'oublier. Tous les jours, à l'heure que
„ le Soleil parvenu au plus haut des cieux en-
„ flamme l'air de ſes rayons, ce Dieu, qui eſt
„ tou-

79. *Sort des antres profonds de la mer aux ſouffles du Zephyre, & tout couvert d'algue & d'écume*] Homere repréſente ici Protée ſortant des antres de la mer agitée par le Zephyre, & tout couvert de l'écume que l'agitation cauſe ſur la ſurface des flots, & c'eſt ce qu'il peint fort bien par ces mots, μελαίνῃ φρικὶ καλυφθείς, car φρὶξ eſt proprement l'écume que le vent excite ſur la ſurface des ondes quand il commence à ſouffler. Φρὶξ ὁ ὑπιπολάζων τῷ κύματι ἀφρὸς ὅταν ἔρχηται ἀνεμος πνεῖν, Heſych. Pour le faire mieux entendre j'ai mis *tout couvert d'algue & d'écume*, car ce mouvement que fait l'écume, aſſemble auſſi beaucoup d'algue qu'il pouſſe vers le bord.

80. *Car pour vous échaper il ſe metamorphoſera en mille manieres, il prendra la forme de tous les animaux les plus feroces*] Il

„ toûjours vrai dans ſes réponſes, [79] ſort des
„ antres profonds de la mer aux ſouffles du Ze-
„ phyre, & tout couvert d'algue & d'écume, il
„ va ſe coucher dans des grottes fraîches & char-
„ mantes. Quantité de monſtres marins, peu-
„ ples de la Déeſſe Amphitrite, ſortent auſſi des
„ abymes de la mer, vont ſe repoſer tout au-
„ tour de lui; & rempliſſent ces grottes d'une
„ odeur de marine que l'on ne peut ſupporter.
„ Demain dès que l'Aurore commencera à pa-
„ roître, je vous cacherai dans ces grottes; ce-
„ pendant ayez ſoin de choiſir trois des plus bra-
„ ves & des plus déterminez de vos compa-
„ gnons qui ſont ſur vos vaiſſeaux. Je vais vous
„ découvrir toutes les ruſes & tous les ſtratage-
„ mes dont ce Dieu ſe ſervira contre vous. A
„ ſon arrivée il commencera par compter & fai-
„ re paſſer en revûë devant lui tous ſes monſ-
„ tres; quand il les aura tous vûs & bien
„ comptez, il ſe couchera au milieu de ſon
„ troupeau. Lorſque vous le verrez aſſoupi,
„ rappellez toutes vos forces & tout votre cou-
„ rage, & vous jettant tous ſur lui, ſerrez le
„ très-étroitement malgré ſes efforts, [80] car pour
„ vous

s'agit ici de trouver les raiſons de cette fiction, & ſur quoi Homere a imaginé un Dieu marin capable de tous ces changemens, car il ne faut pas penſer que ce ſoit une fable toute pure, & que ce Poëte n'ait voulu que déſigner par-là la matiere premiere qui ſubit toutes ſortes de changemens, ou que donner un emblême de l'amitié qui ne doit paroître ſûre qu'après qu'on l'a éprouvée ſous toutes les formes. Ce ſont-là de vaines ſubtilitez & des ſonges creux; *car*, comme Strabon nous en a avertis plus d'une fois, *ce n'eſt pas la coûtume d'Homere de n'attacher à aucune verité ces fables puériles.* Il a ajouté, *la fable a des faits certains pour rendre par-là ſa narration plus agreable, comme un orfévre ajoûte l'or à un ouvrage d'argent.* Pour bien démêler le myſtere merveilleux de cette fiction, il faut d'abord trouver le vrai qui en eſt le

„ vous échaper il ſe metamorphoſera en mille
„ manieres; il prendra la figure de tous les ani-
„ maux les plus feroces. Il ſe changera auſſi en
„ eau; il deviendra feu; que toutes ces formes
„ affreuſes ne vous épouvantent point & ne vous
„ obligent point à lâcher priſe, au contraire liez-
„ le & le retenez plus fortement. [81] Mais dès
„ que revenu à la premiere forme, où il étoit
„ quand il s'eſt endormi, il commencera à vous
„ interroger, alors n'uſez plus de violence.
„ Vous

le fondement, & enſuite nous verrons facilement le menſonge dont il l'a enveloppé ſelon ſa coutume. Diodore écrit que les Grecs avoient imaginé toutes ces differentes metamorphoſes de Protée, ſur ce que les Rois d'Egypte portoient d'ordinaire ſûr la tête des muffles de lion, de taureau ou de dragon pour marques de la Roïauté, quelquefois même des arbres, d'autres fois du feu, &c. tant pour s'orner que pour imprimer la terreur & une crainte religieuſe dans l'eſprit de ceux qui les voyoient. Mais rien n'eſt plus mal imaginé ni plus frivole. Aujourd'hui nous pouvons mieux connoître que Diodore le fondement de cette fable par le ſecours de nos Livres ſaints. Demêlons donc la verité & le menſonge. Le vrai eſt qu'il y avoit à Memphis un Roi appellé Protée qui avoit ſuccedé à Pheron, voilà la premiere verité; la ſeconde, qui n'eſt pas moins conſtante, c'eſt que l'Egypte étoit le païs des plus habiles Enchanteurs qui operoient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Ecriture ſainte que les Enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moïſe, que par leurs enchantemens ils changerent une verge en ſerpent comme avoit fait ce grand ſerviteur de Dieu, qu'ils convertirent comme lui l'eau en ſang; qu'ils couvrirent comme lui de grenouilles toute la terre d'Egypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas étant à Canope, alla conſulter un de ces Enchanteurs qui ſe mêloient de prédire l'avenir. Et voilà le fondement qu'Homere a trouvé & ſur lequel il a bâti ſa fable, qu'il a attachée enſuite à un nom connu, à Protée, dont il fait un Dieu de la mer, & à qui il donne des monſtres marins à conduire, & auquel il impute tous ces changemens, par rapport à tous les prodiges qu'operoient les Enchanteurs. Voilà donc le vrai & la fable qui lui ſert d'enveloppe, ſenſiblement démêlez, & voilà la fé-

rare

„ Vous n'aurez qu'à le délier & à lui demander qui eſt le Dieu qui vous pourſuit ſi cruellement.

„ En achevant ces mots, elle ſe plongea dans „ la mer ; les flots firent un grand bruit & ſe „ blanchirent d'écume. Sur l'heure même je re„ pris le chemin de mes vaiſſeaux, qui étoient „ retirez ſur le ſable, & en marchant mon cœur „ étoit agité de differents penſers. Quand je fus „ arrivé à ma flotte, nous préparâmes le ſouper, „ &

paration des deux métaux, de l'or & de l'argent qu'Homere employe. Euſtathe rapporte qu'il y a eû des Anciens qui ont été dans ce ſentiment, que Protée étoit un faiſeur de prodiges. *Quelques-uns*, dit-il, *ont pris ce Protée pour un de ces faiſeurs de prodiges*, τῶν θαυματοποιῶν. Et je m'étonne que cette vûë ne l'ait pas conduit à la ſource de la verité. On dira peut-être que les Enchanteurs, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, operoient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les operoit ſur lui-même, mais outre que la fable ne rend pas toûjours les veritez telles qu'elle les a priſes, peut-on douter que ces Magiciens, qui faiſoient des choſes ſi ſurprenantes hors d'eux, n'en fiſſent auſſi ſur eux-mêmes qui n'étoient pas moins prodigieuſes, & qu'ils ne ſe fiſſent voir ſous differentes formes très capables d'effraïer, puiſque, parmi les Grecs, qui certainement dans cet Art magique, n'auroient été tout au plus que les apprentifs des Egyptiens, il s'en eſt trouvé qui ont operé ſur eux-mêmes des prodiges de cette nature. Euſtathe rapporte l'exemple de Calliſthene Phyſicien, qui, quand il vouloit, paroiſſoit tout en feu, & ſe faiſoit voir ſous d'autres formes qui étonnoient les ſpectateurs. Il en nomme encore d'autres qui s'étoient rendu celebres, comme un certain Xenophon, un Scymnus de Tarente, un Philippide de Syracuſe, un Heraclite de Mitylene, &c. Je ne croi pas qu'il puiſſe reſter le moindre doute ſur cette fable, d'autant plus même que les anciens Scholiaſtes ont écrit que ces φῶκαι, ces monſtres marins de Protée étoient des animaux dont on ſe ſervoit pour les enchantemens & pour les operations de la magie.

81. *Mais dès que revenu à la premiere forme où il étoit*] Cela eſt fondé ſur ce que les Enchanteurs ne rendoient leurs réponſes qu'après avoir étonné par leurs preſtiges l'imagination de ceux qui les conſultoient.

„ & la nuit venuë nous nous couchâmes ſur le
„ rivage. Le lendemain à la pointe du jour,
„ après avoir fait mes prieres aux Dieux, je me
„ mis en chemin pour me rendre au même lieu
„ où la Déeſſe m'avoit parlé, & je menai avec
„ moi trois de mes compagnons les plus hardis
„ pour tout entreprendre & dont j'étois le plus
„ aſſuré.

„ Cependant la Nymphe, qui s'étoit plongée
„ dans la mer, en ſortit portant avec elle quatre
„ peaux de veaux marins qui ne venoient que
„ d'être dépouillez, c'étoit la ruſe qu'elle avoit
„ imaginée pour tromper ſon pere. En même
„ temps elle creuſa dans le ſable une eſpece de
„ caverne où elle ſe tint, en nous attendant;
„ nous arrivons auprès d'elle; elle nous place &
„ nous met ſur chacun une de ces peaux qu'elle
„ avoit apportées. Voilà donc notre embuſca-
„ de dreſſée, mais une embuſcade inſupportable
„ & où nous ne pouvions durer, car l'odeur
„ empoiſonnée de ces veaux marins nous ſuf-
„ foquoit. Eh, qui eſt-ce qui pourroit ſe tenir
„ long-temps dans une peau de monſtre marin?
„ Mais la Déeſſe nous ſauva, en s'aviſant d'un
„ remede qui nous fut d'un très-grand ſecours.
„ [82] Elle nous mit à chacun dans les narines une
„ goutte d'ambroſie, qui répandant une odeur
„ celeſte, ſurmonta bien-tôt celle des veaux
„ marins. Nous demeurâmes en cet état toute
„ la matinée avec tout le courage imaginable.
„ Cependant les monſtres marins ſortent de la
„ mer en foule & ſe couchent le long du rivage.

„ Sur-

82. *Elle nous mit à chacun dans les narines une goutte d'ambroſie.*] Euſtathe dit fort bien que cette ambroſie fut l'eſperance qu'elle leur donna, que par ce moyen ils viendroient à bout de leurs

„ Sur le midi le Dieu marin ſortit de la mer,
„ & trouva ſon troupeau en bon état, car il vi-
„ ſita tous ſes monſtres les-uns après les autres
„ & les compta. Il nous paſſa en revûë avec
„ eux, ſans entrer dans le moindre ſoupçon que
„ ce fût une embuche. Il ſe couche au milieu;
„ nous ne le vîmes pas plûtôt aſſoupi, que nous
„ nous jettâmes tous ſur lui avec des cris épou-
„ ventables & nous le ſerrâmes très-étroitement
„ entre nos bras; le vieillard n'oublia pas en cet-
„ te occaſion ſon art ordinaire; il ſe changea
„ d'abord en un énorme lion; il prit enſuite la
„ figure d'un dragon horrible; il devint leopard,
„ ſanglier, il ſe changea en eau; enfin il nous
„ parut comme un grand arbre.

„ A tous ces changemens nous le ſerrions en-
„ core davantage ſans nous épouvanter, juſqu'à
„ ce qu'enfin las de ſes ruſes, il nous queſtion-
„ na le premier; Fils d'Atrée, me dit-il, quel
„ Dieu vous a ſuggeré ce conſeil & vous a don-
„ né le moyen de me prendre dans vos pieges?
„ Que deſirez-vous de moi?

„ Alors, le lâchant & n'uſant plus de violen-
„ ce, je lui répondis avec reſpect, Divinité de
„ la mer, pourquoi me faites-vous ces queſtions
„ pour éviter de me répondre? vous n'ignorez
„ pas les maux qui me preſſent; vous ſavez que
„ je ſuis retenu dans cette Iſle, & que je ne puis
„ trouver le moyen d'en ſortir; mon cœur ſe
„ conſume de douleur & d'impatience. Dites-
„ moi donc, je vous prie, car rien n'eſt caché
„ aux Dieux, dites-moi qui eſt le Dieu qui me
„ re-

leurs deſſeins & retourneroient dans leur patrie. Qu'eſt-ce que l'eſperance ne fait pas ſupporter? & y a-t-il une plus douce ambroſie?

„ retient ici malgré moi, & qui me ferme les
„ chemins de la vaſte mer, & enſeignez-moi le
„ moyen de m'en retourner dans ma patrie.
„ [83] Vous deviez avant toutes choſes, me ré-
„ pondit le Dieu marin, offrir vos ſacrifices à
„ Jupiter & à tous les autres Dieux, & ne vous
„ embarquer qu'après vous être acquité digne-
„ ment de ce devoir. C'étoit le ſeul moyen de
„ retourner heureuſement dans vos Etats ; le
„ Deſtin inflexible ne vous permet de revoir vos
„ amis, votre Palais & votre chere patrie, [84]
„ que vous ne ſoyez retourné encore dans le
„ fleuve Egyptus qui deſcend de Jupiter, & que
„ vous

83. *Vous deviez avant toutes choſes, me repondit le Dieu marin, offrir vos ſacrifices à Jupiter, &c.*] Voilà comme Homere recommande toûjours la pieté, en faiſant entendre qu'aucune action ne peut être heureuſe ſi avant que de la commencer on n'a fait ſes prieres & ſes ſacrifices. C'eſt ce que Pythagore a enſeigné après Homere, *ne commence jamais*, dit-il, *à mettre la main à l'œuvre qu'après avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.* Sur quoi on peut voir l'admirable Commentaire d'Hieroclès, Tom. II. pag. 174.

84. *Que vous ne ſoyez retourné encore dans le fleuve Egyptus qui deſcend de Jupiter.*] Homere appelle non ſeulement les torrens, mais généralement tous les fleuves, *διιοτρεφεας, deſcendus de Jupiter*, parce que les pluyes les groſſiſſent. Mais, comme le remarque Strabon, ce qui eſt une épithete commune par quelque ſorte de convenance, peut être une épithete particuliere affectée ſingulierement à un ſeul à qui elle convient preferablement à cauſe de ſon excellence. C'eſt ainſi qu'Homere appelle le Nil *deſcendu de Jupiter* d'une maniere qui lui eſt abſolument propre, car l'accroiſſement du Nil, qui fait la fertilité de l'Egypte, que pour cette raiſon on a fort bien appellée le *don du Nil*, vient des pluyes qui tombent en Ethiopie depuis le ſolſtice d'été juſqu'à l'équinoxe d'automne ; le Nil croît pendant tout ce tems-là, & décroît enſuite. Homere eſt donc le premier qui a connu la veritable raiſon de cette inondation du Nil. Cependant je voi que le ſavant Caſaubon en a douté : *Je ne ſai pas*, dit-il,

„ vous n'ayez offert des hecatombes parfaites
„ aux Dieux immortels qui habitent l'Olympe;
„ alors ſeulement les Dieux vous accorderont
„ cet heureux retour que vous deſirez avec tant
„ d'ardeur & d'impatience.

„ Il dit, & mon cœur fut ſaiſi de douleur &
„ de triſteſſe, parce que ce Dieu m'ordonnoit
„ [85] de rentrer dans le fleuve Egyptus dont le
„ chemin eſt difficile & dangereux, mais faiſant
„ effort ſur moi-même & ſurmontant mon cha-
„ grin, je lui répondis, Sage vieillard, j'execu-
„ terai vos ordres. Mais avant que je me ſe-
„ paré de vous, dites-moi, je vous prie, ſans
„ me

il *, *ſi nous devons accorder que les pluyes ſoient la veritable cauſe de la cruë du Nil. Pourquoi le Nil ſeroit-il le ſeul à qui cela arriveroit? Voilà pourquoi les plus ſavans hommes de notre ſiecle croient que cette cruë vient de quelque cauſe ſouterraine, & ils donnent cette raiſon, qu'à Delos il y a une fontaine appellée* Inope, *qui croît comme le Nil, c'eſt pourquoi elle eſt même appellée un écoulement du Nil. Dira-t-on que cette cruë de l'Inope vient auſſi des playes, qui ſont alors ou nulles ou très-peu conſiderables?* Ce doute pouſſé ſi loin fait certainement honneur à ce mot d'Horace,

..... *Fontium qui celat origines*
Nilus.

Le Nil qui cache ſes ſources. Mais je croi que ce doute ne ſubſiſte plus, & que l'opinion d'Homere, confirmée par le rapport des voyageurs de ces derniers tems, a été enfin généralement ſuivie.

85. *De rentrer dans le fleuve Egyptus dont le chemin eſt difficile & dangereux*] Homere a ſi parfaitement connu les lieux dont il parle, que les Geographes, qui ſont venus long-tems après lui, & qui les ont ſoigneuſement obſervez pour les décrire, ne les ont pas marquez plus exactement. Strabon nous dépeint la mer qui eſt entre le Phare & Alexandrie comme une mer très-difficile, car outre que l'iſſuë du port eſt fort étroite, elle eſt pleine de roches, les unes cachées ſous les eaux & les autres élevées ſur la ſurface qui irritent les flots qui viennent de la haute mer. D'ailleurs le port étoit gardé

* *Dans ſes Remarques ſur le 17. Liv. de Strabon.*

„ me rien déguiſer, ſi tous les Grecs que nous
„ quittâmes Neſtor & moi à notre départ de
„ Troye, ſont arrivez heureuſement dans leur
„ patrie, ou s'il y en a quelqu'un qui ſoit mort
„ ſur ſes vaiſſeaux ou entre les mains de ſes amis,
„ après avoir terminé une ſi cruelle guerre.

„ Fils d'Atrée, me répond le Dieu, pourquoi
„ me faites-vous toutes ces queſtions? il n'eſt pas
„ neceſſaire que vous ſachiez tout ce qui s'eſt
„ paſſé; votre curioſité vous coûteroit cher, &
„ vous ne pourriez le ſavoir ſans verſer bien
„ des larmes. [86] Pluſieurs ſont morts, pluſieurs
„ autres ſont échappez. Vous avez perdu deux
„ Generaux dans le voyage, car je ne vous parle
„ point des pertes que vous avez faites dans les
„ combats, vous y étiez preſent; un autre de
„ vos Generaux, encore plein de vie, eſt retenu
„ dans la vaſte mer. Ajax fils d'Oïlée a peri
„ malheureuſement avec ſa flotte, car ſon vaiſ-
„ ſeau ayant été briſé par la tempête, comme
„ il

dé par des bouviers accoutumez au brigandage, qui détrouſſoient les paſſans. Voilà pourquoi Menelas avoit raiſon de trouver ce chemin difficile & dangereux.

86. *Pluſieurs ſont morts, pluſieurs autres ſont échapez. Vous avez perdu deux Généraux*] En quel état ſe trouve Telemaque qui entend tout ceci! & avec quel art Homere par ce recit remplit ſon cœur tantôt de crainte tantôt d'eſperance, & le tient ainſi en ſuſpens ſans l'éclaircir du ſort de ſon pere!

87. *Neptune le pouſſa ſur les roches Gyrées*] Les roches appellées *Gyræ* & *Charades* étoient près du promontoire de l'Eubée, lieu très-dangereux; & c'eſt ce qui avoit fait donner à ce promontoire le nom de *Capharée* du Phenicien *Capharus*, qui ſignifie un *écueil le briſeur*, *ſcopulus contritor*, ſelon la remarque de Bochart.

88. *Neptune, qui entendit cette impieté*] Il y a dans le texte, *Neptune l'entendit proferer ces grandes choſes.* Les Anciens appelloient *grand* tout ce qui eſt fier, ſuperbe & hautain. Ils avoient

„ il luttoit contre les flots, [87] Neptune le pouſ-
„ ſa ſur les roches Gyréenes & le tira de ce
„ grand peril; il auroit évité la mort malgré la
„ haine de Minerve, s'il n'eût prononcé une
„ parole trop ſuperbe qui le fit perir; il dit que
„ par ſes ſeules forces il s'étoit tiré de ces gouf-
„ fres malgré les Dieux. [88] Neptune, qui en-
„ tendit cette impieté, prit ſon redoutable tri-
„ dent, & en frappa la roche ſur laquelle ce
„ Prince étoit aſſis. La moitié de la roche de-
„ meura ferme ſur ſes racines, & l'autre moitié
„ ſe détachant comme une montagne, tomba
„ dans la mer, & le précipita avec elle dans ſes
„ abymes. [89] Voilà la mort malheureuſe dont
„ il perit, enſeveli dans les ondes. Le Roi vo-
„ tre frere échappa de cette tempête avec ſes
„ vaiſſeaux, car Junon lui prêta ſon ſecours;
„ mais comme il étoit prêt d'aborder au pro-
„ montoire de Malée, un tourbillon de vent
„ emporta ſes navires & les pouſſa à l'extremité
„ du

avoient raiſon, car tout ce qui eſt hautain & ſuperbe eſt trop grand pour les hommes qui ſont ſi petits.

89. *Voilà la mort malheureuſe dont il perit*] Il y a dans le Grec, *ainſi périt-il après avoir bû l'eau ſalée*,

Ὣς ὃ μὲν ἐνθ' ἀπόλοιτο ἐπεὶ πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ.

Et Euſtathe nous avertit que les Anciens ont remarqué que ce vers ne ſe trouvoit dans aucune édition, parce qu'il eſt trop ſimple, & qu'ils s'étonnoient comment Ariſtarque avoit oublié de marquer qu'il devoit être rejetté. *En effet*, ajoute-t-il, *ce vers eſt d'une trop grande ſimplicité, non par les termes, mais par le ſens, & il ne convient point à un Dieu comme Protée de traiter une avanture ſi funeſte avec cette ſorte de plaiſanterie, car c'eſt un trait qui n'a rien de ſerieux & qui n'eſt que plaiſant, de dire après qu'il eut bû l'eau ſalée. Ce qui eſt ici hors de propos.* Je ne ſai ſi ces Critiques ont tout-à-fait raiſon, & ſi Ariſtarque ne peut pas être très-bien juſtifié d'avoir conſervé ce vers, il ſavoit que πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ, *boire l'eau ſalée*, eſt une phraſe poëtique pour dire *être noyé, être enſeveli dans les ondes.*

„ du golphe [90] dans ce coin de terre qu'habitoit
„ autrefois Thyeſte, & où Egiſthe regnoit alors.
„ Quoi qu'il fût encore éloigné de Lacedemo-
„ ne, il ne laiſſa pas de ſe regarder comme heu-
„ reuſement arrivé dans ſa patrie. Les Dieux
„ calmerent les vents, il deſcendit de ſon vaiſ-
„ ſeau, & embraſſant la terre de cette chere pa-
„ trie qu'il revoyoit avec tant de plaiſir, il verſa
„ des larmes de joie. Il fut d'abord apperçu
„ par une ſentinelle que le traître Egiſthe avoit
„ placée ſur le ſommet du promontoire pour ob-
„ ſerver ſon arrivée, & il lui avoit promis pour
„ recompenſe deux talens d'or. Il y avoit un an
„ entier que cette ſentinelle étoit aux aguets
„ pour empêcher qu'il ne lui échapât & qu'il
„ n'eût le temps de ſe mettre ſur ſes gardes. Le
„ voyant donc arrivé, il va en diligence annon-
„ cer cette nouvelle au Roi, qui en même tems
„ ſe met à dreſſer ſes embûches. Il choiſit dans
„ le peuple vingt garnemens des plus détermi-
„ nez, les met en embuſcade, fait préparer un
„ magnifique feſtin, & ſortant avec un nom-
„ breux cortege de chars & de chevaux, il va au
„ de-

90. *Dans ce coin de terre qu'habitoit autrefois Thyeſte*] On prétend que c'étoit au bas du golphe de la Laconie vis à-vis de l'Iſle de Cythere. Les Poëtes tragiques n'ont pas ſuivi la même Tradition qu'Homere, qui fait entendre qu'Agamemnon fut aſſaſſiné dans le Palais d'Egiſthe; ces Poëtes font paſſer cette ſanglante cataſtrophe dans Mycenes, dans le Palais même d'Agamemnon.

91. *Il le tuë comme on tuë un taureau à ſa crêche*] Euſtathe dit fort bien qu'Homere ne pouvoit ſe ſervir d'une comparaiſon plus noble pour un Roi plein de valeur qui eſt tué à un repas, puiſque même dans l'Iliade, qui eſt ſur un ton plus fort, ce Poëte compare ce même Roi au milieu des combattans à un taureau: *Tel qu'un fier taureau qui regne ſur*

les

„ devant d'Agamemnon pour le recevoir & le
„ mener dans ſon Palais où il devoit executer
„ ſon infame entrepriſe. Il mene en pompe ce
„ Prince, qui ne ſe doutoit point de ſa trahiſon,
„ le fait mettre à table, & là [91] il le tuë comme
„ on tuë un taureau à ſa crêche. Tous les com-
„ pagnons de ce Prince ont le même ſort, [92]
„ mais quoi que ſurpris, ils ne laiſſerent pas de
„ vendre cherement leur vie, car ils tuerent
„ tous les aſſaſſins dont Egiſthe s'étoit ſervi
„ pour ce crime abominable, il n'en échappa
„ pas un ſeul.

„ Il parla ainſi, & moi penetré de douleur je
„ me jette ſur le ſable que je baigne de mes lar-
„ mes, & m'abandonnant au deſeſpoir, je ne
„ veux plus vivre ni jouïr de la lumiere du So-
„ leil. Mais après que j'eus bien répandu des
„ pleurs, le Dieu marin me dit, Fils d'Atrée,
„ le temps eſt précieux, ne le perdez pas, ceſſez
„ de pleurer inutilement; avec toutes vos larmes
„ [93] nous ne trouverons point la fin de vos mal-
„ heurs; cherchez plûtôt les moyens les plus
„ prompts de retourner dans vos Etats; vous
„ trou-

les troupeaux d'une prairie, tel parut alors Agamemnon. On peut voir là ma Remarque, Tom. I. pag. 89.

92. *Mais quoi-que ſurpris ils ne laiſſerent pas de vendre cherement leur vie*] Qu'auroient ils donc fait ſi Egiſthe leur avoit donné le tems de ſe précautionner & de ſe mettre ſur leurs gardes? Homere releve bien le veritable courage, au deſſus du courage des traîtres. Cela me fait ſouvenir d'un beau mot d'un Seigneur Eſpagnol qui étant attaqué une nuit par pluſieurs aſſaſſins, leur cria ſans s'étonner, *vous êtes bien peu pour des traitres?*

93. *Nous ne trouverons point la fin de vos malheurs*] Il dit *nous* au pluriel, pour faire connoître combien il compatit à ſes malheurs.

„ trouverez encore ce traître plein de vie, à moins
„ qu'Oreſte ne vous ait prévenu, qu'il n'ait déja
„ vengé ſon pere, & fait tomber ce meurtrier
„ ſous ſes coups. Mais en ce cas là vous pour-
„ riez toûjours aſſiſter au repas de ſes funerail-
„ les.

„ Ces paroles ranimerent mon courage, je
„ ſentis mon cœur reprendre ſa vigueur, & j'eus
„ quelques mouvemens de joye. Etant donc re-
„ venu à moi, je lui dis: Vous m'avez fort bien
„ inſtruit du ſort des deux Generaux qui ont peri
„ à leur retour de Troye, [94] mais je vous prie
„ de me nommer le troiſiéme qui eſt retenu
„ mort

94. *Mais je vous prie de me nommer le troiſiéme qui eſt retenu mort ou vif dans la vaſte mer*] Protée lui a dit, *un autre de vos Généreux, encore plein de vie, eſt retenu dans la vaſte mer.* Pourquoi donc Menelas dit-il ici, *nommez-moi celui qui eſt retenu mort ou vif.* Euſtathe répond que Menelas profere ces paroles troublé par ſa douleur. Ou peut-être que c'eſt l'expreſſion même de Protée qui lui eſt ſuſpecte & qui le tient dans le doute, car Protée dit, *eſt retenu dans la vaſte mer.* Ces derniers mots le frappent & le font douter des premiers.

95. *Les Immortels vous envoyeront dans les Champs Elyſiens à l'extremité de la terre*] Nous avons vû dans le III. Liv. que Minerve dit à Telemaque, *Qu'il eſt ordonné à tous les hommes de mourir, que les Dieux ne ſauroient exemter de cette Loi générale l'homme même qui leur ſeroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à ſa derniere heure,* Et voici Protée qui dit à Menelas qu'*il ne mourra point, & que les Immortels l'envoyeront dans les Champs Elyſiens*: Et la raiſon qu'il donne de ce grand privilege que les Dieux lui accorderont, c'eſt qu'il eſt gendre de Jupiter. Les Payens ont donc connu que Dieu pouvoit retirer de ce monde ceux qu'il vouloit, ſans les faire paſſer par la mort, ce qui juſtifie l'explication que j'ai donnée aux paroles de Minerve dans le III. Liv. pag. 118. Not. 44. Je ne doute pas qu'ils n'euſſent puiſé ce ſentiment dans la Tradition qui s'étoit répanduë de la plûpart des faits miraculeux qui ſont racontez dans le vieux Teſtament. Ils avoient apparemment entendu parler d'Henoc qui fut enlevé du monde afin qu'il ne mourût

pas,

„ mort ou vif dans une Iſle de la vaſte mer ;
„ quelque triſte que ſoit cette nouvelle, je deſire
„ l'apprendre. En même temps ſans balancer,
„ il me répondit, C'eſt le fils de Laërte Roi
„ d'Ithaque, je l'ai vû moi-même fondre en lar-
„ mes dans le Palais de Calypſo qui le retient
„ malgré lui, & qui le prive de tous les moyens
„ de retourner dans ſa patrie, car il n'a ni vaiſ-
„ ſeaux ni rameurs qui puiſſent le conduire ſur
„ les flots de la vaſte mer. Pour vous, Roi
„ Menelas, continua-t-il, ce n'eſt pas l'ordre
„ du Deſtin que vous mouriez à Argos, [95] les
„ Immortels vous envoyeront dans les Champs
„ Ely-

pas, * *Et non apparuit, quia tulit eum Deus.* † *Henoc placuit Deo, & tranſlatus eſt in Paradiſum.* Et du Prophete Elie ‡ *qui fut enlevé au ciel dans un tourbillon.* § *Et aſcendit Elias per turbinem in cælum.* Voici donc un de ces oracles flateurs que l'on rendoit aux Princes. Protée ne pouvoit pas mieux s'y prendre pour conſoler Menelas de la mort de ſon frere, qu'en lui prédiſant que pour lui il ne mourroit point. Voyons ſur quoi cette fable eſt fondée, & enſuite nous examinerons le ſens que le Poëte a donné à ce prétendu privilege dont Protée flate Menelas.

Strabon a fort bien remarqué qu'Homere ſachant que beaucoup de ces heros, qui revenoient de la guerre de Troye, avoient été juſqu'en Eſpagne, & aïant appris d'ailleurs par les Pheniciens la bonté, l'heureuſe temperature & les richeſſes de ce climat, avoit placé là les Champs Elyſées, dont il fait cette deſcription ſi admirable & qui s'accorde ſi parfaitement avec le rapport des Hiſtoriens. On peut voir ce qu'il en dit dans ſon premier & dans ſon III. Livre. Une marque ſûre que c'eſt des Pheniciens qu'Homere avoit apris ce qu'il dit de ces Champs heureux, c'eſt le nom même qu'il leur donne, car ſelon la ſavante remarque de Bochart *Elyſius* vient de l'Hebreu *Alizuth*, qui ſignifie *joye, exultation.* Du mot *Alizuth* les Grecs en changeant l'*a* en *e* ont fait *Elyzius*, *terre de joie & de volupté.* Comme Virgile les appelle,

* *Geneſ. V.* 24. † *Eccleſ. XLIV.* 16.
‡ *S. Paul aux Hebr. XI.* 5. § 4. *Rois II.* 11.

„ Elyſiens à l'extremité de la terre, où le ſage
„ Rhadamanthe donne des loix, où les hommes
„ paſſent une vie douce & tranquille, où l'on
„ ne ſent ni les neiges ni les frimats de l'hyver,
„ ni les pluyes, mais où l'air eſt toûjours rafraî-
„ chi par les douces haleines des Zephyres que
„ l'Ocean y envoye continuellement; & ces Dieux
„ puiſſans vous accorderont ce grand privilege,
„ [96] parce que vous avez épouſé Helene, & que
„ vous êtes gendre du grand Jupiter.

„ En finiſſant ces mots, il ſe plonge dans la
„ mer, & moi je pris le chemin de mes vaiſſeaux
„ avec mes fidelles compagnons, l'eſprit agité
„ de differentes penſées.

„ Quand nous fûmes arrivez à notre flotte,
„ on prépara le ſouper, & la nuit vint couvrir
„ la terre de ſes ombres. Nous couchâmes ſur
„ le rivage, & le lendemain dès que la brillante
„ Aurore eut ramené le jour, nous tirâmes les
„ vaiſſeaux en mer, nous dreſſâmes les mâts,
„ nous déployâmes les voiles, & mes compa-
„ gnons

pelle, *leta arva*. Voila pourquoi la Fable a feint que les Champs Elyſées étoient dans les Enfers le lieu deſtiné à recevoir les gens de bien après cette vie. Voyons preſentement la raiſon que Protée donne de ce beau privilege accordé à Menelas d'aller habiter cette heureuſe terre ſans paſſer par la mort.

96. *Parce que vous avez épouſé Helene, & que vous êtes gendre de Jupiter*] Nous avons vû dans le XVI. Liv. de l'Iliade que Jupiter n'a pas arraché à la mort Sarpedon le plus cher de ſes enfans qui eſt tué par Patrocle. Pourquoi accorde-t-il donc à Menelas, qui n'eſt que ſon gendre, un privilege qu'il a refuſé à un fils ſi cher? Ce privilege eſt-il une conſolation & un dédommagement des chagrins & de l'affront qu'Helene lui avoit fait? Si cela eſt, on trouveroit bien des Princes qui ſe conſoleroient à ce prix-là des mêmes affronts, & l'on pourroit peut-être appliquer en cette occaſion ce qu'Ovide dit dans une autre,

Atque aliquis de Dis non triſtibus optet
Sic fieri turpis.

Au

„ gnons ſe plaçant ſur les bancs, firent blan-
„ chir la mer ſous l'effort de leurs rames. J'ar-
„ rivai bien-tôt à l'embouchure du fleuve Egyptus
„ qui tire ſes ſources de Jupiter. J'arrêtai là
„ mes vaiſſeaux, j'offris des hecatombes parfai-
„ tes, & quand j'eus appaiſé la colere des Dieux
„ immortels,[97] j'élevai un tombeau à Agamem-
„ non, afin que ſa gloire paſſât d'âge en âge.
„ Après m'être acquitté de ces devoirs, je remis
„ à la voile. Les Dieux m'envoyerent un vent
„ très-favorable, & en peu de temps ils me ra-
„ menerent dans mes Etats. Voilà tout ce que
„ je puis vous apprendre. Mais Telemaque, de-
„ meurez chez moi encore quelque tems. Dans
„ dix ou douze jours je vous renvoyerai avec
„ des preſens,[98] je vous donnerai trois de mes
„ meilleurs chevaux & un beau char. J'ajou-
„ terai à cela une belle coupe d'or, qui vous ſer-
„ vira à faire vos libations, & qui vous fera ſou-
„ venir de moi.

Le ſage Telemaque répondit: „ Fils d'Atrée,
„ ne

Au reſte il faut bien remarquer ici la ſageſſe d'Homere; quoiqu'il ſoit bien favorable à Helene, il ne dit pas pourtant qu'elle aura part à ce privilege & qu'elle ſera auſſi envoyée aux Champs Elyſées; il ne le dit que de Menelas, & il n'a garde d'aſſocier à un ſi grand bonheur celle qui avoit fait une ſi grande faute.

97. *J'élevai un tombeau à Agamemnon*] Voici encore un vain tombeau. Menelas ne ſe contente pas d'offrir les ſacrifices, que Protée lui avoit ordonnez; pour un plus grande marque encore de ſa pieté, il éleve un tombeau à ſon frere.

98. *Je vous donnerai trois de mes meilleurs chevaux*] C'étoit un attelage complet & le plus ordinaire. Deux chevaux pour le timon & un pour la volée. Ce qu'Euſtathe remarque ici, que Menelas n'offre trois chevaux à Telemaque, que parce que les attelages de quatre chevaux n'étoient pas encore en uſage, n'eſt pas vrai. Nous avons vû des chars à quatre chevaux dans l'Iliade.

„ ne me retenez pas ici plus long-temps. Si je
„ ne conſultois que mon inclination, je reſterois
„ de tout mon cœur avec vous une année en-
„ tiere, & j'oublierois ma maiſon & mes pa-
„ rens, tant j'ai de plaiſir à vous entendre.
„ Mais les compagnons que j'ai laiſſez à Pylos
„ s'affligent de mon abſence, & vous voulez
„ encore me retenir. Pour ce qui eſt des pre-
„ ſens que vous voulez me faire, je vous prie
„ de les garder, [99] ou ſouffrez que je ne reçoi-
„ ve qu'un ſimple bijou. [100] Je n'emmenerai
„ point vos chevaux à Ithaque, mais je vous les
„ laiſſerai ici, car ils ſont neceſſaires à vos plai-
„ ſirs. Vous regnez dans un grand païs, qui
„ conſiſte en des campagnes ſpacieuſes où tout
„ ce qui eſt neceſſaire pour la nourriture des
„ chevaux, croît abondamment, au lieu que
„ dans Ithaque il n'y a ni plaines où l'on puiſſe
„ faire des courſes, ni pâturages pour des haras;
„ [101] elle

99. *Ou ſouffrez que je ne reçoive qu'un ſimple bijou*] C'eſt le ſens de ce vers, δῶρον δ' ὅ, τί κέ μοι δοίης, κειμήλιον ἔσται: *Que le preſent que vous voulez me faire ſoit un ſimple bijou que je puiſſe garder.* On appelloit κειμήλια les choſes que les Princes gardoient dans leurs cabinets.

100. *Je n'emmenerai point vos chevaux à Ithaque*] Cette réponſe de Telemaque fait voir beaucoup de ſageſſe: à quoi bon ſe charger des choſes inutiles & dont on ne peut ſe ſervir? Il n'y a que les choſes d'uſage qui nous ſoient propres, & les choſes d'uſage par rapport à notre âge, à notre état, à notre condition & aux lieux que nous habitons. Un million de choſes ſont pour nous ce que des chevaux étoient pour Telemaque. Horace a bien ſenti la beauté de la morale que cet endroit preſente, & il l'a miſe dans un grand jour dans ſon Epît. V. du Liv. I. où l'on peut voir les Remarques de M. Dacier, qui a eû grande raiſon de s'étonner que celui qui a traduit Homere il y a trente ans, ait eû le mauvais ſens de paſſer tout cet endroit ſous ſilence & de n'en pas conſerver un ſeul mot.

101. *Elle n'eſt propre qu'à nourrir des chevres*] Car en effet Itha-

„ [101] elle n'eſt propre qu'à nourrir des chevres,
„ [102] & avec tout cela elle m'eſt plus agreable
„ que les païs où l'on nourrit des chevaux. D'or-
„ dinaire les Iſles, ſur-tout celles qui ſont dans
„ nos mers, n'abondent pas en pâturages & n'ont
„ pas de grandes plaines, & Ithaque encore moins
„ que les autres.

Menelas l'entendant parler ainſi ſe mit à ſoûrire, & en l'embraſſant, il lui dit: „ Mon cher
„ fils, par tous vos diſcours vous faites bien
„ connoître la nobleſſe du ſang dont vous ſor-
„ tez. Je changerai donc mes preſens, car cela
„ m'eſt facile, [103] & parmi les choſes rares, que
„ je garde dans mon Palais, je choiſirai la plus
„ belle & la plus précieuſe. Je vous donnerai
„ une urne admirablement bien travaillée; elle
„ eſt toute d'argent & ſes bords ſont d'un or
„ très-fin; c'eſt un ouvrage de Vulcain même.
„ [104] Un grand Heros, le Roi des Sidoniens,
„ m'en

Ithaque étoit un païs fort rude & tout rempli de rochers, & c'eſt cela même qui lui avoit donné ce nom. Car Ithaque, comme Bochart l'a remarqué, eſt formé de l'Hebreu *athac, dur, intraitable, qui ne peut être cultivé.* Il faut bien s'empêcher de joindre αἰγιβοτὸν avec λείμων comme a fait ce ſavant homme; ce ſont deux mots très-ſeparez & très-contraires. *Elle n'a point de prairies, elle eſt ſeulement propre à nourrir des chevres.* C'eſt à dire, elle eſt montagneuſe, car les chevres paiſſent ſur les montagnes & ſur les Rochers.

102. *Et avec tout cela elle m'eſt plus agreable que les païs*] Telemaque met ſon Ithaque au deſſous de toutes les Iſles, & cependant il déclare qu'elle lui plaît davantage que les païs les plus gras. On ne peut pas mieux relever l'amour de la patrie.

103. *Et parmi les choſes rares que je garde dans mon Palais*] Telemaque lui a dit: *Si vous voulez me faire un preſent, que ce ſoit un ſimple bijou,* κειμήλιον ἐσθλὸν. Et c'eſt pour condeſcendre à ce deſir que Menelas parmi ſes curioſitez les plus rares, κειμήλια, choiſit une urne.

104. *Un grand Heros, le Roi des Sidoniens*] Le mot φαίδιμος

„ m'en fit preſent, lorſqu'à mon retour il me
„ reçut dans ſon Palais. Je veux que vous la
„ receviez de ma main.

C'eſt ainſi que s'entretenoient ces deux Princes. [105] Les officiers du Roi arrivent pour préparer le dîner; ils amenent des moutons & apportent d'excellent vin, & leurs femmes les ſuivent avec des corbeilles pleines des dons de Cerès.

Cependant les deſordres continuent dans Ithaque, les fiers Pourſuivans ſe divertiſſent devant le Palais d'Ulyſſe à jouer au diſque & à lancer le javelot dans des cours ſpacieuſes préparées avec ſoin, & qui étoient le theatre ordinaire de leurs inſolences. Antinoüs & Eurymaque, qui en étoient les plus conſiderables & comme les chefs, car ils ſurpaſſoient tous les autres en courage, étoient aſſis à les regarder. Noëmon, fils de Phronius, s'approchant du premier, lui dit:
„ Antinoüs, ſait-on quand Telemaque doit être
„ de retour de Pylos, car il a emmené mon
„ vaiſſeau, & j'en ai grand beſoin pour paſſer en
„ Elide où j'ai douze belles cavales & pluſieurs
„ mulets, qui ne ſont pas encore domptez, &
„ je voudrois en dreſſer quelqu'un & l'accoûtumer au joug.

Il

que j'ai pris pour une épithete, d'autres l'ont pris pour le nom propre du Roi, comme s'il ſe fût appellé *Phedime*. D'autres l'ont appellé *Sobatus*. Selon d'autres il s'appelloit *Sethlon*. Menelas nous a déja dit qu'il avoit été chez les Sidoniens. Et dans mes Remarques ſur l'Iliade j'ai aſſez parlé de la magnificence qui regnoit dans les villes de Tyr & de Sidon. Homere n'a pas connu Tyr, elle n'étoit pas encore bâtie, mais pour Sidon c'étoit le thrône du luxe, ſoit en maiſons, ſoit en meubles, ſoit en habits. Et cette ville étoit pleine d'excellens ouvriers dans toutes ſortes d'Arts, qui contribuënt à la magnificence & qui la nourriſſent par leur induſtrie, toûjours fatale aux Etats. *Voyez l'Iliade*,

Il parla ainſi, & les Pourſuivans ſont fort étonnez de cette nouvelle, car ils ne penſoient pas que Telemaque fût allé à Pylos, mais ils croyoient qu'il étoit aux champs pour voir ſes troupeaux, & pour s'entretenir avec celui qui en avoit l'intendance.

Le fils d'Eupeithes, Antinoüs, prenant la parole, & l'interrogeant à ſon tour: „ Noëmon, „ dites-moi la verité, quel jour eſt parti Tele„ maque? qui ſont les jeunes gens qui l'ont ſui„ vi? les a-t-il choiſis dans Ithaque, ou n'a-t-il pris „ que de ſes domeſtiques & de ſes eſclaves? car il „ pourroit bien ne s'être fait accompagner que par „ ces ſortes de gens. Dites-moi auſſi ſans déguiſement s'il a pris votre vaiſſeau malgré vous, „ ou ſi vous le lui avez donné de votre bon gré „ ſur ce qu'il vous l'a demandé lui-même?

„ C'eſt moi-même qui le lui ai volontaire„ ment prêté, répondit le ſage Noëmon; quel„ qu'autre en ma place auroit-il pû faire autre„ ment, [106] quand un Prince comme celui-là, „ accablé de chagrins, & qui roule de grands „ deſſeins dans ſa tête l'auroit demandé? il étoit „ difficile & dangereux même de le refuſer. Les „ jeunes gens qui l'ont ſuivi ſont la fleur de no„ tre jeuneſſe, & je remarquai Mentor à leur „ tête,

l'Iliade Livre VI. Tom. I. pag. 283. & Liv. XXIII. Tom. III. pag. 311.

105. *Les officiers du Roi arrivent*] Euſtathe a rapporté ceci à Ithaque. Et je croi qu'il n'a pas raiſon. Homere parle encore ici de ce qui ſe paſſoit dans le Palais de Menelas.

106. *Quand un Prince comme celui-là*] Quand un jeune Prince, fils de notre Roi, & accablé de chagrins, & qui a de grands deſſeins dans la tête, &c. demande un vaiſſeau à un de ſes Sujets, peut-il le refuſer? Cette juſtification de Noëmon eſt pleine de ſageſſe & de force, & très capable d'allarmer les Pourſuivans.

„ tête, à moins que ce ne fût quelque Dieu; je
„ puis pourtant aſſûrer qu'il reſſembloit parfaite-
„ ment à Mentor. Mais ce qui m'étonne, &
„ que je ne comprends point, c'eſt qu'hier en-
„ core avant le point du jour je vis Mentor de
„ mes yeux, & je l'avois vû embarquer de mes
„ yeux avec Telemaque pour Pylos.

Après avoir ainſi parlé, il retourna dans la maiſon de ſon pere, & ces deux Princes demeurerent fort étonnez. Les autres Pourſuivans de Penelope quittant leurs jeux, vinrent s'aſſeoir en foule, & Antinoüs l'eſprit agité de noires penſées & les yeux étincelants de fureur, éclata en ces termes: „ O Dieux, [107] quelle audacieuſe en-
„ trepriſe pour Telemaque que ce voyage! [108]
„ Nous penſions que ſes menaces ſeroient ſans
„ effet. Ce jeune homme eſt pourtant parti à
„ notre inſû, & a mené avec lui notre plus brave
„ jeuneſſe; ce mal pourroit aller plus loin, mais
„ il retombera ſur ſa tête avant qu'il puiſſe exe-
„ cuter contre nous ſes pernicieux deſſeins. Don-
„ nez-moi donc promptement le vaiſſeau le plus
„ leger & vingt bons rameurs, j'irai l'attendre à
„ ſon retour, [109] & je lui dreſſerai une embuſ-
„ cade

107. *Quelle audacieuſe entrepriſe pour Telemaque*] Ce qui fait l'étonnement d'Antinoüs, c'eſt qu'un Prince auſſi jeune que Telemaque, ſans experience, ait oſé former le deſſein de ce voyage, & qu'il l'ait executé avec tant de ſecret & de conduite, qu'il les ait tous trompez. De quoi cela ne menace-t-il point ces Princes?

108. *Nous penſions que ſes menaces ſeroient ſans effet*] Ils s'en moquoient même, comme nous l'avons vû dans le II. Liv. & c'eſt à quoi Antinoüs fait ici alluſion.

109. *Et je lui dreſſerai une embuſcade entre Ithaque & Samos*] Dans l'Iſle d'Aſteris, qui eſt juſtement entre Samos ou l'Iſle de Cephalenie & Ithaque. Euſtathe a fort bien remarqué que c'eſt très-à propos qu'Homere fait dreſſer cette embuſcade par les Pourſuivans, pour rendre ſa Poëſie plus vive & *plus* agiſſante.

„ cade entre Ithaque & Samos, afin que le
„ voyage qu'il a entrepris pour apprendre des
„ nouvelles de ſon pere, lui ſoit funeſte.

Il dit, & tous les Princes louerent ſon deſſein & l'exhorterent à l'executer. En même tems ils rentrerent dans le Palais d'Ulyſſe. Penelope fut bien-tôt informée des diſcours que ces Princes avoient tenus & du complot qu'ils avoient formé. Le heraut Medon, qui avoit tout entendu hors de la cour, lui en alla faire un rapport fidelle. Car pendant que ces Princes tenoient leur conſeil ſecret dans le Palais, ce heraut alla à l'appartement de Penelope pour l'inſtruire de ce qui s'étoit paſſé. Dès que Penelope l'apperçut à la porte de ſa chambre: „ Heraut, lui dit-elle, pourquoi les fiers Pourſuivans vous envoyent ils ici? [110] eſt-ce pour ordonner à mes femmes de quitter leur travail & d'aller leur préparer un feſtin? [111] Ah, pourquoi ont-ils jamais penſé à moi! pourquoi le ciel a-t-il permis qu'ils ayent jamais mis le pied dans ce Palais! au moins ſi ce repas étoit leur dernier repas, & la fin de leur amour & de leur inſolence! [112] Lâches qui vous êtes aſ-

[110]. *Eſt-ce pour ordonner à mes femmes*] Car ces Princes avoient ſéduit preſque toutes les femmes de la maiſon d'Ulyſſe & en diſpoſoient à leur gré. Ils vivoient avec elles dans une licence affreuſe.

[111]. *Ah! pourquoi ont-ils jamais penſé à moi*] J'ai tâché d'exprimer tout le ſens & toute la force de ces deux vers, μὴ μνησάσθωσαν, qui ſont aſſez difficiles. L'expreſſion de Penelope ſe ſent du trouble où elle eſt.

[112]. *Lâches qui vous êtes aſſemblez ici*] Penelope a l'imagination ſi remplie de ces inſolens, qu'elle leur adreſſe tout d'un coup la parole. Ces ſortes de tranſitions imprévûës où l'on quitte tout d'un coup le diſcours pour apoſtropher les abſens, font fort bien dans la paſſion & ſont un des grands ſecrets de l'Eloquence. Longin en a fait un chapitre, où

„ aſſemblez ici pour conſumer le bien du ſage
„ Telemaque ! N'avez-vous jamais ouï dire à
„ vos peres dans votre enfance quel homme c'é-
„ toit qu'Ulyſſe, [113] & comment il vivoit avec
„ eux, ſans jamais faire la moindre injuſtice à
„ perſonne, ſans dire la moindre parole deſobli-
„ geante, [114] & ce qui n'eſt pas défendu aux
„ Rois même les plus juſtes, ſans marquer au-
„ cune préference en aimant l'un & haïſſant l'au-
„ tre, en un mot, ſans donner jamais aucun ſu-
„ jet de plainte au moindre de ſes Sujets ? Ah!
„ votre mauvais cœur ne ſe montre que trop
„ par toutes ces actions indignes ! l'ingratitude eſt
„ le prix dont on paye aujourd'hui les bienfaits.
„ Grande Reine, repartit le prudent Medon,
„ plût aux Dieux que ce fût là le plus grand
„ mal, mais ces Princes en machinent un bien
„ plus grand & plus terrible encore, veuille le
„ fils de Saturne confondre leurs projets ! Ils ſe
„ préparent à tuer Telemaque, & ils vont lui
„ dreſ-

patmi les exemples qu'il rapporte, il n'a pas oublié celui-ci. *Il en eſt de même*, dit il, *de cet emportement de Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle le heraut qu'elle croit envoyé par ſes amants.* Et il fait voir enſuite que Demoſthene a imité ces apoſtrophes imprévûës plus heureuſement & plus fortement que les autres.

113. *Et comment il vivoit avec eux*] Le beau portrait que Penelope fait ici d'Ulyſſe !

114. *Et ce qui n'eſt pas défendu aux Rois même les plus juſtes, ſans marquer aucune preference*] Voici un paſſage qui me paroît bien remarquable. Il n'eſt pas défendu aux Rois les plus juſtes d'avoir leurs favoris & de choiſir des hommes pour les honorer de leur affection préferablement à d'autres, cela eſt donc permis ; cependant Homere loüe ici Ulyſſe de ne s'être pas ſervi de ce droit. Et en effet c'eſt un grand ſujet d'éloge. Il a déja dit qu'Ulyſſe étoit doux à ſes Sujets comme un pere à ſes enfans. Un pere peut avoir plus d'inclination pour un de ſes enfans que pour un autre, mais il ne la marque point, & il les traite tous également. Un

Roi

„ dreſſer des embûches à ſon retour de Pylos &
„ de Lacedemone où il eſt allé pour apprendre
„ le ſort du Roi ſon pere.

A ces mots Penelope tombe en foibleſſe. Tout d'un coup le cœur & les genoux lui manquent, elle eſt long-tems ſans pouvoir proferer une ſeule parole, & ſes yeux ſont noyez de pleurs. Enfin revenuë de ſa défaillance, elle dit à mots entrecoupez : „ Heraut, pourquoi mon fils eſt-il
„ parti? [115] quelle neceſſité de monter ſur des
„ vaiſſeaux & d'aller courir les mers avec tant de
„ peril? eſt ce pour ne laiſſer pas même la me-
„ moire de ſon nom parmi les hommes?

„ Je ne ſai, répondit Medon, ſi quelque Dieu
„ lui a inſpiré ce deſſein, ou ſi de lui-même il
„ a entrepris ce voyage pour aller apprendre des
„ nouvelles ou du retour du Roi ou de ſa triſte
„ deſtinée.

En achevant ces mots, il ſe retire. Penelope demeure en proye à ſa douleur, elle n'a plus la

„ force

Roi eſt très-loüable de faire de même & de ſuivre moins ſon inclination, que la juſtice dans les diſtinctions qu'il fait.

115. *Quelle neceſſité de monter ſur des vaiſſeaux & d'aller courir les mers*] Il y a mot à mot dans le Grec : *Il n'étoit pas neceſſaire qu'il montât ſur des vaiſſeaux qui ſont les chevaux dont les hommes ſe ſervent ſur la mer.* La metaphore, comme Euſtathe l'a remarqué, eſt très-bonne & très-juſte, car les vaiſſeaux ſont ſur la mer ce que les chevaux ſont ſur la terre. Mais la queſtion eſt de ſavoir ſi Penelope dans la douleur où elle eſt, a dû s'en ſervir. Il eſt certain que les figures ſi recherchées ne conviennent point dans l'affliction. Mais on peut dire que Penelope ajoute cela par une eſpece d'indignation. La douleur où elle eſt que les hommes aïent trouvé le moyen de voyager ſur la mer comme ils font ſur la terre, lui a fourni cette figure qui ſe preſente fort naturellement, & les figures conviennent à la paſſion.

force de ſe tenir ſur ſon ſiege, elle ſe jette ſur le plancher de ſa chambre & remplit l'air de ſes cris. Toutes ſes femmes l'environnent & accompagnent ſes cris de leurs gemiſſemens & de leurs plaintes. Enfin elle rompt le ſilence, & leur dit: „ Mes amies, les Dieux m'ont choiſie préfera„ blement à toutes les femmes de mon ſiecle „ pour m'accabler de douleurs. Premierement „ j'ai perdu un mari d'une valeur heroïque, or„ né de toutes les vertus, & dont la gloire eſt „ répanduë dans toute la Grece. Et mon fils „ unique vient de m'être enlevé par les tempê„ tes; il eſt peri malheureuſement. Je n'ai point „ été avertie de ſon départ. Malheureuſes que „ vous êtes, n'étoit-il pas de votre devoir de „ m'éveiller, puiſque vous étiez parfaitement „ inſtruites du temps où il s'embarquoit? Si vous „ m'aviez découvert ſon deſſein, ou je l'aurois „ retenu près de moi, quelque envie qu'il eût „ eû de partir, ou bien il m'auroit vû mourir à „ ſes yeux avant ſon départ. Mais qu'on aille „ appeller le vieillard Dolius, ce ſerviteur fidel„ le que mon pere me donna quand je vins à „ Ithaque, & qui a ſoin de mes jardins. Il ira „ en diligence annoncer à Laërte tout ce qui ſe „ paſſe, afin que ſi ſa prudence lui ſuggere quel„ que

116. *Vous vous purifierez* [Le Grec dit, ὑδρανάμενοι, *après vous être lavée.* C'eſt à dire, après vous être purifiée par le bain, ou plûtôt en lavant ſimplement les mains.

117. *Et là vous adreſſerez vos prieres à la Déeſſe Minerve*] Ce conſeil d'Euryclée eſt plein de ſageſſe. Penelope avoit ordonné qu'on allât chercher Laërte, & Euryclée conſeille à ſa maîtreſſe d'avoir plûtôt recours à la Déeſſe Minerve, que de fatiguer ce vieillard. Il vaut mieux recourir à Dieu qu'aux hommes.

118. *Je ne ſaurois croire que la race d'Arceſius*] Arceſius étoit

„ que bon conſeil, il vienne nous en faire part,
„ & porter ſes plaintes au peuple qui va laiſſer
„ perir ſon petit-fils, le fils du divin Ulyſſe.

Alors la nourrice Euryclée prenant la parole, dit: „ Ma Princeſſe, vous pouvez me faire mourir ou me retenir dans une étroite priſon, je „ ne vous cacherai point ce que j'ai fait. J'ai ſû „ le deſſein de ce cher Prince, je lui ai même „ donné tout ce qu'il a voulu, c'eſt moi qui lui „ ai fourni toutes les proviſions pour ſon voyage, mais il a exigé de moi un grand ſerment, „ que je ne vous apprendrois ſon départ que le „ douzième jour, à moins qu'en étant informée „ d'ailleurs vous ne m'en demandaſſiez des nouvelles, car il craignoit que votre douleur ne „ vous portât à de trop grands excès contre „ vous-même. Mais ſi vous voulez bien ſuivre „ mon conſeil, [116] vous vous purifierez, vous „ prendrez vos habits les plus magnifiques, vous „ monterez au haut de votre appartement ſuivie „ de vos femmes, [117] & là vous adreſſerez vos „ prieres à la Déeſſe Minerve, qui eſt aſſez „ puiſſante pour tirer le Prince votre fils des bras „ mêmes de la Mort. Ne fatiguez pas inutilement Laërte, qui eſt dans une ſi grande „ vieilleſſe & ſi abattu. [118] Je ne ſaurois croire „ que

toit fils de Jupiter & pere de Laërte, Euryclée a donc raiſon de conclure que cette famille n'eſt pas l'objet de la haine des Dieux. Les Dieux ne haïſſent pas leurs enfans. Arceſius étoit fils de Jupiter, Laërte & Ulyſſe étoient de bons Rois & répondoient par leur ſageſſe & par leur vertu à cette haute naiſſance; leur race ne ſera donc pas éteinte, il en reſtera quelque rejetton. Voilà la ſeule eſperance qui puiſſe conſoler & ſoutenir les Peuples dans une ſituation ſemblable, & c'eſt celle qui ſoutient aujourd'hui les François.

„ que la race d'Arceſius ſoit l'objet de la haine
„ des Dieux immortels; aſſurément il en reſtera
„ quelque rejetton [119] qui regnera dans ce Pa-
„ lais, & qui jouïra de ces campagnes fertiles,
„ qui dépendent d'Ithaque.

Ces paroles calmerent la douleur de Penelope & firent ceſſer ſes larmes. Elle ſe purifie, prend ſes habits les plus magnifiques, & ſuivie de ſes femmes elle monte au plus haut de ſon Palais, & preſentant à Minerve dans une corbeille l'orge ſacré, elle lui adreſſe cette priere: „ Invinci-
„ ble fille du Dieu qui eſt armé de ſa redouta-
„ ble égide, écoutez mes vœux. Si jamais le
„ ſage Ulyſſe a fait brûler ſur vos autels dans
„ ſon Palais la graiſſe de l'élite de ſes troupeaux,
„ ſouvenez-vous aujourd'hui de ſes ſacrifices,
„ ſauvez mon fils & délivrez-moi de ces fiers
„ Pourſuivans qui commettent chez moi tant
„ d'inſolences ". Elle accompagna cette priere de cris & de larmes, & la Déeſſe l'exauça.

Cependant les Pourſuivans, qui avoient entendu le bruit que la Reine & ſes femmes avoient fait, alloient & venoient dans le Palais, & il y en eût quelqu'un des plus imprudens qui dit tout

119. *Qui regnera dans ce Palais & qui jouïra de ces campagnes fertiles, qui dépendent d'Ithaque*] Ce paſſage étoit plus difficile qu'on n'avoit cru. Comment a-t on pû s'imaginer que ces campagnes fertiles fuſſent les campagnes d'Ithaque qu'Homere nous dépeint toûjours comme un païs ſauvage & dur, & dont Plutarque nous a fait cette deſcription: *La terre d'Ithaque montueuſe & âpre, qui n'eſt bonne qu'à nourrir des chevres, & qui après pluſieurs façons & pluſieurs travaux, ne rend à ceux qui la cultivent que très-peu de fruits & encore très-maigres, & qui ne valent pas la peine que l'on a priſe pour les faire venir.* Les Interprêtes n'ont pas pris garde à un mot qu'Homere a ajoûté ἀντίοθι, qui ſignifie *au loin, dans les païs qui ſont vis à vis.* De ſorte que par ce ſeul mot Homere fait entendre qu'il parle des païs voiſins d'Ithaque & qui

tout haut, „ [120] Assurément la Reine prépar „ aujourd'hui le festin de ses nôces, & elle ne „ sait pas qu'une mort prochaine menace son „ fils ". Insensez qu'ils étoient! les Dieux préparoient à leurs complots detestables un succès bien different de celui qu'ils attendoient.

Antinoüs entendant ce discours imprudent, prit la parole, & dit, „ Malheureux Princes, „ [121] cessez ces propos temeraires, de peur que „ quelqu'un n'aille les rapporter dans ce Pa„ lais ; gardons le silence, & executons notre „ projet.

En même temps il choisit vingt bons rameurs. Ils vont tous sur le rivage, tirent un vaisseau en mer, dressent le mât, disposent les rames & déploient les voiles. Leurs esclaves, pleins de courage, portent leurs armes. Quand tout fut prêt ils montent tous dans le vaisseau, préparent leur souper, & attendent que l'étoile du soir vienne leur donner le signal du départ.

Cependant la sage Penelope s'étoit couchée sans prendre aucune nourriture, toûjours occupée de son cher fils & pleine d'inquietude dans l'attente incertaine s'il éviteroit la mort, ou s'il tom-

qui étoient sous la domination d'Ulysse, comme Cephalenie d'un côté, & de l'autre côté dans le Continent l'Acarnanie.

120. *Assurément la Reine prépare aujourd'hui le festin de ses nôces*] Ils en jugent ainsi par le bruit qu'ils avoient entendu, & parce qu'ils avoient sans doute appris qu'elle s'étoit purifiée & parée plus magnifiquement qu'à l'ordinaire.

121. *Cessez, ces propos temeraires, de peur que quelqu'un n'aille les rapporter dans ce Palais*] Antinoüs parle ainsi sur ce que cet imprudent avoit dit : *Elle ne sait pas qu'une mort prochaine menace son fils.* Il a peur que Penelope, venant à apprendre leur dessein, ne prenne des mesures avec les Sujets qui lui étoient demeurés fidelles, pour le faire échoüer.

tomberoit dans les pieges que lui dreſſoient ces inſolens. [122] Une lionne, qui ſe voit environnée d'une multitude de chaſſeurs qui l'ont ſurpriſe après lui avoir ôté ſes lionceaux, n'eſt pas plus émuë ni plus agitée; elle ne pouvoit trouver aucun repos. Enfin le ſommeil vint calmer ſon agitation & fermer ſes paupieres. Minerve pour la conſoler [123] forma un Phantôme qui reſſembloit parfaitement à la Princeſſe Iphthimé ſœur de Penelope & fille du magnanime Icarius, qu'Eumelus Roi de Pheres avoit épouſée. Cette Déeſſe l'envoya au Palais d'Ulyſſe pour tâcher d'appaiſer l'affliction de cette Princeſſe, & de faire ceſſer ſes plaintes & ſes déplaiſirs. Cette Image entre donc dans la chambre où elle étoit couchée, [124] quoi-que les portes fuſſent fermées; [125] elle ſe place ſur ſa tête, & lui dit, „ Pene-
„ lope, vous dormez accablée de deuil & de
„ triſteſſe. Mais non, les Dieux immortels ne
„ veu-

122. *Une lionne qui ſe voit environnée d'une multitude de chaſſeurs*] Euſtathe fait fort bien remarquer ici la ſageſſe d'Homere, qui voulant comparer Penelope à une lionne, ne la compare pas à une lionne qui agit & qui tente des efforts dignes de ſon courage, car cela ne conviendroit point à Penelope, mais il la compare à une lionne qui eſt émuë & agitée, car cette Princeſſe peut être agitée des mêmes paſſions que la lionne.

123. *Forma un Phantôme qui reſſembloit parfaitement à la Princeſſe Iphthimé*] Le Grec dit *idole*. On prétend que tous les paſſages où Homere parle des idoles, ont donné lieu à Democrite de former ſon opinion, que non ſeulement les ſonges, mais tout ce qui frappe les yeux & l'eſprit, ſont des images, qui ſe forment des corps, & que nous ne voyons que par εἰδώλων ἐμπλάσεις. Si cela eſt, on peut dire que d'une idée très-ſage Democrite en a tiré une opinion très-inſenſée. Homere feint que l'imagination de ceux qui ſongent forme elle-même ces images qu'elle croit voir.

124. *Quoi-que les portes fuſſent fermées*] Le texte dit qu'*elle entra*,

„ veulent point que vous pleuriez & que vous
„ vous livriez en proie à la douleur. Votre fils
„ va revenir, [126] il n'a pas encore offenſé les
„ Dieux pour attirer leur vengeance.

La chaſte Penelope, [127] profondément endormie dans le Palais des ſonges, lui répondit:
„ Ma ſœur, pourquoi venez-vous ici, vous n'y
„ êtes jamais venuë, car vous habitez un païs
„ fort éloigné. Vous me commandez de la part
„ des Dieux d'eſſuyer mes pleurs & de calmer
„ les douleurs qui me devorent. Mais le puis-
„ je? après avoir perdu un mari d'une valeur
„ ſans égale, orné de toutes les vertus & l'ad-
„ miration de toute la Grece, pour comble de
„ malheurs j'apprends que mon fils unique vient
„ de s'embarquer. C'eſt un enfant qui n'eſt point
„ fait aux travaux & qui n'a nulle experience
„ pour parler dans les Aſſemblées; [128] je ſuis
„ encore plus affligée pour ce cher fils, que je
„ ne

entra, παρὰ κληῖδ' ἰμάντα, par le trou par où paſſoit la courroye de la clef. Un corps formé d'air peut fort bien paſſer par le trou de la ſerrure.

125. *Elle ſe place ſur ſa tête*] Comme le ſonge d'Agamemnon dans le II. Liv. de l'Iliade. La tête étant le ſiege de l'ame & par conſequent de la faculté imaginative, le ſonge ne peut ſe placer que là, puiſque c'eſt-là qu'il ſe forme.

126. *Il n'a pas encore offenſé les Dieux pour attirer leur vengeance*] Homere connoiſſoit donc que l'innocence eſt toûjours ſûre de la protection des Dieux, & que leurs vengeances ne tombent que ſur ceux qui les ont offenſez par leurs crimes.

127. *Profondément endormie dans le Palais des ſonges*] Le veritable Palais des ſonges c'eſt le ſommeil.

128. *Je ſuis encore plus affligée pour ce cher fils, que je ne le ſuis pour mon mari*] Il ne faut pas faire à Penelope des reproches de ce ſentiment, car il eſt très-naturel & très-juſte. Cette Princeſſe avoit tout ſujet de croire qu'Ulyſſe étoit mort, ainſi toutes ſes eſperances, toute ſon amour, étoient

„ ne le ſuis pour mon mari, & je tremble qu'il
„ ne lui arrive quelque choſe de funeſte, ſoit
„ dans les païs où il va s'engager, ſoit ſur la
„ mer, car il a bien des ennemis qui lui dreſſent
„ des embûches, & qui épient ſon retour pour
„ executer leur pernicieux deſſein.

L'Image d'Iphthimé lui répond: „ Prenez cou-
„ rage, ma ſœur, & diſſipez toutes vos allarmes,
„ votre fils a avec lui un guide que les autres
„ hommes voudroient bien avoir, car ſa puiſ-
„ ſance eſt infinie, c'eſt Minerve elle-même.
„ Cette Déeſſe, touchée de votre affliction, m'a
„ envoyée vous déclarer ce que vous venez d'en-
„ tendre.

„ Ah! je voi bien que vous n'êtes pas Iphthi-
„ mé, repartit la ſage Penelope; ſi vous êtes
„ donc quelque Déeſſe & que vous ayez enten-
„ du la voix de Minerve, apprenez-moi, je vous
„ en conjure, le ſort de mon mari; jouït-il
„ encore de la lumiere du Soleil? ou la Mort
„ l'a-t-elle précipité dans le ſejour des om-
„ bres?

„ Je

réünies dans ce cher fils, dont par conſéquent la perte lui devoit être plus ſenſible. Il ne lui reſtoit rien après lui, & les dernieres reſſources ſont toûjours les plus cheres.

129. *C'eſt une mauvaiſe choſe de parler en vain*] Si cette ombre avoit expliqué à Penelope la deſtinée d'Ulyſſe, il n'y avoit plus de Poëme; Penelope ne doit pas être informée de ſon ſort, il faut qu'Ulyſſe arrive inconnu; mais cette ombre ne le ſavoit pas elle-même, c'eſt pourquoi elle dit que c'eſt une choſe mauvaiſe *de parler en vain*, ἀνεμώλια βάζειν. Ce que l'Ecriture appelle *in ventum loqui*, comme Grotius l'a remarqué.

130. *Mais elle a de bons ports ouverts des deux côtez.*] C'eſt le ſens de ce paſſage. Cette Iſle d'Aſteris a deux ports, l'un du côté d'Ithaque & l'autre du côté de Samos ou Cephalenie, & ces deux ports elle les fait, comme dit Virgile en par-

„ Je ne vous apprendrai point le ſort de votre „ mari, lui répondit Iphthimé, & je ne vous di- „ rai point s'il eſt vivant ou s'il a fini ſa deſti- „ née, [129] c'eſt une très-mauvaiſe choſe de par- „ ler en vain.

En achevant ces paroles le Phantôme paſſa au travers de la porte fermée & diſparut. Penelope ſe reveilla en même temps, & elle ſentit quelque ſorte de joie de ce qu'un ſonge ſi clair lui étoit apparu.

Cependant les fiers Pourſuivans, qui s'étoient embarquez, voguoient ſur la plaine liquide, cherchant un lieu propre à executer le complot qu'ils avoient formé contre la vie de Telemaque. Il y a au milieu de la mer, entre Ithaque & Samos, une petite Iſle qu'on nomme *Aſteris*, elle eſt toute remplie de rochers, [130] mais elle a de bons ports ouverts des deux côtez. Ce fut là que les Princes Grecs ſe placerent pour dreſſer des embûches à Telemaque.

L'O-

parlant du Phare d'Alexandrie, *objectu laterum.* C'eſt pourquoi ils ſont *ἀμφίδυμοι*, *ouverts des deux côtez*, car on y entre & on en ſort du côté du Peloponeſe, & du côté oppoſé qui eſt celui de Corcyre.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE V.

ARGUMENT.

JUpiter, après avoir tenu un ſecond Conſeil avec tous les Dieux, envoye Mercure à la Nymphe Calypſo, pour lui ordonner de renvoyer Ulyſſe. La Nymphe obéit, & Ulyſſe s'embarque, mais le dix-huitième jour Neptune briſe ſon vaiſſeau. Ino, pour ſauver ce Prince d'un ſi grand danger, lui donne ſon voile, & lui recommande de le jetter dans la mer dès qu'il aura pris terre. Ulyſſe après avoir beaucoup ſouffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'Iſle des Pheaciens.

L'Au-

Jupiter *envoye* Mercure *à la Nymphe* Calypso.

L'Odyssée d'Homere LIV. V

W. Jonsm del. et sculp.

L'AURORE quittant la couche du beau Tithon, annonçoit aux hommes l'arrivée du jour, [1] déja les Dieux étoient aſſemblez pour le Conſeil, & Jupiter qui ébranle la Terre par ſes tonnerres & dont la force eſt infinie, étoit à leur tête plein de majeſté & de gloire. La Déeſſe Minerve leur racontoit toutes les peines que ſouffroit Ulyſſe dans le Palais de Calypſo. „ Grand Jupiter, & vous Dieux immortels, leur „ dit-elle, qui eſt le Roi portant ſceptre qui voudra être doux & clement, & ne marcher que „ dans les voyes de la Juſtice? ou plûtôt qui eſt „ celui qui ne s'abandonnera pas à toutes ſortes „ d'injuſtices & de violences, en prenant ſa volonté ſeule pour la regle de toutes ſes actions, „ quand on voit que parmi les Sujets du divin „ Ulyſſe, il n'y en a pas un qui ſe ſouvienne de „ lui, quoi-qu'il ait toûjours eû pour eux les „ bontez d'un pere? Il eſt reſté dans une Iſle accablé d'ennuis & de peines, retenu malgré lui „ dans le Palais de Calypſo ſans aucun moyen „ de retourner dans ſa patrie, car il n'a ni vaiſſeau ni rameurs qui puiſſent le conduire ſur la „ vaſte mer. Et ſon fils unique, qui eſt allé à „ Pylos & à Lacedemone pour apprendre de „ ſes nouvelles, va tomber dans les pieges des „ Pourſuivans, qui l'attendent pour lui ôter la „ vie.

„ Ma fille, lui répond le Maître du tonnerre, quels diſcours venez-vous de nous tenir? [2] N'a-

1. *Déja les Dieux aſſemblez pour le Conſeil*] Le premier Livre a commencé par un Conſeil des Dieux qui ſe déterminent enfin à ſauver Ulyſſe & à le tirer de l'Iſle d'Ogygie où il étoit retenu. Et voici dans ce Livre un ſecond Conſeil des Dieux où ils déliberent ſur les moyens.

„ [2] N'avez-vous pas pris les meſures neceſſaires
„ pour faire qu'Ulyſſe de retour dans ſes Etats,
„ puiſſe ſe venger de ſes ennemis? & pour Te-
„ lemaque, conduiſez-le vous-même comme
„ vous l'entendez. N'êtes-vous pas toûte-puiſ-
„ ſante? faites qu'il arrive ſans nul accident dans
„ ſa patrie, & que les Pourſuivans ſoient obligez
„ de s'en retourner ſans avoir executé leur perni-
„ cieux complot.

Ce Dieu parla ainſi, & appellant ſon fils Mercure, il lui dit: „ Mercure, [3] car c'eſt vous, „ qui outre vos autres fonctions, êtes toûjours „ chargé de mes ordres, allez donner à Calypſo „ un bon conſeil; perſuadez lui de laiſſer partir „ Ulyſſe, afin qu'il retourne dans ſes Etats, [4] „ & que ſans être conduit ni par les Dieux ni „ par aucun homme, mais abandonné ſeul [5] ſur „ un radeau, après des peines infinies [6] il arrive-

„ en-

2. *N'avez-vous pas pris les meſures neceſſaires*] Car dans le premier Conſeil il avoit été arrêté que l'on envoyeroit Mercure à Calypſo.

3. *Car c'eſt vous qui, outre vos autres fonctions, êtes toûjours chargé de mes ordres*] Il veut dire que Mercure a des fonctions qui lui ſont particulierement aſſignées, & qu'il execute ſans être envoyé de Jupiter, comme par exemple celle de conduire les ames dans les Enfers. Au reſte il eſt aiſé de voir pourquoi c'eſt Mercure qui eſt envoyé à Calypſo. C'eſt la Raiſon qui eſt au dedans de nous qui nous inſpire tout le bien que nous devons faire, & cette Raiſon eſt une émanation de la Raiſon ſouveraine. Cela a déja été expliqué.

4. *Et que ſans être conduit ni par les Dieux, ni par aucun homme*] C'eſt à dire, ſans être conduit viſiblement par aucun Dieu, car quoi-qu'Ulyſſe parût abandonné des Dieux, il étoit pourtant conduit par les Dieux. Ce que Jupiter dit ici en ſept ou huit vers, eſt le ſommaire des huit Livres ſuivans, dans leſquels s'execute tout ce qui eſt dit ici.

5. *Sur un radeau*] C'eſt ainſi que j'explique, ἐπὶ σχεδίης, *ſchediis*, eſt un petit bâteau fait à la hâte, bâtiment compoſé de pluſieurs planches & de ſoliveaux aſſemblez & liez

en-

„ enfin le vingtième jour [7] dans la fertile Sche-
„ rie, terre des Pheaciens, dont le bonheur ap-
„ proche de celui des Immortels mêmes. Ces
„ peuples fortunez l'honoreront comme un Dieu,
„ le remeneront dans ſes Etats, & lui donne-
„ ront de l'airain, de l'or, des étoffes magnifi-
„ ques, en un mot, ils lui feront tant de pre-
„ ſens, [8] qu'il auroit été moins riche ſi ſans au-
„ cun accident il avoit apporté chez lui tout le
„ butin qu'il avoit eu pour ſa part à Troye &
„ qu'il avoit embarqué ſur ſes vaiſſeaux. [9] C'eſt
„ ainſi que le Deſtin veut qu'il retourne dans ſa
„ chere patrie, & qu'il revoye ſes amis & ſon
„ Palais.

Il dit, & Mercure obéït à cet ordre: il ajuſte d'abord ſur ſes pieds ſes talonnieres immortelles & toutes d'or, avec leſquelles plus viſte que les vents il traverſe les mers & toute l'étenduë de

enſemble. Σχεδία μικρὰ ναῦς ἢ ξύλα ἃ συνδίουσι καὶ οὕτω πλέουσι. Schedia *petite barque, ou pluſieurs bois liez enſemble & ſur leſquels on navige.* Heſychius.

6. *Il arrive enfin le vingtième jour*] Homere fonde toûjours ce qu'il a déja dit de l'eloignement de l'Iſle de Calypſo, qu'il place contre la verité dans la mer Atlantique pour rendre ſon recit plus merveilleux, comme nous le verrons dans la ſuite.

7. *Dans la fertile Scherie, terre des Pheaciens, dont le bonheur approche de celui des Immortels*] C'eſt l'Iſle de Corcyre, aujourd'hui *Corfou.* Je découvrirai dans la ſuite les fondemens ſur leſquels Homere a bâti tout ce qu'il dit de cette Iſle anciennement ſi heureuſe.

8. *Qu'il auroit été moins riche ſi ſans aucun accident*] Avec quel art Homere mêle des inſtructions morales dans ſes ſimples recits. Un homme qui fait naufrage & qui a perdu tout ſon bien, qu'il avoit chargé ſur ſes vaiſſeaux, ne laiſſe pas d'arriver chez lui plus riche qu'il n'étoit. Il y a un Dieu puiſſant qui peut reparer ſes pertes, & lui donner plus de richeſſes qu'il n'en avoit auparavant.

9. *C'eſt ainſi que le Deſtin veut*] Le Deſtin n'eſt donc autre choſe que la volonté de Jupiter & ce qu'il a une fois prononcé.

de la terre,[10] il prend ſa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le ſommeil, & les en retire quand il lui plaît, & la tenant à la main il prend ſon vol, traverſe la Pierie, & fondant du haut des airs, il vole ſur les flots ſemblable à un oiſeau marin qui chaſſant aux poiſſons, vole legerement ſur la ſurface des ondes qu'il bat de ſes aîles ; [11] tel Mercure vole ſur la cime des flots. [12] Quand il fut parvenu à cette Iſle, qui eſt fort éloignée, il quitte la mer, & prenant la terre il marche ſur le rivage juſqu'à ce qu'il fût arrivé à la grotte où la belle Nymphe habitoit. Il la trouva dans cette grotte ; [13] à l'entrée il y avoit

10. *Il prend ſa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le ſommeil*] De très-ſavans hommes ont fort bien vû que Mercure avec ſa verge d'or a été forgé par les Anciens Mythologiſtes ſur Moïſe. Les convenances qu'ils trouvent entre leurs fonctions le prouvent ſuffiſamment. On peut voir les Remarques ſur la dixième Ode du 1. Livre d'Horace. Mais indépendamment de cette découverte, qui me paroît ſûre, je croi que ce qu'Homere dit ici de Mercure qui plonge les hommes dans le ſommeil & les en retire quand il lui plaît, peut n'avoir été imaginé que pour exprimer la force de la parole, qui calme les plus emportez, & qui excite les plus lâches & les plus tranquilles, & qui, comme par une eſpece d'Enchantement, nous fait recevoir des fables comme des veritez. La force de cette parole paroît bien dans ces vers, il ſemble qu'Homere nous ait touchez avec cette verge de Mercure, tant nous ſentons de plaiſir à lire cette belle Poëſie où tout eſt ſi animé. Les Poëtes poſterieurs ont fait de cette verge de Mercure un caducée, mais Homere n'a jamais connu ce mot.

11. *Tel Mercure vole ſur la cime des flots*] Euſtathe nous avertit que ce vers

Τῷ ἴκελ' πολίεσσιν ὀχήσατο κύμασιν Ερμῆς.

avoit été marqué par les anciens Critiques comme un vers qui devoit être rejetté & qu'on avoit fourré là mal à propos. Le fondement de cette critique étoit que le mot ὀχήσατο *étoit porté*, ne répondoit pas à la viteſſe du vol de Mercure ; mais cette cenſure eſt très-mal fondée, & Euſtathe

avoit de grands braſiers magnifiques d'où s'exhaloit une odeur de cedre & d'autres bois odoriferants qui parfumoient toute l'Iſle. Devant elle étoit un beau métier où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or, & en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuſe. La grotte étoit ombragée d'une forêt d'aunes, de peupliers & de cyprès, où mille oiſeaux de mer avoient leur retraite, & elle étoit environnée d'une vigne chargée de raiſins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre differents côtez, & formoient quatre grands canaux [14] autour des prairies émaillées de

the en eſt moqué avec raiſon. *Etre porté*, ſe peut dire du vol comme d'une ſimple marche.

12. *Quand il fut parvenu à cette Iſle, qui eſt fort éloignée*] J'ai déja dit dans le premier Livre que c'eſt l'Iſle appellée *Gaulus*, qui eſt très-voiſine de Melite, ou Malte, & qui eſt comme elle entre le rivage d'Afrique & le promontoire de Sicile appellé *Pachine*, Homere en fait l'Iſle Atlantique pour rendre ſa narration plus merveilleuſe. Il ne faut pas confondre cette Iſle de *Gaulus* avec l'Iſle de *Caude* ou *Gaude*, dont il eſt parlé dans les Actes des Apôtres, celle-ci eſt près de Crete.

13. *A l'entrée il y avoit de grands braſiers magnifiques*] Il ne faut pas douter qu'Homere ne peigne par-tout les mœurs anciennes & même celles de ſon tems. C'étoit une partie de la magnificence d'avoir dans les appartemens de grands braſiers de quelque riche métail où l'on faiſoit brûler inceſſamment le bois le plus precieux. Chez les Grands le feu étoit en uſage dans toutes les ſaiſons, car on le croyoit bon pour la ſanté,

14. *Autour des prairies émaillées de toutes ſortes de fleurs*] J'ai mis les fleurs au lieu des *herbes*, qui ſont dans l'original. Le Roi Ptolomée Evergete avoit fort bien vû que dans le vers Grec au lieu du mot *ἰὼ* qui ſignifie une *violette*, il falloit remettre le mot *σὶν*, qui eſt une ſorte d'herbe ſemblable à l'ache ou au perſil. Le *Sion* vient ici fort bien avec le *Selinon*, mais non pas la *violette*. Il eſt glorieux à Homere d'avoir un ſi grand Roi pour reſtaurateur de ſon texte, mais il ne l'eſt pas moins à ce Roi d'avoir ſi heureuſement corrigé le texte d'un ſi grand Poëte.

de toutes ſortes de fleurs, [15] les Immortels mêmes n'auroient pû voir un ſi beau lieu ſans l'admirer & ſans ſentir dans leur cœur une ſecrette joie. Auſſi Mercure en fut-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors il entra dans la grotte. Dès que la Déeſſe Calypſo l'eut apperçu, elle le reconnut, car un Dieu n'eſt jamais inconnu à un autre Dieu, quoi qu'ils habitent des regions très-éloignées. [16] Ulyſſe n'étoit pas avec la Déeſſe, il étoit aſſis ſur le rivage de la mer où il alloit ordinairement exhaler ſa douleur & ſoupirer ſes déplaiſirs le viſage baigné de larmes, devorant ſon cœur, accablé de triſteſſe, & la vûë toûjours attachée ſur la vaſte mer qui s'oppoſoit à ſon retour.

Calypſo ſe leve, va au devant de Mercure, le fait aſſeoir ſur un ſiege admirable qui brilloit comme le Soleil, & lui adreſſe ces paroles: „ Divin interprete des Dieux, Mercure, qui „ m'êtes ſi cher & ſi reſpectable, pourquoi ve„ nez-vous dans cette Iſle? elle n'avoit jamais „ été

15. *Les Immortels mêmes n'auroient pû voir un ſi beau lieu ſans l'admirer*] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce paſſage. Homere parle en général. Au reſte l'admiration que les Dieux mêmes auroient pour ce beau lieu, nous ne ſaurions nous empêcher de l'avoir pour la belle deſcription qu'Homere en a faite. Que n'ai-je pû en conſerver les graces & les beautez dans ma Traduction!

16. *Ulyſſe n'étoit pas avec la Déeſſe*] Euſtathe a crû qu'Homere avoit imaginé cette abſence d'Ulyſſe, afin qu'il ne fût pas qu'elle avoit ordre de le laiſſer partir, & qu'il lui en eût toute l'obligation comme d'une grace qu'elle lui faiſoit de ſon pur mouvement ſans y être forcee. Mais cette raiſon me paroît froide. Il y en a une plus forte qui eſt une raiſon de ſageſſe. La bienſéance vouloit qu'Ulyſſe ne fût pas auprès de Calypſo quand Mercure arriva. S'il avoit été auprès d'elle, cela auroit pû donner des ſoupçons deſagréables, & Ulyſſe auroit fait le perſonnage d'un homme amoureux, qui n'auroit pû quitter un ſeul moment ſa maîtreſſe,

„ été honorée de votre preſence; dites tout ce
„ que vous deſirez, je ſuis prête à vous obéir,
„ ſi ce que vous demandez eſt poſſible & qu'il
„ dépende de moi. Mais avant que de me dire
„ le ſujet de votre voyage, venez que je vous
„ preſente les rafraîchiſſemens qu'exige l'hoſpi-
„ talité.

En même temps elle met devant lui une table, elle la couvre d'ambroſie & remplit les coupes de Nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle, & le repas fini il dit à Calypſo :

„ Déeſſe, vous me demandez ce que je viens
„ vous annoncer; je vous le déclarerai donc ſans
„ aucun déguiſement, puiſque vous me l'ordon-
„ nez vous-même. Jupiter m'a commandé de
„ venir ici, quelque répugnance que j'y euſſe,
„ [17] car qui eſt-ce qui viendroit de ſon bon gré
„ traverſer une ſi grande étenduë de mers, où
„ l'on ne trouve pas ſur ſa route une ſeule ville
„ qui faſſe des ſacrifices aux Dieux & qui leur
„ offre des hecatombes? [18] Mais il n'eſt pas per-
„ mis

treſſe, au lieu qu'Homere lui fait joüer le rolle d'un homme ſage qui eſt uniquement occupé de ſes malheurs, & qui bien-loin de s'oublier dans les délices, paſſe ſes jours à aller entretenir ſes triſtes penſées ſur le rivage de la mer. Il y a là beaucoup de ſageſſe & de décence.

17. *Car qui eſt-ce qui viendroit de ſon bon gré traverſer une ſi grande étenduë de mers où l'on ne trouve pas ſur ſa route*] C'eſt pour mieux fonder l'éloignement de cette Iſle, & pour faire entendre qu'elle eſt au milieu de l'Ocean. Tout ce qu'Homere dit de cette Iſle, fait comprendre que la tradition de l'Iſle Atlantique, telle que Platon l'avoit reçuë, eſt fort ancienne, puiſqu'elle étoit avant lui.

18. *Mais il n'eſt permis à aucun Dieu*] Cela eſt fort adroit, en parlant pour lui il parle auſſi pour Calypſo, car il lui donne par là un conſeil plein de ſageſſe, qui eſt d'obéir aux ordres de Jupiter. C'eſt une inſinuation délicate, plus efficace qu'un conſeil direct. Calypſo le ſent fort bien, car elle va bien tôt repeter les mêmes termes.

„ un homme que je ſauvai du naufrage comme
„ il flottoit ſur une planche du débris de ſon vaiſ-
„ ſeau, après que d'un coup de foudre Jupiter
„ l'eut briſé au milieu de la vaſte mer, & que
„ tous ſes Compagnons étant peris, les vents &
„ les flots l'eurent pouſſé ſur cette côte. Je le
„ tirai de ce danger, je le recueillis; je l'ai tenu
„ depuis ce temps-là chez moi, & je lui ai fait
„ tous les bons traitemens dont j'ai pû m'avi-
„ ſer, je voulois même le rendre immortel &
„ lui communiquer une vie exempte de vieilleſ-
„ ſe. [24] Mais il n'eſt permis à aucun autre Dieu
„ d'enfraindre ou de negliger les loix ſuprêmes
„ de ce fils de Saturne. [25] Que ce cher Prince
„ periſſe donc, puiſque ce Dieu le veut ſi fort,
„ & qu'il ordonne qu'on l'expoſe encore aux
„ mêmes perils dont je l'ai tiré. Pour moi je ne le
„ renvoyerai point, car je n'ai ni vaiſſeau ni ra-
„ meurs à lui donner pour le conduire. Tout ce
„ que

24. *Mais il n'eſt permis à aucun autre Dieu d'enfraindre ou de negliger les loix ſuprêmes*] Calypſo repete les mêmes termes dont Mercure s'eſt ſervi en parlant de lui-même.

25. *Que ce cher Prince periſſe donc, puiſque ce Dieu le veut*] Homere fait voir ici fort adroitement combien la paſſion aveugle ceux qu'elle poſſede. Calypſo croit avoir raiſon contre Jupiter, & elle donne de ſi belles couleurs à ſa cauſe, qu'on croiroit preſque que la juſtice eſt de ſon côté. C'eſt elle qui a ſauvé Ulyſſe, qui l'a recueilli, qui lui a fait toutes ſortes de bons traitemens, qui lui a offert l'immortalité même, n'eſt-il pas juſte qu'elle le garde? & c'eſt Jupiter qui veut le tirer d'un lieu où rien ne manque à ſon bonheur, & qui veut l'expoſer encore aux mêmes perils pour le perdre. N'eſt-ce pas là une grande cruauté? Mais elle ne dit pas qu'Ulyſſe ſe trouve très-malheureux auprès d'elle, qu'il a une femme qu'il veut aller retrouver, des Peuples auſquels il ſe doit, qu'en un mot elle le retient avec une extrême injuſtice, & que c'eſt Jupiter, ennemi de la violence, qui veut le tirer de cette captivité.

„ que je puis faire, c'eſt, s'il veut me quitter, de
„ lui donner les avis & les conſeils dont il a beſoin
„ pour arriver heureuſement dans ſa patrie.

Le Meſſager des Dieux l'entendant parler de la ſorte, lui dit, „ Déeſſe, renvoyez ce Prince, „ & prevenez la colere de Jupiter, de peur qu'el- „ le ne vous ſoit funeſte.

En achevant ces mots, il quitte & prend ſon vol vers l'Olympe. En même temps la belle Nymphe, pour executer les ordres de Jupiter, prend le chemin de la mer & va chercher Ulyſſe. Elle le trouve aſſis ſur le rivage où il paſſoit les jours à pleurer & à ſe conſumer, les regards toûjours attachez ſur la mer, & ſoupirant toûjours après ſon congé qu'il ne pouvoit obtenir de cette Déeſſe, & la nuit il alloit coucher dans la grotte, [26] mais toûjours malgré lui. La Déeſſe s'approchant, lui adreſſa ces paroles:

„ Mal-

26. *Mais toûjours malgré lui*] Homere remet toûjours devant les yeux la ſageſſe d'Ulyſſe, & la violence qu'il ſe faiſoit. Les bienſéances ſont bien obſervées. Mais dans le même tems qu'il marque la répugnance d'Ulyſſe, il peint par ſon expreſſion l'empreſſement & l'amour de Calypſo, παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ, *nolens juxtà volentem. Il ſe couchoit malgré lui auprès de celle qui ne deſiroit que lui.* Il ne faudroit que ce ſeul endroit pour faire juger de la bonne foi & de la rare prudence de l'Auteur du *Parallele*, qui dans l'envie de critiquer Homere, fait faire par ſon Abbé cette reflexion ſi judicieuſe: *Ulyſſe va tous les jours ſoupirer pour ſa chere Penelope en ſe tournant vers le Royaume d'Ithaque où elle étoit, & enſuite il alloit coucher avec la Nymphe Calypſo.* A quoi le Chevalier répond très-ſagement, *voilà un bel exemple de l'amour conjugal, car on dit qu'il fit cette vie-là pendant ſept ans.* Ce pauvre Critique n'a pas daigné prendre garde à ces mots, *mais toûjours malgré lui*, qui marquent & la ſageſſe d'Ulyſſe & l'amour qu'il conſervoit pour Pénelope, & les bienſéances que ce Poëte obſervoit, ſans jamais les perdre de vûë.

„ Malheureux Prince, ne vous affligez plus ſur
„ ce rivage & ne vous conſumez plus en regrets,
„ je ſuis prête à vous renvoyer aujourd'hui mê-
„ me; coupez tout à l'heure des arbres de cette
„ forêt, aſſemblez un radeau & couvrez-le de
„ planches, afin qu'il vous porte ſur les flots,
„ je vous donnerai les proviſions qui vous ſont
„ néceſſaires, & de bons habits pour vous garen-
„ tir des injures de l'air, & je vous envoyerai un
„ vent favorable qui vous conduira heureuſe-
„ ment dans votre patrie, ſi les Dieux qui habi-
„ tent l'Olympe, [27] & qui ſont plus puiſſants
„ que moi, ſoit pour bien penſer, ſoit pour
„ executer leurs penſées, veulent vous accorder
„ un heureux retour.

Elle dit, & Ulyſſe fremiſſant à cette propoſi-
tion, lui répondit, tout conſterné, „ Déeſſe,
„ apparemment vous avez d'autres vûës que cel-
„ les de me renvoyer, puiſque vous m'ordonnez
„ de traverſer ſur un radeau une mer ſi difficile,
„ ſi dangereuſe, & que les meilleurs & les plus
„ forts

27. *Et qui ſont plus puiſſans que moi, ſoit pour bien penſer, ſoit pour executer leurs penſées*] Homere marque par tout la difference & la ſubordination qu'il reconnoît entre les Dieux. Il en marque un ſeul tout puiſſant dont tous les autres ſont les creatures; & ces derniers, il reconnoît qu'ils n'ont pas été tous également partagez, & que les uns ont reçu plus de lumiere & de puiſſance que les autres.

28. *Accompagnez du vent le plus favorable*] Le Grec dit *réjouis*, comme donnant du ſentiment à ces vaiſſeaux.

29. *Que vous ne formez aucun mauvais deſſein contre ma vie*] Ulyſſe croyoit que Calypſo pleine de reſſentiment lui conſeilloit de partir ſur ce radeau, afin que l'effort des vagues venant à le délier, il perît malheureuſement.

30. *Il faut avoüer que vous êtes un homme bien fin*] Ἀλιτρὸς ſignifie un *ſcelerat*, & comme les ſcelerats ſont ordinairement plus ruſez que les gens de bien, qui ſont preſque

tous

„ forts navires [28] accompagnez du vent le plus
„ favorable, ne paſſent qu'avec beaucoup de
„ danger. Je vous déclare donc que je ne par-
„ tirai point malgré vous, & à moins que vous
„ ne me faſſiez le plus grand des ſermens [29] que
„ vous ne formez aucun mauvais deſſein contre
„ ma vie.

Il parla ainſi, & la Déeſſe ſe mit à rire, & le prenant par la main, elle lui dit: [30] „ Il faut
„ avouer que vous êtes un homme bien fin &
„ d'un eſprit très-profond & plein de ſolidité &
„ de prudence. Le diſcours que vous venez de
„ me tenir en eſt une grande preuve. Je vous
„ jure donc, [31] & je prends à temoin la Terre,
„ le Ciel & les Eaux du Styx, & c'eſt le plus
„ grand & le plus terrible ſerment que les Dieux
„ puiſſent faire. Je vous jure que je ne forme
„ aucun deſſein contre votre vie, & que je vous
„ donne les mêmes conſeils & les mêmes avis
„ que je prendrois moi-même ſi j'étois dans le
„ même état où vous vous trouvez. Car mon
„ eſprit

tous ſimples, ce mot a été pris pour un *ruſé*, un homme *deffiant*, ἐὺν ἔπεσσιν ἰδὼς, *non vana ſciens.*

31. *Et je prends à temoin la Terre, le Ciel*] C'étoit-là le formulaire des anciens ſerments, on intereſſoit toute la nature, afin que ſi on venoit à les violer, toute la nature conſpirât pour punir le parjure. C'eſt ainſi que dans le XII. Livre de l'Eneïde Enée jure,

Eſto nunc ſol teſtis, & hac mihi terra precanti.

Et le Roi Latinus répond,

Hæc eadem, Æneа, terram, mare, ſidera juro.

Et pour remonter plus haut & à des temoignages plus reſpectables, Moïſe dans ſon Cantique dit, comme le ſavant Grotius l'a remarqué, *Audite Cœli, quæ loquor, audiat Terra verba oris mei.* „ Cieux, écoutez ce que je déclare, & que
„ la Terre entende les paroles qui ſortent de ma bouche." *Deuteron. XXXII.* 1. Dans tous ces paſſages on regarde les Cieux & la Terre comme des êtres animez.

„ eſprit ſuit les regles de la Juſtice, [32] & mon „ cœur n'eſt point un cœur de fer, mais un cœur „ ſenſible & plein de compaſſion.

En finiſſant ces mots, elle ſe mit à marcher & Ulyſſe la ſuivit. Ils arriverent enſemble dans la grotte. [33] Ulyſſe ſe plaça ſur le ſiege que Mercure venoit de quitter. [34] La Déeſſe ſervit devant lui une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent ſe nourrir, & s'étant aſſiſe vis à vis de lui, ſes Nymphes mirent devant elle une autre table & lui ſervirent l'ambroſie & le nectar, nourriture ordinaire des Immortels.

Quand le repas fut fini, Calypſo prenant la parole, dit à ce Prince: „ Fils de Laërte, vous „ voilà donc prêt à partir pour retourner dans „ votre chere patrie; vous voulez me quitter; „ mal-

32. *Et mon cœur n'eſt point un cœur de fer, mais un cœur ſenſible*] Ulyſſe auroit eu tort s'il avoit exigé d'elle qu'elle en eût juré.

33. *Ulyſſe ſe plaça ſur le ſiege que Mercure venoit de quitter*] L'homme ſage eſt ſeul digne de remplir un ſiege où Mercure a été aſſis.

34. *La Déeſſe ſervit devant lui une table*] La Déeſſe ſe fait ſervir par ſes Nymphes, mais elle ne ſouffre pas qu'elles ſervent Ulyſſe, elle veut avoir le plaiſir de le ſervir elle-même. Sa paſſion ſe marque par tout.

35. *Vous choiſiriez aſſurément de demeurer ici avec moi, & vous préféreriez, &c.*] Qu'Homere peint bien dans cette image la force ou plûtôt la tyrannie de l'amour. Calypſo vient de recevoir un ordre de Jupiter de renvoyer Ulyſſe; Mercure lui a déclaré que ſi elle n'obéit, la colere de ce Dieu lui ſera funeſte. Malgré tout cela elle fait tous ſes efforts pour le retenir. Les preceptes directs pourroient ils être auſſi inſtructifs que cette image?

36. *Je ſai parfaitement combien la ſage Penelope vous eſt inferieure*] Je ſuis charmée de l'adreſſe & de la fineſſe de cette réponſe, & je ne ſaurois la mieux faire ſentir qu'en rapportant la remarque d'Euſtathe, qui en a parfaitement connu la beauté. *Remarquez*, dit-il, *la force de cette réponſe, il*

„ malgré votre dureté je vous ſouhaite toute ſor-
„ te de bonheurs; mais ſi vous ſaviez tous les maux
„ que vous avez à ſouffrir dans ce retour, [35] vous
„ choiſiriez aſſûrément de demeurer ici avec moi,
„ & vous préfereriez l'immortalité à tant de tra-
„ vaux & de peines, quelque impatience que vous
„ ayez de revoir votre femme, dont l'image vous
„ occupe nuit & jour. J'oſe me flatter que je ne
„ lui ſuis inferieure ni en beauté ni en bonne mi-
„ ne, ni en eſprit; les mortelles pourroient-elles
„ diſputer quelque avantage aux Déeſſes?

Le ſage Ulyſſe lui répond: „ Venerable Déeſ-
„ ſe, que ce que je vais prendre la liberté de
„ vous dire, n'allume point contre moi votre
„ courroux. [36] Je ſai parfaitement combien la
„ ſage Penelope vous eſt inferieure en beauté &
„ en majeſté, car elle n'eſt qu'une ſimple mor-
„ tel-

il en a adouci d'abord la dureté, en demandant pardon par avance de ce qu'il va dire. Il amadoüe la Déeſſe par une épithete de reſpect, en l'appellant venerable, vénérable Déeſſe, & enfin il ravale extremement Penelope, en la mettant infiniment au deſſous d'elle, mais autant qu'il la rabaiſſe d'un côté, autant la releve-t-il de l'autre par cette ſeule épithete qu'il gliſſe finement, la ſage Penelope. Faiſant entendre que cette ſageſſe étoit ce qui excitoit le plus en lui ce deſir & cette impatience de la revoir, & comme lui diſant elle vous eſt inferieure en beauté, en majeſté, en adreſſe, mais elle eſt bien au deſſus de vous par ſa ſageſſe & par ſa chaſteté. Que ſervent aux femmes la beauté, la majeſté, l'adreſſe, les agrémens de l'eſprit ſans la ſageſſe? L'immortalité même ſeroit pour elles en cet état un preſent funeſte. Homere fait donc entendre ici que par la ſageſſe ſeule une femme s'éleve au deſſus d'une Déeſſe même qui manque de cette qualité quoi qu'elle ait toutes les autres. En effet quelle comparaiſon de Calypſo à Penelope! Celle-ci eſt environnée d'une foule d'amants, tous Princes, tous ſes égaux, & elle reſiſte conſtamment à toutes leurs Pourſuites. Et Calypſo n'a pas plûtôt reçu chez elle un étranger, un mortel, qui ne peut l'aimer, qu'elle tombe dans les plus indignes foibleſſes.

„ telle, au lieu que ni la mort ni la vieilleſſe
„ n'ont point d'empire ſur vous. [37] Cependant
„ je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie;
„ jour & nuit je ne ſoupire qu'après cet heureux
„ retour. Que ſi quelque Dieu veut me perſe-
„ cuter au milieu des flots, je prendrai le parti
„ de ſouffrir & d'armer mon cœur de patience.
„ J'ai ſoutenu tant de travaux & eſſuyé tant de
„ peines & à la guerre & ſur la mer, que j'y ſuis
„ accoutumé; ces derniers maux ne feront
„ qu'augmenter le nombre de ceux que j'ai déja
„ ſoufferts.

Il parla ainſi. Le Soleil ſe coucha dans l'onde & les tenebres ſe répandirent ſur la terre. Calypſo & Ulyſſe ſe retirerent dans le fond de la grotte, & oublierent leurs chagrins & leurs inquietudes entre les bras du Sommeil.

Le lendemain dès que l'Aurore eut doré l'horizon, Ulyſſe ſe leva, prit ſa tunique & ſon manteau, & la Déeſſe mit une robe d'une blancheur qui ébloüiſſoit les yeux & d'une fineſſe & &

37. *Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie.*] Il y a ici une politeſſe qu'il eſt bon de remarquer. Il ſemble que la ſuite du diſcours d'Ulyſſe demandoit qu'il dit, *cependant j'aime mieux la voir que de demeurer près de vous*, mais comme ces termes ſont trop durs pour être dits en face, il change ſon expreſſion, & dit qu'il *ne demande qu'à ſe revoir dans ſa patrie.* Ce qui eſt beaucoup plus doux.

38. *Ulyſſe ſe met à couper ces arbres & à les tailler.*] On demande, eſt-il vraiſemblable qu'un homme ſeul faſſe tout ce que fait ici Ulyſſe? Oui, très-vraiſemblable, & l'hiſtoire fournit des exemples de choſes encore plus difficiles que la neceſſité a fait executer à des hommes ſeuls & dénuez de tout ſecours.

39. *Il abbatit vingt arbres en tout.*] Je ſuis très-fâchée de ne pouvoir être ici du ſentiment de l'Auteur du Traité du Poëme Epique, qui a crû qu'Ulyſſe avoit employé vingt jours à faire ſon navi-

& d'une beauté que rien n'égaloit, c'étoit l'ouvrage des Graces ; elle en arrêta les plis avec une ceinture d'or, & couvrit ſa tête d'un voile admirable. Dès qu'elle fut habillée elle ne penſa plus qu'à fournir à Ulyſſe ce qui étoit neceſſaire pour ſon départ. Elle lui donna une belle hache à deux tranchants, dont le manche étoit de bois d'olivier, & une ſcie toute neuve, & ſe mettant à marcher devant lui, elle le mena à l'extremité de l'Iſle où les arbres étoient les plus grands; il y avoit des aulnes, des peupliers & des ſapins, qui ſont le bois le plus ſec & par conſequent le plus leger & le plus propre pour la mer. Quand elle lui eut montré les plus grands & les meilleurs, elle le quitta & s'en retourna dans ſa grotte. [38] Ulyſſe ſe met à couper ces arbres & à les tailler, & il avançoit conſiderablement ſon ouvrage, parce qu'il étoit ſoutenu dans ſon travail par l'eſperance d'un prompt départ qui le combloit de joye. [39] Il abatit vingt arbres en tout, les tailla, les polit & les dreſ-

navire. Il s'eſt trompé manifeſtement à ce paſſage. Il y a dans le Grec, ἴκοσι δ' ἐβαλε πάντας, il l'a expliqué, *il les abbatit en vingt jours*, & c'eſt ce qu'Homere n'a nullement dit, il eſt même ſans exemple qu'on ait jamais dit en Grec ἴκοσι *en vingt*, pour ἴκοσι ἡμέρησι, *en vingt jours*. Le mot ἴκοσι ne marque pas ici le nombre des jours, mais le nombre des arbres; c'eſt un accuſatif qui ſe joint avec πάντα δίδρυα, *il abbatit vingt arbres*. Et c'eſt ce qu'Euſtathe avoit bien ſenti, car il a écrit que ce nombre de vingt arbres marque bien que ce radeau étoit fort large, & qu'il avoit fallu beaucoup de liens pour l'aſſembler. D'ailleurs Homere a fait entendre aſſez clairement ſa penſée en diſant que l'ouvrage fut fait très-promptement. Or il auroit été fait fort lentement ſi Ulyſſe avoit employé vingt jours à abbattre vingt arbres. Il ne fut à les abbatre, à les aſſembler & à faire ſon navire que quatre jours, comme Homere le dit dans la ſuite pour expliquer & confirmer ce qu'il a dit de

dreſſa. Cependant la Déeſſe lui apporta des terieres dont il ſe ſervit pour les percer & les aſſembler. 40 Il les arrêta avec des clouds & des liens, & fit un radeau auſſi long & auſſi large que le fond d'un vaiſſeau de charge qu'un habile charpentier a bâti ſelon toutes les regles de ſon art. Il l'environna de planches, qu'il attacha à des ſolivaux qu'il mit debout d'eſpace en eſpace, & le finit en le couvrant d'ais fort épais & bien joints; il y dreſſa un mât traverſé d'une antenne; & pour le bien conduire il y fit un bon gouvernail, qu'il munit des deux côtez de bons cables de ſaule, afin qu'il reſiſtât à l'impetuoſité des flots. Enfin il mit au fond beaucoup de matiere comme une eſpece de leſt. 41 Calypſo lui apporta des toiles pour faire des voiles qu'il tailla parfaitement; il les attacha aux vergues, 42 & mit

la diligence avec laquelle tout cet ouvrage fut fait. Ce ſavant homme, qui a fait un Ouvrage admirable, que les gens ſenſez loüeront toûjours, a été trompé par les Traductions Latines.

40. *Il les arrêta avec des clouds & des liens*] Je voudrois que Platon eût fait attention aux paſſages, où Homere fait une imitation des Arts les plus méchaniques, je ſuis perſuadée qu'il auroit rendu plus de juſtice à ſon imitation, & qu'il auroit été forcé d'avoüer qu'un charpentier n'auroit pas mieux bâti ce radeau qu'Homere l'a décrit.

41. *Calypſo lui apporta des toiles*] Les Anciens ont bien ſenti la beauté de cet endroit & demêlé la fineſſe de Calypſo; elle auroit pû lui donner tout à la fois tout ce qui lui étoit neceſſaire pour achever & perfectionner ſon ouvrage, la hache, la ſcie, les terieres, les toiles. Mais elle ne les donne que les unes après les autres, afin de ſe menager des prétextes de le revoir plus ſouvent, & de faire plus d'efforts pour le détourner de la réſolution qu'il avoit priſe.

42. *Et mit les cordages qui ſervent à les plier & à les étendre*] C'eſt ce que ſignifie proprement πόδες. Les cordages des voiles. Les Latins les nomment de même *pedes*. C'eſt à dire

mit les cordages qui ſervent à les plier & à les étendre, après quoi il tira ſon petit bâtiment ſur le rivage avec de bons leviers pour le lancer à l'eau. [43] Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour. Le lendemain, qui étoit le cinquième, la Déeſſe le renvoya de ſon Iſle après l'avoir baigné & lui avoir donné des habits magnifiques & très-parfumez. Elle mit ſur le radeau un outre de vin & un autre d'eau qui étoit beaucoup plus grand, elle y mit auſſi dans des peaux le pain & toutes les autres proviſions dont il avoit beſoin & lui envoya un vent favorable. [44] Ulyſſe plein de joie déploye ſes voiles, & prenant le gouvernail, ſe met à conduire ſa nacelle [45] ſans jamais laiſſer fermer ſes paupieres au ſommeil, regardant toûjours attentivement les Pleïades [46] & le Bouvier qui ſe couche ſi tard, & la grande Our-

dire des cordages attachez aux coins des voiles, & qui ſervent à les tourner du côté qu'on veut pour leur faire recevoir le vent: ce que Virgile appelle *facere pedem.*

Unà omnes facere pedem, paritergue ſiniſtros
Nunc dextros ſolvere ſinus.

43. *Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour*] C'eſt à dire, il fut fait à la fin du quatrième jour depuis qu'il fut commencé, & ce quatrième étoit le cinquième depuis l'arrivée de Mercure. Ulyſſe ne fut donc que quatre jours à faire ſon navire, c'eſt pourquoi Homere a dit plus haut que ſon ouvrage fut fait promptement.

44 *Ulyſſe plein de joye déploye ſes voiles*] Le Poëte ne s'amuſe point à rapporter les adieux de Calypſo & d'Ulyſſe, car outre qu'il va toûjours à ſon but, *ſemper ad eventum feſtinat*, que faire dire à deux perſonnages dont l'un part avec tant de joye & l'autre le voit partir avec tant de douleur?

45. *Sans jamais laiſſer fermer ſes paupieres au ſommeil*] Un pilote peut il dormir? Lycophron a fort bien défini l'art du pilote, *l'art où l'on ne dort point.* ἄυπνον τέχνην.

46. *Et le Bouvier qui ſe couche ſi tard*] Car on prétend que le Bouvier, *Arctophylax*, ne ſe couche qu'après tous les autres Aſtres qui ſe ſont levez avec lui.

Ourſe, qu'on appelle auſſi le Chariot, qui tourne toûjours ſur ſon pole, obſervant ſans ceſſe l'Orion, [47] & qui eſt la ſeule conſtellation qui ne ſe baigne jamais dans les eaux de l'Ocean. [48] La Déeſſe avoit obligé Ulyſſe de faire route en laiſſant à gauche cette conſtellation.

[49] Il vogua ainſi dix-ſept jours entiers. [50] Le dix-huitième jour il découvrit les ſombres montagnes

47. *Et qui eſt la ſeule conſtellation qui ne ſe baigne jamais dans les eaux de l'Ocean*] On peut voir ce qui a été remarqué ſur le XVIII. Livre de l'Iliade.

48. *La Déeſſe avoit obligé Ulyſſe de faire route en laiſſant à gauche cette conſtellation*] Il falloit effectivement qu'Ulyſſe eût toûjours le pole à ſa gauche, ſoit que l'on conſidere la veritable ſituation de l'Iſle de *Gaule* d'où il partoit, ſoit que l'on conſidere la ſituation fabuleuſe qu'Homere lui donne dans l'Ocean. Car pour aller à Ithaque de l'Ocean, il faut toûjours avoir le pole à ſa gauche, puiſqu'on va du couchant au levant.

49. *Il vogua ainſi dix-ſept jours*] Voilà un grand trajet fait par un homme ſeul, cela eſt-il vraiſemblable, & Homere ne paſſe-t-il point ici les bornes des menſonges qu'il lui eſt permis de forger? Homere ne bleſſe point ici la vraiſemblance, & l'Hiſtoire nous a conſervé des faits auſſi prodigieux. Euſtathe nous en rapporte un entierement ſemblable. Il dit qu'un homme de la Pamphylie ayant été fait priſonnier & emmené eſclave à Taniathis d'Egypte, qui eſt la même que Damiette, il fut là pluſieurs années; qu'enfin l'amour de la patrie ſe reveilla dans ſon cœur & lui inſpira un violent deſir d'y retourner; pour y parvenir il fit ſemblant d'être homme de mer. Son maître lui confia une barque pour la pêche; il ſervit ſi-bien qu'on lui laiſſa une entiere liberté de s'adonner à cette profeſſion. Il profita de cette confiance, & après avoir fait ſecretement proviſion d'une voile & de tout ce qui étoit neceſſaire pour un long voyage, un beau jour il prit l'occaſion d'un vent favorable, & ſe hazarda à voguer ſeul. Mettant donc à la voile, & gouvernant lui-même ſon bateau, il traverſa cette vaſte étenduë de mers & arriva heureuſement chez lui. Spectacle nouveau & qu'on n'auroit jamais eſperé. Cet évenement parut ſi prodigieux, qu'il fit changer ſon nom,

tagnes de la terre des Pheaciens par où ſon chemin étoit le plus court. [51] Cette Iſle lui parut comme un bouclier au milieu de cette mer obſcurcie par les brouillards & les nuages.

Neptune, qui revenoit de chez les Ethiopiens, l'apperçut de loin [52] de deſſus les montagnes des Solymes comme il voguoit heureuſement. En même temps il eſt enflammé de colere, & branlant

on l'appella *Monomaques, celui qui vogue ſeul.* Et pour ne pas laiſſer perdre la memoire d'un ſi grand bonheur, ſa famille conſerva toûjours depuis le même nom, & s'appella la famille de *celui qui vogue ſeul.* Euſtathe temoigne qu'elle ſubſiſtoit encore de ſon tems.

50. *Le dix-huitième jour il découvrit les ſombres montagnes de la terre des Pheaciens*] Si l'on prend la peine de compter les lieuës qu'un navire peut faire en dix-huit jours par un vent favorable, on imaginera à peu-près la poſition qu'Homere donne à l'Iſle de Calypſo, dans l'Ocean. Ulyſſe arrive le dix-huitième jour à la vûë de Corfou.

51. *Cette Iſle lui parut comme un bouclier*] Par ſa petiteſſe & par ſa figure qui eſt plus longue que large. D'autres expliquent autrement le mot ἀσπὶς, car ils diſent que les Illyriens appellent ἀχλὺν, ἀσπὶν. Je ne ſaurois être du ſentiment de ceux qui, au lieu de ἀσπὶς, ont lû ἄγριον, *un ſanglier ſauvage.* Cette idée eſt fauſſe.

52. *De deſſus les montagnes des Solymes*] Les Solymes ſont dans la Piſidie en Aſie. Comment Neptune, qui revient de chez les Ethiopiens, c'eſt à dire, de la plage meridionale de l'Ocean, peut-il donc appercevoir Ulyſſe de deſſus les montagnes des Solymes, qui ſont ſi éloignées de ſon chemin? Strabon, pour répondre à cette difficulté ſuppoſe qu'Homere a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie meridionale le nom de *Solymes*, parce qu'elles ont par leur ſituation quelque rapport & quelque reſſemblance avec les montagnes de la Piſidie. Que ſait-on même ſi de ſon tems ce nom de *Solymes* ne s'étendoit point à toutes les montagnes les plus élevées? Selon Bochart le nom de *Solymes* vient de l'Hebreu *Solem*, qui ſignifie *ombre, tenebres.* De-là les pais montagneux & couverts de bois, ont été appellés *Solymi, noirs, tenebreux.*

lant la tête, il dit en ſon cœur, „ Qu'eſt-ce que „ je vois! [53] les Dieux ont donc changé de réſo- „ lution en faveur d'Ulyſſe pendant que j'ai été „ chez les Ethiopiens! le voilà déja près de l'Iſle „ des Pheaciens où le Deſtin veut qu'il trouve la „ fin de tous les maux qui le menacent. Mais „ je trouverai bien le moyen de l'en éloigner „ & de l'expoſer à des miſeres encore plus gran- „ des.

[54] En finiſſant ces mots, il aſſemble les nuages, bouleverſe la mer avec ſon trident, excite toutes les tempêtes, couvre la terre & la mer d'épaiſſes tenebres; une nuit obſcure tombe du ciel & cache le jour. Le vent de Midi, le vent d'Orient, le violent Zephyre, & le Borée, ce tyran des mers, ſe déchaînent & élevent des montagnes de flots. Alors Ulyſſe ſent ſes forces & ſon courage l'abandonner, & dans ſon deſeſpoir il s'écrie, „ Ah! malheureux que je ſuis, „ quels malheurs m'attendent encore! que je „ crains que la Déeſſe Calypſo ne m'ait dit la „ verité, quand elle m'a averti que j'avois enco- „ re bien des maux à eſſuyer avant que de pou- „ voir arriver dans ma chere patrie; voilà ſa pré- „ diction qui s'accomplit. De quels nuages noirs „ Jupiter a couvert le ciel! quel mugiſſement af- „ freux

53. *Les Dieux ont donc changé de reſolution en faveur d'Ulyſſe*] Neptune animé contre Ulyſſe ſe flattoit que les Dieux vouloient abſolument le faire perir, mais il ſe trompoit & il étoit mal inſtruit de l'ordre des Deſtinées.

54 *En finiſſant ces mots il aſſemble les nuages*] Cette deſcription d'une affreuſe tempête ne porte aucune marque de la vieilleſſe d'Homere; il y a au contraire une force de Poëſie dont rien ne peut approcher. Si Homere étoit vieux quand il compoſa ce Livre, il faut dire que ſa vieilleſſe eſt plus jeune que la jeuneſſe des autres Poëtes.

55. *Le jour que les Troyens dans une ſortie firent pleuvoir ſur moi nua-*

„ freux des flots! tous les vents ont rompu leurs
„ barrieres, on ne voit qu'orages affreux de tous
„ côtez, je ne dois plus attendre que la mort.
„ Heureux & mille fois heureux les Grecs qui,
„ pour la querelle des Atrides, ſont morts ſous
„ les murs de la ſuperbe ville de Priam! Eh
„ pourquoi les Dieux ne me laiſſerent-ils pas pe-
„ rir auſſi " le jour que les Troyens dans une
„ ſortie firent pleuvoir ſur moi une ſi furieuſe
„ grêle de traits autour du corps d'Achille? on
„ m'auroit fait des funerailles honorables, & ma
„ gloire auroit été celebrée par tous les Grecs, au
„ lieu que preſentement je péris d'une mort triſte
„ & malheureuſe.

Il achevoit à peine ces mots, qu'un flot épouvantable venant fondre ſur la pointe de la nacelle, la fait tourner avec rapidité; ce mouvement impetueux jette Ulyſſe bien loin, en lui faiſant abandonner le gouvernail; un furieux coup de vent briſe le mât par le milieu, la voile & l'antenne ſont emportées, & ce Prince eſt long-tems enſeveli dans les ondes ſans pouvoir vaincre l'effort de la vague qui le couvroit, car il étoit appeſanti par les habits que lui avoit donnez la Déeſſe. Enfin après beaucoup de peines il ſurmonte le flot & reparoît; en même tems il rend par

une ſi furieuſe grêle de traits autour du corps d'Achille] Quand Achille eut été tué en trahiſon par Pâris, les Troyens firent une ſortie pour enlever ſon corps. Il ſe fit là un grand combat. Ulyſſe pour dégager le corps de ce Heros le chargea ſur ſes épaules, & Ajax le couvrit de ſon bouclier. Comme la guerre de Troye n'eſt pas le ſujet de l'Iliade, Homere n'a pû y parler de cette mort, mais, & Longin l'a remarqué, il rapporte dans l'Odyſſée beaucoup de particularitez, qui ſont les ſuites de ce qui s'eſt paſſé dans l'Iliade.

par la bouche une grande quantité d'eau, il en coule des ruiſſeaux de ſa tête & de ſes cheveux. Dans cet état, quoi-qu'abbatu & ſans forces, il ne perd pourtant pas le jugement & n'oublie pas ſon radeau, mais faiſant effort & s'élevant au deſſus des vagues, il l'approche, s'en ſaiſit, s'aſſied au milieu & évite ainſi la mort qui l'environne; la nacelle eſt le jouet des flots qui la pouſſent çà & là. [56] Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes quoi-qu'elles ſoient fort épaiſſes & entrelacées; de même les vents balotoient la nacelle de tous côtez. Tantôt le vent de midi la laiſſe emporter à l'Aquilon, & tantôt le vent d'Orient la cede au Zephyre.

[57] La fille de Cadmus, la belle Ino, qui n'étoit autrefois qu'une mortelle, & qui alors étoit déja adorée comme Déeſſe de la mer ſous le nom de Leucothée, voyant Ulyſſe accablé de maux, & porté de tous côtez par la tempête, fut

56. *Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes*] Homere compare fort bien le radeau d'Ulyſſe à des épines, parce que les épines étant épaiſſes & entrelaſſées, elles reſſemblent parfaitement à ce radeau compoſé de differentes pièces engagées les unes dans les autres.

57. *La fille de Cadmus, la belle Ino*] Il n'étoit ni poſſible ni vraiſemblable qu'Ulyſſe échapât d'un ſi grand danger par ſes ſeules forces. C'eſt pourquoi le Poëte fait venir à ſon ſecours la Déeſſe Ino ou Leucothée. Et cet épiſode eſt fort bien choiſi. Ino a été une mortelle, elle s'intereſſe pour les mortels; elle a été maltraitée par ſon mari Athamas, & elle s'intereſſe pour Ulyſſe qui eſt ſi bon mari.

58. *Prenez ſeulement ce voile immortel que je vous donne, étendez-le devant vous & ne craignez rien*] On conjecture par cet endroit que du tems d'Homere & plus avant encore,

fut touchée de compaſſion, & ſortant tout d'un coup du ſein de l'onde avec la rapidité d'un plongeon, elle vole ſur la nacelle, & s'arrêtant vis à vis d'Ulyſſe, elle lui dit: „ Malheureux „ Prince, pourquoi le redoutable Neptune eſt-„ il entré dans une ſi funeſte colere contre vous? „ il vous pourſuit avec tant d'animoſité & il „ vous expoſe à tant de miſeres! mais quelqu'en-„ vie qu'il ait de vous faire perir, il n'en vien-„ dra pourtant pas à bout. Faites donc ce que „ je vais vous dire; vous me paroiſſez homme „ prudent & aviſé: quittez vos habits, aban-„ donnez votre nacelle aux vents, & vous jet-„ tant à la mer, gagnez à la nage l'Iſle des „ Pheaciens, où le Deſtin veut que vous trou-„ viez votre ſalut, [58] Prenez ſeulement ce voi-„ le immortel que je vous donne, étendez-le „ devant vous & ne craignez rien, non ſeule-„ ment vous ne perirez point, mais il ne vous „ arrivera pas le moindre mal. Et dès que „ vous aurez gagné le rivage, [59] ôtez ce voile, „ jet-

core, on connoiſſoit ces préſervatifs, τὰ περίαπτα, que l'on portoit ſur ſoi, & auſquels on attribuoit la vertu de délivrer des dangers contre leſquels on les avoit pris, ſouvent même on leur donnoit le nom des Dieux auſquels ils étoient comme dédiez, & qui les rendoient ſi ſalutaires. On peut donc croire qu'Ulyſſe, homme pieux, avoit ſur lui une écharpe, une ceinture de Leucothée, que l'on croyoit bonne contre les perils de la mer. Et c'eſt ce qui a fourni l'idée de cet épiſode, dont la fable n'eſt que l'enveloppe de la verité. Cela me paroît fort naturel & fort vraiſemblable, car les hommes ont toûjours été ce qu'ils ſont.

59. *Otez ce voile, jettez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez.*] Comme Ino le lui avoit ordonné. C'étoit un hommage qu'il devoit rendre à la Divinité à laquelle il devoit ſon ſalut.

„ jettez le dans la mer le plus loin que vous
„ pourrez, & en le jettant ſouvenez-vous de dé-
„ tourner la tête.

En finiſſant ces mots, elle lui preſente ce voile, & ſe replonge dans la mer. Ulyſſe repaſſe dans ſon eſprit ce qu'il vient d'entendre, & penetré de douleur, il dit en lui-même, „ Ah,
„ malheureux! que je crains que ce Dieu, quel
„ qu'il ſoit, ne machine encore ma perte, puiſ-
„ qu'il me preſſe d'abandonner mon radeau. [60]
„ Mais je n'ai garde de lui obéïr, car la terre,
„ où il dit que je dois me ſauver, je la vois
„ encore fort éloignée. Voici ce que je m'en
„ vais faire, & c'eſt aſſurément le meilleur par-
„ ti: pendant que mon radeau ſera entier, & que
„ les liens maintiendront l'aſſemblage des plan-
„ ches & des ſolives qui le compoſent, je ne
„ l'abandonnerai point, & j'y attendrai tout ce
„ qui pourra m'arriver. Mais ſitôt que la vio-
„ lence des flots l'aura deſuni & mis en pieces,
„ je me jetterai à la nage; je ne ſaurois rien
„ imaginer de meilleur.

Pendant que le divin Ulyſſe s'entretenoit de ces penſées, Neptune excita une vague épouven-

60. *Mais je n'ai garde de lui obéïr*] Homere fait bien éclater ici le caractere de ſageſſe qu'il a donné à Ulyſſe, en lui faiſant imaginer un parti plus ſage & plus prudent que celui que la Déeſſe lui avoit conſeillé de prendre. Et toute cette belle Poëſie n'eſt que pour dire qu'une ſeconde reflexion eſt ſouvent meilleure que la premiere.

61. *Et arriva à Aigues*] Ville ſur la côte Orientale de l'Eubée, où Neptune avoit un magnifique Temple. On peut voir ce qui a été remarqué ſur le XIII. Livre de l'Iliade Tom. II. pag. 258. Not. 9.

62. *Elle ferma les chemins des airs à tous les vents, & leur commanda de s'appaiſer*] Homere reconnoit ici que Minerve commande aux vents, c'eſt à dire, qu'il donne à cette Déeſſe le même pouvoir & la même autorité qu'à Jupiter même.

Et

ventable auſſi haute qu'une montagne & la pouſſa contre lui. Comme un tourbillon diſſipe un monceau de pailles ſéches & les diſperſe çà & là, cette vague diſſipe de même toutes les pieces du radeau. Ulyſſe ſe ſaiſit d'une ſolive, monte deſſus & la mene comme un cheval de ſelle. Alors il dépouille les habits que Calypſo lui avoit donnez, attache devant lui le voile de Leucothée, ſe jette à la mer & ſe met à nager. Neptune le vit, & branlant la tête, il dit en ſon cœur: „ Après avoir tant ſouffert va encore, er„ re en cet état ſur les ondes, juſqu'à ce que tu „ abordes chez ces heureux mortels que Jupiter „ traite comme ſes enfans. Quand tu y ſeras „ arrivé, je ne croi pas que tu ayes ſujet de „ te plaindre des maux que tu auras ſoufferts.

En même temps il pouſſe ſes fougueux courſiers [61] & arrive à Aigues où il avoit un magnifique Palais.

Cependant la fille de Jupiter, la puiſſante Minerve, penſa bien différemment: [62] elle ferma les chemins des airs à tous les vents & leur commanda de s'appaiſer, [63] elle ne laiſſa en liberté que le ſeul Borée avec lequel elle briſa les flots, juſ-

Et c'eſt ſur cela que Callimaque a fort bien dit dans ſon hymne ſur les bains de Pallas, *Que Minerve eſt la ſeule fille de Jupiter à qui ce Dieu ait donné ce grand privilege d'avoir le même pouvoir que lui.*

..... Ἐπεὶ μόνη Ζηὸς τέγος ἀγχόθι ναίει
Δῶρον Ἀθηναίη πατρὸς πάντα φέρεσθαι.

Comme je l'ai déja remarqué ailleurs.

63. *Elle ne laiſſa en liberté que le ſeul Borée avec lequel elle briſa les flots.*] Car c'eſt le vent le plus propre pour ramener le calme & pour applanir la mer irritée. C'eſt pourquoi il l'a appellé plus haut ἀεροφόιτης, *qui ramene la ſérenité*, quoiqu'il parle d'une violente tempête. Mais il ne produit ce bon effet que quand il regne ſeul, car avec les autres il eſt furieux & augmente l'orage.

juſqu'à ce qu'Ulyſſe fût arrivé chez les Pheaciens, & qu'il ſe fût dérobé aux attentats de la Parque. [64] Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté ſur les flots, toujours entre les bras de la Mort, [65] mais quand la belle Aurore eut amené le troiſième jour, le vent s'appaiſa, la tempête fit place au calme, & Ulyſſe élevé ſur la cime d'une vague, vit de ſes yeux la terre aſſez près de lui. [66] Telle qu'eſt la joie que des enfans ſentent de voir revenir tout d'un coup à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui conſumé par une longue maladie, [67] dont un Dieu ennemi l'avoit affligé, étoit prêt à rendre le dernier ſoupir; telle fut la joie d'Ulyſſe quand il découvrit la terre & les forêts; il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner le rivage; mais quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix, il entendit un bruit affreux; les flots, qui venoient ſe briſer contre des rochers dont le rivage étoit bordé, mugiſſoient horriblement & les couvroient d'écume. Il n'y avoit là ni ports à recevoir les vaiſſeaux, ni abri commode, le

rivage

64. *Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté*] Le dix-huit & le dix-neuf.

65. *Mais quand la belle Aurore eût amené le troiſième jour*] Qui étoit le vingt. La Déeſſe Calypſo lui avoit prédit qu'il n'arriveroit que le vingtième jour.

66. *Telle qu'eſt la joie que des enfans ſentent de voir revenir tout d'un coup à la vie*] Homere ne compare pas Ulyſſe à ces enfans, la comparaiſon ne ſeroit pas juſte, car Ulyſſe ſouffre, & les enfans ne ſouffrent point, mais il compare la joie d'Ulyſſe de ſe voir échapé de tant de dangers à celle de ces enfans, qui voyent revenir leur pere à la vie, après qu'il a été ſi long-tems entre les bras de la mort. Et cette comparaiſon fait honneur & à Homere & à ces tems heroïques. Rien n'égaloit la joie que les enfans avoient de voir leur pere ſe tirer d'un ſi grand danger. Car alors les peres étoient regardez comme un précieux treſor dans la

rivage étoit avancé & tout heriſſé de rochers & ſemé d'écueils. A cette vûë Ulyſſe ſent ſon courage & ſes forces l'abandonner, & dans cette extremité il dit en ſon cœur: „ Helas! après „ que Jupiter a permis que je viſſe la terre que „ je n'eſperois plus de voir, après que j'ai paſſé „ avec tant de travaux & de peines ce long tra„ jet de mer, je ne trouve aucune iſſuë pour „ ſortir de ces abymes; je ne vois de tous côtez que des pointes d'écueils que les flots heurtent impetueuſement avec des meuglemens „ épouventables. Plus près du rivage je ne découvre qu'une chaîne de rochers eſcarpez, & „ une mer profonde où l'on ne trouve point de „ fond pour ſe tenir ſur ſes pieds & reprendre „ haleine. Si j'avance, je crains que le flot m'en„ veloppant ne me jette contre une de ces ro„ ches pointuës & que mes efforts ne me ſoient „ funeſtes. Si je ſuis aſſez heureux pour me ti„ rer de ces écueils & pour approcher du rivage, „ j'ai à craindre qu'un coup de vent ne m'enle„ ve & ne me rejette au milieu des flots, ou mê„ me

la maiſon, & comme l'image même de la Divinité. Preſentement pour rendre la joie d'Ulyſſe plus ſenſible, il faudroit peut-être changer la comparaiſon & dire, *telle qu'eſt la joie d'un pere qui voit revenir de la mort ſon fils unique, &c.* Car aujourd'hui l'amour des enfans pour les peres eſt bien refroidie, au lieu que celle des peres pour les enfans ſe maintient toûjours. Je connois pourtant encore des enfans capables de ſentir la force & la beauté de la comparaiſon d'Homere, & qui ne permettroient pas de la changer.

67. *Dont un Dieu ennemi l'avoit affligé*] Car ils étoient perſuadez que c'étoit toujours quelque Dieu irrité qui envoyoit les maladies. Et Hippocrate lui-même a reconnu qu'il ſe trouve des maladies où il y a quelque choſe de divin, θεῖόν τι. La ſaine Theologie n'eſt pas contraire à ce ſentiment.

„ me que le puiſſant Dieu, qui me perſecute,
„ n'envoye contre moi quelqu'un des monſtres
„ marins qui ſont en ſi grand nombre dans le
„ ſein d'Amphitrite, car je connois toute la co-
„ lere dont Neptune eſt animé contre moi.

Dans le moment que toutes ces penſées lui paſſent dans l'eſprit, le flot le pouſſe avec impetuoſité contre le rivage bordé de rochers. Il ſe ſeroit briſé infailliblement ſi Minerve ne l'eût ſecouru, en lui inſpirant d'avancer les deux mains, de ſe prendre au rocher & de s'y tenir ferme juſqu'à ce que le flot fût paſſé; par ce moyen il ſe déroba à ſa fureur, mais le même flot repouſſé par le rivage, le heurta à ſon retour & l'emporta bien loin dans la mer. [68] Comme lorſqu'un polype s'eſt collé à une roche, on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec lui des parties de la roche même, ainſi Ulyſſe embraſſe ſi fortement le rocher qu'il a ſaiſi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher ſans qu'il y laiſſe une partie de la chair de ſes mains; cette vague en l'emportant le couvre tout entier. Ce malheureux Prince alloit perir, contre l'ordre même des Deſtinées, ſi Minerve ne lui eût donné en cette terrible occaſion une preſence d'eſ-

68. *Comme lorſqu'un polype s'eſt collé à une roche*] Voici encore une comparaiſon qui n'eſt juſte que par un endroit. Homere ne compare nullement Ulyſſe à un polype, la comparaiſon ſeroit vicieuſe & contraire, puiſque c'eſt le polype qui arrache des parties du rocher, & que c'eſt le rocher qui emporte des morceaux des mains d'Ulyſſe. Mais la comparaiſon n'eſt faite, comme les anciens Critiques en ont averti, que pour marquer la force avec laquelle Ulyſſe empoigne ce rocher. Comme le polype s'attache ſi fortement à une roche, qu'il ne peut en être arraché ſans emporter avec lui des parties de cette roche, ainſi Ulyſſe empoigne ſi fortement ſon rocher, qu'il ne peut en être arraché

d'eſprit admirable; dès qu'il fut revenu au deſſus de l'eau au milieu des vagues qui le pouſſoient contre le rivage, il ſe mit à nager ſans approcher trop de la terre & ſans s'en éloigner trop non plus, mais la regardant toûjours & cherchant quelque roche avancée qui pût lui ſervir d'abri. Après beaucoup d'efforts il arrive vis à vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là lui parut très-commode, car il n'y avoit point d'écueils: & il étoit à couvert des vents; il reconnut le courant, & dans ſon cœur adreſſant la parole au Dieu de ce fleuve, il dit: „ Grand Dieu, qui „ que vous ſoyez, vous voyez un étranger qui „ a grand beſoin de votre ſecours & qui fuit la „ colere de Neptune. Tous les hommes, qui „ dans le pitoyable état où je me trouve s'adreſ- „ ſent aux Dieux immortels, [69] ſont pour eux, „ ſi je l'oſe dire, un objet reſpectable & digne „ de compaſſion. C'eſt pourquoi après avoir „ ſouffert des peines infinies, je viens avec con- „ fiance dans votre courant embraſſer vos ge- „ noux, ayez pitié de ma miſere, je me rends „ votre ſuppliant.

Il dit, & le Dieu auſſi-tôt arrête ſon cours, retient ſes ondes, [70] fait devant ce Prince une ſorte

raché qu'il n'y laiſſe une partie de ſes mains. La cauſe de l'un & de l'autre c'eſt la force avec laquelle ils ſe tiennent tous deux à leur rocher. Ainſi la comparaiſon eſt très-juſte & très-ſenſible.

69. *Sont pour eux, ſi je l'oſe dire, un objet reſpectable.* L'expreſſion eſt hardie, mais pourtant vraye. Dieu reſpecte en quelque façon la miſere & l'affliction des gens de bien, car il ne les perd pas de vûë, & il les en délivre enfin. Quelqu'un a fort bien dit, *res eſt ſacra miſer.* „ Un malheu- „ reux eſt une choſe ſacrée.

70. *Fait devant ce Prince une ſorte de ſerenité & de calme.* Homere parle ainſi avec des termes meſurez, *il fit la ſere-*

ſorte de ſerenité & de calme, & le ſauve en le recevant au milieu de ſon embouchure dans un lieu qui étoit à ſec. 71 Ulyſſe n'y eſt pas plûtôt que les genoux & les bras lui manquent, car ſon cœur étoit preſque ſuffoqué par l'eau de la mer, il avoit tout le corps enflé, l'eau lui ſortoit par la bouche & par les narines, & il demeura ſans voix, ſans reſpiration & ſans poulx, tous les membres étant également accablez de fatigue & de laſſitude. Quand il fut revenu de cette défaillance, il détache le voile que Leucothée lui avoit donné & le jette dans l'embouchure du fleuve, les flots l'emporterent bien loin derriere lui, & Ino le retira promptement.

Ulyſſe ſort enſuite du fleuve, & ſe couchant ſur du jonc qui le bordoit, il baiſe la terre, & plein d'inquietude, il dit en lui-même, „ Que „ vais-je devenir, & que doit-il encore m'arri- „ ver? Si je couche ici près du fleuve, le froid „ de la nuit & la roſée du matin acheveront de „ m'ôter la vie dans la foibleſſe où je ſuis, car „ il ſe leve le matin des rivieres un vent très- „ froid. Que ſi je gagne la coline, & qu'entrant „ dans le bois je me jette ſur des broſ- „ ſail-

nité devant lui, πρόσθε δὲ οἱ πολὺς γαλήνη, parce qu'il ne dépendoit pas du Dieu d'un fleuve de faire une bonace entiere, il n'avoit ce pouvoir que dans ſon courant, qui étoit ſon diſtrict.

71. *Ulyſſe n'y eſt pas plûtôt, que les genoux & les bras lui manquent.* Je ne ſaurois être ici du ſentiment d'Euſtathe, qui donne au texte une explication, qui me paroît trop forcée. Il veut que dans ce vers, ὁ δ' ἐν ἀμφω γούνατ', ἰκμαλύα χεῖρές τε βίαιαί τε. *Ille autem ambo genua flexit, & manus robuſtas*, Homere ait dit qu'Ulyſſe après les violens efforts qu'il avoit faits en nageant ſi long-tems, ſe voyant à terre, ſe mit à remuër les jambes & les mains par une raiſon phyſique, de peur que s'il les laiſſoit en repos, la longue tenſion où ils avoient été ne leur fît perdre leur ſoupleſſe ordinaire & ne

les

„ faibles, quand même je pourrois diſſiper le
„ froid & la laſſitude & m'endormir, je crains
„ de ſervir de pâture aux bêtes carnacieres de la
„ forêt.

Après avoir bien balancé dans ſon eſprit, ce dernier parti lui parut le meilleur. Il prend donc le chemin du bois, qui étoit aſſez près du fleuve dans un lieu un peu élevé, il ſe mit entre deux arbres qui ſembloient ſortir de la même racine, dont l'un étoit un olivier ſauvage & l'autre un olivier franc. Leurs rameaux étoient ſi entrelacez & ſi ſerrez, que ni les ſouffles des vents, ni les rayons du ſoleil, ni la pluye ne les avoient jamais penetrez, & qu'ils offroient une retraite tranquille. Ulyſſe s'y retira, & ſe fit un lit de feuilles, [72] car la terre en étoit ſi couverte, qu'il y en auroit eu aſſez pour coucher deux ou trois hommes dans la ſaiſon de l'hyver quand le froid auroit été le plus rude. Ulyſſe voyant cette richeſſe ſentit une joie extrême, il ſe coucha au milieu, & ramaſſant les feuilles des environs, il s'en fit une bonne couverture pour ſe garentir des injures de l'air. [73] Comme un homme qui habite dans une campagne

les rendit inutiles; il falloit par le mouvement y faire couler les eſprits. Mais comment cela peut-il s'accorder avec l'état où étoit Ulyſſe, enflé par tout le corps, & qui demeure ſans voix, ſans reſpiration & ſans poulx? Aſſurément qu'ici ἐκαμψε γούνατα καὶ χεῖρας, *il plia les genoux & les mains*, ſignifie qu'il laiſſa tomber ſes bras & ſes genoux, & qu'ils lui manquerent de laſſitude. Euſtathe ne ſe ſouvenoit pas que κάμπτειν γόνυ, ſignifie ſouvent dans Homere *ſe repoſer après un long travail.*

72. *Car la terre en étoit ſi couverte*] La tempête qui venoit de ceſſer, les avoit abbatuës.

73. *Comme un homme qui habite dans une campagne écartée, &c. couvre la nuit un tiſon*] Cette comparaiſon eſt très-agreable & très-juſte. Ulyſſe, à qui il ne reſtoit qu'un ſouffle de

pagne écartée & qui n'a autour de lui aucun voiſin, couvre la nuit un tiſon ſous la cendre [74] pour ſe conſerver quelque ſemence de feu, de peur que s'il venoit à lui manquer, il ne pût en avoir d'ailleurs. Ainſi Ulyſſe ſe couvrit tout entier de feuilles, & Minerve fit couler ſur ſes paupieres un doux ſommeil pour le délaſſer de toutes ſes fatigues.

L'O-

de vie, & qui s'en va preſque éteint, eſt très-bien comparé à un tiſon qui ne conſerve que dans un bout un reſte de feu. Comme ce tiſon caché la nuit ſous la cendre ſe ranime le lendemain & s'embraſe, de même Ulyſſe rechauffé pendant la nuit ſous cette couverture de feuilles, ſe ranimera le lendemain. Nous voyons de même dans l'Ecriture un homme comparé à une étincelle. Une mere qui n'a plus qu'un fils qu'on veut lui arracher pour le faire mourir, dit à David, *& quærunt extinguere ſcintillam meam quæ relicta eſt.* II. Rois XIV. 7.

74. *Pour ſe conſerver quelque ſemence de feu*] J'ai hazardé en notre Langue la figure de l'original, σπέρμα πυρὸς, *la ſemence du feu.* Elle me paroît heureuſe. Ce tiſon, qui ne conſerve qu'une étincelle de feu, ne conſerve pas, à parler proprement, du feu, mais une ſemence de feu, parce qu'on allume du feu à la faveur de cette étincelle, qui eſt par là comme une ſemence, *à ſcintilla una augetur ignis.* Eccleſiaſtic. II. 34.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VI.

ARGUMENT.

Minerve va dans l'Iſle des Phéaciens, apparoît en ſonge à Nauſicaa fille du Roi Alcinoüs, & lui ordonne d'aller laver ſes robes dans le fleuve, parce que le jour de ſes nôces approche. Nauſicaa obéit. Après qu'elle eut lavé ſes robes, elle ſe divertit avec ſes femmes. A ce bruit Ulyſſe ſe reveille, & adreſſe ſes prieres à la Princeſſe, qui lui donne de la nourriture & des habits, & le mene dans le Palais de ſon pere.

PENDANT que le divin Ulyſſe, accablé de ſommeil & de laſſitude après tant de travaux, repoſe tranquillement, la Déeſſe Minerve va [1] à l'Iſle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie, près des Cyclopes, hommes violens qui les maltraitoient & les pilloient, en abuſant injuſtement de leur force. Le divin Nauſithoüs, laſſé de ces violences, les retira de ces lieux, où ils étoient expoſez à tant de maux, [2] & les mena dans l'Iſle de Scherie, [3] loin des demeures des gens d'eſprit, où il bâtit une ville qu'il environna de murailles, éleva des temples aux Dieux, bâtit des maiſons, [4] & fit un partage des terres.

Après que Nauſithoüs, vaincu par la Parque, fut paſſé dans le ſejour tenebreux, Alcinoüs ſon fils

1. *A l'Iſle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie*] Homere nous apprend ici que les Peuples qui habitoient l'Iſle des Pheaciens, appellée auſſi *Scherie*, qui eſt la même que Corcyre, Corfou, y étoient allez de la Sicile où ils habitoient les plaines de Camarine qu'arroſe le fleuve Hipparis, d'où cette ville de Camarine avoit été appellée *Hyperie*. Car il y a bien de l'affinité entre *Hyperie* & *Hipparis*, ou *Hyparis*. Or cette migration étoit recente, puiſqu'elle ne fut faite que par Nauſithoüs pere d'Alcinoüs, qui regnoit quand Ulyſſe arriva dans cette Iſle.

2. *Et les mena dans l'Iſle de Scherie*] L'Hiſtoire nous apprend une infinité d'exemples de Peuples, qui quittoient leurs païs pour aller chercher d'autres terres. *Scherie* étoit l'ancien nom de Corcyre ou Corfou, Iſle qui eſt vis à vis du continent d'Epire. Et les Pheniciens lui avoient donné ce nom du mot *ſchara*, qui ſignifie *lieu de commerce* ou *de negoce*. Car, comme Homere nous l'a deja dit, les Corcyriens ne s'appliquoient qu'à la marine, & à l'exemple des Pheniciens ils alloient au loin pour le commerce. *Bochart, Chanaan, liv. 1. chap. 23.*

3. *Loin des demeures des gens d'eſprit*] C'eſt ce que ſignifie ici ἐκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων, *loin des hommes ingenieux, inventifs, qui trouvent dans leur eſprit de grandes reſſources.* Et Homere n'a-

Minerve apparoit à Naufica & lui ordonne d'aller laver ses robes dans le fleuve.

L'Odyssée d'Homere Liv. VI.

fils, inſtruit dans la Juſtice par les Dieux mêmes, regna en ſa place, & ce fut dans le Palais de ce Roi que Minerve ſe rendit pour menager le retour d'Ulyſſe. Elle entre dans un magnifique appartement où étoit couchée la fille d'Alcinoüs, la belle Nauſicaa, parfaitement ſemblable aux Déeſſes & par les qualitez de l'eſprit & par celles du corps. [5] Dans la même chambre aux deux côtez de la porte couchoient deux de ſes femmes, faites comme les Graces; la porte étoit bien fermée ſur elles.

La Déeſſe ſe gliſſe comme un vent leger ſur le lit de Nauſicaa, ſe place ſur ſa tête, & prenant la figure de la fille de Dymas une des compagnes de la Princeſſe, [6] qui étoit de même âge & qu'elle aimoit tendrement, elle lui adreſſa ces paro-

n'ajoute pas cela en vain, il prépare déja ſon Lecteur à la ſimplicité & à la credulité des Pheaciens, & par là il fonde à leur égard, la vraiſemblance des contes incroyables qu'Ulyſſe leur va faire dans les Livres ſuivants, comme je l'expliquerai ſur le IX. Liv. Je ſai bon gré à Homere d'avoir marqué cette particularité, pour faire voir à tout Lecteur ſage, d'un côté, que la vie molle & efféminée, que menoient les Pheaciens, ôte l'eſprit, & de l'autre, que c'eſt une marque de petiteſſe & de foibleſſe d'eſprit, de n'écouter & de n'aimer que ces contes fabuleux & incroyables.

4. *Et fit un partage des terres.*] Comme cela ſe pratiquoit dans tous ces nouveaux établiſſemens. L'Hiſtoire ſainte & l'Hiſtoire profane en fourniſſent aſſez d'exemples.

5. *Dans la même chambre, aux deux côtez de la porte, couchoient deux de ſes femmes.*] Elles étoient comme ſes gardes, & cette coutume eſt remarquable, car il paroît que les Princeſſes & les filles de perſonnes conſiderables faiſoient coucher dans leur chambre près de la porte, des femmes pour les garder.

6. *Qui étoit de même âge & qu'elle aimoit tendrement.*] Voilà pourquoi l'idée de cette chere compagne devoit plûtôt revenir dans l'eſprit de Nauſicaa que celle d'une autre.

paroles: „ Nauſicaa, pourquoi êtes-vous ſi pareſſeuſe & ſi negligente? Vous laiſſez là vos „ belles robes ſans en prendre aucun ſoin, cependant le jour de votre mariage approche où „ il faudra que vous preniez la plus belle, [7] & „ que vous donniez les autres aux amis de votre époux, qui vous accompagneront le jour „ de vos nôces. Voilà ce qui donne aux Princeſſes comme vous une grande réputation „ dans le monde, & ce qui fait la joie de leurs „ parens. [8] Allons donc laver ces belles robes „ dès que l'Aurore aura amené le jour. Je vous „ accompagnerai & je vous aiderai à préparer „ tout ce qui eſt neceſſaire pour cette grande fête, car aſſurément vous ne ſerez pas long-„ temps ſans être mariée. Vous êtes recherchée „ par les principaux des Pheaciens qui ſont de „ même nation que vous. Allez donc promptement trouver le Roi votre pere, priez-le de vous „ donner des mulets & un char [9] où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes, „ &

7. *Et que vous donniez les autres aux amis de votre époux, qui vous accompagneront le jour de vos nôces*] Voici une coutume remarquable, les Pheniciens pouvoient l'avoir portée à Corcyre, car nous voyons quelque choſe de fort approchant qui ſe pratiquoit parmi les Iſraëlites, & nous en voyons des veſtiges dans l'Hiſtoire même de ces tems-là; Samſon, contemporain d'Ulyſſe, aiant épouſé une fille des Philiſtins, donna à trente de ſes amis, pour cette fête, trente manteaux & trente tuniques, après les leur avoir fait gagner par l'explication d'une Enigme. *Jug.* XIV. De cette coutume viennent encore les livrées que la mariée donne à ſes amis & aux amis du marié.

8. *Allons donc laver ces belles robes*] Dans mes Remarques & dans ma Préface ſur l'Iliade j'ai aſſez parlé des mœurs de ces tems heroïques où les plus grands Princes & les plus grandes Princeſſes faiſoient eux-mêmes ce que les perſonnes les plus mediocres font faire aujourd'hui par des valets & des ſervantes. C'eſt, ſelon cette coutume, reſte precieux de

de

„ & où vous monterez vous-même; il eſt plus
„ honnête que vous y alliez ainſi, que d'y al-
„ ler à pied, car les lavoirs ſont trop loin de la
„ ville.

Après avoir ainſi parlé, la Déeſſe ſe retire dans le haut Olympe, où eſt le ſejour immortel des Dieux, ſejour toûjours tranquille, que les vents n'agitent jamais, qui ne ſent jamais ni pluyes ni frimats ni neiges, où une ſerenité ſans nuages regne toûjours, qu'une brillante clarté environne, & où les Dieux ont ſans aucune interruption des plaiſirs auſſi immortels qu'eux-mêmes. C'eſt dans cet heureux ſejour que la ſage Minerve ſe retira.

Dans le moment la riante Aurore vint éveiller la belle Nauſicaa. Cette Princeſſe admire en ſecret le ſonge qu'elle a eu; & elle ſort de ſa chambre pour aller en faire part à ſon pere & à ſa mere. Elle traverſe le Palais & trouve le Roi & la Reine dans leur appartement. [10] La Reine étoit aſſiſe près de ſon feu au milieu de ſes femmes,

de l'âge d'or, & que nous voyons ſi bien pratiqué dans l'Ecriture ſainte, que Nauſicaa va elle-même laver ſes ſobes avec ſes amies & ſes femmes. J'ai ouï dire qu'encore aujourd'hui dans quelque Province du Roïaume les filles de condition aſſiſtent elles-mêmes à ces fonctions du menage, & qu'elles ſe font une eſpece de fête de ces jours-là. Nous ſerions bienheureux de conſerver encore dans leur entier des mœurs ſi ſimples & ſi ſages, & avec leſquelles on ne ruineroit point ſa maiſon.

9. *Où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes*] Minerve fait porter au lavoir toute la garderobe de la Princeſſe & celle du Roi & des Princes ſes enfans, afin qu'il s'y trouve de quoi couvrir la nudité d'Ulyſſe quand on l'aura découvert. Euſtathe fait remarquer encore ici une ſimplicité, une modeſtie & une propreté de ces tems-là, toutes ces robes ſont ſans or & peuvent toutes être lavées.

10. *La Reine étoit aſſiſe près de ſon feu au milieu de ſes* [illegible]

mes, filant des laines de la plus belle pourpre, & le Roi ſortoit pour aller trouver les Princes de ſa Cour, & ſe rendre avec eux à un Conſeil que les Pheaciens devoient tenir & où ils l'avoient appellé. Nauſicaa s'approche du Roi, & lui dit: „ [11] Ne voulez-vous pas bien, mon pere, qu'on „ me prépare un de vos meilleurs chars, afin „ que je porte au fleuve les robes & les habits „ qui ont beſoin d'être lavez? Il eſt de la digni- „ té d'un Prince comme vous & de la bienſéan- „ ce, de paroître tous les jours aux aſſemblées „ & aux Conſeils avec des habits propres. Vous „ avez cinq fils, deux qui ſont déja mariez, & „ trois qui ſont encore dans la fleur de la pre- „ miere jeuneſſe. Ils aiment tous à avoir tous „ les jours des habits luiſans de propreté [12] pour „ paroître aux danſes & aux divertiſſemens, [13] & „ vous ſavez que ce ſoin-là me regarde.

Elle

mes, filant des laines de la plus belle pourpre.] Voici une Reine qui dès le point du jour eſt à filer auprès de ſon feu au milieu de ſes femmes, *De nocte ſurrexit, & digiti ejus apprehenderant fuſum.* Cela eſt bien auſſi éloigné de nos mœurs que d'aller laver des robes. Cependant cette Reine ſi laborieuſe vivoit au milieu d'un peuple mou & efféminé, qui n'aimoit que les plaiſirs. Ces mauvais exemples ne l'avoient pas entraînée.

11. *Ne voulez-vous pas bien, mon pere, qu'on me prépare un de vos meilleurs chars.*] Le Grec dit, ἁμάξαν ὑψηλὸν εὔτυκτον. Le Critique, dont j'ai déja ſi ſouvent parlé, & qui veut à toute force trouver du ridicule dans Homere, qu'il n'a jamais entendu, pour ſe moquer de tout cet endroit, écrit avec cette fineſſe d'eſprit qui lui étoit naturelle: *Le ſixiéme Livre de l'Odyſſée où la Princeſſe Nauſicaa, fille du Roi Alcinoüs, va laver la leſſive, eſt délicieux d'un bout à l'autre, &c. Elle prie ſon pere de lui prêter ſes mules & ſon chariot haut & rond pour s'en aller à la riviere.* Il n'a pas vû que le ridicule qu'il donne ne vient que de lui, c'eſt à dire, de cette traduction plate, *ſon chariot haut & rond*, au lieu des termes nobles & harmonieux dont le Poëte s'eſt ſervi. Nauſicaa dit

me

Elle parla ainſi. La pudeur ne lui permit pas de dire un ſeul mot de ſes nôces. [14] Le Prince, qui penetroit les ſentimens de ſon cœur, lui répondit, „ Je ne vous refuſerai, ma chere fille, „ ni ce char ni autre choſe que vous puiſſiez me „ demander, allez, mes gens vous prépareront „ un char bien couvert.

En même temps il donna l'ordre, qui fut auſſitôt executé. On tire le char de la remiſe & on y attelle les mulets. Nauſicaa fait apporter de ſon appartement une grande quantité de robes & d'habits précieux, & on les met dans le char. La Reine ſa mere a ſoin d'y faire mettre dans une belle corbeille tout ce qui eſt neceſſaire pour le dîner avec un outre d'excellent vin, & elle donne une phiole d'or remplie d'eſſence, afin que la Princeſſe & ſes femmes euſſent de quoi ſe parfumer après le bain. Tout étant prêt, [15] Nauſicaa

une choſe très ſenſée; elle demande un char fort exhauſſé, ὑψηλὸν, parce qu'elle a beaucoup de hardes à porter. C'étoit un char à deux étages, comme il l'explique dans la ſuite. Et σύσσηλον ne ſignifie pas *rond* mais *garni de bonnes roües*, εὔτροχον, comme Didyme l'a expliqué. Voilà comme ces grands Critiques montrent par-tout leur grande ſcience & leur bon ſens.

12. *Pour paroître aux danſes*] Car les jeux, les danſes & tous les plaiſirs, étoient l'unique occupation des Phéaciens comme nous le verrons dans la ſuite.

13. *Et vous ſavez, que ce ſoin-là me regarde*] C'étoit à la fille ainée de la maiſon d'avoir ſoin de toute cette ſorte de menage.

14. *Le Prince qui penetroit les ſentimens de ſon cœur*] Le Grec dit, *le Prince qui ſavoit tout*. Peut-être que Minerve l'avoit averti de ce qu'elle venoit de faire. Ou peut-être que le ſeul empreſſement de Nauſicaa lui fit ſoupçonner ce qu'elle avoit dans l'eſprit.

15. *Nauſicaa monte ſur le char avec ſes femmes*] Pluſieurs anciens Peintres avoient peint ce ſujet. Pauſanias dans ſon 5. liv. qui eſt le premier des Eliaques, parle d'un tableau de

ficaa monte ſur le char avec ſes femmes, prend les rênes & pouſſe les mulets, qui rempliſſent l'air de leurs henniſſemens.

Dès qu'elle fut arrivée au fleuve, où étoient les lavoirs, toûjours pleins d'une eau plus claire que le cryſtal, les Nymphes détellerent les mulets & les lâcherent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve étoient revêtus, & tirant les habits du char, elles [16] les porterent à braſſées dans l'eau, [17] & ſe mirent à les laver & à les net-

l'on voyoit παρθένους ἐπὶ ἡμιόνων, τὴν μὲν ἡγεμονεύουσαν ἵππου, τὴν δὲ ἐπιπεμπόνην κάλυμμα ἐπὶ τῇ κεφαλῇ. Ναυσικᾶ τε νομίζουσι τοῦτο εἶναι τὴν Ἀλκίνου καὶ τὴν θεραπαινίδων, ἐλαυνούσας ἐπὶ τοὺς πλυνούς. *Des Nymphes ſur un char trainé par des mulets, dont l'une tient les rênes, & l'autre a la tête couverte d'un voile. On croit que c'eſt Nauſicaa fille d'Alcinoüs, & une de ſes femmes, qui vont au lavoir.* ἐπὶ ἡμιόνων ne ſignifie pas *ſur des mulets*, mais *ſur un char trainé par des mulets*, comme l'Interprete Latin l'a fort bien vû. Voici un paſſage de Pline qui ſert à expliquer celui de Pauſanias. Il dit, liv. xxxv. chap. x. que Protogene avoit peint dans le Temple de Minerve à Athenes *Hemionida, quam quidam Nauſicaam vocant.* Ce que Pauſanias dit, παρθένοι ἐπὶ ἡμιόνων, on voit manifeſtement que Pline l'explique par *Hemionida*, avec cette difference que Pline en fait un ſingulier. Ce qui étoit apparemment le terme de l'art. Mais l'un & l'autre doivent être expliquez par cet endroit d'Homere.

16. *Les porterent à braſſées dans l'eau*] C'eſt ainſi, à mon avis, qu'il faut expliquer ce vers, ἐφ' ὁσφήσιν μίλκον ὕδωρ, car c'eſt pour φόρεον ἐς μίλκον ὕδωρ, & non pas *& infundebant nigram aquam, & elles portoient l'eau dans les lavoirs*, ce qui me paroît ridicule; ces lavoirs étoient toûjours remplis d'eau, comme Homere vient de nous le dire, ἀπρυτονες qu'Heſychius a fort bien expliqué, ἀδιάλειπτοι, *qui ne tariſſent jamais.* Au reſte Plutarque dans ſon premier livre des *propos de table*, fait propoſer cette queſtion, pourquoi Nauſicaa laveſt ſes robes plûtôt dans la riviere que dans la mer, qui étoit ſi proche, & dont l'eau étant plus chaude & plus claire que celle de la riviere, paroiſſoit plus propre à bien laver & bien nettoyer. Le Grammairien Theon répond par une ſolution d'Ariſtote, qui dit dans ſes Problêmes que c'eſt parce que l'eau de la riviere étant plus déliée, plus legere & plus pure que

nettoyer avec une ſorte d'émulation, & ſe deffiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavez, ces Nymphes les étendirent ſur le rivage de la mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles ſe baignerent & ſe parfumerent, & en attendant que le ſoleil eût ſéché leurs habits, elles ſe mirent à table pour dîner. Le repas fini [18] elles quittent toutes leur voile, & commencent à jouer toutes enſemble à la paume, Nauſicaa ſe met enſuite à chanter. Telle

que celle de la mer, qui eſt groſſiere, terreſtre & ſalée, penetre plus facilement, & par conſequent nettoye mieux & emporte mieux la ſaleté & les taches. Themiſtocle, Philoſophe Stoïcien, combat cette raiſon, en faiſant voir au contraire que l'eau de la mer étant plus groſſiere & plus terreſtre, que l'eau de la riviere, eſt plus propre à laver, ce qu'il confirme par la pratique ordinaire; car pour communiquer à l'eau de riviere cette vertu déterſive, on met des poudres ou des cendres dans la leſſive. Il faut donc chercher quelqu'autre raiſon, & la veritable raiſon, qu'il donne, eſt que l'eau de la mer eſt onctueuſe & graſſe, & que ce qui eſt gras tache plûtôt qu'il ne nettoye. Au lieu que l'eau de riviere étant ſubtile & penetrante, elle s'inſinuë dans les moindres petits pores, les ouvre, les débouche, & en fait ſortir toute la ſaleté.

17. *Et ſe mirent à les laver*] Le Grec dit, *& les foulerent*. C'eſt à dire qu'en ces tems-là on lavoit les hardes en foulant, & non pas en battant comme on fait aujourd'hui.

18. *Elles quittent toutes leur voile, & commencent à jouer toutes enſemble à la paume*] Euſtathe croit que c'eſt le jeu appellé ἐφαιρίδα, & ἀπόρριξ, où l'on ne cherchoit qu'à ſe ſurprendre, car on faiſoit ſemblant de jetter la bale à un des joüeurs, & on la jettoit à un autre, qui ne s'y attendoit pas. Sophocle avoit fait une Tragedie ſur ce ſujet d'Homere, qu'il appelloit Ναυσικάα, & où il repreſentoit Nauſicaa jouant à ce jeu. Cette Piece réüſſit fort. Je voudrois bien que le tems nous l'eût conſervée, afin que nous viſſions ce que l'art pouvoit tirer d'un tel ſujet. Au reſte ce jeu de la paume, tel qu'Homere le décrit ici, étoit fort ordinaire même aux femmes. Suidas écrit qu'une femme nommée Lariſſe tomba dans le Penée en joüant à ce jeu-là.

L, 7

le qu'on voit Diane parcourir les ſommets des montagnes du vaſte Taigette ou du ſombre Erymanthe, & ſe divertir à chaſſer le ſanglier ou le cerf ſuivie de ſes Nymphes filles de Jupiter, qui habitent toûjours les campagnes ; la joie remplit le cœur de Latone, car quoi-que ſa fille ſoit au milieu de tant de Nymphes toutes d'une beauté parfaite & d'une taille divine, elle les ſurpaſſe toutes en beauté, 19 en majeſté & en belle taille, & on la reconnoît aiſément pour leur Reine, telle Nauſicaa paroît au-deſſus de toutes ſes femmes.

Quand elle fut en état de s'en retourner au Palais de ſon pere, & qu'elle ſe préparoit à faire atteler les mulets, après avoir plié les robes, alors Minerve ſongea à faire qu'Ulyſſe ſe reveillât & qu'il vît la Princeſſe, afin qu'elle le menât à la ville.

19. *En majeſté & en belle taille.*] Le Grec dit qu'elle avoit au deſſus d'elles, *κάρη ἰδὲ μέτωπα*, c'eſt à dire les épaules en haut, comme l'Ecriture dit de Saül, *ab humero & ſurſum eminebat ſuper omnem populum*. 1. Rois IX. 2. Car c'eſt cette grande taille qui fait la majeſté, & c'eſt pourquoi les Peuples d'Orient la recherchoient ſur-tout pour leurs Rois.

20. *En quel païs ſuis-je venu ? ceux qui l'habitent ſont-ce des hommes ſauvages, cruels & injuſtes ?*] C'eſt la même reflexion que fit Abraham quand il arriva à Gerare, *cogitavi mecum dicens, forſitan non eſt timor Domini in loco iſto*. Geneſ. XX. 11. Car dans les lieux où la crainte de Dieu n'eſt point, là regnent tous les vices, & il ne faut attendre rien de bon de ſes habitans, comme Grotius l'a remarqué.

21. *Pour couvrir ſa nudité ſous les feuilles.*] C'eſt ainſi que nos premiers parens après que leurs yeux furent ouverts, ſe couvrirent de feuilles pour cacher leur nudité, *& aperti ſunt oculi amborum, cumque cognoviſſent ſe eſſe nudos, conſuerunt folia ficus & fecerunt ſibi perizomata*. Geneſ. III. 7. C'eſt une remarque de Grotius, qui ajoute que cette honte fut le premier effet du péché, & qu'Ariſtote même a reconnu que ce n'eſt pas la paſſion de l'homme de bien, de l'innocent, mais de celui qui ſe ſent coupable. Οὐδὲ γὰρ ἐπαινεῖν ἐστι-

ἐ-

ville des Pheaciens. Nauſicaa prenant donc une balle, voulut la pouſſer à une de ſes femmes, mais elle la manqua & la balle alla tomber dans le fleuve; en même temps elles jettent toutes de grands cris; Ulyſſe s'éveilla à ce bruit, & ſe mettant en ſon ſeant, il dit en lui-même, „ [20] En quel „ païs ſuis-je venu? ceux qui l'habitent ſont-ce „ des hommes ſauvages, cruels & injuſtes ou des „ hommes touchez des Dieux, & qui reſpectent „ l'hoſpitalité? Des voix de jeunes filles viennent „ de frapper mes oreilles; ſont-ce des Nymphes „ des montagnes, des fleuves ou des étangs? ou „ ſeroient-ce des hommes que j'aurois entendus? „ Il faut que je le voye & que je m'éclairciſſe.

En même temps il ſe gliſſe dans le plus épais du buiſſon, & rompant des branches [21] pour couvrir ſa nudité ſous les feuilles, [22] il ſort de ſon fort

[20] αἰδχύνη, ἔτερ γίγνεται ἐπὶ τοῖς φαύλοις. *La honte*, dit-il, *n'eſt pas de l'homme de bien, puiſqu'elle ſurvient après des mauvaiſes actions*, Liv. IV. des Morales à Nicom. chap. IX.

22. *Il ſort de ſon fort comme un lion qui ſe confiant en ſa force*] On veut qu'Homere tire cette comparaiſon, non de la diſpoſition où étoit Ulyſſe, ou de l'action qu'il faiſoit en ſe montrant, mais de l'impreſſion qu'il fit ſur ces jeunes perſonnes, qui en le voyant, furent épouvantées comme ſi elles avoient vû un lion. Mais je ne ſuis pas tout-à-fait de cet avis, & je croi qu'Homere peut auſſi avoir égard à la diſpoſition où Ulyſſe ſe trouvoit; il entend de loin le bruit de pluſieurs perſonnes, il ne ſait s'il n'y a pas des hommes avec ſes femmes dont la voix l'a frappé, & ſi ce ſont des gens feroces ou des gens pieux; il eſt nud & ſans armes; en cet état il a beſoin de s'armer de réſolution. Ainſi de ce côté-là il peut fort bien être comparé à un lion que la neceſſité preſſe de s'expoſer à tout pour ſe raſſaſier, & la comparaiſon eſt fort naturelle & fort juſte. Cependant pour la rendre ridicule, voici comme l'Auteur du *Parallele* a jugé à propos de la rendre: *Ulyſſe s'en vint tout nud à elles, comme un lion de montagne, qui ſe fiant ſur ſes forces, s'approche des bœufs & des cerfs ſauvages.* Avec un ſi heureux talent

fort comme un lion, qui ſe confiant en ſa force, après avoir ſouffert les vens & la pluye, court les montagnes; le feu ſort de ſes yeux, & il cherche à ſe jetter ſur un troupeau de bœufs ou de moutons, ou à déchirer quelque cerf; la faim qui le preſſe eſt ſi forte, qu'il ne balance point à s'enfermer même dans la bergerie pour ſe raſſaſier. [23] Tel Ulyſſe ſort pour aborder ces jeunes Nymphes quoique nud, car il eſt forcé par la neceſſité.

Dès qu'il ſe montre défiguré comme il eſt par l'écume de la mer, il leur paroît ſi épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller ſe cacher l'une d'un côté, l'autre d'un autre derriere des rochers dont le rivage eſt bordé. [24] La ſeule fille d'Alcinoüs attend ſans s'étonner, car la Déeſſe Minerve bannit de ſon ame la frayeur, & lui inſpira la fermeté & le courage. Elle demeure donc ſans s'ébranler, & Ulyſſe délibera en ſon cœur s'il iroit embraſſer les genoux de cette

ſalent de rendre plattement & groſſiérement les choſes, qu'eſt-ce qu'on ne pourra pas flêtrir?

23. *Tel Ulyſſe ſort pour aborder ces jeunes Nymphes*] Le Peintre Polygnotus avoit peint ce ſujet dans une des chambres de la citadelle d'Athenes. Pauſanias dans ſes Attiques, ἔγραψε δὲ καὶ πρὸς τῷ ποταμῷ ταῖς ἐμοῦ Ναυσικάᾳ πλυνούσαις ἐφεστάμενον Ὀδυσσέα, &c. Ce que l'Interprete Latin a fort mal traduit. *Addidit Ulyſſem Nauſicaæ & lavantibus cum ea veſtem puellis aſſiſtentem.* Le mot ἐφεστάμενον ne ſignifie pas ici *aſſiſtant*, mais *s'approchant, abordant.*

24. *La ſeule fille d'Alcinoüs attend ſans s'étonner, car la Déeſſe Minerve bannit de ſon ame la frayeur*] Comme une certaine timidité ſied bien aux femmes, qui ne doivent pas être trop hardies, & qu'il pourroit y avoir quelque choſe contre la bienſéance dans cette audace de Nauſicaa, qui ne s'enfuit pas avec ſes femmes en voyant approcher un homme nud, Homere a ſoin d'avertir que la Déeſſe Minerve bannit de ſon cœur la crainte. C'eſt pour dire que ce fut par une reflexion pleine de ſageſſe qu'elle demeura.

cette belle Nymphe, ou s'il ſe contenteroit de lui adreſſer la parole de loin, & de la prier dans les termes les plus touchans de lui donner des habits & de lui enſeigner la ville la plus prochaine.

Après avoir combattu quelque temps il crut qu'il étoit mieux de lui adreſſer ſes prieres, ſans l'approcher, de peur que s'il alloit embraſſer ſes genoux, la Nymphe, prenant cela pour un manque de reſpect, n'en fût offenſée. [25] Choiſiſſant donc les paroles les plus inſinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit: „ Grande „ Princeſſe, vous voyez à vos genoux un ſup„ pliant; vous êtes une Déeſſe, ou une mortelle. „ Si vous êtes une des Déeſſes qui habitent l'O„ lympe, je ne doute pas que vous ne ſoyez Diane „ fille du grand Jupiter, [26] vous avez ſa beauté, ſa „ majeſté, ſes charmes; & ſi vous êtes une des mor„ telles qui habitent ſur la terre, heureux votre pere „ & votre mere, heureux vos freres! [27] quelle four-

25. *Choiſiſſant donc les paroles les plus inſinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit*] Je ne croi pas qu'il y ait nulle part un diſcours de ſuppliant plus rempli d'inſinuation, de douceur & de force que ce diſcours d'Ulyſſe.

26. *Vous avez ſa beauté, ſa majeſté, ſes charmes*] Il parle ainſi, ſoit qu'il eût vû Diane elle même chaſſant dans les forêts, comme la Fable le ſuppoſe, ſoit qu'il n'en eût vû que des portraits & des ſtatuës.

27. *Quelle ſource continuelle de plaiſirs pour eux de voir tous les jours*] Dans le texte il y a un deſordre d'expreſſion qui marque bien le trouble que la vûë d'une ſi belle Princeſſe a jetté dans l'ame d'Ulyſſe. Après avoir dit σφίσι θυμὸς ἰαίνεται, il dit λευσσόντεσσι, au lieu de λεύσσουσι que demandoit la conſtruction. Mais, comme dit fort bien Euſtathe, un homme dans la paſſion n'eſt pas toûjours maître de conſtruire ſes phraſes. Et ce qui marque ſon trouble marque auſſi ſon reſpect.

„ ſource continuelle de plaiſirs pour eux [28] de
„ voir tous les jours une jeune perſonne ſi ad-
„ mirable faire l'ornement des fêtes ! Mais mille
„ fois plus heureux encore celui [29] qui après vous
„ avoir comblée de preſens, préféré à tous ſes ri-
„ vaux, aura l'avantage de vous mener dans
„ ſon Palais. Car je n'ai jamais vû un objet ſi ſur-
„ prenant ; j'en ſuis frappé d'étonnement & d'ad-
„ miration. [30] Je croi voir encore cette belle
„ tige de palmier que je vis à Delos près de l'au-
„ tel d'Apollon, & qui s'étoit élevée tout d'un
„ coup du fond de la terre. Car dans un mal-
„ heureux voyage, qui a été pour moi une ſour-
„ ce de douleurs, je paſſai autrefois dans cette
„ iſle ſuivi d'une nombreuſe armée que je
„ com-

28. *De voir tous les jours une jeune perſonne ſi admirable.* L'expreſſion Grecque eſt remarquable. Il y a mot à mot, *de voir une telle plante d'olivier.* Cette idée étoit familiere aux Orientaux. C'eſt ainſi que David a dit : *Filii tui ſicut novella olivarum.* Pſal. CXXVII. 3. Il n'y a rien de plus poli ni de plus flateur que tout ce qu'Ulyſſe dit ici à cette Princeſſe. Mais l'Auteur du *Parallele* a jugé encore à propos de le gâter, en le rendant de cette maniere : *Ulyſſe lui dit en l'abordant qu'il croit qu'étant ſi belle & ſi grande, ſon pere, ſa venerable mere & ſes bienheureux freres ſont bien aiſes quand ils la voyent danſer.* Il n'y a rien de plus divertiſſant que de voir comment ces beaux Critiques modernes défigurent ce qu'il y a de plus beau & de plus ſenſé.

29. *Qui après vous avoir comblée de preſens, préféré à tous ſes rivaux*] Le Grec dit cela en deux mots, ὑδυσεὺς βείσας. Et Euſtathe l'a fort bien expliqué : *Ce mot βείσας*, dit-il, *ſignifie* après avoir vaincu par ſes preſens tous ſes rivaux, *ce qui marque combien cette Nymphe étoit recherchée, & c'eſt une metaphore empruntée des balances dont on fait pancher un des baſſins par un plus grand poids qui l'emporte ſur un moindre.* M. Dacier m'a averti que ce paſſage ſervoit à en corriger un d'Heſychius qui n'eſt pas intelligible. Βείσας, dit-il, βαρύνας, ἐρμῶσας, καὶ νύμφας. Ce dernier mot νύμφας eſt manifeſtement corrompu, il faut lire βείσας, βαρύνας, ἐρμῶσας καὶ πείσας. Ce mot βείσας veut dire *ayant appeſanti, s'étant jetté*

„ commandois. En voyant cette belle tige, je „ fus d'abord interdit & étonné, car jamais la „ terre n'enfanta un arbre ſi admirable. L'é„ tonnement & l'admiration que me cauſe votre „ vûë ne ſont pas moins grands. La crainte „ ſeule m'a empêché de vous approcher pour „ embraſſer vos genoux; vous voyez un hom„ me accablé de douleur & de triſteſſe; hier „ j'échappai des dangers de la mer, après avoir „ été vingt jours entiers le jouet des flots & des „ tempêtes en revenant de l'Iſle d'Ogygie; un „ Dieu m'a jetté ſur ce rivage, peut-être pour „ me livrer à de nouveaux malheurs, car je „ n'oſe pas me flater que les Dieux ſoient las de „ me perſecuter; ils me donneront encore des „ mar-

jetté impetueuſement & ayant vaincu. Ces raiſons prouve qu'Heſychius a fait alluſion au paſſage d'Homere.

30. *Je croi voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Delos près de l'autel d'Apollon.*] Ulyſſe a déja comparé la Princeſſe à une plante, τηλεθόωσι θάλλον. Cette expreſſion lui rappelle l'idée de ce beau palmier qui étoit à Delos. Car la Fable dit qu'à Delos, dans le lieu où Latone devoit accoucher d'Apollon, la terre produiſit tout à coup un grand Palmier contre lequel Latone s'appuya. Callimaque dans l'hymne à Delos,

Λόσατο δὲ ζωνὴν, ἀπὸ δ' ἴαλλεν ὠκεανὸν ἄμπτυξ,
Φοίνικος ποτὶ πρέμνον.

„ Latone délia ſa ceinture & s'appuya des épaules contre „ le pied d'un palmier. " Après ſes couches on éleva à ce Dieu auprès de ce palmier un autel, qui par conſéquent étoit à découvert, comme nous en voyons beaucoup d'autres dans l'Hiſtoire ſainte & dans l'Hiſtoire profane. Ce palmier étoit très-célèbre, comme étant né pour ſervir à la naiſſance d'Apollon. C'eſt pourquoi la Religion l'avoit conſacré, & les peuples, toûjours ſuperſtitieux, le regardoient comme immortel encore du temps de Ciceron, qui dit dans ſon 1. Liv. des Loix: *Aut quod Homericus Ulyſſes Deli ſe proceram & teneram palmam vidiſſe dixit, hodie monſtrant eandem.* Et du tems de Pline, qui écrit, liv. XIV. chap. XLIV. *Nec non palma Deli ab ejuſdem Dei ortu conſpicitur.*

„ marques de leur haine. Mais, grande Prin-
„ ceſſe, ayez pitié de moi. Après tant de tra-
„ vaux vous êtes la premiere dont j'implore l'aſ-
„ ſiſtance ; je n'ai rencontré perſonne avant vous
„ dans ces lieux. Enſeignez-moi le chemin de
„ la ville, & donnez-moi quelque méchant hail-
„ lon pour me couvrir, s'il vous reſte quelque
„ enveloppe de vos paquets. Ainſi les Dieux
„ vous accordent tout ce que vous pouvez de-
„ ſirer, qu'ils vous donnent un mari digne de
„ vous & une maiſon floriſſante, & qu'ils y ré-
„ pandent une union que rien ne puiſſe jamais
„ troubler. [31] Car le plus grand preſent que les
„ Dieux puiſſent faire à un mari & à une fem-
„ me, c'eſt l'union. C'eſt elle qui fait le deſeſ-
„ poir de leurs ennemis, la joie de ceux qui les
„ aiment, & qui eſt pour eux un treſor de gloi-
„ re & de réputation.

La

31. *Car le plus grand preſent que les Dieux puiſſent faire à un mari & à une femme, c'eſt l'union*] C'eſt une verité qui n'eſt pas difficile à croire quelque rare que ſoit cette union. Parmi les trois choſes qui ſont agréables à l'Eſprit ſaint, l'Auteur de l'Eccleſiaſtique met, *Vir & mulier bene ſibi conſentientes.* Eccl. XXV. 2. Et, *amicus & ſodalis in tempore convenientes, & ſuper utroſque mulier cum viro.* XL. 23. C'eſt dans cette vûë que Salomon a dit : *tecta jugiter perſtillantia litigioſa mulier.* Proverb. XIX. 13. Et, *melius eſt habitare in terra deſerta, quam cum muliere rixoſa & iracunda.* XXI. 19. Il y a encore pluſieurs paſſages ſemblables, & ce qui me fâche, c'eſt que les femmes ſont toûjours miſes comme la ſource de la mauvaiſe humeur, & par conſequent de la deſunion & du malheur des familles. Les hommes n'y pourroient-ils pas avoir auſſi leur part ?

32. *Jupiter diſtribuë les biens aux bons & aux méchants*] Ce paſſage d'Homere a paru difficile à quelques anciens Critiques. Il me paroît pourtant fort aiſé. On peut voir Euſtathe pag. 1560. ſur ce qu'Ulyſſe vient de dire qu'il eſt un homme accablé de douleur & de triſteſſe, & l'objet de la haine des Dieux, Nauſicaa lui fait cette réponſe, qui renferme une grande verité, & qui eſt d'une grande politeſſe

pour

La belle Nauſicaa lui répondit: „ Etranger, „ toutes vos manieres & la ſageſſe que vous faites paroître dans vos diſcours, font aſſez voir „ que vous n'êtes pas d'une naiſſance obſcure. „ [32] Jupiter diſtribuë les biens aux bons & aux „ méchans, comme il plaît à ſa providence. Il „ vous a donné les maux en partage, c'eſt à „ vous de les ſupporter. Preſentement donc „ que vous êtes venu dans notre Iſle, vous ne „ manquerez ni d'habits ni d'aucun ſecours [33] „ qu'un étranger, qui vient de ſi loin, doit attendre de ceux chez qui il aborde. Je vous enſeignerai notre ville & le nom des peuples qui „ l'habitent. Vous êtes dans l'Iſle des Pheaciens, & je ſuis la fille du grand Alcinoüs [34] „ qui regne ſur ces peuples.

Elle dit, & adreſſant la parole à ſes femmes, elle leur crie, „ Arrêtez, où fuyez-vous pour „ avoir

pour Ulyſſe. Elle lui dit que les Dieux diſtribuent les biens comme il leur plaît aux bons & aux méchants; pour lui faire entendre qu'il ne faut pas juger d'un homme par la fortune que les Dieux lui envoyent, puiſqu'on voit ſouvent les méchans heureux & les bons perſecutez; & qu'ainſi on ſe tromperoit très-ſouvent, ſi l'on penſoit qu'un homme malheureux fût un méchant homme, car au contraire le malheur eſt le plus ſouvent la marque d'un homme de bien, ſurtout quand il ſupporte ſon malheur conſtamment, avec douceur & patience.

33. *Qu'un étranger qui vient de ſi loin*] Le mot τηλεπόρῳ ſignifie proprement un homme qui vient d'une terre éloignée τηλόθεν ἐξ Ἀπίης γαίης ἐρχομένῳ, comme Ulyſſe le dira bientôt lui-même. De-là ce mot a été pris dans les ſuites pour un homme malheureux, qui a éprouvé bien des miſeres.

34. *Qui regne ſur ces peuples*] Le Grec dit, *de qui dépend toute la puiſſance & toute la force des Pheaciens.* L'expreſſion eſt remarquable. Il paroît par la ſuite que le gouvernement des Pheaciens étoit mêlé de Roïauté, d'Ariſtocratie & de Democratie.

„ avoir vû un ſeul homme? penſez-vous que'ce
„ ſoit quelque ennemi? Ne ſavez-vous pas [35] que
„ tout homme qui oſeroit aborder à l'Iſle des
„ Pheaciens pour y porter la guerre, ne ſeroit
„ pas long temps en vie, car nous ſommes ai-
„ mez des Dieux, [36] & nous habitons au bout
„ de la mer ſeparez de tout commerce. Celui que
„ vous voyez eſt un homme perſecuté par une
„ cruelle deſtinée, & que la tempête a jetté ſur
„ ces bords. Il faut en avoir ſoin, [37] car tous
„ les étrangers & tous les pauvres viennent de
„ Jupiter; [38] le peu qu'on donne leur fait beau-
„ coup de bien & ils en ont de la reconnoiſſan-
„ ce; donnez-lui donc à manger, & baignez-le
„ dans le fleuve à l'abri des vens.

A ces mots ſes femmes s'arrêtent & obéiſſent; elles menent Ulyſſe dans un lieu couvert, comme la Princeſſe l'avoit ordonné, mettent près

35. *Que tout homme qui oſeroit aborder à l'Iſle des Pheaciens pour y porter la guerre, ne ſeroit pas long-tems en vie*] Elle ne veut pas loüer par-là le courage, la force & la valeur de ces peuples, car on a deja vû qu'ils n'étoient point belliqueux, & qu'ils ne connoiſſoient pas les armes. Mais elle veut faire valoir la protection des Dieux pour eux, protection plus ſûre que toutes les forces. Et c'eſt cela même qui avoit fait donner le nom à cette Iſle; car, comme le ſavant Bochart l'a remarqué, les Phéniciens lui donnerent le nom de *Corcyra* du mot Arabe *Carcura*, qui ſignifie une terre où on vit tranquillement & en aſſeurance. Dans l'Ecriture ſainte il eſt dit, *Zebee & Salmana erant in carcer.* Ce que ſaint Jerôme a traduit, *Zebee & Salmana requieſcebant.* Jud. VIII. 10. Cela fonde admirablement ce que Nauſicaa dit ici, & fait voir la profonde connoiſſance qu'Homere avoit de toutes les Antiquitez qui regardoient les lieux dont il parle.

36. *Et nous habitons au bout de la mer, ſeparez de tout commerce*] Cela eſt faux, puiſqu'ils ſont très-voiſins de l'Epire, mais Nauſicaa dépaiſe ici ſon Iſle, pour la rendre plus conſiderable, & pour mieux fonder ce qu'elle dit de ſon bonheur.

près de lui le linge, la tunique & les autres habits dont il avoit beſoin, lui donnent la phiole d'or où il reſtoit encore aſſez d'eſſence, & le preſſent de ſe baigner dans le fleuve.

Alors Ulyſſe prenant la parole, leur dit, „ Belles Nymphes, éloignez-vous un peu, je „ vous prie, afin que je nettoye moi-même tou„ te l'écume & l'ordure de la marine dont je „ ſuis couvert, & que je me parfume avec cet„ te eſſence; il y a long-tems qu'un pareil ra„ fraîchiſſement n'a approché de mon corps. „ Mais je n'oſerois me baigner en votre preſen„ ce, la pudeur & le reſpect me défendent de pa„ roître devant vous dans un état ſi indécent. En même temps les Nymphes s'éloignent, & vont rendre compte à Nauſicaa de ce qui les obligeoit de ſe retirer.

39 Cependant Ulyſſe ſe jette dans le fleuve, net-

37. *Car tous les étrangers & tous les pauvres viennent de Jupiter*] Les Payens dans tous les tems ont ſenti cette verité, que les étrangers & les pauvres viennent de Dieu, qui les adreſſe aux hommes pour exercer leur charité. Il ſemble qu'ils euſſent vû dans les Livres de Moïſe le ſoin que Dieu en prend, & les ordres qu'il donne en leur faveur en les joignant, *pauperibus & peregrinis carpenda dimittes.* Levit. XIX. 10. *nec remanentes ſpicas colligetis, ſed pauperibus & peregrinis dimittetis.* cap. XXIII. 22.

38. *Le peu qu'on leur donne, leur fait beaucoup de bien, & ils en ont de la reconnoiſſance*] C'eſt le ſens de ces mots, δίου δ' ὀλίγη τε φίλη τε, mots pleins de ſens. Pour exciter à exercer cette ſorte de charité, Nauſicaa dit qu'il faut peu de choſe aux pauvres & aux étrangers pour les tirer de leur miſere; qu'on leur donne beaucoup en leur donnant peu, & que la reconnoiſſance qu'ils en ont vaut mieux que le bien qu'on leur fait.

39. *Cependant Ulyſſe ſe jette dans le fleuve, nettoye l'écume qui étoit reſtée ſur ſon corps*] Je ne ſaurois mieux faire ici que de rapporter la remarque de Plutarque, qui à la fin de la dixneuvième Queſtion de ſon I. Liv. des *propos de table*, fait dire à Themiſtocle, Philoſophe Stoïcien, qu'Homere a vou-

laille-

nettoye l'écume qui étoit reſtée ſur ſon corps, eſſuye ſa tête & ſes cheveux, & ſe parfume; il met enſuite les habits magnifiques que la Princeſſe lui avoit fait donner. [40] Alors la fille du grand Jupiter, la ſage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande & majeſtueuſe, donne de nouvelles graces à ſes beaux cheveux, [41] qui ſemblables à la fleur d'hyacinthe & tombant par gros anneaux ombrageoient ſes épaules. Comme un habile Ouvrier, [42] à qui Vulcain & Minerve ont

faitement connu & proprement exprimé ce qui ſe fait quand ceux qui ſortent de la mer ſe tiennent au Soleil, la chaleur diſſipe d'abord la partie la plus ſubtile & la plus legere de l'humidité, & ce qu'il y a de plus terreſtre demeure & s'attache à la peau comme une croute, juſqu'à ce qu'on l'ait lavée dans de l'eau douce & propre à boire.

40. *Alors la fille du grand Jupiter, la ſage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande & plus majeſtueuſe, &c.*] Homere a déja dit ſouvent que les Dieux relevent, quand il leur plaît, la bonne mine des hommes, qu'ils augmentent leur beauté & les font paroître très-differens de ce qu'ils étoient; cela eſt conformé à ce que nous voyons dans l'Ecriture ſainte. Nous liſons dans l'hiſtoire de Judith, qu'après qu'elle ſe fut baignée & parfumée d'eſſences, &c. Dieu lui donna encore un éclat de beauté qui la fit paroître beaucoup plus belle qu'elle n'étoit auparavant: *Cui etiam Dominus contulit ſplendorem, quoniam omnis compoſitio non ex libidine, ſed ex virtute pendebat, & ideò Dominus hanc in illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis apparerent.* Judith. x. 4. Ce ſentiment d'Homere a donc ſon fondement dans la verité, mais cela n'empêche pas qu'on n'explique ſimplement ce miracle, en diſant qu'il ennoblit par les fictions de la Poëſie une choſe très-ordinaire: la miſere d'Ulyſſe & tout ce qu'il avoit ſouffert avoient effacé ſa bonne mine & changé ſes traits; il ſe baigne, il ſe parfume & met de beaux habits, le voilà tout changé, il revient à ſon naturel & il paroît un autre homme; il n'y a rien là que de très ordinaire, car la belle plume fait le bel oiſeau. Mais ce qui eſt ordinaire, la Poëſie le releve par une belle fiction, en attribuant ce changement à un miracle, qui devient très-vraiſemblable par la connoiſſance qu'on a du pouvoir de la Divinité.

ont montré tous les ſecrets de ſon Art, mêle l'or à un ouvrage d'argent, pour faire un chef-d'œuvre; ainſi Minerve répand ſur toute la perſonne d'Ulyſſe la beauté, la nobleſſe & la majeſté. Ce Heros ſe retirant un peu, va s'aſſeoir un moment ſur le rivage de la mer; il étoit tout brillant de beauté & de graces. La Princeſſe ne peut ſe laſſer de l'admirer, & s'adreſſant à ſes femmes, elle leur dit: „ [43] Aſſurément ce n'eſt „ point contre l'ordre de tous les Dieux que cet „ étran-

41. *Qui ſemblables à la fleur d'hyacinthe*] C'eſt à dire d'un noir ardent, comme l'hyacinthe des Grecs, qui eſt le *vaccinium* des Latins, & notre glayeul, dont la couleur eſt d'un pourpre enfumé, c'eſt pourquoi Theocrite l'appelle *noir*:

Καὶ τὸ ἴον μέλαν ἔστι καὶ ἃ γραπτὰ ὑακινθος,

que Virgile a traduit.

Et nigra viola ſunt & vaccinia nigra.

Cette couleur de cheveux étoit la plus eſtimée. Anacreon après avoir dit au Peintre qui peignoit ſa maîtreſſe, *fais-lui les cheveux déliez & noirs*, fait entendre enſuite de quel noir il les veut, en les appellant *ſubpurpureos*, *ὑποπορφύρους καίτας*. Od. 28.

42. *A qui Vulcain & Minerve ont montré tous les ſecrets de ſon Art*] Pourquoi Vulcain & Minerve? l'un des deux ne ſuffit-il pas? Vulcain c'eſt pour la main, & Minerve pour l'eſprit, c'eſt à dire, pour l'imagination & le deſſein.

43. *Aſſurément ce n'eſt point contre l'ordre de tous les Dieux*] Ulyſſe a fait entendre à Nauſicaa qu'il étoit l'objet de la haine des Dieux qui ne ceſſent de le perſecuter. Nauſicaa conjecture au contraire que tous les Dieux ne le perſecutent point & qu'il y en a qui lui ſont favorables, puiſqu'il eſt abordé à l'Iſle des Pheaciens, dont le bonheur égale celui des Dieux mêmes, & que les Dieux ont produit ſur lui un ſi grand changement; s'ils avoient voulu le perdre ils l'auroient éloigné d'une Iſle où il n'y a point de malheureux, & ils n'auroient pas operé ſur lui un ſi grand miracle. Voilà la premiere idée qui vient dans l'eſprit de la Princeſſe, qui déja prévenuë favorablement pour Ulyſſe ſe fait un plaiſir de penſer qu'il a auſſi des Dieux pour lui. Mais il y a ici une bienſéance qu'il faut remarquer ſur-tout, c'eſt que Nauſicaa dit tout ceci à ſes femmes ſans être entenduë

„ étranger eſt abordé dans cette Iſle, dont le
„ bonheur égale la felicité qui regne dans le ciel.
„ D'abord il m'avoit paru un homme vil & mé-
„ priſable, & preſentement je voi qu'il reſſem-
„ ble aux Immortels qui habitent le haut
„ Olympe. [44] Plût à Jupiter que le mari qu'il
„ me deſtine fût fait comme lui, qu'il voulût
„ s'établir dans cette Iſle & qu'il s'y trouvât heu-
„ reux ! mais donnez-lui vîte à manger, afin
„ qu'il rétabliſſe ſes forces.

Elles obéïſſent auſſi-tôt, & elles ſervent une table à Ulyſſe, qui n'avoit pas mangé depuis long-temps, & qui avoit grand beſoin de prendre de la nourriture.

Cependant la belle Nauſicaa penſe à ce qu'elle doit faire pour ſon retour : elle attelle ſon char, met dedans les paquets & y monte. Enſuite s'adreſſant à Ulyſſe, elle lui parle en ces termes pour l'obliger de partir : „ Levez-vous, étran-
„ ger, lui dit-elle, partons, afin que je vous
„ mene dans le Palais de mon pere, où je m'aſ-
„ ſûre que les principaux des Pheaciens vous
„ viendront rendre leurs reſpects. Voici la con-
„ dui-

d'Ulyſſe, qu'Homere a fait retirer exprès pour donner le temps à cette Princeſſe d'expliquer ſes ſentimens, qu'elle n'auroit pû faire paroître en ſa preſence.

44. *Plût à Jupiter que le mari qu'il me deſtine fût fait comme lui.*] Ce diſcours de Nauſicaa n'eſt pas un diſcours dicté par une paſſion violente qu'elle ait conçuë tout d'un coup pour cet étranger, dont la beauté l'a ſéduite, ce ſeroit une foibleſſe dont une Princeſſe auſſi vertueuſe n'étoit pas capable. Mais elle parle comme une perſonne qui rappellant le ſonge qu'elle a eu le matin, & charmée d'ailleurs des ſages diſcours qu'elle a entendus, voudroit que cet étranger fût celui que le ſonge lui auroit déſigné pour mari. Et il n'y a rien là que de loüable, ſur-tout avec les ménagemens qui y ſont obſervez.

„ duite que vous devez tenir, car vous êtes un hom-
„ me ſage. Pendant que nous ſerons encore loin
„ de la ville, & que nous traverſerons les campa-
„ gnes, vous n'avez qu'à ſuivre doucement mon
„ char avec mes femmes, je vous montrerai le che-
„ min. La ville n'eſt pas fort éloignée; elle eſt ceinte
„ d'une haute muraille,[45] & à chacun de ſes deux
„ bouts elle a un bon port, dont l'entrée eſt
„ étroite & difficile, ce qui en fait la ſûreté.
„ L'un & l'autre ſont ſi commodes, que tous
„ les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents;
„ entre les deux ports il y a un beau Temple de
„ Neptune, & autour du Temple une grande
„ place qui leur eſt commune, toute bâtie de
„ belles pierres, & où l'on prépare l'armement
„ des vaiſſeaux, les cordages, les mâts, les voi-
„ les, les rames. Car les Pheaciens ne manient
„ ni le carquois ni la fleche, ils ne connoiſſent
„ que les cordages, les mâts, les vaiſſeaux[46]
„ qui ſont tout leur plaiſir, & ſur leſquels ils
„ courent les mers les plus éloignées. Quand
„ nous approcherons des murailles, alors il faut
„ nous ſéparer, car je crains la langue des Phea-
„ ciens,

45. *Et à chacun de ſes deux bouts celle a un bon port, dont l'entrée eſt étroite & difficile, ce qui en fait la ſûreté*] Toute cette deſcription étoit fort difficile, & perſonne n'avoit tâché de l'expliquer; heureuſement un Scholiaſte de Dionyſius Periegetes m'a ſervi à l'éclaircir. Δύο λιμένας ἔχει ἡ Φαιακὶς, τὸν μὲν Ἀλκινόου, τὸν δὲ Τ'λλοῦ, διὸ φησὶ Καλλίμαχος, Ἀμφίδυμος Φαίαξ. *L'Iſle des Pheaciens a deux ports, l'un appellé le port d'Alcinoüs, & l'autre le port de Hyllus, c'eſt pourquoi Callimaque l'a appellée la Pheacie au double port.* Et Apollonius l'appelle par la même raiſon ἀμφιλαφὴς, *où l'on aborde de deux côtez.*

46. *Qui ſont tout leur plaiſir*] J'ai tâché de rendre la force du mot ἔσιν ἀγαλλόμενοι. Homere fait de ces vaiſſeaux les ἀγάλματα, comme les poupées des Pheaciens.

» ciens, [47] il y a beaucoup d'insolens & de
» medisans parmi ce peuple; je craindrois qu'on
» ne glosât sur ma conduite, si l'on me voyoit
» avec vous. Car quelqu'un qui me rencontre-
» roit, ne manqueroit pas de dire: [48] *Qui est*
» *cet étranger si beau & si bien fait qui suit Nau-*
» *sicaa?* [49] *où l'a-t-elle trouvé? Est-ce un mari*
» *qu'elle amene? est-ce quelque voyageur, qui ve-*
» *nant d'un pais éloigné, car nous n'avons point*
» *de voisins, & étant abordé dans notre Isle se*
» *soit égaré & qu'elle ait recueilli? ou plûtôt* [50]
» *est-*

47. *Il y a beaucoup d'insolens & de medisans parmi ce peuple*] Comme cela est ordinaire dans toutes les villes où regnent les jeux & les plaisirs; car si l'on y prend garde, ce sont ces vains amusemens qui produisent la medisance & qui la nourrissent. Il est aisé d'en voir la raison.

48. *Qui est cet étranger si beau, si bien fait, qui suit Nausicaa*] L'adresse d'Homere est admirable; toutes les douceurs & toutes les politesses que la Princesse n'auroient osé dire à Ulysse en parlant de son chef, car la passion y auroit été trop marquée, il trouve moyen de les lui faire dire, en faisant parler les Pheaciens: Καὶ οὗτος, dit fort bien Eustathe, ὃν ἐρᾶτα εἶχεν ἐκ νοῦν, ἀνεκάλυψε κατὰ θαυμασίαν, μᾶλλον δὲ, ὡς ἄλλου τινὸς δηθεν τοιαῦτα ἐροῦντος, ἄλλως γὰρ ἀπέφαρτ' ἂν. *Et ainsi la passion qui s'étoit déja emparée de son cœur, elle la découvre par cette methode admirable, en rapportant simplement ce que les autres diroient, car autrement elle n'auroit pû la découvrir.*

49. *Où l'a-t-elle trouvé?*] Elle lui marque par cette expression que les Pheaciens le regarderoient comme un précieux tresor qu'elle auroit trouvé par la faveur des Dieux. Cela est assez flateur. Mais ce qui suit l'est encore davantage.

50. *Est-ce quelqu'un des Dieux*] Ulysse a comparé la Princesse à Diane, & elle lui rend ici cette loüange avec usure, en le faisant prendre pour un des Dieux, non par un seul homme, mais par plusieurs. Toutes les beautez de ce discours de la Princesse n'ont pas touché le Critique moderne dont j'ai déja tant parlé. Voici comme il rend tout cet endroit: *Nausicaa dit à Ulysse, en l'entretenant dans le chemin, ne ceux qui la verront accompagnée d'un homme si bien fait, ont qu'elle l'a choisi pour son époux, mais qu'un tel jugement l'offen-*

„ *eſt ce quelqu'un des Dieux* [51] *qui à ſa priere ſoit*
„ *deſcendu du ciel & qu'elle prétende retenir toû-*
„ *jours? elle a très-bien fait d'aller d'elle même*
„ *donner la main à un étranger. Car il eſt aiſé*
„ *de voir qu'elle mépriſe ſa Nation, & qu'elle re-*
„ *bute les Pheaciens dont les principaux la recher-*
„ *chent en mariage.* Voilà ce que l'on ne man-
„ queroit pas de dire, & ce ſeroit une tache à
„ ma réputation ; car moi-même je ne pardon-
„ nerois pas à une autre fille qui en uſeroit ainſi,
„ [52] & qui ſans la permiſſion de ſon pere & de
„ ſa

l'offenſeroit, parce qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec un homme avant que de l'avoir épouſé. La ſeconde Remarque après celle-ci fera mieux ſentir la groſſiereté de cette traduction.

51. *Qui a ſa priere ſoit deſcendu du ciel.*] Nauſicaa fait entendre ici que les Pheaciens la regardoient comme une perſonne ſuperbe qui les dédaignoit & à qui il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour mari. Et ſi elle ſe ſert admirablement de ces diſcours publics pour loüer Ulyſſe, elle ne s'en ſert pas moins bien pour ſe loüer elle-même, car il y a ici un éloge bien adroit.

52. *Et qui ſans la permiſſion de ſon pere & de ſa mere paroîtroit avec un homme avant que d'être mariée.*] En Grece les filles étoient fort retirées, & elles n'avoient la permiſſion de voir des hommes que très-rarement & dans des occaſions extraordinaires, & toûjours en preſence du pere & de la mere, à moins qu'ils ne les confiaſſent à des perſonnes dont on connoiſſoit la vertu. Mais quand elles étoient mariées, elles avoient plus de liberté, & elles voyoient des hommes comme Helene & Andromaque dans l'Iliade, & comme nous avons déja vû Penelope ſe montrer aux Pourſuivans. Voilà le ſens de ces paroles de Nauſicaa. Paroles pleines de pudeur & de modeſtie. Cependant c'eſt de ces paroles que l'Auteur du *Parallele* a tiré un ſens très-effronté. Il a été aſſez imprudent pour traiter Homere de groſſier, & pour l'accuſer d'avoir fait dire par Nauſicaa à Ulyſſe, *Qu'elle n'approuvoit pas qu'une fille ſans la permiſſion de ſes parens couchât avec un homme avant que de l'avoir épouſé.* Voilà la plus inſigne bevuë qui ait jamais été faite, & qui marque la plus parfaite ignorance. M. Deſpreaux l'a fort bien relevée dans ſes Reflexions ſur Lon-

„ ſa mere paroîtroit avec un homme avant que
„ d'être mariée à la face des autels. C'eſt pour-
„ quoi, genereux étranger, penſez-bien à ce que
„ je vais vous dire, [53] afin que vous puiſſiez ob-
„ tenir promptement de mon pere tout ce qui eſt
„ neceſſaire pour votre départ. Nous allons
„ trouver ſur notre chemin un bois de peupliers,
„ qui eſt conſacré à Minerve; il eſt arroſé d'u-
„ ne fontaine & environné d'une belle prairie.
„ C'eſt-là que mon pere a un grand parc & de
„ beaux jardins qui ne ſont éloignez de la ville
„ que de la portée de la voix. Vous vous arrê-
„ terez là, & vous y attendrez autant de temps
„ qu'il nous en faut pour arriver au Palais.
„ Quand vous jugerez que nous pourrons y être
„ ar-

gin, Reflex. 3. & fait voir les impertinences & les abſurditez qu'elle entraîne. En cet endroit, ἀνδράσι μίσγεσθαι, *être mêlée avec les hommes*, ſignifie *paroître avec eux, les voir, les frequenter*. Et jamais il n'eſt dans l'autre ſens que lorſqu'il y eſt déterminé par la ſuite naturelle du diſcours, ou par quelqu'autre mot qui y eſt joint. Μίσγεται, ὅ ἐστι σύνεσι, *eſt mêlée, c'eſt à dire, eſt avec lui*, dit Euſtathe: Et il ajoute, *ſans la permiſſion des parens. Car avec cette permiſſion les filles pourront en leur preſence ſe mêler avec les hommes, c'eſt à dire, paroître avec eux, être en leur compagnie.* Καὶ ἄλλως δὲ μιχθήσονται, ὅ ἐστι παρέσονται καὶ παρθένοι ἀνδράσιν ἐναγλίοις γονεῦσιν. Mais quand perſonne ne l'auroit expliqué, la ſageſſe d'Homere, & la vertu & l'honnêteté que Nauſicaa a fait paroître dans tout ce qu'elle a dit & fait, devoient empêcher un Critique, quelque ignorant qu'il fût, de tomber dans une ſi étrange bevuë.

53. *Afin que vous puiſſiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui eſt neceſſaire pour votre départ.*] La paſſion que Nauſicaa a commencé à ſentir pour Ulyſſe, & les ſouhaits qu'elle a formez, que ce ſoit lui que les Dieux lui ont deſtiné pour mari, n'empêchent pas qu'elle ne lui donne tous les avis neceſſaires pour obtenir ce qu'il faut pour ſon départ. Voilà tout ce que peut la ſageſſe.

54. *Car dans toute la ville il n'y a point de Palais comme celui du Heros Alcinoüs.*] Elle inſinuë par-là qu'il y avoit dans la

„ arrivées, vous nous ſuivrez, & en entrant dans
„ la ville vous demanderez le Palais d'Alcinoüs.
„ Il eſt aſſez connu, & il n'y a pas un enfant
„ qui ne vous l'enſeigne, [54] car dans toute la
„ ville il n'y a point de Palais comme celui du
„ Heros Alcinoüs. Quand vous aurez paſſé la
„ cour & que vous aurez gagné l'eſcalier, tra-
„ verſez les appartemens ſans vous arrêter juſ-
„ qu'à ce que vous ſoyez arrivé auprès de la
„ Reine ma mere. [55] Vous la trouverez auprès
„ de ſon foyer, qui, à la clarté de ſes braſiers
„ & appuyée contre une colomne, filera des lai-
„ nes de pourpre d'une beauté merveilleuſe; ſes
„ femmes ſeront auprès d'elle attentives à leur
„ ouvrage. [56] Mon pere eſt dans la même cham-
„ bre,

la ville pluſieurs autres Palais. Il y avoit en effet pluſieurs Princes, qui devoient être bien logez.

55. *Vous la trouverez auprès de ſon foyer, qui à la clarté de ſes braſiers*] Voilà encore la Reine à ſon travail avec ſes femmes comme elle y a été dès le matin. Et elle travaille à la *lueur du feu*, car c'eſt ce que porte la lettre du texte. Mais on ſe tromperoit ſi on prenoit ceci pour une marque d'économie; quand Homere dit que la Reine travailloit à la lueur du feu, il veut dire que c'étoit à la clarté du bois qui brûloit ſur les braziers & qui tenoit lieu de flambeaux.

56. *Mon pere eſt dans la même chambre, & vous le trouverez aſſis à table comme un Dieu*] Le Grec dit: *Le throne de mon pere eſt dans cette même chambre, éclairée par le feu de ces braziers.* Car au lieu d'αὐτῇ, il y a dans quelques exemplaires αἰγῇ, *à la clarté, à la lueur.* Ce qui ſuit, *& il eſt aſſis à table où il fait grand' chere comme un Dieu.* Homere le fait dire par Nauſicaa, pour faire entendre que les Pheaciens faiſoient conſiſter la felicité dans le plaiſir de la table, & qu'ils jugeoient les Dieux heureux parce qu'ils les imaginoient paſſant les jours dans des feſtins continuels. La Critique moderne a ſi peu compris le ſens & la raiſon de ces paroles, qu'il les rend très-ridiculement. *Auprès d'elle*, dit-il, *eſt la chaiſe de mon pere où il s'aſſied comme un Dieu quand il ſe met à boire.* Cela n'eſt-il pas d'un grand goût?

„ bre, & vous le trouverez assis à table comme
„ un Dieu. Ne vous arrêtez point à lui, [57] mais
„ allez embrasser les genoux de ma mere, afin
„ que vous obteniez promptement les secours
„ necessaires pour vous en retourner. Car si elle
„ vous reçoit favorablement, vous pourrez espe-
„ rer de revoir vos amis & votre patrie.

En finissant ces mots elle pousse ses mulets, qui s'éloignent des bords du fleuve. Mais elle menage sa marche de maniere que ses femmes & Ulysse, qui étoient à pied, pussent suivre sans se fatiguer. Comme le soleil alloit se coucher ils arrivent au bois de peupliers qui étoit consacré à Minerve. Ulysse s'y arrêta, [58] & adressa cette priere à la fille du grand Jupiter: „ Invincible
„ fille du Dieu qui porte l'égide, vous avez re-
„ fusé de m'écouter lorsque je vous ai invoquée
„ dans les dangers auxquels le courroux de Nep-
„ tune m'a exposé. Mais écoutez-moi aujour-
„ d'hui, faites que je sois bien reçu des Pheaciens,
„ & qu'ils ayent pitié de l'état où je suis réduit.

Minerve exauça sa priere, mais elle ne lui apparut point, [59] car elle craignoit son oncle Neptune, qui étoit toûjours irrité contre le divin Ulysse avant son retour à Ithaque.

L'O-

57. *Mais allez embrasser les genoux de ma mere*] Nausicaa veut marquer à Ulysse l'estime & la consideration qu'Alcinoüs avoit pour la Reine sa femme, & lui faire entendre par-là que l'union, qu'il a tant vantée, regnoit entre eux.

58. *Et adressa cette priere à la fille du grand Jupiter*] A chaque nouvelle action une nouvelle priere. Voilà le precepte qu'Homere veut nous donner par cet exemple de la pieté d'Ulysse.

59. *Car elle craignoit son oncle Neptune, qui étoit toûjours irrité*] Neptune venoit de marquer encore ce courroux implacable par la tempête qu'il venoit d'exciter, c'est ce qui oblige Minerve à garder ces mesures.

Ulysse va se jetter aux pieds du Roi Alcinoüs.

L'Odyssée d'Homere Livre VII.

W. Jongmans delin. et

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VII.

ARGUMENT.

Nauſicaa arrive dans la ville ſur le ſoir. Ulyſſe la ſuit de près, entre dans le Palais ſans être apperçu, & va ſe jetter aux pieds d'Areté femme du Roi Alcinoüs. Après le ſouper, la Reine demande à Ulyſſe d'où il avoit les habits qu'il portoit, car elle les reconnut: Sur cela Ulyſſe lui raconte tout ce qui lui eſt arrivé dans ſon voyage, depuis ſon départ de l'Iſle d'Ogygie juſqu'à ſon arrivée chez les Pheaciens.

TELLE fut la priere qu'Ulyſſe, exercé par tant de travaux, adreſſa à Minerve. Cependant Nauſicaa arrive au Palais de ſon pere. Elle n'eſt pas plûtôt entrée dans la cour, que ſes freres, ſemblables aux Dieux, viennent au devant d'elle, dételent ſes mulets & portent dans le Palais les paquets qui étoient dans le char. La Princeſſe va dans ſon appartement; [1] Eurymeduſe, qui l'avoit élevée & qui avoit alors ſoin de ſa chambre, lui alluma du feu. [2] C'étoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire ſur leurs vaiſſeaux, & qu'ils choiſirent pour en faire preſent à Alcinoüs, parce qu'il étoit leur Roi, [3] & qu'ils l'écoutoient comme un Dieu. Eurymeduſe lui alluma donc du feu & prépara ſon ſouper.

Alors Ulyſſe jugea qu'il étoit temps de partir pour arriver à la ville. La Déeſſe Minerve, qui l'accompagnoit de ſa protection, l'environna d'un nuage & le rendit inviſible, de peur que quelqu'un des ſuperbes Pheaciens le rencontrant ne

1. *Eurymeduſe, qui l'avoit élevée, & qui avoit alors ſoin de ſa chambre*] Le mot Ταλαμιήπολος ſignifie une perſonne qui a ſoin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Eurymeduſe, qui avoit élevé la Princeſſe, étoit parvenuë à cet emploi, & c'étoit la fortune ordinaire dans les maiſons des Princes; ils recompenſoient de cette charge ceux qui les avoient élevez.

2. *C'étoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire*] Comme ces peuples-là faiſoient un grand commerce, ils achetoient des eſclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait preſent au Roi de celle-ci, & Homere fait entendre par-là que c'étoit une perſonne conſiderable.

3. *Et qu'ils l'écoutoient comme un Dieu*] Et c'eſt comme les bons Rois doivent être écoutez, leurs paroles ſont reſpectables comme des oracles.

4. *Car il eſt près de celui de mon pere*] Voici une fille qui va chercher de l'eau avec une cruche, & dont le pere a un Palais. J'ai fait voir ailleurs que les Princeſſes alloient elles-mêmes à la fontaine. Cette jeune fille répond donc comme une fille de qualité, mais cette réponſe lui convient encore

ne lui dît quelque parole de raillerie, & ne lui demandât qui il étoit & ce qu'il venoit faire. Comme il étoit donc prêt d'entrer, la Déeſſe alla à ſa rencontre ſous la figure d'une jeune fille qui portoit une cruche. Ulyſſe la voyant, lui dit: „ Ma „ fille, voudriez-vous bien me mener au Palais „ d'Alcinoüs Roi de cette Iſle, je ſuis un étran„ ger qui viens d'une contrée fort éloignée, & „ je ne connois aucun des habitans de ce païs.

La Déeſſe lui répondit, „ Etranger, je vous „ montrerai avec plaiſir le Palais que vous de„ mandez, [4] car il eſt près de celui de mon pe„ re. Vous n'avez qu'à marcher dans un profond „ ſilence, je vous conduirai moi-même; ſouvenez„ vous ſeulement de ne regarder & de n'interro„ ger aucun de ceux que vous rencontrerez; [5] ces „ habitans ne reçoivent pas volontiers chez eux „ les étrangers, ils ne les voyent pas de bon œil, & „ ne leur rendent pas tous les ſoins qu'ils meri„ tent; [6] ce ſont des hommes nez pour la ma„ rine,

encore enfant qu'elle eſt la Déeſſe Minerve. Car les Palais des bons Princes ſont toûjours près du Palais de Jupiter, c'eſt à dire, que Jupiter habite près d'eux.

5. *Ces habitans ne reçoivent pas volontiers chez eux les étrangers, ils ne les voyent pas de bon œil.*] Cependant nous verrons qu'Ulyſſe ſera fort bien reçu dans la Cour d'Alcinoüs. Comment accorder donc avec cette bonne reception ce que cette fille dit ici? Parleroit-elle ainſi pour rendre Ulyſſe plus précautionné? Je ſuis perſuadée qu'elle dit la verité. Ce qu'elle dit ici des Pheaciens eſt vrai de preſque tous les Inſulaires; il n'y a que les honnêtes gens & les gens de condition qui traitent bien les étrangers, le peuple ne leur eſt point du tout favorable, nous en avons des exemples bien voiſins. Les Pheaciens jouïſſoient d'un ſi grand bonheur, qu'ils pouvoient craindre que cela ne donnât envie aux étrangers de venir s'établir dans leur Iſle, ou même de les en chaſſer.

6. *Ce ſont des hommes nez pour la marine.*] Et par conſéquent plus groſſiers & plus intraitables que les peuples qui cultivent les autres Arts.

„ rine, & qui ſe confiant en la bonté de leurs
„ vaiſſeaux, font des voyages de long cours,
„ [7] car Neptune les a faits comme Maîtres de
„ la mer. [8] Leurs vaiſſeaux volent plus vîte
„ qu'un oiſeau, ou que la penſée même.

En finiſſant ces mots elle marche la premiere, & Ulyſſe la ſuit ; aucun des Pheaciens ne l'apperçut comme il traverſoit la ville au milieu d'eux, car la Déeſſe Minerve l'avoit environné d'un épais nuage, qui les empêchoit de le voir. [9] Ulyſſe en marchant ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les ports, la beauté des navires dont ils étoient remplis, la magnificence des places publiques, [10] la hauteur des murailles, & les remparts paliſſadez, autant de merveilles dont il étoit ſurpris.

Quand

7. *Car Neptune les a faits comme maîtres de la mer*] Voilà pourquoi, comme je l'ai déja dit, cette Iſle avoit été anciennement appellée *Scherie*, c'eſt à dire, l'*Iſle du commerce*. Mais ſi cette Iſle étoit ſi puiſſante, ſi ſon commerce étoit ſi étendu, d'où vient qu'Ulyſſe n'en connoît pas même le nom ? Eſt-il poſſible qu'avant la guerre de Troye cette Iſle n'eût pas ſouvent envoyé des vaiſſeaux à Ithaque, qui n'en étoit qu'à une journée ? C'eſt à mon avis une des raiſons qui ont obligé Homere à faire de cette Iſle une Iſle fort éloignée, afin de donner plus de vraiſemblance à ſon recit. Cela aura pû auſſi obliger Homere à groſſir l'averſion que ces peuples avoient pour les étrangers.

8. *Leurs vaiſſeaux volent plus vite qu'un oiſeau, ou que la penſée même*] Cette Iſle n'eſt veritablement qu'à une journée d'Ithaque ; auſſi verra-t-on qu'Ulyſſe y arrivera en une nuit. Mais comme le Poëte la fait très-éloignée, il a recours ici à cette hyperbole pour ſauver cette prompte arrivée, qui ne devient vraiſemblable que par l'extrême legereté de ces vaiſſeaux, ils *volent plus vite qu'un oiſeau, ou que la penſée même*. Cette hyperbole, dont ſe ſert ici cette jeune fille, fait connoître à Ulyſſe que ces peuples ſont forts ſur la figure, c'eſt pourquoi il les payera bientôt de la même monoye, & ne gardera pas beaucoup de meſure dans ſes contes qu'il leur fera.

Quand ils furent arrivez tous deux devant le Palais du Roi, la Déeſſe dit à Ulyſſe, „ Etranger, voilà le Palais que vous demandez. „ Vous allez trouver le Roi à table avec les „ Princes. [11] Entrez hardiment & ne temoignez „ aucune crainte, [12] car un homme hardi, quoi- „ qu'étranger, réüſſit mieux qu'un autre dans „ tout ce qu'il entreprend. Les affaires deman- „ dent du courage. Vous adreſſerez d'abord „ vos prieres à la Reine, elle ſe nomme Areté, „ & elle eſt de la même maiſon que le Roi ſon „ mari. Car il faut que vous ſachiez que le „ Dieu Neptune eut de Peribée un fils nom- „ mé Nauſithoüs; Peribée étoit la plus belle „ des femmes de ſon temps, & fille du brave „ Eurymedon qui regnoit ſur les ſuperbes „ Geants.

9. *Ulyſſe en marchant ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les ports.*] Homere parle de ce que vit Ulyſſe avant que d'entrer dans la ville.

10. *La hauteur des murailles & les remparts paliſſadez.*] Le Grec dit, *les murailles hautes & fortifiées de paliſſades.* Il me paroît ridicule de placer ces paliſſades ſur les murailles, leur hauteur ſuffiſoit. Homere veut dire, à mon avis, que devant ces murailles il y avoit des foſſez ou des remparts qui étoient paliſſadez. Sur cette ſorte de fortification, on peut voir ce que j'ai remarqué dans l'Iliade, Tom. II. pag. 31. Not. 57.

11. *Entrez hardiment, & ne temoignez aucune crainte.*] Minerve ſe déclare ici pour ce qu'elle eſt; une jeune fille ne pouvoit pas donner ces ſages conſeils à Ulyſſe. Auſſi cet épiſode de Minerve auroit été chetif ſi elle n'étoit venuë que pour lui enſeigner le chemin; au lieu qu'il eſt grand & noble quand c'eſt pour lui donner des avis qui lui ſont neceſſaires. Et c'eſt ce qu'Euſtathe a fort bien ſenti.

12. *Car un homme hardi, quoi-qu'étranger, réüſſit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend.*] Il eſt certain que la timidité a gâté beaucoup de grandes affaires. Il faut de la hardieſſe; mais il faut que cette hardieſſe ſoit conduite par la prudence.

„ Geants. [13] Cet Eurymedon fit perir tous ſes
„ Sujets dans les guerres injuſtes qu'il entreprit,
„ & perit auſſi avec eux. Après ſa mort, Neptune
„ devenu amoureux de ſa fille, eut d'elle ce Nau-
„ ſithoüs, qui étoit un homme d'un courage
„ heroïque, & qui regna ſur les Pheaciens. Nau-
„ ſithoüs eut deux fils, Rhexenor & Alcinoüs.
„ Rhexenor peu de temps après ſon mariage
„ [14] fut tué par les fleches d'Apollon, & ne
„ laiſſa qu'une fille, qui eſt cette Areté. Alci-
„ noüs l'a épouſée, [15] & jamais femme n'a été
„ plus eſtimée ni plus honorée de ſon mari
„ qu'Areté l'eſt d'Alcinoüs. Ses fils ont auſſi
„ pour elle tout le reſpect & toute la ſoumiſſion
„ qu'ils lui doivent, & elle eſt adorée de ſes
„ peuples, qui la regardent comme leur Déeſſe
„ tutelaire, & qui ne la voyent jamais paſſer
„ dans

13. *Cet Eurymedon fit perir tous ſes Sujets dans les guerres injuſtes qu'il entreprit*] Ce paſſage eſt conſiderable, en ce qu'il nous fait entendre le tems où le reſte des anciens Geants avoit peri. Eurymedon leur Roi étoit grand-pere de Nauſithoüs pere d'Alcinoüs. Ainſi les Geants furent exterminez quarante ou cinquante ans avant la guerre de Troye; ce qui s'accorde avec l'ancienne Tradition, qui nous apprend qu'Hercule & Theſée acheverent d'en purger la terre. On peut voir ce que Plutarque a dit dans la vie de Theſée, & le beau portrait qu'il fait de ces Geants.

14. *Fut tué par les fleches d'Apollon*] C'eſt-à-dire, qu'il mourût de mort ſubite.

15. *Et jamais femme*] Le Grec dit, *& de toutes les femmes qui gouvernent leur maiſon ſous les ordres de leurs maris.* Homere enſeigne par-là que le mari eſt le maître de la maiſon. L'éloge qu'il fait ici de cette Reine eſt d'une grande beauté!

16. *Car tout le Palais brilloit d'une lumiere auſſi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du ſoleil*] Homere ne fait cette deſcription ſi pompeuſe du Palais d'Alcinoüs, que pour vanter les avantages du commerce, qui eſt la ſource inépuiſable des richeſſes d'un Etat. Dans les lieux où le commerce fleurit, tout devient or ou métal précieux.

L'Au-

„ dans les ruës ſans la combler de benedictions.
„ Auſſi eſt-ce une femme d'une prudence con-
„ ſommée & d'une rare vertu. Tous les diffe-
„ rens qui s'élevent entre ſes ſujets, elle les ter-
„ mine par ſa ſageſſe. Si vous pouvez attirer ſa
„ bienveillance & gagner ſon eſtime, comptez
„ que bien-tôt vous aurez tous les ſecours ne-
„ ceſſaires pour vous en retourner dans votre pa-
„ trie, & revoir vos amis & votre Palais.

Après avoir ainſi parlé, la Déeſſe diſparut, quitta l'aimable Scherie, & prenant ſon vol vers les plaines de Marathon, elle ſe rendit à Athenes & entra dans la celebre cité d'Erecthée. Dans le même temps Ulyſſe entre dans le Palais d'Alcinoüs. En entrant il s'arrête, l'eſprit agité de differentes penſées; [16] car tout le Palais brilloit d'une lumiere auſſi éclatante que celle de la lune,

L'Auteur du *Parallele* a ſi peu ſenti la beauté de cette Poëſie, qu'il la dehonore à ſon ordinaire, & par la maniere dont il la rend, & par les reflexions dont il l'accompagne. *La Princeſſe Nauſicaa*, dit-il, *étant arrivée chez le Roi ſon pere, ſes freres ſemblables à des Dieux, dételerent les mules, & porterent les robes dans le Palais, dont les murs étoient d'airain, la porte d'or, ayant à ſes côtez des chiens d'argent, immortels & non ſujets à vieillir, que le ſage Vulcain avoit faits pour garder la maiſon du magnanime Alcinoüs.* Où eſt la Poëſie qui ſe ſoutiendroit dans un ſtyle ſi malheureux? Après le texte ſi indignement rendu, viennent les réflexions du Chevalier & de l'Abbé, deux aſſez fades perſonnages. *Vous vous moquez, Monſieur*, dit le premier, *voilà une choſe bien remarquable, que des chiens d'argent ſoient immortels & ne vieilliſſent point. Aimez-vous bien que ces chiens d'argent ſoient mis là pour garder le Palais d'Alcinoüs? mais comment peut-on concevoir qu'un Roi, dont le Palais eſt d'airain, qui a des portes d'or & d'argent, n'ait pas des palefreniers pour dételer les mules de ſon chariot & qu'il faille que ſes enfans les dételent eux-mêmes? Cela eſt étonnant*, répond l'Abbé, *mais ne faut-il pas qu'il y ait du merveilleux dans un Poëme?* Voilà comme ce grand Critique ſe moque toûjours de la Raiſon, & de la plus belle Poëſie, évitant ſur-tout avec grand ſoin de dire quelque choſe de ſenſé.

lune, ou même que celle du ſoleil. Toutes les murailles étoient d'airain maſſif. Une corniche d'un bleu celeſte regnoit tout autour. Les portes étoient d'or, les chambranles d'argent ſur un parquet d'airain, le deſſus des portes de même [17] & les anneaux, d'or. Aux deux côtez des portes on voyoit des chiens d'une grandeur extraordinaire, les uns d'or, les autres d'argent; [18] Vulcain les avoit faits par les ſecrets merveilleux de ſon Art, afin qu'ils gardaſſent l'entrée du Palais d'Alcinoüs. Ils étoient immortels & toûjours jeunes, la vieilleſſe n'ayant point de pouvoir ſur eux. Des deux côtez de la ſale les murs étoient bordez [19] de beaux ſieges tout d'une ſeule piece, & couverts de beaux tapis d'une fineſſe

17. *Et les anneaux, d'or*] Les anneaux que l'on mettoit au milieu des portes pour les tirer ou les pouſſer, ou même pour frapper. C'étoit comme les marteaux.

18. *Vulcain les avoit faits par les ſecrets merveilleux de ſon Art, afin qu'ils gardaſſent l'entrée du Palais*] Nous ne ſerons pas étonnez de voir des chiens d'or & d'argent garder le Palais comme s'ils étoient vivants, après les merveilles que nous avons vû executer à Vulcain dans l'Iliade, ces trepieds qui alloient aux aſſemblées, & qui en revenoient, ces femmes d'or qui aidoient ce divin forgeron à ſon travail, &c. C'eſt ainſi que la Poëſie d'Homere anime toutes choſes.

19. *De beaux ſieges tout d'une ſeule piece*] Homere ne dit point de quelle matiere étoient ces ſieges, il y a de l'apparence qu'il a voulu faire entendre qu'ils étoient auſſi de métal, puiſqu'il ſe ſert de la même expreſſion, ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῖο, pour dire qu'ils étoient maſſifs, & qu'ils n'étoient point en dedans d'une vile matiere couverte de feuilles de métal.

20. *Sur des piedeſtaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or*] On a fort bien remarqué avant moi que c'eſt ce paſſage d'Homere que Lucrece a imité dans ſon ſecond livre:

Si non aurea ſunt juvenum ſimulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut ſuppeditentur,
Nec domus argento fulget auroque renidet,

ineſſe merveilleuſe, ouvrage des femmes du
ays. Les principaux des Pheaciens aſſis ſur ces
ieges celebroient un grand feſtin, car ce n'étoit
ous les jours que nouvelles fêtes. [20] Sur des
iedeſtaux magnifiques étoient de jeunes garçons
out d'or, [21] tenant des torches allumées pour
clairer la ſale du feſtin. Il y avoit dans ce
alais cinquante belles eſclaves, dont les unes
ervoient à moudre les dons de la blonde Ce-
ès, les autres filoient ou travailloient ſur le
nêtier & faiſoient des étoffes précieuſes. Elles
toient toutes aſſiſes de ſuite, [22] & on voyoit
outes leurs mains ſe remuer en même tems com-
ne les branches des plus hauts peupliers quand
lles ſont agitées par les vents. Les étoffes qu'el-

21. *Tenant des torches allumées*] Car alors on ne brûloit au ieu de flambeaux que des torches, c'eſt à dire, des branches de bois qui brûloient par le bout, comme dit Virgile,

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.

On n'avoit encore inventé ni les flambeaux ni les lampes ni les chandeles. A propos de chandeles, je voi dans Euſtathe que ce mot eſt purement Grec, car il cite un ancien auteur qui a dit, *ἀσσαρίου λαμπάδας πρίω. Achette des chandeles pour une petite piece d'argent.*

22. *Et on voyoit toutes leurs mains ſe remüer en même temps comme les branches des plus hauts peupliers*] Homere eſt un grand peintre, & il peint toûjours; ainſi, pour bien entrer dans ſa penſée, le veritable ſecret eſt de ſe remettre devant les yeux les ſujets dont il parle, & avec le ſecours de ſes expreſſions on s'en forme la même image qu'il s'eſt formée. Par exemple dans ce paſſage, ſi l'on ne ſuivoit cette maxime, on ſeroit embarraſſé à exprimer la penſée du Poëte; mais ſi l'on ſe repreſente toutes ces femmes qui travaillent en même tems, & dont les mains ſe remüent tout à la fois, les unes deçà, & les autres de-là, on conçoit une image de branches de peupliers agitées par les vents, & on connoit par-là que c'eſt ce qu'Homere a voulu dire par ces ſeuls mots, *ὅσσά τε φύλλα μακεδνῆς αἰγείροιο.*

qu'elles travailloient étoient d'une fineſſe & d'un éclat qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer, [23] l'huile même auroit coulé deſſus ſans y laiſſer de tache. Car autant que les Pheaciens ſont au deſſus des autres hommes pour gouverner les vaiſſeaux au milieu de la vaſte mer, [24] autant leurs femmes ſurpaſſent toutes les autres en adreſſe pour faire les plus beaux ouvrages, la Déeſſe Minerve leur ayant donné le bon eſprit pour imaginer les plus beaux deſſeins, & toute l'habileté neceſſaire pour les bien executer.

De la cour on entre dans un grand jardin de quatre arpents enfermé d'une haye vive. Dans ce jardin il y a un verger planté d'arbres fruitiers en plein vent, toûjours chargez de fruits; on y voit

23. *L'huile même auroit coulé deſſus ſans y laiſſer de tache*] C'eſt à mon avis le ſeul veritable ſens du vers Grec. Homere pour loüer la manufacture de ces étoffes, dit qu'elles étoient ſi fines & ſi ſerrées, que l'huile même auroit coulé deſſus ſans pouvoir s'y attacher, & ſans y laiſſer par conſéquent la moindre tache, car les taches ne viennent que de l'impreſſion que fait l'huile en s'inſinuant.

24. *Autant leurs femmes ſurpaſſent toutes les autres en adreſſe*] Par ce qu'Homere dit ici, car c'eſt lui qui parle, on ne peut par douter que les femmes de Corcyre n'euſſent de ſon tems cette réputation d'habileté. Apparemment leurs maris par leur commerce leur avoient amené des eſclaves Sidoniennes qui les avoient inſtruites.

25. *La poire prête à cueillir en fait voir une qui nait*] La plus grande idée que Dieu lui-même donne de la plus heureuſe terre du monde, d'une terre découlante de lait & de miel, c'eſt que „ les arbres y ſeront chargez de fruit, que les vendan„ ges attraperont la moiſſon, & que la moiſſon ſuivra immé„ diatement les vendanges". *Pomis arbores replebuntur; apprehendet meſſium tritura vindemiam, & vindemia occupabit ſementem.* La Poëſie encherit ſur cette heureuſe fécondité, en diſant que les arbres portent des fruits ſans diſcontinuation; que pendant qu'il y en a de mûrs, on en découvre de verts qui vont mûrir & d'autres qui pouſſent. Ainſi c'eſt une recolte, une cueillette continuelle & égale dans toutes les ſaiſons. On pro-

voit des poiriers, des grenadiers, des orangers, dont le fruit eſt le charme des yeux, des figuiers d'une rare eſpece, & des oliviers toûjours verds. Jamais ces arbres ne ſont ſans fruit ni l'hyver ni l'été. Un doux zephyre entretient toûjours leur vigueur & leur ſeve, & pendant que les premiers fruits mûriſſent, il en produit toûjours de nouveaux. [25] La poire prête à cueillir en fait voir une qui naît; la grenade & l'orange déja mûres en montrent de nouvelles qui vont mûrir; l'olive eſt pouſſée par une autre olive, & la figue ridée fait place à une autre qui la ſuit.

D'un autre côté il y a une vigne qui porte des raiſins en toute ſaiſon. [26] Pendant que les uns ſe-

pretend que cela eſt fondé ſur une verité naturelle, car il y a veritablement, dit-on, des arbres qui ont toûjours fruit & fleurs, comme le citronier, dont Pline dit après Theophraſte, *Arbos ipſa omnibus horis pomifera, aliis cadentibus, aliis matureſcentibus, aliis verò ſubnaſcentibus.* Le même Pline étend cela à d'autres arbres, *Novuſque fructus in his cum antecedente pendet:* Et il aſſure que le Pin *habet fructum matureſcentem, habet proximo anno ad maturitatem venturum, ac deinde tertio, &c.* Homere groſſit bien le miracle, en l'étendant à tous les arbres de cet heureux terroir. Mais on ſait ce qu'il faut rabattre des hyperboles poëtiques.

26. *Pendant que les uns ſéchent au ſoleil dans un lieu découvert*] Pour bien entendre cet endroit il faut ſavoir la maniere dont les Grecs faiſoient leurs vendanges, car ils ne les faiſoient pas comme nous. J'en ai fait autrefois une Remarque ſur la cinquantième Ode d'Anacreon. On portoit à la maiſon tous les raiſins que l'on avoit coupez, on les expoſoit au ſoleil dix jours, on les laiſſoit auſſi pendant ce tems-là expoſez à la fraîcheur de la nuit. Après céla on les laiſſoit à l'ombre cinq jours, & au ſixième on les fouloit & on mettoit le vin dans les vaiſſeaux. Voici le précepte qu'en donne Heſiode lui-même dans ſon Traité des *Oeuvres & des Jours* vers 607. *Lorſque l'Orion & la Canicule ſeront au milieu du ciel & que l'aurore regardera l'Arcture, alors, mon cher Perſa, porte tous tes raiſins à la maiſon, expoſe-les dix jours*

ſechent au ſoleil dans un lieu découvert, on coupe les autres & on foule dans le preſſoir ceux que le ſoleil a déja préparez; car les ſeps chargez des grappes toutes noires qui ſont prêtes à couper, en laiſſent voir d'autres toutes vertes, qui ſont prêtes à tourner & à mûrir. Au bas du jardin il y a un potager très-bien tenu, qui fournit toutes ſortes d'herbages, & qui par ſes diſ-

jours au ſoleil & autant de nuits à l'air, tiens-les à l'ombre cinq jours & au ſixiéme fais couler dans les vaiſſeaux les preſens de l'enjoué Bacchus. Homere marque ces trois états differens; le premier, des raiſins qui ont déja été au ſoleil & qu'on foule; le ſecond, de ceux qu'on expoſe au ſoleil pendant qu'on foule ceux-là, & le troiſiéme, de ceux qui, pendant que les ſeconds ſont au ſoleil, ſont prêts à couper pour être mis à leur place. Et il en donne la raiſon dans la ſuite, c'eſt que pendant que les ſeps ſont chargez de grappes noires & mûres, il y en a de vertes qui ſont prêtes à tourner. Voilà, ſi je ne me trompe, la veritable explication de ce paſſage d'Homere, qui ſans doute a fondé ce miracle poëtique ſur ce qu'il y avoit des vignes qui portoient des raiſins trois fois l'année, comme Pline l'a remarqué: *Vites quidem & trifera ſunt quæ ob id* inſanas *vocant, quoniam in iis alia matureſcunt, alia turgeſcunt, alia florent.* Lib. XVI. cap. 27. *Il y a des vignes qui portent trois fois, & qu'on appelle* folles *par cette raiſon: parce que pendant qu'il y a des grappes qui mûriſſent, il y en a d'autres qui commencent à groſſir & d'autres qui ſont en fleur.*

27. *Tels ſont les magnifiques preſens dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs*] Il n'y a rien en effet de plus admirable que ces jardins d'Alcinoüs tels qu'Homere les décrit, & j'ai toûjours admiré le mauvais ſens d'un Ecrivain moderne, qui pour mettre notre ſiecle au deſſus du ſiecle d'Homere, a oſé préferer nos magnifiques, mais ſteriles jardins, à ces jardins où la Nature toûjours feconde prodiguoit en toute ſaiſon toutes ſes richeſſes. Et voici comme il s'explique:

Le jardin de ce Roi, ſi l'on en croit Homere,
Qui ſe plût à former une belle chimere,
Utilement rempli de bons arbres fruitiers,
Renfermoit dans ſes murs quatre arpens tous entiers,
Là ſe cueilloit la poire & la figue & l'orange;
Ici dans un recoin ſe fouloit la vendange.

Mais

differens carrez, toûjours verts & toûjours fertiles, rejouït toute l'année celui qui l'entretient. Il y a deux fontaines, dont l'une ſe partageant en differens canaux, arroſe tout le jardin, & l'autre coulant le long des murs de la cour, va former devant le Palais un grand baſſin qui ſert à la commodité des citoyens. [27] Tels ſont les magnifiques preſens dont les Dieux ont em-

Mais outre que dans cette miſerable Poëſie le Poëte ruine & détruit tous les miracles de la Poëſie d'Homere & ceux de la Nature, car il n'y a rien de bien extraordinaire qu'on cueille dans un jardin des poires, des figues, des raiſins, des oranges, & il n'y a point là de *belle chimere*, puiſqu'on le voit très ſouvent dans des jardins fort communs, où eſt le bon ſens de préferer ces jardins ſteriles que le luxe a imaginez & où la nature gemit de ſe voir captive, de les préferer, dis-je, à un jardin où la Nature renouvelle toûjours ſes dons? C'eſt-là le langage d'un homme, qui a cru & enſeigné que le luxe étoit un des beaux preſens que Dieu ait faits aux hommes. Ce n'étoit pas là le ſentiment des ſages Payens, & pour ne pas ſortir de notre ſujet, voyons ce qu'Horace dit des vaſtes & ſomptueux jardins des Romains:

..... *Platanuſque cælebs*
Evincet Ulmos. Tum violaria &
Myrtus & omnis copia narium
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori.

Od. 15. Lib. 2.

Le ſterile Plane va faire negliger l'Ormeau. Les violiers, les myrtes & toutes ſortes de fleurs parfumeront bientôt les lieux que l'on avoit auparavant plantez d'oliviers, & qui étoient d'un ſi grand revenu pour leurs premiers maîtres. Et il ajoute, *Bientôt on verra les lauriers, qui par l'épaiſſeur de leur ombre défendront des rayons du ſoleil, quoi que cela ſoit expreſſement défendu par les ordonnances de Romulus, par les loix du ſevere Caton, & par toutes les regles des premiers Legiſlateurs.* Mais ſans regarder ni à l'utile ni au moral, qui eſt-ce qui ne préferera pas à toutes les plus grandes merveilles de l'Art les merveilles de la Nature? D'ailleurs la Poëſie qu'Homere étale dans cette deſcription eſt ſi charmante, que je ne puis aſſez m'étonner qu'un homme qui ſe piquoit d'être Poëte n'en ait pas été touché.

embelli le Palais d'Alcinoüs. Ulyſſe s'arrête pour les conſiderer & ne peut ſe laſſer de les admirer.

Après les avoir admirez il entre dans la ſale, où il trouve les Princes & les chefs des Pheaciens, qui après le repas faiſoient des libations à Mercure; [28] ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils verſoient le vin de leurs coupes quand ils étoient ſur le point de s'aller coucher. Ulyſſe s'avance couvert du nuage dont la Déeſſe l'avoit environné pour l'empêcher d'être vû; il s'approche d'Areté & d'Alcinoüs & embraſſe les genoux de la Reine. Le nuage ſe diſſipe dans ce moment, & les Pheaciens appercevant tout d'un coup cet étranger, demeurent dans le ſilence, remplis d'étonnement & d'admiration. Ulyſſe tenant toujours les genoux de la Reine, dit: „ Areté, fille de Rhexenor, qui étoit égal aux „ Dieux, après avoir ſouffert des maux infinis, „ je viens me jetter à vos pieds & embraſſer vos „ genoux, ceux du Roi & ceux de tous ces „ Princes qui ſont aſſis à votre table; veuillent „ les

28. *Ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils verſoient le vin de leurs coupes*] Mercure étoit le dernier à qui on faiſoit des libations quand on étoit ſur le point de s'aller coucher, car il préſidoit au ſommeil,

Dat ſomnos admittque.

Horace.

29. *Et les honneurs dont le peuple les a revêtus*] Il paroît par ce paſſage que le gouvernement des Corcyriens étoit comme les gouvernemens de ces tems-là, un compoſé de Royauté & de Democratie, puiſque nous voyons que le peuple donnoit les dignitez. On peut voir une Remarque ſur un paſſage du Livre ſuivant.

30. *En finiſſant ces mots il s'aſſied ſur la cendre du foyer*] Le foyer étoit un lieu ſacré à cauſe de Veſta. Et c'étoit la maniere de ſupplier la plus touchante & la plus ſûre. Themiſtocle l'imita long-tems après, lorſqu'il ſe refugia chez Ad-

„ les Dieux faire couler leurs jours dans une
„ longue proſperité, & leur faire la grace de
„ laiſſer à leurs enfans après eux toutes leurs ri-
„ cheſſes [29] & les honneurs dont le peuple les a
„ revétus. Mais donnez-moi les ſecours ne-
„ ceſſaires pour m'en retourner promptement
„ dans ma patrie, car il y a long-temps qu'é-
„ loigné de ma famille & de mes amis, je ſuis
„ en butte à tous les traits de la fortune.

[30] En finiſſant ces mots il s'aſſied ſur la cendre du foyer. Le Roi & les Princes demeurent encore plus interdits. Enfin, le Heros Echeneus, qui étoit le plus âgé des Pheaciens, qui ſavoit le mieux parler, [31] & de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit inſtruit, rompit le premier le ſilence, & dit: „ Alcinoüs, il n'eſt ni ſéant ni
„ honnête que vous laiſſiez cet étranger aſſis à
„ terre ſur la cendre de votre foyer. Tous ces
„ Princes & chefs des Pheaciens n'attendent que
„ vos ordres; relevez-le donc & faites l'aſſeoir
„ ſur un de ces ſieges; ordonnez en même tems
„ aux

Admete Roi des Moloſſes: *Il s'aſſit*, dit Plutarque, *au milieu de ſon foyer entre ſes Dieux domeſtiques.* Que peut-on répondre à l'Auteur du *Parallele*, qui pour rendre ridicule cet endroit, qu'il n'a point entendu, nous le preſente ainſi: *Ulyſſe étant parvenu dans la chambre de la Reine, alla s'aſſeoir à terre parmi la pouſſiere auprès du feu.* Voila un Critique bien inſtruit de l'Antiquité!

31. *Et de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit inſtruit*] Le Grec dit: *Et qui ſavoit les choſes anciennes & pluſieurs autres.* Il n'y a rien de plus capable d'inſtruire les hommes, que l'Hiſtoire; c'eſt pourtant une connoiſſance aſſez negligée. L'Auteur du Livre de la Sageſſe en connoiſſoit bien le prix; car en parlant du ſage, il dit comme Homere, *ſcit præterita & de futuris æſtimat.* Sap. VIII. 8. Voilà le portrait qu'Homere fait d'Echenée,

„ aux herauts de verſer de nouveau du vin dans
„ les urnes, afin que nous faſſions nos libations
„ au Dieu qui lance la foudre; car c'eſt lui qui
„ tient ſous ſa protection les ſuppliants, & qui
„ les rend reſpectables à tous les hommes. Et
„ que la maîtreſſe de l'office lui ſerve une table
„ de ce qu'elle a de plus exquis.

Alcinoüs n'eut pas plûtôt entendu ces paroles, que prenant Ulyſſe par la main, il le releve & le fait aſſeoir ſur un ſiege magnifique qu'il lui fait ceder par ſon fils Laodamas qui étoit aſſis près de lui, & qu'il aimoit plus que tous ſes autres enfans. Une eſclave bien faite apporte de l'eau dans une aiguiere d'or ſur un baſſin d'argent & donne à laver à Ulyſſe. Elle dreſſe enſuite une table, & la maîtreſſe de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulyſſe mange & boit. Et le Roi adreſſant la parole à un de ſes herauts, „ Pontonoüs, lui dit-
„ il, mêlez du vin dans une urne, & ſervez-en
„ à tous les convives, afin que nous faſſions
„ nos libations au Dieu qui lance le tonnerre
„ [32] & qui accompagne de ſa protection les ſup-
„ plians.

Il

32. *Et qui accompagne de ſa protection les ſuppliants*] Homere enſeigne partout que Dieu protege les pauvres & les étrangers, & qu'il a une attention particuliere ſur les ſuppliants, car les Prieres ſont ſes filles, comme nous l'avons vû dans l'Iliade; auſſi Dieu dit lui-même qu'il aime les étrangers & qu'il leur donne tout ce qui leur eſt neceſſaire: *Amat peregrinum & dat ei victum & veſtitum. Et vos ergo amate peregrinos.* Deuteron. x. 18. 19.

33. *Tout ce que la Deſtinée & les Parques inexorables lui ont préparé par leurs fuſeaux dès le premier moment de ſa naiſſance*] Ce paſſage eſt remarquable. Homere ſepare la Deſtinée & les Parques, c'eſt à dire, que les Parques ne font qu'executer les ordres de la Deſtinée, qui n'eſt autre que la Providence;

Il dit. Pontonoüs mêle du vin dans une urne & en preſente à tous les conviez; après qu'on eut bû & que les libations furent faites, Alcinoüs élevant ſa voix, dit: „ Princes & chefs des „ Pheaciens, puiſque le repas eſt fini vous pou„ vez vous retirer dans vos maiſons, il eſt tems „ d'aller goûter le repos dû doux ſommeil; de„ main nous aſſemblerons nos vieillards en plus „ grand nombre, nous régalerons notre hote, „ nous ferons des ſacrifices à Jupiter, & nous „ penſerons aux moyens de le renvoyer, afin „ que ſans peine & ſans inquietude, par notre „ ſecours il retourne promptement dans ſa pa„ trie, quelque éloignée qu'elle ſoit, & qu'il ne „ lui arrive rien de fâcheux dans ſon voyage. „ Quand il ſera chez lui, & dans la ſuite des „ temps, il ſouffrira [33] tout ce que la Deſtinée „ & les Parques inexorables lui ont préparé par „ leurs fuſeaux dès le moment de ſa naiſſance. „ [34] Que ſi c'eſt quelqu'un des Immortels qui ſoit „ deſcendu de l'Olympe pour nous viſiter, c'eſt „ donc pour quelque choſe d'extraordinaire, [35] „ car juſqu'ici les Dieux ne ſe ſont montrez à „ nous

dence, & qui a reglé & déterminé la fortune de tous les hommes dès le moment qu'elle leur fait voir le jour.

34. *Que ſi c'eſt quelqu'un des Immortels qui ſoit deſcendu de l'Olympe*] Quand Nauſicaa a comparé Ulyſſe à un Dieu, on auroit pû croire que c'étoit l'effet de ſa paſſion qui l'avoit aveuglée. Mais Homere la juſtifie bien ici, en faiſant qu'Alcinoüs ſoupçonne de même que c'eſt un des Immortels.

35. *Car juſqu'ici les Dieux ne ſe ſont montrez à nous*] Alcinoüs n'eſt point ſurpris que les Dieux daignent ſe montrer aux Pheaciens qui ſont hommes juſtes, mais il eſt ſurpris que ce ſoit à l'heure qu'il étoit, & de-là il juge que ſi c'eſt un Dieu, c'eſt pour quelque choſe d'extraordinaire qu'il leur apparoit.

„ nous [36] que lorſque nous leur avons immolé
„ des hecatombes. Alors ils nous ont fait l'hon-
„ neur d'aſſiſter à nos ſacrifices & de ſe mettre
„ à table avec nous. [37] Et quand quelqu'un de
„ nous eſt parti pour quelque voyage, ils n'ont
„ pas dédaigné de ſe rendre viſibles & de nous
„ accompagner. [38] Car je puis dire que nous
„ leur reſſemblons autant par notre pieté &
„ par notre juſtice, que les Cyclopes & les
„ Geants ſe reſſemblent par leur injuſtice & par
„ leur impieté.

Ulyſſe, entendant le Roi parler de la ſorte, lui répondit: „ Alcinoüs, [39] changez de ſenti-
„ ment, je vous prie; je ne reſſemble en rien
„ aux Immortels qui habitent le brillant Olym-
„ pe; je n'ai ni leur corps, ni aucunes de leurs
„ proprietez, mais je reſſemble aux mortels, &
„ à

36. *Que lorſque nous leur avons immolé des hecatombes*] C'eſt ainſi qu'Homere recommande la pieté envers les Dieux, en faiſant voir qu'ils honorent de leur preſence les ſacrifices qu'on leur fait.

37. *Et quand quelqu'un de nous eſt parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de ſe rendre viſibles*] Les hommes ont toûjours beſoin de la protection de Dieu, mais cette protection leur eſt encore plus neceſſaire dans les voyages. Homere ſavoit que les Dieux, c'eſt à dire les Anges, ſe ſont ſouvent rendu viſibles pour conduire eux-mêmes des gens pieux; c'eſt ſur cela qu'il a imaginé ces conduites miraculeuſes dont il eſt parlé dans l'Iliade & dans l'Odyſſée. Alcinoüs relevebien ici les Pheaciens par cette diſtinction ſi marquée des Dieux en leur faveur.

38. *Car je puis dire que nous leur reſſemblons autant par notre pieté & par notre juſtice*] C'eſt cette pieté & cette juſtice qui leur avoient attiré tout le bonheur dont ils jouïſſoient. Et c'eſt cela même qui leur avoit fait donner le nom de *Pheaciens*; car ſelon la ſavante remarque de Bochart, ils furent ainſi nommez de l'Arabe *phaik* qui ſignifie *éminent*, *ſublime*, *qui eſt au deſſus des autres par ſa dignité & par ſa vertu.* Or il n'y a point d'hommes plus éminens & plus diſtinguez que ceux qui s'élevent au deſſus des autres par leur pieté, & qui reſſemblent aux Dieux par leur juſtice. Mais il eſt bien difficile

„ à un des plus miſerables mortels que vous
„ puiſſiez connoître, car je le diſpute aux plus
„ infortunez. Si je vous racontois tous les maux
„ que j'ai eu à ſouffrir par la volonté des Dieux,
„ vous verriez que j'ai plus ſouffert que tous les
„ malheureux enſemble. Mais permettez que
„ j'acheve mon repas ; malgré l'affliction qui
„ me conſume; il n'y a point de neceſſité plus
„ imperieuſe que la faim, elle force le plus af-
„ fligé à la ſatisfaire, elle me fait oublier tous
„ mes malheurs & toutes mes pertes pour lui
„ obéïr. Demain dès la pointe du jour ayez la
„ bonté de me fournir les moyens de retourner
„ dans ma chere patrie, tout malheureux que je
„ ſuis. Après tout ce que j'ai ſouffert je conſens
„ de tout mon cœur à mourir, [40] pourvû que
„ j'aie le plaiſir de revoir mon Palais & ma fa-
„ mille. H

ficile de conſerver ces vertus dans une longue proſperité. Ces Pheaciens, qui ſe diſent ici ſi pieux & ſi vertueux, ſont plongez dans le vice, comme Homere le fera voir, en nous les repreſentant uniquement occupez des plaiſirs de l'amour & de la bonne chere. C'eſt donc en vain qu'ils ſe donnent un éloge qui n'appartient qu'à leurs ayeux, de la vertu deſquels ils avoient fort dégeneré. Après être devenus très-vicieux; ils devinrent ſi ſuperbes, qu'ils s'attirerent de grandes guerres & qu'ils perirent enfin par leur orgueil. Tout ce diſcours d'Alcinoüs eſt très-ſenſé. Cependant voici comme l'a traité l'Auteur du *Parallele*. *Le Roi pendant le ſouper fait un long diſcours à Ulyſſe, où je croi qu'il y a du ſens, mais où je n'en voi point du tout : Ulyſſe prie qu'on le laiſſe manger parce qu'il en a beſoin & qu'il n'eſt pas un Dieu.* La lecture ſeule de cet endroit de l'original fait voir le ſens de ce Critique.

39. *Changez de ſentiment*] Ulyſſe ne peut ſouffrir qu'Alcinoüs le prenne pour un Dieu, & il reconnoit qu'il ne reſſemble à aucun des Dieux, ni par le corps, ni par les proprietez qui élevent ſi fort la Divinité au deſſus de l'homme.

40. *Pourvû que j'aye le plaiſir de revoir mon Palais*] Il ne nomme pas ſa femme, de peur de refroidir par là le Roi, que l'eſperance de faire de lui un gendre prévenoit en ſa faveur.

Il dit, & tous les Princes louerent ſon diſcours & ſe préparerent à lui fournir tout ce dont il auroit beſoin, car ſa demande leur parut juſte. Les libations étant donc faites, ils ſe retirerent tous dans leur maiſon pour ſe coucher. Ulyſſe demeura dans la ſale, Areté & Alcinoüs demeurerent près de lui, & pendant qu'on ôtoit les tables, la Reine reconnoiſſant le manteau & les habits dont il étoit couvert & qu'elle avoit faits elle-même avec ſes femmes, prit la parole, & dit:

„ Etranger, permettez-moi de vous demander „ premierement qui vous êtes, d'où vous êtes, & „ qui vous a donné ces habits? Ne nous avez-„ vous pas dit qu'errant ſur la vaſte mer, vous „ avez été jetté ſur nos côtes par la tempête?

„ Grande Reine, répond le prudent Ulyſſe, „ il me ſeroit difficile de vous raconter en détail „ tous les malheurs dont les Dieux m'ont accablé, ils ſont en trop grand nombre; je ſatisferai ſeulement à ce que vous me faites l'honneur de me demander. Fort loin d'ici au milieu de la mer eſt une Iſle appellée Ogygie où „ habite la fille d'Atlas, la belle Calypſo, Déeſſe „ très-dangereuſe par ſes attraits & par ſes careſſes, qui ſont autant de pieges dont il eſt „ difficile de ſe garantir. [41] Aucun ni des Dieux „ ni des hommes ne frequente dans cette Iſle; un „ Dieu

41. *Aucun ni des Dieux ni des hommes ne frequente dans cette Iſle*] Homere a le ſecret admirable de renfermer de grandes leçons dans les narrations les plus ſimples. Il nous fait voir l'indigne paſſion dont la Déeſſe Calypſo a été prévenuë pour Ulyſſe, & les avances honteuſes qu'elle lui a faites; objet dangereux pour les mœurs. Que fait-il donc pour prevenir le poiſon que cet objet preſente? Il ne s'eſt pas contenté d'oppoſer la ſageſſe de Penelope à la folie de Calypſo, & de faire ſentir le grand avantage que la mortelle avoit ſur la Déeſſe, il nous découvre ici la cauſe de cette folle paſſion, en nous diſant qu'aucun des Dieux & des

„ Dieu ennemi m'y fit aborder moi ſeul, après
„ que Jupiter lançant ſa foudre eut briſé mon
„ vaiſſeau & fait perir mes Compagnons.
„ Dans ce peril j'embraſſai une planche du dé-
„ bris de mon naufrage, & je fus neuf jours le
„ jouet des flots. Enfin la dixième nuit les Dieux
„ me pouſſerent ſur la cote d'Ogygie où Calypſo
„ me reçut avec toutes les marques d'affection
„ & d'eſtime, & me fit tous les meilleurs traite-
„ mens qu'on peut deſirer. Elle m'offroit même
„ de me rendre immortel, & de m'exempter
„ pour toûjours de la vieilleſſe; [42] mais elle n'eut
„ pas la force de me perſuader. Je demeurai
„ avec elle ſept années entieres, baignant tous
„ les jours de mes larmes les habits immortels
„ qu'elle me donnoit. Enfin la huitième année
„ étant venuë, elle me preſſa elle-même de par-
„ tir, car elle avoit reçu par le Meſſager des
„ Dieux un ordre exprès de Jupiter, qui avoit
„ entierement changé ſon eſprit. Elle me ren-
„ voya donc ſur une eſpece de radeau, elle me
„ fournit de tout ce qui m'étoit neceſſaire, de
„ pain, de vin, d'habits, & m'envoya un vent
„ très-favorable. Je voguai heureuſement dix-
„ ſept jours. Le dix-huitième je découvris les
„ noirs ſommets des montagnes de votre Iſle, &
„ je ſentis une très-grande joie. Malheureux!
„ tou-

des hommes ne frequentoit dans cette Iſle. D'un côté l'éloignement des Dieux, & de l'autre la rareté des objets, font qu'elle ſuccombe à la vûë du premier qui ſe preſente. Tout objet eſt dangereux pour une perſonne qui eſt dans la ſolitude & qui n'a aucun commerce avec les Dieux, comme parle Homere.

42 *Mais elle n'eut pas la force de me perſuader*] Car il ſavoit que l'immortalité ne dépend point de ces Divinitez inferieures. Et il n'ignoroit pas qu'une perſonne qui aime promet toujours plus qu'elle ne peut & qu'elle ne veut même tenir.

toute ma mauvaiſe fortune n'étoit pas encore
, épuiſée; Neptune me préparoit de nouvelles
, perſecutions. Pour me fermer les chemins de
„ ma patrie, il déchaina contre moi les vents &
„ ſouleva la mer pendant deux jours & deux
„ nuits. Les flots qui heurtoient impetueuſement
„ ma petite nacelle, me montroient la mort à
„ tout moment; enfin la tempête devint ſi fu-
„ rieuſe, qu'elle briſa & diſſipa ce frêle vaiſſeau.
„ Je me mis à nager; le vent & le flot me pouſ-
„ ſerent hier contre le rivage. Et comme je
„ penſois m'y ſauver, la violence du flot me
„ repouſſa contre de grands rochers dans un lieu
„ fort dangereux; je m'en éloignai en nageant
„ encore, & je fis tant que j'arrivai à l'embou-
„ chure du fleuve. Là je découvris un endroit
„ commode, parce qu'il étoit à couvert des
„ vents & qu'il n'y avoit aucun rocher; je le
„ gagnai en raſſemblant le peu qui me reſtoit de
„ forces, & j'y arrivai preſque ſans vie. La
„ nuit couvrit la terre & la mer de ſes ombres,
„ & moi, après avoir un peu repris mes eſprits,
„ je m'éloignai du fleuve, je me fis un lit de
„ branches & je me couvris de feuilles; un Dieu
„ favorable m'envoya un doux ſommeil qui
„ ſuſpendit toutes mes douleurs. J'ai dormi
„ tranquillement toute la nuit & la plus grande
„ partie du jour. Comme le ſoleil baiſſoit je
„ me ſuis éveillé, & j'ai vû les femmes de la
„ Princeſſe votre fille qui jouoient enſemble.
„ Elle

43. *Elle ne vous a pas conduit elle-même dans mon Palais avec ſes femmes.*] Alcinoüs croit que ſa fille a fait une faute, non ſeulment contre la politeſſe, mais encore contre l'hoſpitalité, de n'avoir pas conduit elle-même cet Etranger; elle n'avoit rien à craindre puiſqu'elle étoit avec ſes femmes.

„ Elle paroiſſoit au milieu d'elles comme une
„ Déeſſe. J'ai imploré ſon ſecours, elle n'a pas
„ manqué de donner en cette occaſion des mar-
„ ques de ſon bon eſprit & de ſes inclinations
„ nobles & genereuſes, vous n'oſeriez attendre
„ de ſi beaux ſentimens de toute autre perſonne
„ de ſon âge, ſoit homme ſoit femme, car la
„ prudence & la ſageſſe ne ſont pas le partage
„ des jeunes gens. Elle m'a fait donner à man-
„ ger, elle a ordonné qu'on me baignât dans le
„ fleuve, & elle m'a donné ces habits. Voilà
„ la pure verité & tout ce que mon affliction me
„ permet de vous apprendre.

Le Roi prenant la parole, dit à Ulyſſe,
„ Etranger, il y a une ſeule choſe où ma fille a
„ manqué, c'eſt qu'étant la premiere à qui vous
„ vous êtes adreſſé, [43] elle ne vous a pas con-
„ duit elle-même dans mon Palais avec ſes fem-
„ mes.

„ Grand Prince, repartit Ulyſſe, ne blâmez
„ point la Princeſſe votre fille, elle n'a aucun
„ tort; elle m'a ordonné de la ſuivre avec ſes
„ femmes, [44] c'eſt moi qui n'ai pas voulu, de
„ peur qu'en me voyant avec elle, votre eſprit
„ ne fût obſcurci par quelque ſoupçon com-
„ me par un nuage, car nous autres mortels
„ nous ſommes fort jaloux & fort ſoupçon-
„ neux.

„ Etranger, répond Alcinoüs, je ne ſuis point
„ ſujet à cette paſſion, & je ne me mets pas le-
„ gere-

44. *C'eſt moi qui n'ai pas voulu*] Ulyſſe en homme fin & rusé croit que le diſcours d'Alcinoüs eſt un diſcours que le ſoupçon lui fait tenir, & que le Prince ne lui parle ainſi que pour découvrir comment tout s'eſt paſſé entre lui & la Princeſſe, c'eſt pourquoi il déguiſe un peu la verité.

„ gerement en colere. J'approuve toûjours tout
„ ce qui eſt honnête & juſte. Plût à Jupiter,
„ à Minerve & à Apollon que tel que vous êtes
„ & ayant les mêmes penſées que moi, [45] vous
„ puſſiez épouſer ma fille & devenir mon gen-
„ dre, je vous donnerois un beau Palais & de
„ grandes richeſſes ſi vous preniez le parti de
„ demeurer avec nous. Il n'y a perſonne ici qui
„ veuille vous retenir par force, à Dieu ne plai-
„ ſe. Je vous promets que demain tout ſera
„ prêt pour votre voyage, dormez ſeulement
„ en toute ſûreté. Les gens que je vous don-
„ nerai obſerveront le moment que la mer ſe-
„ ra

45. *Vous puſſiez épouſer ma fille*] Alcinoüs a beau aſſurer Ulyſſe qu'il eſt incapable de concevoir aucun ſoupçon, Ulyſſe l'en croit fort capable; & l'offre ſi prompte que lui fait le Roi, le fortifie dans cette opinion; il eſt perſuadé, comme l'inſinuë Euſtathe, que ce Prince ne cherche qu'à découvrir ſi ſa fille n'a point conçu quelque paſſion pour *lui*, & s'il n'y a pas répondu. Au reſte cette propoſition que lui fait Alcinoüs, à cela près qu'elle eſt un peu prématurée, n'a rien d'extraordinaire pour ces tems-là, tout étoit plein d'exemples de ces ſortes de mariages faits par occaſion; un Roi prenoit pour gendre un étranger qui étoit arrivé chez lui, quand il connoiſſoit à ſes manieres qu'il étoit digne de cet honneur. C'étoit ainſi que Bellerophon, Tydée, Polynice avoient été mariez. On ne s'informoit pas alors ſi un homme étoit riche, il ſuffiſoit qu'il eût de la naiſſance & de la vertu.

46. *Duſſiez-vous aller au de-là de l'Eubée qui eſt fort loin d'ici, comme nous le ſavons par le rapport de nos pilotes*] L'Eubée eſt en effet aſſez éloignée de *Corcyre* ou *Corfou*, puiſque pour y aller il faut paſſer de la mer l'Ionie dans la mer Icarienne, & doubler tout le Peloponeſe. Mais Alcinoüs fait cet éloignement encore beaucoup plus grand, en dépaiſant ſon Iſle, & en la faiſant une des Iſles fortunées, car c'eſt de cette idée & de cette fauſſe ſuppoſition qu'il tire la particularité de Rhadamanthe qu'il va raconter.

47 *Qui y menerent autrefois le beau Rhadamanthe, lorſqu'il alla*

„ ra bonne, afin que vous puiſſiez arriver heu-
„ reuſement dans votre patrie, & par tout où
„ vous voudrez aller; [46] duſſiez-vous aller au
„ de-là de l'Eubée qui eſt fort loin d'ici, com-
„ me nous le ſavons par le rapport de nos pi-
„ lotes, [47] qui y menerent autrefois le beau
„ Rhadamanthe lorſqu'il alla voir Tityus le fils
„ de la Terre. [48] Quelqu'éloignée qu'elle ſoit,
„ ils le menerent & le ramenerent dans le mê-
„ me jour ſans beaucoup de peine. Et vous-
„ même vous connoîtrez par experience la bon-
„ té & la legereté de mes vaiſſeaux, & l'adreſſe
„ & la force de mes rameurs.

Il

alla voir Tityus le fils de la Terre] Nous avons vû dans le IV. Livre que Rhadamanthe habitoit les Champs Elyſées en Eſpagne ſur les bords de l'Ocean. Alcinoüs veut donc faire croire ici que ſon Iſle eſt près de cet heureux ſejour, & pour le perſuader il dit que Rhadamanthe voulant aller voir le Titan Tityus fils de la Terre, ſe ſervit des vaiſſeaux des Pheaciens, parce qu'ils étoient plus legers que les autres. Ce voyage de Rhadamante eſt imaginé ſur ce que c'étoit un Prince très-juſte. & que Tityus étoit un Titan très-injuſte & très-inſolent; Rhadamante l'alloit voir pour le ramener à la raiſon par ſes remontrances.

48. *Quelque éloignée qu'elle ſoit ils le menerent & le ramenerent dans le même jour ſans beaucoup de peine*] Quand Homere n'auroit pas déplacé Corcyre, & qu'il l'auroit laiſſée où elle eſt vis-a-vis du Continent de l'Epire, cette hyperbole d'aller de Corcyre en Eubée & d'en revenir dans le même jour ſeroit exceſſivement outrée, & c'eſt bien pis encore en la plaçant près des Iſles fortunées dans l'Océan. Mais rien n'eſt impoſſible à des vaiſſeaux qui vont auſſi vîte qu'un oiſeau, ou que la penſée même. Cela abrege bien le chemin & rapproche les diſtances les plus éloignées. Homere fait voir ici que les Pheaciens étoient ſi fiers de leur bonheur & de la protection des Dieux, qu'ils croyoient que rien ne leur étoit impoſſible. C'eſt ſur cela que ſont fondées toutes ces hyperboles ſi extrêmes. Plus les hommes ſont heureux, plus leur langage eſt outré, & plus ils ſont portez à ſe forger des chimeres avantageuſes.

Il dit, & Ulyſſe penetré d'une joye qu'il n'avoit pas encore ſentie, leva les yeux au ciel, & fit cette priere. „ [49] Grand Jupiter, faites „ qu'Alcinoüs accompliſſe ce qu'il me promet; „ que la gloire de ce Prince, ſans jamais s'af„ foiblir, rempliſſe la terre entiere, & que je „ retourne heureuſement dans mes Etats!

Comme cette converſation alloit finir, Arété commanda à ſes femmes de dreſſer un lit à Ulyſſe ſous le portique, de le garnir de belles étoffes de pourpre, d'étendre ſur ces étoffes de beaux

49. *Grand Jupiter, faites qu'Alcinoüs accompliſſe*] Ulyſſe ne répond pas directement à l'obligeante propoſition que le Roi lui a faite de lui donner ſa fille, un refus auroit été trop dur. D'ailleurs comme il a connu ſes ſoupçons, il répond à tout indirectement par cette priere, qui fait voir l'impatience qu'il a de retourner dans ſes Etats, & la reconnoiſſance dont il eſt penetré pour la promeſſe qu'il lui a faite de lui en fournir les moyens.

50. *Que tout étoit prêt*] Le Grec dit, *votre lit eſt fait*, qui eſt notre façon de parler ordinaire. La phraſe Grecque eſt ſouvent la même que la Françoiſe.

51. *Il eſt conduit par ces femmes dans le ſuperbe portique qui lui étoit deſtiné*] Le Grec dit, ὑπ' αἰθούσην ἠχεδούπω, & cette épithete ἠχεδούπω, qui ſignifie *valdè ſonante, fort ſonore, fort réſonnante* eſt très-magnifique, pour dire un portique *ſuperbe, fort élevé*, & qui par conſéquent rend un grand bruit, car ces ſortes de lieux retentiſſent à proportion de leur exhauſſement. Comment donc l'Auteur du *Parallele*, qui ſe piquoit de ſe connoître en bâtimens & en architecture, a-t-il cherché à rendre cet endroit ridicule, en le traduiſant de cette maniere: *Enſuite*, dit-il, *on le mena coucher dans une galerie fort réſonnante.* Ce n'eſt pas l'Original qui eſt ridicule, c'eſt la Traduction. Quel goût fait-il avoir pour faire d'une épithete noble, harmonieuſe & pleine de ſens une choſe très-abſurde & très-plate. Mais c'eſt-là le ton lent de certains Critiques modernes; ils flétriſſent tout par leurs expreſſions, & enſuite ils accuſent Homere d'un ridicule qui ne vient pas de lui. On dira de même que ce Poëte eſt un ſot d'avoir dit que *Minerve ſeringa une telle per*

a

beaux tapis, & de mettre par deſſus des couvertures très-fines. Ces femmes traverſent auſſitôt les appartemens, tenant dans leurs mains des flambeaux allumez. Quand elles eurent préparé le lit, elles revinrent avertir Ulyſſe [50] que tout étoit prêt. Auſſi-tôt il prend congé du Roi & de la Reine, & [51] il eſt conduit par ces femmes dans le ſuperbe portique qui lui étoit deſtiné. Alcinoüs alla auſſi ſe coucher dans l'appartement le plus reculé de ſon Palais, [52] & la Reine ſe coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi.

dans l'eſprit de Nauſicaa, parce que c'eſt ainſi qu'a traduit l'ancien Traducteur de l'Odyſſée.

52. *Et la Reine ſe coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi*] Nous avons vû à la fin du premier Liv. de l'Iliade, que Junon ſe couche près de Jupiter, & ici nous voyons que la Reine Areté ſe couche dans un lit dreſſé près du lit d'Alcinoüs. Jupiter & Junon n'ont qu'un lit, & Alcinoüs & la Reine ſa femme en ont deux. Homere a peut-être voulu par-là marquer le luxe & la délicateſſe de ces peuples heureux, qui vivant dans l'abondance & dans la molleſſe, fuyoient tout ce qui pouvoit les incommoder & les gêner.

Fin du Tome Premier.

UNIV. OF MICHIGAN